

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the central text.

L'Or vie

Robert Legnini

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

l'orvie

A woman's face is partially submerged in a swirling, colorful liquid vortex. The vortex is composed of various colors including blue, green, yellow, and red, creating a dynamic and abstract background. The woman's eyes are visible, looking directly at the viewer.

Roman

Roberto Legnini

L'Or vie

Roman

Robert Legnini

© Robert Legnini septembre 2014

*«Celui qui n'est pas choqué
par la théorie quantique n'a
pas compris ce qu'elle est.»*

Bohr
(À propos de l'infiniment petit)

*«Il est aussi du domaine de
l'essence de l'art de la guerre
que de jouer du clair
comme de l'obscur, attaquer
au grand jour et être
vainqueur en silence...»*

Sun Tse
L'Art de la guerre

Nord-est.

État de Washington.

Vendredi, 20h00

Sarah allait et venait dans son labo. La chercheuse avait atteint un état de fièvre frisant la panique. Ce qu'elle venait d'entrevoir sur le site privé de la compagnie s'avérait purement incroyable, impardonnable, d'une cruauté et d'une perversité sans nom. Et elle les avait aidés dans leur diabolique projet, leur avait fourni les outils du succès. Mieux aurait voulu qu'elle meure comme souhaité dix ans auparavant... Si on laissait la voie libre à ces gens, la vie sur Terre en serait infectée à jamais.

– Mon Dieu, murmura-t-elle encore, que puis-je faire?

Pendant quelques secondes, par une erreur dans la transmission des données, elle avait eu accès à un site dont elle ignorait même l'existence. Par le peu entrevu, le puzzle s'était mis instantanément en place dans son esprit, complétant sa vision encore fractionnaire des buts poursuivis par ses employeurs. Ils l'avaient soustraite à la justice et l'employaient depuis dix ans! Et pendant ces dix années, ignorant les vrais objectifs poursuivis, elle avait apporté son aide à leur monstrueux projet.

Elle secoua la tête tout en fermant les yeux. Des monstres, oui. Mais tous les humains étaient des monstres en puissance. Quelque part au plus profond, la graine du mal attendait de germer. Et toutes les quelques dizaines d'années, avec une répétitivité déconcertante depuis la naissance de l'humanité, ces assoiffés de richesse et puissance sortaient sournoisement leur tête de serpent du sable pour dominer et sacrifier les autres à leurs noirs projets.

Elle ouvrit les yeux. Comment avait-elle pu rester aveugle tout ce temps? Que pouvait-elle faire? Dénoncer le tout aux autorités? Aux journaux? Au monde entier avant qu'il ne soit trop tard? À quelles autorités? À quels journaux? Ces salauds devaient maintenant avoir des complices à travers tout le pays.

Fuir....

Quelles preuves avancer pour confirmer ses dires? Ses propres recherches? Elles ne constituaient pas des preuves de l'utilisation que les autres en faisaient. Meurtrière ayant fui la justice, elle ne serait pas considérée un témoin digne de foi.

Puis les brillants cerveaux derrière cette machination avaient dû tout prévoir. Pour être arrivés à ce stade avancé d'accomplissement de leur projet, ils se devaient d'avoir le bras long, des complices partout,

à tous les paliers de gouvernement. Le FBI, la CIA, NSA et autres organismes de sécurité, la police, les médias... La planète entière devait se trouver gangrenée. À la moindre tentative de sa part, elle serait neutralisée.

Une moue de dégoût déforma ses traits. Au début, la passion pour ses recherches avait peu à peu étouffé sa douleur tout en créant un rempart d'indifférence pour le monde autour d'elle. Maintenant... La surveillance s'était renforcée, et le pourquoi en devenait limpide. Avec un tel objectif, et grâce à elle le succès assuré, ils allaient bientôt passer à la phase finale. Ne leur étant plus utile, ils allaient la mettre sur une voie de garage. Et s'ils s'apercevaient qu'elle avait eu accès par une aberration informatique à leur site d'horreur, elle serait liquidée sur le champ. Jamais ils ne prendraient le risque de la laisser en liberté. À ce stade, pas le choix. C'était la fuite ou la mort.

Elle enfonça les mains dans les poches de son vêtement pour les empêcher de trembler, s'approcha du scanner et des résultats qu'elle étudiait avant que le problème informatique la mette face à l'horreur.

Lew... Là aussi un fait incroyable. Ce qu'elle avait vu... Que se passait-il dans le cerveau du petit? Un tel prodige était-il possible? La partie détruite par le soi-disant accident, en fait une ablation, se reformait, augmentait en volume et en puissance...

Mais qui avait injecté ces nanobots puis modifié leur programmation de base? Et suivant quelles directives? Elle devait fuir, mettre Lew en sûreté loin de ces monstres en train de préparer la fin d'un Monde jadis connu et aimé. Monde certes encore imparfait mais néanmoins porteur d'une certaine liberté.

À ce stade de son développement, la puissance de cette organisation criminelle déjà devait être immense car les premières réussites dataient de deux ans. Bientôt plus rien ne serait susceptible de leur résister.

– Mon Dieu, pardonnez-moi, je vous en supplie, murmura encore Sarah. Ces années de labeur acharné ne l'avaient pas été au nom de la science et le bien du monde futur mais au service d'abominations et rêves de grandeur d'un autre dangereux reptile.

Portée par une rage désespérée, elle se mit au travail. Elle devait trouver le moyen de fuir en emmenant Lew. Mettre toutes les chances de leur côté. Rien ne devait être laissé au hasard.

2

Seattle. État de Washington.

Vendredi, 20h00

La petite Mazda Miata argentée arriva à hauteur de la 33e S, la dépassa, tourna en direction de la rue Horton, continua pour aller plus loin s'engouffrer moteur hurlant dans l'entrée des stationnements du Stand, une tour à condos de dix étages de forme hexagonale destinée à une clientèle à l'aise.

Continuant sur sa lancée, elle alla se glisser entre un parterre fleuri et une Cadillac blanche non loin de la porte extérieure arrière donnant sur les ascenseurs. La portière s'ouvrit, des pieds chaussés de hauts talons se posèrent sur l'asphalte. Des jambes, longues, belles. La jupe, courte, remontée haut sur les cuisses... Vision de paradis sous douce lumière de fin de journée au pays du soleil couchant. Et, tristesse infinie, personne aux alentours pour en profiter.

Avec une lenteur étudiée, la jeune femme s'extirpa du petit véhicule sport, rabattit la portière d'un coup de hanche tout en douceur et activa le système de fermeture des portes avec la commande à distance. Se tournant ensuite vers la bâtisse, elle leva les yeux vers le huitième étage. De la lumière, mais personne derrière la baie vitrée. Elle lui en voulut de n'être pas là comme promis. Le petit salaud ne perdait rien pour attendre. Haussant les épaules, elle s'avança en direction de la petite allée fleurie contournant les stationnements.

Pas trop grande, juste assez pour avoir l'air sauterelle, des courbes dans le très agréable joliment mises en valeur par le léger tailleur style ajusté ne cachant presque rien puis laissant deviner le reste, un visage de madone encadré d'une masse de cheveux longs et blonds tombant en cascade dans le dos. Elle était belle.

Devant la porte, elle choisit une clé dans son trousseau, ouvrit, se dirigea vers la cage d'escalier et l'ascenseur au centre de la tour. La machine aux parois vitrées la monta au huitième. Elle en sortit dans les lumières tamisées faisant très décor de luxe, l'épaisse moquette amortissant le claquement de ses talons aiguilles. Trois condos seulement par étage. Elle s'arrêta devant la deuxième porte en chêne rouge foncé, tourna la poignée, poussa. Elle se coula vers l'intérieur tel un parfum, referma sans bruit.

Le hall d'entrée, beau, grand et vide. Du granit doré par terre. À gauche, le salon salle familiale avec baie vitrée et balcon. Au bout du couloir, la salle à dîner et la cuisine. À droite, les chambres. Un magnifique appartement où les meubles brillaient par leur presque absence. Elle se dirigea vers la gauche, le salon, vaste espace tenant

plus de la patinoire que de l'image que l'on se fait de la richesse américaine mettant de l'avant tapis d'orient, cuirs de luxe et tableaux hors de prix.

Le «petit salaud», brun aux yeux bruns, un mètre quatre-vingt, la musculature discrète mais efficace, torse nu et les pieds sur la table basse, était assis dans un vieux fauteuil en cuir, meuble utilitaire traîné non loin de la baie vitrée pour l'occasion. Caché par le rideau, il avait assisté à l'arrivée de son amie, les jumelles encore dans sa main de voyeur occasionnel.

La jeune femme s'approcha, entoura le cou de l'homme de ses bras, lui mordilla l'oreille tout en chuchotant.

– Tu étais là?

– Je n'aurai manqué ce magnifique spectacle pour rien au monde!

– Petit salaud de voyeur. Toujours tes coups en douce en vrai détective qui se respecte. T'as pas honte?

– Pas pour un sou. Puis la vue fut d'une irrésistible et tendre douceur!

Elle accentua sa pression autour du cou et murmura:

– Comme je t'aime. Puis tu ne le mérites pas... T'as vraiment envie de sortir?

– Non. Toi?

– Pas plus.

– On commande du chinois?

– Si tu veux.

– Avant? Après?

– Après.

Pel se leva, sourit tout en entourant la taille de la jeune femme de ses bras. Elle se pressa contre lui.

– Tu as fait une entrée fracassante. Je vais me faire rappeler à l'ordre par le comité directeur.

Elle éclata de rire, un rire vivant, un rire plein de confiance et joie de vivre, un rire spontané de belle femme qui se sait belle, un rire à la Julia R. Il adorait.

Tout en riant, amants et complices, ils se dirigèrent vers la chambre. Des gestes rodés, confiants, leurs corps s'épousant dans les moindres mouvements, le désir dirigé par le plaisir déjà partagé, sans la peur –peut-on appeler cela de la peur? – de la nouveauté, de cette hésitation s'emparant des corps et des esprits face à un nouveau ou une nouvelle partenaire.

Devant l'entrée de leur nid d'amour, il la souleva dans ses bras. Fiona s'esclaffa.

– Ne me laisse pas tomber sur le montant du lit comme la dernière fois, un affreux bleu orne encore ma hanche.

– Pardon pour ce raté. Je fais cette fois très attention puis en rose

fragile vais te déposer dans ce magnifique écran feutré et doux. Mais oserais-je après cela, ma toute mie, te toucher?

– Oui, oui! Tu vas me toucher, Pel de mon cœur, et de toutes les façons que tu connais! Et ça en fait un paquet. Mine de rien, tu es un pervers à ta façon. Mais j'aime ça. Alors vas-y du grand jeu car je ne suis en rien une rose fragile, puis vais t'aider dans tes exploits de toutes mes connaissances en la matière.

– Adorable petite chatte, si je suis un pervers, tu es, toi, mon maître à découvertes.

Ils tombèrent sur le lit en riant, leurs gestes prirent de la force portés par l'assurance des sentiers connus sinon battus, allant vers le plaisir sans arrières pensées.

Une heure après, fatigués et satisfaits, ils se tenaient l'un contre l'autre. Pel se leva, se dirigea vers la cuisine pour boire et commander du chinois, revint, se mit à genoux sur le plancher, pencha lentement la tête vers le magnifique corps livré et serein, le toucha de ses lèvres au creux de la taille, resta un moment comme en suspens à admirer la peau satinée et douce, en dehors du temps. Elle lui glissa tendrement la main dans les cheveux.

Soudain peur et stupeur. Il fut comme pétrifié. Un sentiment danger déferlait vers lui en vague monstrueuse. Il s'arc-bouta, muscles tendus, le regard déchiré par la crainte de ne pouvoir faire face, entoura le magnifique corps de ses bras pour protéger la vie amie. Conscient de son geste de peur, il se raidit encore plus, armant poings, regard et volonté farouche, déchirant sauvagement des dents une colère impuissante.

En femme amoureuse, Fiona perçut en partie la crise douleur de son compagnon. Elle lui souleva la tête, plongea le regard et sa question muette dans celui de Pel. Un moment Malta résista avec en lui le vouloir la garder loin de ce danger toujours en attente derrière une maigre porte ouvrant sur un monde d'ailleurs, lointain, renfermant l'interdit du futur en visions brouillées porteuses de mort.

Il frissonna. En lui cette prescience que la plupart des humains n'ont plus, don ancien érodé par la vie de tous les jours, l'éducation, la soi-disant civilisation, le lavage quotidien des cerveaux.

À plusieurs reprises déjà dans le passé, précédé en prémisses d'une crispation d'anxiété dans la poitrine, l'étrange sentiment l'avait saisi, dirigé et sauvé de situations difficiles sinon mortelles. C'était quoi cette fois? Avertissement de se tenir à carreau? De se changer en spectateur vigilant retranché derrière des fortifications protectrices? Mais quels genres de fortifications pouvaient faire face à cet inconnu surgissant d'un futur incontrôlable et mortel?

Plusieurs fois déjà passé à côté de la mortelle. De bien sombres

souvenirs ancrés dans sa mémoire, impossible à oublier, inscrits avec violence dans ses cellules, gravés à jamais dans ses chairs par la mort de plusieurs de ses amis. Lui, il avait survécu. *Baraka*. Et maintenant, qu'allait-il lui arriver? Quelque chose se préparait, devenait danger. Il le sentait, le percevait par cette angoisse à fleur de peau.

Il se secoua, une partie de son impuissante colère tournée contre lui, rejetant avec force son état d'esprit d'oiseau de malheur. Ce n'était pas le moment d'avoir ces merdiques et funestes pensées, surtout pas avec un brin de fille comme Fiona dans les bras. Il tenta de chasser les indésirables, prémonitions ou pas, pour revenir au présent, à cette chair douce et chaude sous ses lèvres, à ce fruit non défendu à portée de la main.

Fiona ferma les yeux de ravissement en sentant les lèvres de son amant envelopper d'abord un mamelon puis l'autre. Elle lui caressa de manière experte la nuque de la main gauche, suivant en douceur les faisceaux de nerfs sensitifs courant sous la peau. L'autre main se glissa entre leurs corps, allant vers lui d'un mouvement souvent répété, instinctif, naturel.

Soudain, plus fort, plus déchirant, l'assaut du froid de congère glacée saisit de nouveau Pel à bras-le-corps. Il frissonna plus violemment que la fois précédente, se redressa brusquement sur ses bras, tendu, face à l'inconnu agresseur aposté arrière le lointain passé. Il se détacha aussitôt de la jeune femme, se leva, s'éloigna en direction de la fenêtre, s'arrêta devant, les poings fermés poussant la vitre, immobile, torturé par l'ailleurs insaisissable. Fiona se leva à son tour, inquiète, s'approcha de son amant.

– Que se passe-t-il?

– Une douleur cauchemar... Des cris, du vent, des visages de peur, des faces sans coeur... Passé, présent et avenir... Un insaisissable flou fleurant la mort... Celée à l'ombre, la chose est là. Elle me guette. Je suis la proie...

La peur saisit la jeune femme.

– La chose? Quelle chose? Tu es malade?

Pel frissonna de nouveau, se frappa le crâne de son poing fermé, presque en délire.

– Elle m'envahit, me déborde, me fait peur. Mouvoir à pitié on ne peut. C'est La Faucheuse. Je la sens proche. Son haleine dans mon dos. Plus lointain, aussi cette autre chose apostée et guettant l'instant... Me mettre à part du secret elle ne veut. Mais bien là elle est. Une ombre fugace. À mon oreille elle susurre des mots. Puis d'un mouvement de main découvre des faces, des corps meurtris, déchirés, ensanglantés. D'innombrables corps. Mes amis morts et moi vivant... Non! Pas ça!

Un peu étonnée par les mots et le ton, à plusieurs occasions déjà par le passé Pel avait, sans s'en rendre vraiment compte car par après

il ne se souvenait pas de les avoir utilisés, employé des mots et verbes vieux, archaïques, plus guère utilisés dans le langage moderne, Fiona se fit douce, lui prit le bras, tira doucement. Elle connaissait en partie le passé de son amant.

– Viens! Oublie ces prémonitions. Elles seront ou ne seront pas. Tu peux rien y faire pour le moment. Et nous n'avons pas fini nos galipettes.

Hésitant, luttant laborieusement contre ses démons, tiré vers la lumière par la voix douce amie, Malta se laissa entraîner. Vrai. Il ne pouvait qu'attendre et espérer se tromper. Pourtant... Il fit en mémoire un bond en arrière, précipité à toute vitesse dans les méandres les plus secrets de son esprit, plongeant au cœur des neurones, synapses et protéines cachant jalousement un événement parmi d'autres arrivé des années auparavant. Il avait frôlé la mort, il était mort, s'était ensuite retrouvé vivant, étonné, choqué, et soulagé d'avoir échappé au néant. Mais en même temps enveloppé par l'étrange et terrible sentiment d'autres personnes, d'autres êtres humains pris par La Faucheuse en son lieu et place. Ce sentiment s'était insidieusement étalé en tache d'huile, la révélation l'avait envahi : Le nombre, l'équilibre devait être respecté à tout prix. Le mot humain *injustice* n'avait pas cours dans ces sphères. Dieu décidait, ou alors le diable. Puis pour tous un prix à payer.

3

*Seattle. État de Washington.
Peace Medical Center,
Vendredi, 20h00*

Il se sentait mieux. Mary, son infirmière de jour, l'avait rafraîchi et peigné. Il déplaça légèrement son corps, cherchant une position plus confortable.

Presque assis dans son lit, relié par fils et tubes à toute une panoplie d'appareils sophistiqués destinés à combattre l'avance de la terrible maladie, sa crinière blanche de vieux lion entourant un visage encore énergique pour son âge, Arnold Bytti bataillait ferme dans son esprit.

Fermant les yeux, il murmura d'une voix presque inaudible, remuant à peine les lèvres:

– Mon Dieu, pardonnez-moi pour ce que je vais faire.

Couché dans ce lit depuis trois semaines, pas un seul parmi la dizaine de spécialistes accourus à la demande du directeur Madison n'avait laissé le moindre espoir, et pas un seul non plus en mesure de le renseigner sur le responsable de ce désastre dans son corps. Des ignares perchés au sommet de leur chaire prétendument savante.

Secouant lentement la tête tout et grimaçant de dégoût, il proféra, crachant presque:

– Prétendus spécialistes à la con!

Une autre grimace entre incompréhension et colère déforma à nouveau ses traits. Fallait malgré tout leur concéder un point à ces minables: ils étaient unanimes quant au dénouement final et à court terme. Dans le meilleur des cas, ils lui accordaient tout au plus six mois. Et aucun sursis à espérer.

Trois semaines auparavant, pendant une partie de golf, le mal l'avait frappé. Soudain, sans l'apparition d'aucune douleur ni autres prémisses, il s'était écroulé sur le *green*, ses jambes soudain disparues sous lui comme fauchées par une grande lame de rasoir.

Madison, son équipier du jour, avait immédiatement pris les choses en main, l'avait fait transporter dans son hôpital et installer dans cette chambre de l'aile droite réservée aux généreux donateurs dont il faisait partie. Et voilà! Une maladie au nom impossible apparue sans raison valable dans son univers de vieux veuf le rongerait. Aucun médicament ne faisait effet. Aucune rémission n'était à espérer. Il allait y passer malgré son argent, les meilleurs scientifiques au monde et la volonté opiniâtre de tous ces gens autour de lui à vouloir le garder en vie.

Un léger frisson le secoua.

Croyant, il s'en était remis à Dieu. Depuis la mort de leur fils Josh péri dans un triste accident, les privant lui et Mary de tout espoir en l'avenir, leur vie s'était comme figée. Puis sa femme était morte à son tour.

Il avait surmonté cette double tragédie par le travail, s'y était réfugié du matin au soir. Trop de personnes dépendaient de lui pour qu'il puisse se permettre d'abandonner. Deux années s'étaient écoulées ainsi, entre purgatoire et enfer. À la longue, la douleur s'était atténuée et il avait repris une vie presque normale entre le travail à la direction de ses usines et la sculpture sur bois dans son atelier. Et là...

Il faisait face à une maladie rare et fatale, sans aucun remède connu. Regarder ses jambes inertes le faisait penser à un certain soir derrière leur maison de campagne à admirer la ville au loin illuminée dans toute sa splendeur. Une panne d'électricité s'était produite. Pas d'un coup, non. C'était arrivé secteur par secteur, comme si une vague de poussière noire recouvrait la cité et éteignait lentement toute vie, la dissolvait dans l'obscurité la plus complète. Il avait ressenti un puissant malaise. Croyant, il s'était imaginé le Mal en action chevauchant avec arrogance les innombrables démons de l'enfer.

Il hocha la tête. Une terrible impression, un instant d'horreur face à cette soudaine et progressive avancée de la noirceur. La ville, si brillante quelques instants auparavant, n'existait plus. Plus rien n'existait.

Il avait pressé la main gauche sur son genou, comme pour s'assurer d'être bien là, puis serré l'épaule de Mary qui venait de se rendre compte de la panne avec un «Oh!» de surprise. Après quelques secondes, le phare du centre-ville, perché en haut d'un gratte-ciel et alimenté par sa propre génératrice s'étant automatiquement mise en marche, se faisait vie, sabrait de son éblouissante clarté dans la marée noire ennemie. Mais mis à part cette lumière faisant vivre ombres et façades à chaque passage, tout avait disparu.

La même chose se passait actuellement dans son corps. La marée noire s'était mise en mouvement et lentement l'effaçait. Bientôt l'obscurité et la fin dans ce monde.

Il avait accepté l'inévitable. Avec de la peur, c'est vrai, mais tout le monde devait ressentir cette crainte à l'approche de *La Faucheuse*.

Quelle drôle d'expression, songea-t-il en tournant la tête vers la porte où un bruit de pas s'était fait entendre. Personne ne passa le seuil. Le bruit s'éloigna...

Qui donc avait appliqué cette étiquette à la Mort pour la première fois? se demanda-t-il, visualisant dans son esprit un épouvantail encapuchonné de noir et armé de l'horrible faux. La langue, les mots, quelle invention extraordinaire! *La Faucheuse*! Toutes les nouvelles

découvertes médicales avaient mené la vie dure à cette terrible et insatiable racoleuse pour l'au-delà. La longévité du genre humain augmentait d'année en année. Plus ça allait et plus les nouvelles découvertes et nouveaux médicaments apportaient l'espoir d'une vie meilleure et plus longue. Et les nouvelles directions prises par la science ainsi que les découvertes dans l'infiniment petit allaient, dans dix à vingt ans, encore prolonger cette espérance de vie, même la doubler au dire de certains chercheurs.

L'arrivée du négociateur avait tout remis en question. L'individu s'était présenté à la réception et avait demandé à lui parler. Le nom ne lui disait rien. Il avait accepté avec un certain empressement pour contrer la monotonie de sa journée tout en se demandant pourquoi cet homme désirait le rencontrer. Il l'avait regardé pénétrer dans la chambre, grand, distingué, la quarantaine élégante, le savoir faire d'un habitué avec les grands de ce monde. Et avait tout de suite su que l'individu venait négocier.

Le visiteur s'était présenté, enquis de sa santé, de l'avance du mal, compréhensif, compatissant, parfaitement au courant de la maladie, affichant de sérieuses connaissances médicales, peut-être plus que les fichus spécialistes venus s'agiter autour de son lit les jours précédents. Après quelques minutes d'échange de politesses et mots anodins de compréhension, l'individu avait annoncé la couleur.

– Monsieur Bytti, nous sommes en mesure de vous guérir, vous faire cadeau de vingt ans de vie et peut-être plus.

Bien vu. Un négociateur. Et il venait de déposer toute une proposition sur la table. Bien que surpris, l'homme d'affaires en lui avait réagi presque instantanément.

– Comment?

– C'est notre affaire. Sachez seulement que c'est possible. Mais ceci doit rester entre nous.

– Vous parlez d'une possibilité ou d'une certitude?

– D'une certitude, Monsieur Bytti. Nous ne sommes pas des charlatans, illusionnistes ou escrocs. Nous offrons du tangible, du concret. Vous aurez preuves et garanties.

L'individu fit une pause afin de laisser au client le temps d'assimiler en profondeur la signification de ses paroles. Ensuite, Bytti tardant à réagir, il reprit.

– Monsieur Bytti, nous vous offrons une nouvelle vie. Mais, entendons-nous bien, ce n'est pas une nouvelle vie que nous accordons à n'importe qui. C'est une chose, en dehors du prix qu'une telle cure de jouvence suppose, qu'il faut mériter. Nous ne l'offrons qu'à des personnalités marquantes de notre époque, des personnalités qui ont montré leur savoir-faire par leur apport économique, scientifique ou artistique à notre Monde. En un mot nous l'offrons seulement à des

géants méritant de survivre. Nous avons estimé que vous, par vos réussites extraordinaires et votre vie exemplaire, méritiez ce traitement réservé seulement aux plus grands.

- Vous me flattez. Et que devrais-je faire pour cela?
- Accepter et respecter les termes du contrat.
- Et ces termes?
- Les voici.

Il lui avait tendu un bloc de feuilles dactylographiées sur papier format légal tout en ajoutant:

- Actuellement, 23 personnages importants dans notre pays se sont prévalus de cette nouvelle vie. Si vous acceptez, vous rencontrerez certains d'entre eux.

- Qui êtes-vous?

- Un organisme désirant venir en aide à notre planète en prolongeant l'existence de ceux qui ont vraiment compris le sens de notre vie sur cette terre et font le maximum pour aider leurs semblables en contrôlant l'économie, l'environnement, les ressources, le développement... Sans des gens comme vous, Monsieur Bytti, nous ne serions pas différents d'une colonie de fourmis détruisant son monde par ignorance et avidité.

Il avait lu une première fois le contrat, relu encore certains paragraphes, surpris de son contenu et par moments incrédule. Les escrocs étaient foison sur cette terre et ceux postés derrière cet individu pouvaient en être, puis faisaient dans le très gourmand. Pas étonnant qu'ils n'offrissent leur cure qu'à des grands, sous-entendant les très riches. Le montant de la facture indiquait un gros paquet de millions. Ce n'était pas rien. Bien que dans son cas, avec la mort dans les six mois et plus de famille, ce n'était pas un problème. Sa fortune personnelle s'élevait à dix fois le montant réclamé en honoraires par ces gens pour lui faire cadeau de vingt années et plus de temps supplémentaire. Puis cet individu avait l'air de savoir de quoi il parlait, semblait sûr de lui, totalement convaincu de la réalité de son offre.

Entre incrédulité et espoir, il avait écouté, posé de nombreuses questions. Son visiteur, lancé avec passion dans ses explications, avait fini par en dire trop. Commencant à y voir plus clair, sa réaction avait été de faire mettre l'intrus dehors manu militari. Ces gens étaient des fous dangereux, de fieffés requins sans foi ni loi.

- Du calme, Monsieur Bytti. Les autres avant vous ont eu de prime abord le même genre de réaction, mais sont actuellement très heureux de ne pas avoir cédé à la tentation de me faire jeter dehors. Car c'est bien ce qui vous passe actuellement par l'esprit. Je me trompe?

- Non! Vous ne vous trompez pas!

- Comme je vous l'ai dit, vous n'êtes pas le premier à qui nous

proposons cette cure. Et nous n'avons jamais subi d'échec. Si vous le désirez, je pourrais revenir vous voir avec un patient ayant subi le traitement. Il se retrouve maintenant avec vingt à trente ans de plus à vivre, et cela en bonne santé, plein de vigueur, heureux dans ce qu'il fait. Cet homme, vous le reconnaîtrez facilement malgré le rajeunissement subi car vos routes se sont croisées par le passé, pourra témoigner de l'efficacité de nos soins et de son bonheur à continuer son oeuvre pour le plus grand bien de ses semblables.

Réfléchissez à tout ce que nous offrons. Le succès est garanti. Je vous le répète, nous n'avons subi aucun échec, jamais. Vingt ans au moins de vie, mais probablement trente, en force et en santé.

Actuellement, il vous reste quelques mois à gémir dans ce lit car la souffrance sera bientôt au rendez-vous. Avec nous, dans quelques mois, six tout au plus, vous reprendrez une vie largement comparable à celle d'avant votre maladie.

Vingt années et plus de vie, Monsieur Bytti, vingt années et plus de vie en bonne santé vous permettant de poursuivre vos exploits dans l'industrie, sans oublier votre vie privée, pour le plus grand bien de notre pays et de nos concitoyens car, il faut le dire au risque de me répéter, sans des gens comme vous nous en serions encore à misérablement cultiver nos maigres territoires à l'image des pays du tiers-monde.

En attendant, Monsieur Bytti, ajouta l'individu en reprenant le contrat et le glissant dans sa serviette tout en se levant, pas de geste inconsidéré. Tout ceci doit rester strictement entre nous. Réfléchissez. Et donnez-moi votre réponse ce soir avant vingt heures.

Il lui avait tendu une carte anonyme avec juste un numéro de téléphone et quitté la chambre.

*

Malta souleva délicatement le bras de Fiona, glissa vers le bord du lit, reposa le bras de la jeune femme et s'assit, les pieds posés sur le plancher et les mains serrant ses genoux avec nervosité. Puis lentement se mit debout. Devant lui la fenêtre sans rideaux ouvrait sur une nuit au ciel noir. Il l'ignora et se dirigea d'un pas hésitant vers la cuisine. Des tensions dures dans ses jambes et le bas de son dos.

Grimaçant, entre spasmes et une presque douleur, il tendit tous les muscles de son corps pour en reprendre le contrôle, bifurqua ensuite vers le salon salle familiale et le balcon, ouvrit la porte-fenêtre, sortit pour faire face à la nuit et à toutes les questions s'agitant dans son esprit sans recevoir la moindre réponse. Qui donc avait un jour parlé de l'absurde clarté des choses inexplicables? Hochant imperceptiblement la tête, il observa longuement le ciel, fouillant les

sombres nuages effaçant étoiles et astres. Il baissa ensuite le regard sur les enfilades de toitures servant d'abri à des centaines de milliers d'individus, concitoyens plongés dans des rêves ou des cauchemars, la souffrance ou la joie, la certitude ou l'incompréhension. Tirant lentement sur la nuque, l'esprit en quête, il appesantit son regard sur la mer sombre et inquiétante. Au delà de ce monde physique superficiellement appréhendé, quelque chose le tirait au loin, vers des années antérieures, vers un passé immémorial. Cela faisait partie de lui, c'était lui, il le percevait par moments telle une odeur étrange remontant du profond mémoire, une caresse d'une main presque amie. Il frissonna.

Un pas léger s'approcha, une main se glissa sous son bras. Une voix tendre.

– La nuit est trop noire pour y faire face seul, tu devrais venir te recoucher.

Il entoura en silence les épaules de la jeune femme, la serra tendrement contre lui sans rien dire, les mots s'avérant inutiles en certains moments rares et privilégiés.

Au bout d'un instant d'attente, contrôlant son émotion tout en se détournant du lointain horizon rempli de mystères, il la suivit, un sourire teinté de tristesse sur les lèvres. Les amis, les vrais, sont le bien le plus précieux sur cette terre.

*

Bytti était changé en pierre à l'extérieur mais bouillait du feu de la colère à l'intérieur. Un marché révoltant allant à l'encontre de tous ses principes. Il devait rejeter cette proposition et le groupe diabolique derrière cette mirifique fontaine de jouvence. Pour un chrétien, pour tout homme qui se respecte, accepter pareil marché, donner son approbation à une telle perversité équivalait à ouvrir la porte au Diable. Ces gens étaient d'immondes créatures dont le seul but, malgré leurs dires, était le profit, un profit éhonté, dégradant, avilissant! Il allait résister à leurs menaces voilées et les dénoncer, révéler leur infamie! Oui! C'était la seule chose à faire. Une nouvelle vie dans de telles conditions était un blasphème impardonnable. Il ne pouvait se damner! Non! Ça, jamais!

Il avait décroché le téléphone, composé le numéro d'un policier de ses amis, annoncé avoir des révélations graves à faire. Qu'il vienne le voir au plus vite. Reposant le combiné, il avait fermé les yeux, s'était laissé aller sur les coussins, épuisé par l'effort.

Ce geste posé, Bytti avait vu peu à peu sa colère s'atténuer. Son indignation, bien que toujours présente, s'était insidieusement assise à côté et non plus en face de lui, le tenant par la main et non plus à la

gorge.

Les dénoncer? Il n'avait rien, aucune preuve, juste une carte de visite avec un simple numéro de téléphone, pas de nom, personne ou compagnie. On le prendrait pour un fou que la maladie fait dérailler. Ces gens, certain de ça, avaient effectivement le pouvoir de modifier le déroulement de sa vie, de lui donner les vingt années et plus promis. Vingt ans, vingt-cinq ans... Il pourrait se remarier, avoir des enfants, former un fils ou une fille à prendre sa suite pour assurer la direction de ses entreprises.

Il figea, interdit, secoua la tête devant la faille béante dans sa défense face au mal. Le diable s'était bel et bien introduit dans sa cervelle, poussant vers lui le verre d'eau miracle dans le désert, la perche salvatrice dans le bouillonnement des vagues mortelles.

Un mouvement de contrariété le secoua. Était-ce là l'instinct de survie animant chaque être vivant? Le gardien de la vie présent dans chaque individu l'incitait à accepter le marché? Pourquoi mourir si on pouvait l'éviter? Le guérissant de sa maladie, ces gens allaient lui rendre son énergie, une seconde jeunesse lui permettant de mener d'autres projets à bien, des projets auxquels il avait longuement réfléchi mais avait dû mettre de côté car trop pris par ses entreprises. Il avait réalisé certains de ses rêves, en avait sacrifié d'autres. Pas de regrets en lui pourtant. Ce qu'il avait accompli en valait la peine.

Il courba la tête, revint au présent. En acceptant l'offre, il pourrait mener à terme les projets en attente. Ses semblables avaient besoin de lui, de ses dons de créateur d'emplois, de ses dons de créateur de richesse. Pouvait-il tout abandonner alors qu'on lui offrait la possibilité d'un nouvel engagement? Mary était morte. Josh était mort. Mais lui était vivant et une nouvelle vie lui permettrait de servir, d'aider des milliers de personnes. Le négociateur lui avait promis au minimum vingt ans, mais certainement trente, de bon fonctionnement, rajeuni, en bonne santé, efficace dans tous les domaines alors que là il faisait face à une condamnation irrémédiable à brève échéance.

S'il donnait son accord, il pourrait revivre, se remarier, avoir des enfants. En refusant, il allait faire faux bond aux milliers de travailleurs de ses usines, travailleurs qui depuis tant d'années comptaient sur lui pour maintenir leur train de vie agréable, envoyer leurs enfants aux études puis finir leur vie dans une vieillesse heureuse grâce au généreux fonds de retraite instauré par ses soins.

Si ses usines étaient démantelées puis les entités liquidées aux plus offrants, et cela arriverait forcément lorsqu'il ne serait plus là, que de drames dans toutes ces vies, que d'espoirs avortés.

Une nouvelle vie...

Il hocha la tête, hésitant encore. Il serait damné s'il acceptait pareil marché, brûlerait à jamais dans les flammes de l'enfer.

Figeant devant ses pensées négatives, il laissa échapper un juron, secoua la tête avec violence, en colère contre lui. Il n'était pas n'importe qui. Il représentait une valeur nécessaire aux autres. Si en acceptant le marché il pouvait à nouveau contribuer au bien de ses semblables, où était le mal? Qui oserait lui lancer la première pierre?

Peu à peu la peur du châtiment céleste s'était diluée dans les circonvolutions de la tentation du diable. Au fond, il était lâche mais avait eu beaucoup de chance. Il était né dans une famille riche, avait fait de bonnes études et repris l'affaire paternelle. Et là, la chance avait doublement joué. Il avait été au bon endroit au bon moment et la richesse s'était accumulée presque sans efforts de sa part. Il avait beaucoup travaillé, c'est vrai, mais n'avait jamais eu à faire preuve de courage devant l'adversité avant la mort tragique de son fils et le décès de Mary. Et maintenant cette fichue maladie. Était-ce le prix à payer en contrepartie des cinquante années et plus de vie agréable qui avait été son lot? Pendant des heures, il y avait pensé et pris sa décision.

Il n'avait pas d'héritier direct et savait pertinemment que ses entreprises, reprises par d'avidés spéculateurs, seraient désossées, désarticulées et liquidées en pièces détachées au plus offrant. Quel gâchis! Inacceptable pour lui! Son testament avait été rédigé à contrecœur. Une bonne partie de ses biens iraient à des œuvres charitables, une autre partie aux hommes et femmes qui l'avaient servi loyalement durant toutes ces années, et le reste partagé entre parents éloignés. Il avait décidé, en couchant ses dernières volontés sur papier, de ce qui était à son avis juste et équitable.

Il secoua la tête. Ce n'était ni juste ni équitable. C'était injuste que l'œuvre de toute une vie finisse ainsi. Mais les autres n'avaient pas sa vision. Le profit rapide était plus important que le travail assuré pendant de nombreuses années encore pour des milliers de concitoyens. Inacceptable. Il devait vivre pour éviter ce gâchis. Oui! Vivre!

Un ferme hochement de tête mit fin au dilemme. Dans quelques minutes, après le passage de l'infirmier de nuit, Peter n'allait pas tarder à venir vérifier si tout se passait normalement, il allait appeler Walters, décommander le rendez-vous et donner son accord au contrat.

Avec la commande électronique, il fit redresser son lit pour être plus confortable, tendit la main vers la table de chevet et sa bible. Lire quelques versets lui ferait du bien. Il en était maintenant convaincu, Le Seigneur lui envoyait un message: il devait continuer à vivre, aider ses frères. Sa vie était un bien pour ses semblables, il n'avait pas le droit de se refuser. C'était la voie à suivre. Et s'il pouvait y trouver des joies, c'est que Dieu le désirait pour lui.

Rasséréné par ses réflexions, il se plongea dans la lecture du livre Saint.

Son infirmier entra dans la chambre, s'approcha du lit, le salua, lui demanda comment il se sentait. C'était un rituel. Il lui répondit et continua sa lecture. L'infirmier lui demanda encore s'il n'avait besoin de rien, s'approcha des appareils, tripota quelques instants les contrôles, fit quelques réglages, revint vers le lit pour un dernier coup d'œil au soluté, en vérifia encore une fois le débit, sourit à son patient.

Tandis que Bytti se replongeait dans la lecture, l'infirmier sortit un bistouri de sa poche de poitrine. D'un geste rapide, tout en abaissant le livre Saint de la main gauche pour libérer le passage à l'instrument de mort, il tendit le bras droit et trancha la gorge de son malade. Ensuite, sans s'émouvoir des soubresauts de sa victime, il se recula, essuya méticuleusement le tranchant mortel sur les draps et fit posément disparaître la lame sous sa blouse.

Avec le calme de mouvements de routine journalière, il sortit de sa poche de côté une petite caméra numérique, prit des photos de sa victime, posa l'appareil sur le lit pour ôter sa blouse d'infirmier tachée de sang, ramassa la caméra et quitta la chambre.

État de Washington
Côte du Pacifique près de Westport.
Vendredi, 23h30

Nuages sombres et ciel de nuit presque noir. Un léger vent du large faisait frissonner la cime des arbres et se dandiner légèrement Le Méridin, un schooner de vingt huit mètres à l'ancre dans la crique. C'était un beau et fier deux mats en tek et chêne construit en 1949 par Rotondo et Figli, une famille italienne passionnée par la mer et les voiliers depuis des générations et installée jadis près de Torre del Greco, commune de Naples. Le fringant voilier, une belle réussite dont les constructeurs pouvaient être fiers, comptait plus de soixante ans de vie marine. Après avoir été la fierté de plusieurs propriétaires, subi au cours des ans quelques réparations et rénovations, il continuait de fendre les flots avec grâce et puissance. Findings l'avait aimé au premier coup d'œil et acheté sans presque discuter du prix. Un sourire s'esquissa sur ses lèvres. Le vendeur, sa famille autour de lui pour un dernier adieu au magnifique voilier, avait la larme à l'œil, désespéré d'avoir à se séparer de cet emblème de sa richesse passée.

Il s'approcha du hublot.

Située non loin de Westport et bordée d'arbres et de rochers, la petite crique avait été agrandie et draguée pour constituer un abri sûr. À partir de la plage, le terrain partait en pente douce pour devenir raide ensuite. Un sentier tracé en zigzag avec marches et paliers en bois et pierre, agrémenté d'arbustes et fleurs, montait jusqu'à la propriété. Le descendre vers la mer ou le remonter vous donnait l'impression d'être en vacances, de flâner en des lieux idylliques créés pour la joie tellement l'endroit était féérique et le travail de l'architecte paysagiste une réussite.

Tout en haut, sur fond de boisé, éclairé par des projecteurs installés dans les rocailles entourant les deux patios en dalles de grès, la demeure de l'ancienne famille Aradoli. C'était un cottage colonial aux formes harmonieuses tout en tons de vert et blancs cassés. Financier fortuné et chanceux devenu encore plus riche avec l'avant-dernier crash boursier, il l'avait achetée aussitôt vue. C'était un havre de paix en communion avec la nature, un lieu fait pour le bonheur, ou à défaut pour la paix intérieure et la contemplation.

Ciel, terre et mer, s'était-il exclamé en visitant la propriété, troisième coup de foudre à l'avoir frappé. Le premier, de coup de foudre, avait été le Méridin. Sa main caressa le bois lisse et verni.

Quant au second... Elle avait des yeux de mer océane, un coeur grand comme le Ritz et un corps aux courbes tendres. Puis cette créature unique l'aimait, malgré son âge, malgré ses trente ans de plus et l'horizon fatal si proche pour lui et encore si lointain pour elle.

Jamais il n'avait aimé auparavant. Sa vie de labeur avait été entrecoupée de nombreux plaisirs et succès. Il approuva à ses pensées d'un hochement de tête. Le plaisir... Le bonheur c'était autre chose. Et maintenant, alors que les portes de l'enfer s'ouvraient traîtreusement sous ses pieds, il aimait Mona encore plus. Comme l'avait si bien dit un grand écrivain français: *Ça prend soixante ans pour faire un homme, et une fois là...* Tout aurait pu être si beau. Une famille, une femme, des enfants, des joies sereines en se voyant vivre dans leurs yeux. Pas seulement l'argent, les affaires, les objets de luxe.

Une certaine tristesse ombragea ses traits. La vie n'avait pas tenu compte de cet amour si fort. Leur union aurait été un apport sincère à l'édifice du monde. Mais ils avaient été rejetés, éloignés, punis par cette même vie qui lui avait presque tout accordé.

À travers le hublot, un autre regard à leur maison. Il ne pouvait dissocier cette propriété de celle qu'il aimait. Car à quoi sert «*La maison*» sans la femme qui en est le complément vital? Il s'en était porté acquéreur aussitôt vue, remerciant le ciel de la bonne fortune lui permettant de posséder une telle propriété, se disant qu'elle allait adorer. Tous étaient conquis, autant par l'extraordinaire charme de l'extérieur que par l'agencement intérieur. La lumière y ruisselait à flots grâce aux baies vitrées vivifiant les murs du nord au sud et de l'est à l'ouest. Les vastes pièces s'imbriquaient les unes aux autres avec harmonie et élégance en un espace de vie plein de chaleur. Ils avaient gardé certains meubles très beaux de la famille Aradoli et s'étaient débarrassés des autres, les remplaçant par des pièces uniques dénichées chez des antiquaires et magasins de luxe des cinq continents. Puis avaient connu dans ces murs ce bonheur inestimable tant cherché que la plupart des gens n'entrevoient même pas dans leur vie.

Son regard se perdit vers les nuages oblitérant les étoiles si belles à contempler certains soirs. Un léger vent du large se glissait en brise encore douce mais humide vers l'intérieur. Le clapotement des vagues se faisait berceuse contre la coque tandis que sous ses pieds le fringant bâtiment se mouvait lentement au gré de la houle.

Avec un soupir, il s'éloigna du hublot.

Sur la rive côté droit de la crique, trois silhouettes vêtues de sombre sortirent des buissons, traversèrent vite en se courbant la courte plage et se glissèrent silencieusement dans l'eau, leurs têtes dépassant à peine de la surface noire et mouvante.

Pratiquement invisibles à tout observateur se trouvant sur la rive,

dans la propriété là haut ou sur le bateau, les trois choses dérivèrent lentement vers le voilier. Près de la coque, le premier se dirigea vers la chaîne d'ancre, s'y accrocha et se hissa d'un mouvement félin vers le pont tandis que les deux autres restaient immergés, têtes et tubas noirs crevant à peine la surface de l'eau sombre parsemée d'éclats de lune.

Dans sa cabine, assis devant l'ordinateur relié à Internet via son cellulaire, Elias Findings venait de finir la rédaction de sa missive à Mona, précisant ce qu'elle pourrait faire en cas où... Il relut, hocha la tête et cliqua sur SEND.

Le message passé, il effaça toute trace de son envoi en suivant les directives de son spécialiste en informatique, éteignit l'ordinateur, resta à regarder l'écran inerte.

Il se passa la main sur le front et le visage. Une certaine nostalgie l'habitait, puis une part de désespoir et une part de colère. Quelques mois d'un bonheur indicible, moins d'une année, et alors qu'ils s'étaient promis de s'aimer à jamais, Dieu-Diable s'était soudain souvenu de lui, avait saccagé présent et futur. En tant que simple mortel, il avait eu sa part, une part de privilégié sans commune mesure avec les miettes échues aux milliards de pauvres humains arpentant la planète.

Et là...

L'espoir, de nouveau. Des inconnus apparus dans son bureau comme par magie. Une proposition incroyable.

Il avait eu peur. Les trois individus s'étaient encadrés dans la large porte française. Un s'était avancé vers lui. Les deux autres avaient refermé les battants, restant à l'extérieur. En ces temps troublés par des fanatiques illuminés, il avait cru à des terroristes venus le kidnapper. Il s'était demandé comment ces individus avaient pu arriver jusqu'à lui malgré la sécurité, avait maudit les incapables.

Figé, il réfléchissait furieusement à une porte de sortie tout en se demandant ce que voulaient ces intrus. L'individu l'avait salué par son nom tout en l'incitant au calme d'un geste apaisant de la main gauche, l'avait prié de se rasseoir. Ensuite, posant sa serviette sur le coin du bureau, il s'était assis en face de lui comme n'importe quel client ou fournisseur venu discuter d'un contrat, mettant par ce fait même, sans naturellement s'en rendre compte, l'enregistreur du bureau en fonction. Sans plus de préliminaires, le visiteur avait déballé son offre, une offre incroyable, bien réelle, avec preuves à l'appui. Une offre, compte tenu de sa santé, impossible à refuser. L'individu en face ne bluffait pas, se trouvait être une célébrité dans son domaine, un grand spécialiste de renom avec les capacités et la science derrière lui.

Revivant la rencontre, un sourire désabusé s'esquissa sur ses lèvres. Ça le faisait penser au film le Parrain, à Marlon Brando, puis aux offres impossibles à refuser. Un autre genre de mafia, à ce qu'il

paraissait. Aussi puissante sinon plus, avec forces et complicités implantées partout, même dans ses bureaux.

Naturellement, en homme d'affaires, il avait demandé preuves et explications, les avait obtenues aussitôt. Rien à voir avec fantaisies romanesques pour pigeons à plumer. À ce stade, en connaissance du secret, plus moyen pour lui de faire marche arrière. Mais il n'avait aucune envie de faire marche arrière malgré tout ce qu'aller de l'avant impliquait. Sa seule condition, il était prêt à tout accepter, c'était que Mona fasse partie du contrat, qu'elle soit au courant malgré la clause stipulant qu'une nouvelle identité lui serait assignée après une disparition officielle en règle. Mona devait le rejoindre. Il ne voulait pas d'une nouvelle vie sans elle.

L'individu l'avait quitté, lui faisant comprendre que cet entretien n'avait jamais eu lieu, du moins en ce qui concernait les autres. Le secret était de rigueur sous peine de mort. Il pouvait comprendre et avait acquiescé. Quant à ses exigences, avait précisé le négociateur avant de partir, pareille concession s'avérerait du ressort d'un plus haut placé, et il allait en référer à qui de droit. Le prix du contrat serait naturellement majoré.

La réponse était arrivée le lendemain. Contre toute attente, un non catégorique, un refus définitif et inexplicable, une condamnation sans appel pour leur couple. Alors il s'était rebiffé et jouait maintenant le tout pour le tout dans une négociation extrême, presque désespérée. Il hocha la tête. Il ne pouvait s'avouer vaincu, avait des atouts dans sa manche et était prêt à les utiliser. Sans Mona, il préférerait laisser sa maladie suivre son cours.

Devant le hublot depuis des heures, il fouillait ciel et terre, tout ce qu'il avait emmagasiné de connaissances dans son esprit pendant toutes ces années de conquêtes pour tenter de trouver dans ces acquis l'aide pour emporter la victoire.

Soudain, il dressa l'oreille. Un bruit de chute sur le pont. Puis de nouveau le silence à peine brassé par les légers craquements des membrures et le clapotis des vagues. Le bruit avait été réel. Un rôdeur? Un voleur? Personne n'était censé se trouver à bord. Il avait renvoyé à terre le matelot de garde, désirant être seul. Marco ne reviendrait qu'au matin.

Il se leva, ouvrit le tiroir de sa commode, en sortit le P-10, vérifia s'il était bien chargé, enleva le cran d'arrêt, se dirigea vers la porte, ouvrit. Personne dans le couloir. Il écouta. Au delà du bruit de fond normal sur un bateau à l'ancre, rien d'inhabituel.

Il savait se servir d'une arme, était capable de se défendre. Malgré tout une certaine crainte en lui. Il n'avait plus vingt ans et ses réflexes n'étaient plus ce qu'ils étaient, loin de là, surtout après cette fichue maladie au nom impossible. Le diable s'était introduit dans son corps

et mis en route la lente dégradation de ses cellules

L'oreille aux aguets, il avança dans la coursiye, émergea sur le pont. Dehors, il regarda autour de lui. Personne. Il frissonna. La nuit était fraîche. Il n'avait que sa chemise sur le dos, risquait d'attraper froid. Et mourir d'une pneumonie? Un sourire désabusé erra sur ses traits. Il changerait bien la saleté introduite dans ses cellules contre une centaine de pneumonies. Des chances de s'en tirer dans ce cas. Mais il avait une chance de s'en tirer! Fallait juste que ceux d'en face acceptent d'inclure Mona dans le contrat. Il devait tenir bon. Il était un négociateur hors pair et pouvait emporter le point en litige.

Il fit le tour du pont.

Mis à part le clapotis des vagues contre la coque et les légers craquements des membrures, tout était silencieux. Il frôla de la main le bois lisse et verni du vieux bateau. Il se sentait bien à son bord, loin de la vie extérieure, des soucis constants du monde des affaires.

Les affaires, c'est la guerre. Un sourire s'esquissa sur ses lèvres. Les fils du soleil levant avaient raison. Une guerre de tous les jours où tous les coups étaient permis. Et, avant Mona, il trouvait du plaisir à se battre. Puis la jeune femme était entrée dans sa vie et sa vision avait changé. Il ne voyait plus les choses de la même façon, avait une perception plus nette des limites de sa vie. Et d'apprendre seulement quelques mois plus tard qu'une saleté de bactérie au nom imprononçable avait entrepris la conquête de ses cellules, allait déborder ces dernières puis l'emporter à court terme sur son corps en le changeant en légume, avait fini par lui ôter le peu d'intérêt subsistant en lui pour les affaires.

Un soupir silencieux se mua en grande expiration. Il était fatigué par la maladie et près de capituler lorsque l'incroyable proposition s'était abattue sur lui. Un vrai scénario de film où tout s'emboîte pour en arriver en fanfare et acclamations au dénouement final. *«Toutes les vies sont des scénarios qui s'écrivent au jour le jour...»* Qui donc avait écrit cette vérité anodine? Il haussa les épaules, glissa la main sur le bois lisse recouvert de plusieurs couches de vernis. Il aimait ce bateau comme on pouvait aimer une femme inoubliable, avec passion, avec reconnaissance. Cette bête racée avait été dessinée et construite un peu avant sa propre naissance, et déjà elle sillonnait les mers, s'invitait dans tous les ports du monde alors que lui usait ses culottes sur les bancs de l'école. Il envia pendant un moment l'architecte qui avait en conçu les plans, puis les ouvriers, charpentiers et autres qui l'avaient amoureusement façonnée, jour après jour, la voyant prendre vie, surgir lentement dans sa forme racée. Et si le vieux bateau était encore fringant malgré son âge vénérable et se balancerait sur les flots de belles années encore, lui déjà partait à la dérive. Les examens réguliers attestaient de l'avance inexorable du mal. Le sablier coulait de plus en

plus vite. Renverser le maudit engin en faisant confiance à ces gens était la seule alternative valable dans son cas. Cette organisation avait les moyens d'accomplir le miracle, et lui était prêt à leur donner tout ce qu'ils exigeaient, millions et confiance, était prêt à céder sur tout, mais pas sur Mona! Jamais! Cette condition n'était pas négociable.

Il arrêta ses pas et revint au motif de sa présence sur le pont, son arme à la main. Il grimaça. Des images de gangsters et d'espions défilèrent sur son écran intérieur, avec lui-même en surimpression jouant les James Bond sur voilier de luxe. La grimace se changea en sourire, ses doigts serrèrent un peu plus fort la crosse de l'arme. Il transpirait, avait un peu la trouille malgré le calme autour de lui. Le bruit sur le pont... Réel?

Sortant de l'abri de la cabine, il sentit la brise marine à nouveau l'envelopper, tourna prudemment sur lui-même. Un autre sourire grimace s'esquissa sur ses lèvres. Un vrai Rambo. Non, pas un Rambo. Rambo n'avait pas peur de mourir. D'après Sun Tzu, un guerrier vainqueur engage le combat sans se soucier d'y laisser sa vie. Lui, il devait le reconnaître, avait un peu beaucoup la trouille, surtout après cet espoir de s'en sortir.

Il s'engagea de nouveau sur tribord, avança jusqu'à la proue, revint par bâbord. Il avait fait deux tours complets et n'avait vu âme qui vive. Il baissa le bras et l'arme, se dirigea vers le bastingage pour explorer l'eau autour. Soudain une forme sombre venant des airs fut derrière lui, une main projetée vers l'avant. Le choc derrière la nuque, la douleur.

Ses genoux fléchirent et son arme lui échappa. Le coup avait été bien mesuré : assez violent pour l'étourdir mais pas assez pour l'assommer ou le tuer. Findings tituba vers la rambarde, s'y accrocha puis lâcha prise. Mais avant qu'il ne s'affaisse sur le pont une main puissante se glissa dans son entrejambes, le souleva littéralement et le propulsa par-dessus bord. Le financier atteignit la surface de l'eau sur le dos, soulevant des gerbes d'éclaboussures. Comprenant plus ou moins ce qui lui arrivait, habitué de la mer et excellent nageur, il retint automatiquement sa respiration au contact de la masse liquide. Puis l'eau noire se referma sur lui.

Lorsqu'il émergea, deux formes sombres se matérialisèrent non loin, s'approchèrent, glissant en requins dans l'eau noire. À leur vue, il comprit. Deux bras puissants l'immobilisèrent, une main se posa sur sa tête, le poussant sous l'eau. Il se débattit du mieux qu'il put. Ses deux agresseurs étaient des mercenaires entraînés et leur tuba leur permettait de respirer tandis que lui ses poumons étaient près d'éclater.

Au bout d'une trentaine de secondes à se débattre, il dut relâcher de l'air. L'homme lui maintenant la tête sous l'eau, agacé par sa

résistance, lui assena un coup du plat de la main sur le ventre. Le choc fut violent. Avec le cri de douleur, l'air s'échappa de ses poumons. Il tenta de s'empêcher de respirer, tint encore quelques secondes puis céda. L'eau s'engouffra. La douleur atroce fut partout et il se sentit partir.

Quelques secondes plus tard, la tête toujours maintenue sous l'eau, la tache claire de la chemise éclaboussant la surface sombre, le corps de Findings partit pour son dernier voyage, propulsé par les deux hommes poissons en noir.

Dans le silence de la nuit bercé du bruit des vagues et du roulis du voilier, l'agresseur resté sur le pont suivit un moment la tache claire dérivant vers le large. Findings et sa chemise blanche, poussés par ses meurtriers, se firent de plus en plus imperceptibles, se noyèrent dans la nuit.

L'individu approuva, baissa le regard vers le pont, fit un pas en avant, se pencha, tendit la main gantée et ramassa le P-10. Il examina l'arme en connaisseur tout en se dirigeant tranquillement vers l'écoutille et l'entrepont.

Le Méridin continuait de se balancer mollement au gré des vagues. Quelques minutes plus tard, une forme sombre émergea de l'écoutille, alla vers le bastingage, l'enjamba, se laissa glisser dans l'eau et nagea silencieusement vers la rive.

Fiona murmura dans son sommeil. Malta, adossé au coussin par le corps et à la nuit par l'esprit, baissa le regard vers la jeune femme, tenta de s'accrocher à la présence amie, et rejeter, nier cette chose en dedans et en dehors de lui voulant l'attirer vers un putain de monde inconnu. Des souvenirs de visages, paysages et situations jamais vus ni rencontrés dans ses quarante ans de vie depuis son enfance à Marblemount défilaient. Il était quoi? Il était qui? Son père disait les apparences trompeuses, des images superficielles prenant le dessus sur le profond caché en attente en chacun de nous et en toute chose. En attente... Se cachait quoi derrière le déroulement des jours à venir?

Il faisait frais dans la chambre. La fenêtre était restée ouverte. Il se leva, s'approcha du châssis, referma. Debout, face au vide de la nuit, une case mémoire s'ouvrit dans son esprit, un visage en surgit, le beau et souriant visage de sa mère. Il hocha tendrement la tête à la vision. Marblemount, des jours heureux... Assis entre son père et sa mère, face au foyer, la main maternelle autour des épaules, bercé par les crépitements des bûches et les mouvements harmonieux et hypnotiques des flammes, il écoutait. Son père racontait des anecdotes sur le grand-père chercheur d'or, citait poètes anciens ou modernes, parlait de savants célèbres tel Isaac Newton, Nicolas Copernic ou Galilée. Partisan convaincu du système héliocentrique de Copernic, Galilée, forcé d'abjurer par le tribunal de l'Inquisition, de faire marche arrière dans ses déclarations sur les mouvements de la terre autour du Soleil alors que pour l'Église cela était hérésie, il avait osé malgré tout murmurer : *«Et pourtant ça tourne.»* Face à l'Inquisition, c'était pour Galilée faire marche arrière dans ses dires ou marche avant vers le bûcher. Malgré son abjuration, le scientifique fut néanmoins condamné à résidence surveillée. L'Inquisition... En ces temps-là les fanatiques étaient monnaie courante et ils vous massacraient pour un oui ou pour un non...

Une grimace lui déforma le visage. Quatre cents ans plus tard, et pour bien des régions du monde, rien n'avait changé. L'ignorance du peuple faisait en sorte que certains individus, fanatiques d'une doctrine ou faisant juste semblant d'y croire pour en retirer des bénéfices, montaient les individus les uns contre les autres, frères contre frères, blancs contre noirs et noirs contre blancs, croyants contre incroyants, catholiques contre protestants, tenants de la parole divine contre soi-disant suppôts de Satan. Quatre siècles d'écoulés et bien peu de changements véritables. Que de temps perdu pour l'humanité. La religion avait été et resterait à jamais, par la grâce de

quelques fils de pute sans foi ni loi, la clé manipulant le peuple ignorant et souvent opprimé. D'après un célèbre et respecté philosophe, la religion, si parfois elle a fait un peu de bien, a surtout fait, le plus souvent, beaucoup de mal.

Fiona se retourna et il fut tiré de ses pensées, se rapprocha du lit, s'assit. La jeune femme s'était découverte. Il tendit la main vers l'édredon et recouvrit les épaules nues.

Marblemount. Il se revit de nouveau devant le foyer entre sa mère et son père, ferma les yeux et sourit aux moments privilégiés, la pression douce et réconfortante de la main maternelle sur ses épaules devenant presque réelle. La voix douce et chaude se fit plus forte dans son esprit. «Tu ne dois pas avoir peur, disait-elle. Tu es le prévu dans la course du temps et cela est bien car ton existence a une signification. Ta vie est et sera à jamais d'une importance vitale pour le reste du monde. Nous veillons sur toi.»

Il ouvrit les yeux. Fiona lui avait saisi la main et la serrait tendrement.

Pel regarda la petite voiture sport sortir des stationnements du Stand et filer à toute vitesse dans le soleil matinal. Une fraîche brise marine caressait les feuilles des arbres et les fleurs. Il gonfla ses poumons d'air puis secoua la tête en souriant au bruit rageur diminuant en intensité du véhicule emmenant l'adorable jeune femme lui accordant ses faveurs.

Après un dernier regard aux alentours, il rentra dans le hall de la luxueuse bâtisse, se tourna vers les boîtes aux lettres. Un moment, il hésita. Bob, le facteur, avait laissé un petit mot à son intention demandant avec gentillesse de lui faire de la place pour qu'il puisse être en mesure de caser l'apport journalier de paperasse et respecter ce faisant son engagement envers le US Postal Service. Il ouvrit. Pleine. Bob n'avait pas menti. Lettres, factures, dépliants publicitaires et autres cochonneries s'étaient accumulés et la boîte débordait à l'image d'une femme enceinte, le tout tassé avec force et prêt à exploser. Il sourit devant la grimace arborée par le vieux fonctionnaire voyant le peu de cas fait de ses livraisons, déposa le journal Première Édition pour avoir les mains libres, se saisit du tas, referma, s'avança vers la poubelle. Il laissa choir directement dans l'oubliette tout ce qui affichait une allure commerciale et publicitaire, s'attaqua ensuite aux factures et autres demandes qu'il déchira une à une tout en haussant les épaules.

Journal à la main, il prit la direction de la cage d'escalier pour son exercice matinal, remonta vers son condo marche après marche et palier après palier tout en tapant le journal contre sa cuisse pour battre la cadence. En haut, légèrement essoufflé, il se dirigea vers la porte laissée ouverte, rentra. Son café prêt, il s'en servit une tasse, déplia le journal sur le comptoir. Il préférait déjeuner debout tout en lisant manchettes et articles en diagonale.

Gros titre en première page. Un riche financier, figure de proue de Wall Street et propriétaire de plusieurs compagnies de pointe, était porté disparu. L'homme d'affaires se trouvait sur son voilier et on le supposait tombé à la mer, le petit hors-bord de service toujours amarré à la poupe.

Elias Findings.

Il connaissait. Le salaud avait fait un malheur lors de l'avant dernier crash boursier alors que lui, par son inexpérience du marché et la crétinerie ou la malhonnêteté de son courtier, y avait laissé pas mal

de ses jeunes plumes et des lambeaux de peau pour faire bonne mesure.

Il haussa les sourcils et revint à l'article. À moins qu'on soit venu le chercher, le richard? Un kidnapping? Sa mémoire s'ouvrit sur plusieurs cas eus à résoudre. Des ramifications étranges et imprévues surgissent parfois lors d'une enquête et la font bifurquer, sinon dérailler, vers des dénouements à mille lieues de ce qu'on aurait pu imaginer. Et certaines suivre le fil d'une complexité tellement machiavélique qu'on a du mal après-coup à se faire à l'idée qu'un cerveau humain puisse avoir osé et été en mesure de programmer situations et actes aussi tordus.

Il hocha la tête et passa à autre chose.

La politique internationale. De nouveaux morts en Afghanistan, en Irak, en Syrie, en Ukraine. Juifs et Palestiniens se tapaient encore dessus. Des terroristes sortaient de leurs trous un peu partout. Les aspirants martyrs pour le paradis aux mille et une vierges s'étaient de nouveau mis sur les rangs pour se faire exploser à en veux-tu en voilà. Ça sentait vraiment pas bon par la grâce de méchants barbus têtes à claques voulant conquérir leur paradis sur terre au détriment du pauvre peuple aveuglé de paroles doucereuses puis laissé pour compte. Allah est grand! Oui, Dieu est grand. Peut-être trop grand pour une aussi petite planète. Puis ce Dieu chacun veut le faire sien, en faire le plus beau, le plus fort et s'employer soi-disant à sa magnificence car cela semble très payant de se retrouver parmi les élus.

Les croyants, les fervents de foi... Pour la plupart juste des fanatiques! Oui, Dieu est Dieu, et il aurait pu être bon pour l'humanité. Mais certains de ces «pieux et fidèles serviteurs», s'érigeant en piliers au service de l'Unique, sont devenus des salauds de la pire espèce avec pour seul but de satisfaire leur désir de puissance. Et, il ne faut pas se le cacher, ce type de salopard se retrouve partout, nichant dans toutes les races, fricotant derrière chaque frontière, dans chaque pays, derrière chaque religion. Il grimaça, dégoûté. Que pouvait-il contre ces millions de salauds sans foi ni loi apportant la merde sur cette terre? Il tourna la page tout en couvrant d'injures et de malédictions tous les infâmes profiteurs perpétrant leurs méfaits à travers la planète. Une fornication souterraine et manipulatrice opérant partout puis tendant vers un soi-disant ordre nouveau frère de l'ancien et tout aussi pourri.

Il lâcha un «Peuff!» désabusé, secoua la tête, suivit en diagonale les colonnes de texte de la page suivante à la recherche du mot susceptible d'accrocher son attention. Rien d'intéressant. La page des sports. Il n'était pas un fana. Passa à la suivante après un bref regard. Carrières et professions. Il haussa les sourcils. Son problème monétaire

nécessitait une solution «*au plus sacrant*» pour reprendre l'expression de son ex, ex avec du sang québécois dans les veines et autre chose de moins reluisant.

Depuis que son bureau avait fermé ses portes, triste suite de la maudite affaire UMUS, sa vie professionnelle n'avait fait que dégringoler. Et sa vie familiale avait suivi. À cette pensée, il se durcit. Pas de regrets de ce côté-là, sinon les quelques larmes amères sur le gouffre à pognon constitué par son ex affamée aux dents longues et acérées puis les salauds d'avocats vénaux et avides, maudits soient-ils puis que les trompettes de Jéricho leur fassent péter les castagnettes. Il serra les mâchoires à s'en faire péter les dents, jura. Presque tout son coussin y était passé. Puis après tout le putain de raffut, malgré son innocence proclamée et son permis récupéré, les contrats s'étaient faits de plus en plus rares, sa clientèle influencée par les salauds qui avaient tout fait pour l'enfoncer et continuaient dans l'ombre, sûr et certain, à saper sa vie professionnelle.

Maudite affaire UMUS. Il ne se passait pas un jour sans qu'il y pense, se demandant toujours comment il avait pu tomber dans le piège pourtant évident, laissant à ce salaud de Boccis Gabriel, certainement le pendant noir démon de l'ange bien connu, la possibilité de s'en sortir avec les honneurs alors que c'était la bête à abattre, au sens propre du terme comme au figuré. Sous ses dehors raffinés, cette ordure n'était qu'une bête malfaisante sans le moindre respect pour les autres, de ce qui fait la vie des autres. Cette trop riche salope, avec ses nombreuses et corrompues relations à tous les paliers de gouvernement, n'avait fait qu'une bouchée du pauvre Pel Malta, lui en l'occurrence. Il grinça des dents.

Engagé dans une enquête, il s'était retrouvé par pur hasard au cœur d'un trafic d'influence aux proportions phénoménales. Et pendant quelques courtes minutes il avait eu le pouvoir effronté de mettre l'honorable Gabriel Boccis au pied du mur, près de faire basculer dans le trou la vie du malfaisant grand homme. Car c'est ainsi que ce dernier était perçu par son entourage: un grand homme! À partir de cet instant tout avait soudainement déraillé pour lui. Il s'était illico presto retrouvé accusé de meurtre et complicité de meurtre. Sa cliente, écrabouillée par un chauffard, était décédée de ses blessures. Puis le dit chauffard sauvagement massacré à son tour. Et c'était lui le soi-disant méchant sanguinaire instigateur et exécuteur de la chose!

Après trois mois de tracasseries judiciaires, il avait été innocenté. Mais le mal était fait. Sa vie professionnelle avait reçu un coup mortel.

Bizarre, songea-t-il tout à coup, il n'avait plus entendu parler de cette merde depuis, comme si l'affreux et triste individu qu'était Gabriel Boccis avait réintégré l'incognito de l'inexistant en disparaissant complètement de la surface de la planète. Il haussa les

épaules et contempla ses deux poings serrés posés sur le granit du comptoir. Il n'était pas près d'oublier, pas demain la veille, puis gardait un chien de sa chienne en prévision de possibles retrouvailles avec l'ordure.

Relâchant ses muscles, il se secoua, tendit la main et se saisit de la tasse de café, oubliant l'affreux Boccis, quelque chose d'autre talonnant son esprit. Ses prémonitions de la veille revenaient sournoisement l'envahir en force, distillant une lourdeur d'angoisse dans son esprit. Il reposa la tasse sur le comptoir, dégoûté. Quelques heures auparavant, réveillé en sueur, la tête bourdonnante puis poursuivi par des ombres menaçantes et torturé par des visions de mort, il s'était tourné avec anxiété vers son amie. Un soupir de soulagement s'était échappé de ses poumons. Fiona dormait, un sourire sur les lèvres, à la poursuite de mille et une pensées bonheur.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter. À contrecœur, il tendit la main et décrocha. La voix haut-perchée du coéquipier de son ami Roméo, Amahad Circé, retentit à son oreille.

– Salut, c'est Amahad. On est sans nouvelles de Roméo depuis qu'il a quitté l'hôpital hier au soir. Tu saurais pas par hasard où il pourrait être?

– Non. Je lui ai parlé la dernière fois il y a trois jours. L'hôpital? Il a été blessé?

– No. Juste le boulot. Une enquête pour meurtre. Un riche ami du Lieutenant, Arnold Bytti, s'est fait égorger hier dans son lit du Peace Center. Nous avons été désignés pour mener l'enquête. J'ai quitté Roméo pour lancer les recherches et, retournant à l'hôpital, il n'était plus là. Depuis, rien de lui.

– Je passe te voir. Tu es au poste?

– Oui.

– J'arrive.

Malta crispa les mâchoires et serra les poings tandis qu'un glacé frisson parcourait son dos. Les pensées noires de la veille avaient fait du chemin et les sombres pressentiments d'un malheur imminent empoisonnaient maintenant son ciel. Il quitta son appartement en courant. Son ami Roméo était introuvable. Puis un policier introuvable est souvent un policier mort. Cette dernière pensée lui déchira le cœur.

Dans son magnifique appartement situé en plein centre-ville de Seattle, allongée sur le sofa de son salon et concurrençant dignement Goya et sa *Maja desnuda*, Mona Deruel zappait avec animosité, sautant d'une chaîne à l'autre, tentant par ce geste anodin de décharger son esprit du sentiment opprimant apparu sans crier gare.

C'était une très belle femme dans la trentaine, blonde, une silhouette de rêve, dans le style sois belle et tais-toi. Bien qu'un peu *flyée*, Mona était intelligente et diplômée en droit. Plusieurs bureaux importants avaient cherché à l'enrôler dans leurs rangs. Mais Mona n'était pas intéressée à faire carrière. Pourquoi travailler? Elle n'en voyait pas la nécessité. Et pas besoin de prouver quoi que ce soit à qui que ce soit. L'héritage laissé par sa mère l'avait mise à l'aise financièrement. Puis son ex-mari, l'homme d'affaires Pavel Canderol, riche à millions lui aussi, l'avait définitivement mise à l'abri du besoin avant de disparaître, à peine un mois après leur divorce à l'amiable. Elle n'avait jamais su ce qu'il était devenu. Son ex s'était évanoui dans la nature comme s'il n'avait jamais existé. Ses intérêts dans certaines compagnies, ces renseignements privés venaient de son avocat, avaient été liquidés. Les capitaux, des montants substantiels, s'étaient évanouis sans laisser de traces dans les circuits électroniques financiers.

Aussitôt après leur mariage, elle s'était rendue compte d'avoir fait fausse route en l'épousant. Pavel n'était pas le compagnon auquel elle aspirait. Avec toute la délicatesse et le tact dont elle était capable pour ne pas le blesser dans son amour propre, Pavel s'était toujours montré d'une grande gentillesse à son égard, elle avait admis son erreur.

Conscient de ses manques, Canderol avait acquiescé. Il aimait profondément Mona et ne pouvait lui en vouloir. Ils s'étaient quittés bons amis. Pourtant l'aura de mystère traînant derrière le ténébreux Pavel l'agaçait. Cet agacement et une certaine curiosité l'avaient poussée à faire entreprendre des recherches sur le passé de son ex. Un fait étonnant en était sorti : l'homme qu'elle avait épousé n'avait jamais existé en tant que tel. Le nom avait été emprunté à un individu mort des années auparavant. Puis le village natal dont Pavel lui avait parlé, les photos de lui enfant, celles de ses parents défunts, tout était faux. Une identité fabriquée de toutes pièces. Mona avait épousé un inconnu portant le nom d'un défunt. Grâce à ses relations, le FBI s'était saisi du cas. Tout ce qu'elle avait tiré par la suite de l'organisme gouvernemental c'était : «L'enquête suit son cours.»

Elle haussa les épaules à son mariage dissous. Le bonheur était

entré dans sa vie avec Eli. Hélas...

Des fois, pendant quelques instants, elle arrivait presque à oublier son drame. Pourquoi un être parmi des millions sinon des milliards pouvait soudain se révéler indispensable, être l'unique dans la foule du monde à porter en lui la lumière de votre vie?

Elle se leva, laissa tomber la télécommande et se dirigea vers son bureau, entra, s'avança vers la table toute simple datant du début du siècle dernier, se pencha sur son ordinateur pour vérifier si elle avait des messages. Juste par curiosité car sans ses verres de contact ou ses lunettes elle aurait trop de difficulté à en déchiffrer le contenu.

Une bonne dizaine des messages. Sa curiosité s'estompa et fut remplacée par l'ennui. Trop de casse-pieds. Elle se saisit de la souris et cliqua sur le premier, puis à répétition sur «Delete» chaque fois qu'un nouveau message se matérialisait sur l'écran. Mais sur le dernier qu'elle venait d'effacer, quelque chose avait accroché son regard.

Elle lâcha la souris, retira sa main avec précipitation tandis que son cœur s'emballait. Surprise, bonheur et peur. Pas l'effacer, pas lui, car il lui semblait malgré sa myopie avoir reconnu le nom. Heureusement ceux qui avaient mis au point ordinateurs et logiciels avaient pensé aux écervelées. Elle cliqua sur l'icône des messages effacés et retrouva le dernier, l'ouvrit, alla à la signature en plissant les yeux, une certaine appréhension dans tout le corps. Eli. C'était bien lui.

Elias. Ce devait être important. Elle baissa le regard sur l'écran. Les caractères étaient trop petits et flous. Eli lui avait montré comment les grossir mais elle ne s'en souvenait plus. Besoin de ses lunettes. Son visage passa par toutes les expressions tandis qu'elle fouillait les alentours pour mettre la main dessus, maudissant les objets et la façon qu'ils ont de jouer à cache-cache le moment où leur besoin se fait le plus sentir. Pas dans le bureau. Elle se dirigea vers le salon, fouilla partout, les vit à moitié enfouies sous un coussin du sofa, les ramassa, revint devant l'ordinateur.

D'abord la joie de le lire, puis la peine car elle le savait condamné: la raison pour laquelle il l'avait stoïquement éloignée de lui. Ensuite l'espoir d'une bonne nouvelle, l'espoir de le revoir car elle l'aimait.

Portée par une excitation faite de peur et de bonheur, elle se mit à lire. Eli disait avoir une chance sur deux de l'emporter sur sa maladie. Un nouveau médicament? Une nouvelle découverte? Il n'en faisait pas mention. Ce pouvait être quoi alors? Si la chance était de son côté, ils pourraient se revoir dans un mois, jour pour jour, à la marina de Monte-Carlo, l'endroit de leur première rencontre. Au rappel du souvenir, un sourire de bonheur lui éclaira le visage. Ils s'étaient plu au premier regard, elle s'était approchée, il avait ouvert les bras. Après une journée toute en douceur, le soir et la nuit les avaient

définitivement unis.

Six mois de bonheur

Tout à coup, sans le moindre avertissement, la tragédie avait frappé. Eli avait appris sa maladie. Il n'avait rien dit tout de suite pour ne pas l'inquiéter. Trois semaines après, il lui avouait son état. Elle l'avait accompagné dans le déchirement des jours d'attente, passant d'un spécialiste à l'autre. À la fin de ces semaines terribles, le couperet était tombé : mal incurable et mortel.

Il l'avait éloignée de lui car un certain danger de contagion existait. Mourir lui, il pouvait l'accepter. La mettre elle en danger, ça jamais ! Et pas question qu'elle reste auprès de lui à le voir dépérir, s'atrophier, se changer en débris agonisant. Au souvenir de cette horrible séparation, des larmes de tristesse glissèrent silencieuses sur les joues de la jeune femme.

Une chance sur deux que tout soit possible... Cela voulait dire qu'il pouvait guérir, être sauvé ? Leurs espoirs les plus fous pourraient devenir réalité ? Mais, continuait-il, si quelque chose devait lui arriver entretemps, il laissait à son intention des instructions précises dans la petite cachette secrète à bord du Méridin. À elle de faire tout son possible pour le venger.

Le venger ? Le sang se glaça dans ses veines. La peur de ce que cela sous-entendait l'implosa dans la douleur pendant de longues secondes. Puis, en réaction de femme amoureuse, la révolte jaillit, le carcan de peur se changea en colère, fit flamboyer son regard, durcit ses muscles. La tigresse en elle se rebiffait devant le sort, prête à mordre. Elle n'allait pas laisser faire du mal à Eli, ça non ! Elle relut de nouveau tout le message. Aucune précision sur la nature du dit danger. La date d'envoi était la veille au soir.

Tendue tel un câble d'acier, Mona se redressa lentement, repoussa sa chaise. Eli voulait être vengé si cela venait à échouer. Que comptait-il faire ? Elle devait le contacter, lui parler, savoir... Non. Pas de téléphone, pas de courriel. Elle mettrait sa vie en péril.

Les joues sillonnées de larmes et les poings serrés cognant ses cuisses, elle s'avança vers le centre de la pièce, se mit à tourner en rond, se dirigea ensuite vers la salle familiale, arpenta pendant de longues minutes le plancher en bois franc autour du magnifique tapis chinois en soie. Que pouvait-elle faire pour l'aider ? Elle retourna vers l'ordinateur. Un gémissement lui échappa : le message de son amant avait disparu, dilué dans le néant.

Le visage sombre malgré le ciel bleu ensoleillé couvrant Seattle, Pel réintégra son condo.

Ses pensées noires de la veille concernaient Roméo, sûr et certain. Les policiers n'avaient rien trouvé au domicile de Mary Becke et la jeune femme demeurait tout aussi introuvable. Les deux avaient quitté l'hôpital ensemble pour ne reparaitre nulle part ailleurs. Une escapade amoureuse? En pleine enquête? Certainement pas Roméo. C'était un vrai et bon flic avec de l'avenir dans le métier, métier que son ami adorait.

Toute la brigade était à la recherche des disparus. Il ne pouvait qu'attendre et espérer. Lentement, il se dirigea vers les escaliers et entama son second exercice de la journée, *The Seattle Times* roulé battant la mesure sur sa cuisse. Marche une, marche deux, marche trois..., tout en examinant distraitemment du regard où il mettait les pieds. Cette cage d'escalier n'avait plus de secrets pour lui, il en connaissait tous les coins et recoins. Quantité de petits défauts et saletés s'étaient sans vergogne au regard un tant soit peu attentif du courageux daignant les fouler. Fallait absolument qu'il en glisse un mot, sinon deux, au comité directeur. Une bâtisse de ce standing, très haut standing si on se basait sur le montant des frais de condo à déboursier chaque mois, se devait d'être d'une finition impeccable et d'une propreté exemplaire même dans la cage d'escalier. Il y avait du laisser-aller, là. Tout à fait inacceptable!

Éjecté par l'inquiétude à propos de son ami, un juron teinté d'amer lui échappa. Une voix insinuante et perverse criait la mort de Roméo. Il rejeta l'importune, voulant à tout prix garder espoir. Son ami ne pouvait être mort.

Un sourire désabusé en réponse à ses pensées habilla un moment ses lèvres. La mort pouvait se présenter n'importe quand, n'importe où et régler votre compte séance tenante sans tambours ni trompettes.

Il serra les dents tout en jurant, tentant de chasser sinon tenir à distance certaines pensées inquiétantes bien que confuses musardant à l'orée de son esprit. Mais une pensée parmi les autres, s'extirpant du lot, l'inonda encore plus d'inquiétude. Il secoua violemment la tête, jura de nouveau, se libérant d'une partie de sa colère face à l'incompréhension. Le mystère derrière ses merdiques et funestes pressentiments demeurait hors de portée. Passé, présent et avenir se mêlaient, s'affrontaient. Puis lui au centre d'un immense vide grouillant d'ombres en actions. Il figea devant l'étrange image, secoua

la tête avec un rien de contrariété. «Des ombres en action...»

Ses prémonitions de la veille, la disparition de Roméo. Quelque chose en lui avait ressenti l'événement, savait. Que pouvait-il faire pour aider? Ses amis, comme en d'autres temps, il le sentait douloureusement par tout le remue-ménage à l'intérieur de son corps et de son esprit, étaient visés par cette étrange et mystérieuse entité mettant de l'avant cette loi de l'*Équilibre* et du *prix à payer*.

Il s'agrippa à la rampe d'escalier et ferma les yeux, fit une halte. Reprit aussitôt son escalade tout en secouant rageusement la tête.

Pourquoi se dit-il en tentant une diversion, ne pas quitter cet endroit termitière pour une jolie villa en bord de mer ou d'un chalet en montagne, pas trop montagne, dans un air pur et loin du roulement bruyant de la circulation des villes, la pollution et les dangers toujours présents? Une grimace déforma son visage. Il vieillissait, sûr et certain. Haussant les épaules face à cette constatation, il regarda autour de lui. Ce luxueux condo, acheté pour plaire à sa compagne – douce moitié pas douce du tout, plutôt chatte sauvage aux dents aiguisées et ayant maintenant foutu le camp avec armes et bagages puis une bonne partie de ses billes à lui–, se trouvait à ce jour, après certains développements non bienvenus dans cette partie de la ville, en zone polluée. Mais, heureusement, d'après l'agent d'immeuble venu le solliciter de vendre après son divorce, petit malin flairant la bonne affaire, la valeur des condos, grâce en soit rendue à Boeing et Microsoft, n'avait pas baissé mais plutôt augmenté depuis. Maigre consolation.

Vendre et s'en aller vivre à Marblemount? Il y avait songé, à plusieurs reprises. Secouant négativement la tête, il reprit l'escalade.

Mi-chemin.

Il s'octroya une pause palier pour souffler un peu. La nuit avait été longue avec cette chère Fiona capable de ressusciter dix fois le mourant. Secouant la tête, il reprit la remontée vers son repaire marche après marche, tapant le journal un peu plus fort contre sa cuisse pour se stimuler. En haut, et un peu trop essoufflé à son goût, il se dirigea vers sa porte, ouvrit, rentra. Restait du café. Il se servit une tasse, déplia le journal sur le comptoir pour sa double ration quotidienne de chiens écrasés, la routine pour oublier l'inoubliable, court-circuiter les idées indésirables pendant un moment.

Un titre accrocheur lui sauta au visage : **«Pacifique sanglant!»**

Une grimace déforma ses traits. Les journalistes étaient des vraies putes! Mais, donnant raison à leur sens du titre choc, il se laissa tenter et lut. Macabre. La vie était peu de chose –n'importe où dans le monde, que ce soit dans leur propre pays, contrée riche et enviée bien que croulant sous la dette, ou partout ailleurs sur la planète–, et pouvait être effacée à peu de frais, n'importe quand. Puis celui

clamant haut et fort que la vie ne tenait qu'à un fil avait diablement raison. Bang! T'es refroidi. La mort, sans fioritures ni panache.

Pacifique sanglant!

Le cas puait les professionnels de haut rang. Les salopards avaient dépouillé la riche demeure de tous ses objets de valeur, ne laissant qu'empreintes de meubles sur les parquets et moquettes, puis absence de toiles de maîtres sur les murs. Un peu comme avait fait son ex., en oubliant les toiles de maître dans son cas, toiles brillant par leur absence. Et le policier en charge de l'enquête, aucun indice venu éclairer sa lanterne, se perdait dans l'ombre floue des conjectures.

Bizarre, songea Pel. Pourquoi les voleurs auraient-ils tué les occupants après les avoir neutralisés avec du gaz, les contenants ayant été retrouvés dans le conduit d'aération? Le propriétaire quant à lui avait joué la fille de l'air. Et tout naturellement devenu le suspect numéro un sur la liste. Mais pourquoi en tant que père et patron le gus en question aurait massacré ou fait massacrer famille et domestiques? Étrange affaire. Le crime organisé? Un règlement de comptes? Le disparu devait pognon et intérêts prohibitifs puis refusait de casquer? Si c'était le cas, un autre cadavre allait faire surface, celui du proprio lorsque le pauvre aurait tout craché et ne serait plus utile à rien. Il hocha la tête. La vie dans ce bas monde n'était pas une sinécure, et cela pour beaucoup de gens.

Fataliste, il branla de nouveau du chef et finit son café, fit le tour de la pièce, jeta un coup d'œil par la porte-fenêtre donnant sur le balcon, eut envie de sortir mais n'en fit rien, passa dans le salon salle familiale, l'arpenta avec morosité. Retourna en traînant des pieds dans la salle à manger, s'assit sur une des deux chaises généreusement laissées par son ex, fit face au grand tableau paysage d'hiver. Le peintre québécois, génial à son avis, officiait avec des taches de couleur brillantes et coulantes à l'image de gouttelettes plates et vives voguant tel un vol de frelons pour sortir du cadre. Il vous faisait l'été en hiver, un hiver réputé plutôt rude et froid dans ces contrées. Content d'avoir acheté le tableau, il approuva d'un mouvement de tête.

Il aurait dû se faire peintre, sculpteur, architecte ou inventeur et créer de ces belles choses plutôt qu'échouer dans un métier de détective fouillant dans les poubelles à la poursuite de la vérité. Vérité pas toujours belle à voir, la plupart du temps déguisée, fardée en putain et sentant souvent le cadavre et autres odeurs pas nettes.

Il hocha de nouveau la tête. Il aurait pu faire ci, il aurait dû faire ça. Il aurait pu être ci, il aurait pu être ça... La voix de son ex, une ritournelle à n'en plus finir car elle n'aimait pas son métier qui l'envoyait par monts et par vaux alors qu'elle l'aurait voulu riche et à sa botte. Pourtant c'était, de son propre aveu, ce côté aventurier de sa

fonction qui l'avait attirée, séduite. Quant à lui... Elle avait un cul de déesse, des jambes interminables et des petits seins adorables. Oui, il pouvait battre son mea culpa. Il était tombé dans le piège du sexe et s'y était noyé. Faut dire que la salope en connaissait un bout question bagatelle et, que voulez-vous, il adorait ça!

Il aurait pu être ci, il aurait pu être ça... Les Chaises de Ionesco. Fiona l'avait un jour emmené à une représentation de cette œuvre. Il avait été un tantinet choqué. C'était lui, le héros de la pièce. Du moins d'après son ex. Ça l'avait vraiment marqué, cette rencontre. Pas son ex, Ionesco. Son ex lui avait empoisonné l'âme et la vie, Ionesco l'avait rempli de regrets. Il aurait dû mieux réfléchir, puis diriger sa vie au lieu de laisser la vie le diriger.

Il tapa du pied et se leva, s'approcha du tableau hiver. La salope n'avait pu mettre la main dessus. Il avait acheté la peinture sur le compte de la compagnie et c'était, le contrat en faisant foi, pas touche pour elle. Il passa son doigt sur les tâches de couleur puis sur le bois lisse du cadre. Tout en approuvant à son acquisition, il se propulsa direction cuisine avec l'envie en lui d'une autre tasse de café. Rien de spécial à faire sinon gamberger, chercher le moyen d'avoir du boulot car le besoin d'argent devenait pressant.

Comme attiré par un sixième sens ou sa curiosité professionnelle, il reprit le journal, relut l'article sur *«Pacifique sanglant»*, titre accrocheur s'il en est à l'image de la belle putain relevant sa jupe haut sur les cuisses et plus encore. Un autre mystère chez les gros riches... Bizarre. Beau contrat à résoudre, se dit-il. Quelqu'un pourrait le payer pour? Le proprio devait certainement encore avoir sa place, pour un certain temps, parmi les vivants. À cette pensée, le malaise s'appesantit sur lui, ramenant l'image de son ami Roméo. Où pouvait-il être? Face à un possible danger, Roméo aurait certainement contacté son coéquipier Amahad Circé ou le poste. Une agression piège? Amahad était censé rejoindre son coéquipier à l'hôpital après avoir lancé les recherches sur l'infirmier présumé assassin. Mais de retour sur la scène du crime, plus de Roméo.

Pel Malta lança avec un mouvement de colère le journal dans la corbeille, se dirigea vers le salon, s'assit dans son fauteuil préféré remonté de l'espace de rangement du sous-sol, posa les pieds sur la table basse ébréchée, regarda lentement autour de lui. Une grande pièce lumineuse avec de belles fenêtres, peu de meubles, un seul rideau. Son ex avait emporté tout ce qui avait une certaine valeur, n'avait laissé que les vieilleries et le divorcé. Mais il s'en foutait. Il haussa les épaules face à la pensée de la fonte de ses épargnes. Le cul de déesse l'avait ratissé au max et les tordus d'avocats avaient grugé le reste. Il lui restait bien quelques bricoles ça et là, c'est vrai, mais à la vitesse où le père foutait le camp, ces misères ne feraient pas long feu.

La TV, restée allumée, marmonnait. CNN. Il dirigea la télécommande vers l'appareil, augmenta le volume.

«Une grosse compagnie et ses compagnies affiliées tremblent sur leurs bases, psalmodiait le journaliste. Des centaines de millions disparus dans la nature. Le grand patron, connu sinon célèbre, riche homme d'affaires ayant déjà défrayé la chronique à plusieurs reprises dans les années passées par des coups fumants sur le marché financier, s'est soudainement volatilisé à la suite d'un gros paquet de millions de dollars.

Elias Findings a disparu sans laisser de traces. Il se trouvait sur son luxueux voilier à l'ancre dans la crique privée de sa propriété, seul, ayant renvoyé le marin de garde...»

Du réchauffé, se dit Pel. Ils en parlaient déjà le matin. Il changea de canal puis revint sur CNN. Le reportage continuait. Un magnifique Schooner à l'ancre se dandinait doucement sous la brise et le ciel bleu. Il apprécia. La mer paraissait légèrement agitée, le ciel allait s'alourdisant peu à peu par la grâce d'une flopée de nuages se pressant en petits moutons cotonneux gris sale les uns derrière les autres, poussés par l'instinct grégaire puis le sentiment d'inquiétude face aux grands espaces. La caméra montra ensuite des images de la propriété. Pel eut un sourire désabusé. Beau, chaud et... très riche.

«...de retour à son poste, le marin de garde ne s'est pas inquiété. Mais ensuite plusieurs appels urgents pour le maître des céans. La bulle a éclaté. Les domestiques ont cherché et appelé partout. Introuvable, le big boss. Ils ont alors averti la police.

Les policiers ont fait leur apparition, interrogé le marin, les domestiques, la secrétaire particulière du disparu car Elias Findings fréquentait de moins en moins le bureau chef de la compagnie, préférait travailler à bord de son bateau.

Rien ne semble manquer sur le luxueux voilier. Ni dans la propriété, d'après les domestiques. La plupart des vêtements de Findings se trouvent à leur place aux deux endroits. Si le financier est parti, il a dû le faire en chemise et jeans.»

En jeans et chemise, releva Malta.

«La suite ne s'est pas fait attendre. Le scandale a éclaté. Des centaines de millions de dollars se sont volatilisé dernièrement des comptes de la compagnie. La disparition du Président Directeur Général Findings, après cette découverte, prend une tout autre tournure.»

Pel se gratta le menton, rattachant cet événement à ce qu'il venait de lire dans le journal: l'assassinat de sept personnes, gazées et refroidies ensuite, le propriétaire disparaissant en même temps que le contenu complet de sa baraque. Et quelle baraque! D'après les photos, presque un palais de mille et une nuits façon Hollywood.

Quant à Findings, aucune trace de lui, mais pas touche à la baraque. Pas touche au bateau, bête marine magnifique, et pas de

demande de rançon pour faire croire à l'enlèvement. Restait la noyade suicide échappatoire, probable possibilité à son avis, mais fallait retrouver le corps pour conclure. En chemise et jeans...

Le journaliste commentait:

«Ses compagnies vont probablement être mises sous protection de la loi sur les faillites et des enquêtes seront entreprises. Les sommes disparues sont importantes. Tout le monde des affaires est en émoi car ces pertes vont mettre d'autres compagnies en situation précaire.

En attendant que le mystère soit résolu...»

Pel se détourna du poste et s'avança vers la fenêtre. La vue horizon superbe à partir de cet endroit arrivait à émouvoir même un désabusé comme lui. Enfin des fois, les rares fois où le diable et autres entités occupant les zones d'ombre de son esprit omettaient de s'immiscer sournoisement dans ses pensées.

Il tourna le dos au panorama, se dirigea vers la cuisine, sortit le journal de la corbeille. Quelque chose le travaillait : *Pacifique sanglant*. Ce cas l'accrochait. Du sang et des millions à la pelle. Une opération bien menée et le principal suspect envolé. Principal suspect? Les meurtres gratuits d'un côté, les victimes avaient été gazées puis abattues par après de deux balles dans le cœur, façon toute professionnelle d'opérer, innocentait à son avis le proprio. À moins que ce dernier n'ait financé le tout.

Habituellement une telle opération était dirigée par des gens tuant à froid, sur ordre, pour de l'argent. De lors ces morts avaient une signification. Puis vider une telle baraque avait dû nécessiter plusieurs camions et toute une équipe. Personne n'avait rien vu?

D'après le journaliste, les propriétés, dans ce coin ultra riche près d'Eureka se trouvaient être relativement distantes les unes des autres.

Pel hochait la tête. S'il avait été du côté obscur de la force et responsable d'une telle opération... Un commando en avant-garde et la troupe prête à réagir non loin à l'arrière. Faire vite pour contrer les imprévus pouvant intervenir. Deux, trois hommes au plus. Effraction, neutralisation du système d'alarme, localisation du système de climatisation, le gaz dans les conduits et presque aussitôt la bâtisse transformée en château de la belle au bois dormant. Puis si le proprio se trouvait être complice, encore plus facile d'exécution. Les occupants de la maisonnée flingués et le proprio endormi emmené, l'appel aux troupes. Celles-ci rappliquent et font le nettoyage avec ordre et méthode. Un déroulement sans accrocs. Juste une équipe de déménagement à l'œuvre. En pleine nuit? Pourquoi pas? Les gens riches peuvent se payer toutes les fantaisies, même déménager en pleine nuit.

Mais pourquoi assassiner les occupants endormis?

La voix du présentateur de nouvelles sur CNN attira soudain l'attention de Mona.

Elle se retourna, pétrifiée. Ils parlaient de son Elias, montraient *le Méridin*. Cela ne pouvait être vrai. Cet imbécile de journaliste disait n'importe quoi. Eli porté disparu? Peut-être noyé? Ses compagnies allaient être mises sous protection de la loi sur les faillites? Complètement cinglé! Eli avait eu quelques problèmes d'ordre financier, oui, mais c'était mineur, loin d'être aussi grave, certaine de ça. Elle gardait un œil attentif sur ses entreprises puisque c'était la seule façon d'avoir des nouvelles sur lui. Quelque chose à voir avec son message électronique?

Elle s'approcha du poste de télévision. Que devait-elle faire? Que pouvait-elle faire? On n'avait pas retrouvé le corps. Eli ne pouvait être mort. Elle devait absolument en savoir plus. Jason était journaliste à CNN. Elle chercha son téléphone autour d'elle. Introuvable. Frisant la panique, elle se dirigea vers la cuisine et le téléphone mural, composa le numéro de CNN et demanda Jason Forlin. Pas là. Jason était en reportage à l'étranger. Elle laissa un message: la rappeler où qu'il puisse se trouver. Urgent! Très urgent!

Qui pourrait-elle appeler d'autre? Un visage s'inscrivit sur son écran intérieur. Ce jeune homme débrouillard et discret recommandé par Fiona... Comment s'appelait-il encore? Jay! Jay Toffin. Il avait déjà travaillé pour elle. Un jeune apprenti détective efficace et discret. Elle l'appela, laissa un message de la rappeler au plus vite puis se remit à tourner en rond, glissant entre fauteuils, tables et causeuses, agitant et serrant les poings, portée par la peur. La maladie d'Eli était incurable, ce qui avait fait dire à ce crétin de journaliste que son Elias s'était peut-être suicidé en se jetant à l'eau. Jamais Eli n'aurait fait une chose pareille, il se serait plutôt fait sauter la cervelle. Puis mourir sans lui dire adieu? Non. Impossible.

Jay Toffin rappela presque aussitôt.

Les lointains souvenirs émergeaient du néant et envahissaient son esprit à tout bris de continuité, la ramenant des siècles en arrière dans le temps. Elle se leva, posa son livre sur le guéridon tout en tournant le visage vers la porte-fenêtre. La lumière dessina ses traits. La beauté de la jeune femme illumina toute la pièce.

Lentement, elle se dirigea vers la grande baie vitrée. Francesco n'était pas rentré de Milan. Emmanuel avait quitté Rome pour Zurich avec l'intention d'y poursuivre ses études. Les deux étaient brillants et seraient capables de faire face à leur vie. Confiante dans leur destinée, elle couvrit de son regard le plan de mer s'étendant au-delà du promontoire. Plusieurs voiles décoraient l'étendue turquoise. Et, face à cet espace empreint de paix, une joie sereine l'envahit. Elle s'étira, heureuse d'être là, heureuse de revoir Eric et ses fils après ses deux ans d'absence.

Une certaine tristesse s'inséra soudain dans son esprit. Le moment fatidique approchait. Elle avait étiré le temps permis au maximum. Enrico l'avait compris mais n'avait rien dit, faisait comme si... Mais la tristesse de son regard en certains moments ne se pensant pas observé disait toute sa peine. Bientôt faudrait mourir pour renaître, ailleurs, différente. Presque toujours la séparation s'avérait pénible.

Elle soupira, appuya ses mains fines et fortes sur la vitre, puis du front toucha la matière froide. À ce contact, des images du passé reprirent possession de son esprit, passé lointain et passé récent. Malgré les résolutions prises avant de quitter le Nouveau Monde pour réintégrer le pays qui l'avait vu naître, elle n'avait pu s'empêcher de retourner à la Sixtine dès son arrivée. Et bien des fois par la suite, attirée par ce lieu qui bravant l'usure du temps avait la capacité de la ramener à son point de départ, à ce jour où tout avait commencé. Face à la beauté de l'œuvre de celui qui fut son premier amour, difficile de croire aux siècles écoulés depuis.



Pel reprit la direction du salon tout en poursuivant ses pensées.

Un autre magnat porté disparu de son minable petit voilier d'une soixantaine de pieds dont le prix d'achat devait avoisiner... Bof! Un paquet de vies de travail de gens ordinaires.

Piqué une tête dans la flotte, le zouave? Noyé bouffé par la gent marine, ou filé en catimini vers des cieux plus cléments en laissant toute merde derrière lui et emportant par gentillesse les centaines de

millions de dollars manquant à l'appel? Alors là...

Il se gratta la tête.

Ça bougeait chez les nantis. Peut-être des explosions solaires ne visant que les gros riches? Ou alors la pleine lune? Oui! Bon! On ne ferait pas tant d'histoires pour lui ou autre handicapé monétaire dans son genre. Étrange, tout de même. D'un côté, non loin d'Eureka, toute la maisonnée vaccinée à mort sauf le proprio métamorphosé en courant d'air. De l'autre, toujours sur cette mirifique côte du Pacifique, non loin de Westport, la disparition d'un grand richard, presque failli d'après la merde journalistique, porté disparu de sa trirème royale. Et dans les deux cas des tas de pognon. Puis Roméo... disparu après avoir hérité de l'enquête d'un autre crésus égorgé sur son lit d'hôpital. Une possibilité de lien entre les trois cas?

Il grinça des dents. Fallait avoir l'esprit tordu d'un détective pour juste y penser. Et pourtant... Puis cette affaire de déménagement lui rappelait un cas intervenu quelques années auparavant, bizarre et tragique événement ayant amené la mort d'un de ses amis et la rencontre de l'individu pas très recommandable qui en avait retiré moult bénéfices. Le triste individu en question portait à son avis un nom d'hyène. Gelko, qu'il s'appelait. Un fils de pute de la pire espèce rentré depuis dans l'anonymat, devenant introuvable. Ce vilain cancer de l'humanité serait-il mêlé à ça?

Roméo... Un frisson désagréable le secoua. Bordel de monde ivre de violence.

La peur pour le sort de son ami s'intensifia. Une tristesse infinie l'entoura.

L'intercom vint le distraire de ses noires pensées. Bougonnant, il se dirigea vers l'appareil.

– Oui?

– Le facteur, monsieur Malta. Livraison spéciale. Un envoi recommandé à remettre en mains propres.

– Si c'est une facture, une lettre des avocats de mon ex ou une lettre à teinte gouvernementale, tu déchires et fous illico tout à la poubelle avec ma bénédiction. Vu?

– Rien de tout ça, monsieur Malta. Vous avez ma parole.

– D'accord Bob. Tu as gagné. Je descends.

Le Bob en question attendait assis sur le coin d'un des vases de granit servant de décoration et de cache-pot à des plantes tropicales artificielles. Le facteur connaissait Malta depuis un bout. Il avait même livré le courrier à son bureau.

Malta prit l'enveloppe matelassée, la soupesa, signa, tapota amicalement l'épaule de l'employé des postes et remonta chez lui. Refermant la porte d'un coup de talon, il se dirigea vers son fauteuil tout en examinant la missive. Aucun signe distinctif, pas de nom

d'expéditeur, juste une adresse de retour case postale. Déjà moins incognito tout en restant incognito. Le cachet de la poste indiquait la veille.

Il haussa les sourcils tout en glissant ses doigts sur l'enveloppe. Des drôles de bosses sous le papier. Cela semblait mou mais pas trop. En tout cas pas un réveille-matin avec bâtons de dynamite. Une bombe plastic? Une *bactério*? Depuis quelque temps, les colis suspects étaient de nouveau à l'ordre du jour par la grâce d'une bande de trou-du-cul voulant s'affirmer face au monde. Il grimaça et porta l'enveloppe à son oreille. On voudrait l'exploser? Faire des confettis sanglants avec son corps vieillissant, le défigurer, l'handicaper? Qui voudrait faire une chose pareille? Son ex? Que pourrait-elle encore vouloir après l'avoir presque mis sur la paille? Se venger encore plus en éloignant les autres femmes de lui? La salope en serait bien capable!

Ou alors l'affreux Boccis revenant à la charge, initiant un autre plan machiavélique destiné à l'enfoncer davantage... Qu'il aille se faire mettre, celui-là. Il serra un moment le poing, prêt à frapper, puis haussa les épaules. Le mieux était d'enterrer le passé et repartir à neuf, oublier les vieilles créances... jusqu'au moment de la revanche, car ce moment viendrait, sûr et certain. Il retrouverait un jour cette saleté d'ordure et l'enterrerait à jamais dans sa pourriture.

Un rictus cruel s'esquissa sur ses lèvres. Vient toujours le moment des règlements des comptes, murmura une voix dans sa tête. Il approuva tout en grinçant des dents, prit place dans «son» fauteuil, meuble utilitaire que sa femme n'avait osé prendre. Par peur de lui? Alors là... La vérité, à plusieurs reprises déjà elle avait tenté de le refiler aux éboueurs. Il avait réchappé son vieil ami en le confinant à l'espace de rangement au sous-sol. Et même là! Le vieux fauteuil était trop encombrant, prenait la place de certains meubles qu'elle tenait à garder mais ne voulait plus dans le salon. Des histoires... Tout lui était bon pour le contrarier et l'exploiter, elle voulait qu'il lui offre cette commode coûtant un bras chez Frazher. Il avait tenu bon et défendu son vieil ami contre vents et marées. Maigre victoire. C'est sur bien d'autres choses qu'il aurait dû tenir bon.

Enfin... Autant oublier tout ça. Il passa amicalement la main sur le vieux cuir. S'il devait mourir, que ce soit à cette place. Il approuva de la tête, se releva presque aussitôt, se dirigea vers le bar, se servit un doigt de son bourbon préféré dans un des trois verres ébréchés «oubliés» par son ex tout en levant la tête vers l'horloge digitale, autre objet dédaigné par la vilaine sauterelle. Il regarda son verre, fit la grimace tout en haussant les épaules. Un peu tôt pour ce genre de relaxant. Mais c'était un cas spécial puis il ne faisait pas partie des AA. Il retourna s'asseoir, but, reposa le verre et reprit l'enveloppe, l'examina une dernière fois attentivement. Rien de suspect. Il grimaça

tout en secouant la tête, tendit les bras vers l'avant et, on ne sait jamais, ouvrit la chose avec précautions.

N'entendant toujours aucun bruit suspect, en partie rassuré quant à la bombe mais non aux bactéries mortelles, il étira encore un peu plus les bras tout en tournant et tirant la tête vers l'arrière, vida le contenu de l'enveloppe sur le journal déplié sur la table basse. La chose mystère fit entendre en chutant de multiples «splaff» amortis.

– Holà!

Un sifflement admiratif fit suite à son exclamation, s'interrompit faute de souffle. Cinq liasses de billets de banque reposaient sur la feuille de chou, et pas trace d'explosif ni de poudre inquiétante.

– Mince alors!

Il laissa tomber l'enveloppe, gardant les mains en l'air, un tantinet traumatisé, en admiration devant l'envoi. Pouvait-il sans danger toucher ces choses? Allaient-elles disparaître s'il le faisait? Il s'arma de courage, saisit les liasses de billets à deux mains, les soupesa, les reposa en ordre sur le bord de la table, en reprit une, l'examina de plus près, fit défiler les billets avec son pouce. Tout un Jackpot.

Rien que des billets de cent. Il estima l'épaisseur d'un paquet en hochant imperceptiblement la tête. Au moins cent billets... Ce qui faisait... cinquante mille dollars! Il siffla encore. Cinquante mille dollars? Une mauvaise blague? C'en serait une dans son cas, de très mauvais goût, la blague s'entend. Qui oserait lui faire un coup pareil? Le faire saliver avec de faux billets, de l'argent Monopoly alors qu'il barbotait dans la dèche quasi complète? Une blague vengeance de Gerry? Son copain serait assez tordu pour lui faire un coup pareil. Bien que fidèle, le petit Gerry était du genre rancunier. Et tenace avec ça. Non... Gerry l'aimait bien et serait incapable d'un stratagème aussi machiavélique susceptible de lui briser le cœur.

Il vérifia chaque paquet en faisant défiler les billets, et le mouvement des minces feuilles courant l'une après l'autre tout en montrant le même dessin affriolant, car le pognon représente ce qui se fait de mieux pour celui qui n'en a pas, lui rappela les images un peu cochonnes dans les étranges appareils trouvés dans le grenier de la vieille maison familiale. Des appareils et images que son grand-père, bien des années avant de se lancer dans la ruée vers l'or, allait montrer de foire en foire.

Dans ces boîtes étranges, les images s'animaient par le mouvement d'une manivelle qu'on tournait sur le côté, laquelle manivelle actionnait un axe portant des cartons fixés par la tranche avec dessins décalés dans le mouvement. En tournant puis venant buter contre une tige de métal lustré qui l'immobilisait un court instant, la feuille de carton montrait son dessin, dessin aussitôt remplacé par le suivant, donnant ainsi l'impression du mouvement, singeant les premières

caméras de prises de vue dont le film était déroulé et exposé à la main. Il se souvenait surtout de la femme prenant son bain et sortant du tub par à-coups car à ce moment crucial il tournait moins vite la manivelle pour faire durer le plaisir, examinant avec convoitise les courbes de la jeune femme bien en chair, les seins et le devant de son corps recouverts d'une minuscule serviette, et lentement se tournant pour montrer son dos nu et ses jolies fesses. Tout jeune déjà l'amour des femmes avait donné une inclination à sa vie. Sa mère l'avait une fois appelé «Mon petit Casanova».

Il sourit aux souvenirs et à la pudibonderie des époques. Les fesses, oui. Les nichons, non! Quant au centre du monde, rien à faire. Totalement interdit. En ces temps-là, bien sûr. Maintenant non seulement on montrait tout sans la moindre vergogne, mais même l'invisible serait dévoilé si la plus infinitésimale possibilité de faire de l'argent se présentait. Navrant. Il secoua la tête sur le passage du temps et le laisser-faire pourrissant tout.

Pudibond? Lui? Pas pour un sou. Un peu attardé et sentimental encore peut-être, un sentimental coincé entre deux époques. Les gens s'en allaient d'un extrême à l'autre. On cachait tout ou on dévoilait tout et plus encore. Et merde! On n'est pas des bêtes tout de même. Puis un peu de retenue c'est tellement plus... Je cherche le mot. Je l'ai. Vivifiant! Voilà le vrai terme. Oui. Vivifiant. Il adorait ce mot.

Revenant à ce qu'il avait dans les mains, il sourit librement et le mouvement s'étira jusqu'aux oreilles. Ne pas s'emballer, criait une voix dans sa tête. *Calmati, amico mio!*

Son expression redevint soucieuse. Le méchant tour de cochon restait toujours possible. Les faussaires de génie étaient monnaie courante et ce pactole pouvait s'avérer une méchante farce. Il grimaça, sortit un billet du lot, l'examina à la lumière. Il semblait plus vrai que nature. Alors? Il examina les autres. De prime abord, pas l'œuvre d'un faussaire. Bien qu'il ne soit pas un spécialiste, il était presque certain de son affaire. Ça rimait à quoi dans ce cas? Merde alors!

Sur ses genoux, presque oublié, un papier plié. Il le déplia.

Un vieil article de journal datant de 10 ans annonçant, sur une période de huit mois, la disparition d'une douzaine de garçons et filles âgés de 8 à 10 ans. Tout l'air d'une demande d'enquête, un boulot tombant du ciel pour lui sauver la mise.

Il regarda de nouveau le maigre article puis les liasses de billets de banque. Et c'était tout comme point de départ? Anorexique côté informations mais plutôt gras côté rétribution. Certainement dangereux, songea-t-il. Du genre coupe-gorge. Mais alléchant.

Que cachait cet article? Qui était ce généreux client s'étant rendu compte de ses problèmes économiques et envoyait la manne? À moins qu'il ne s'agisse d'un ennemi mortel voulant se débarrasser de lui en

l'envoyant mains nues contre un char d'assaut.

Il figea. Un autre piège? Boccis la vipère serait derrière tout ça? Cette ordure jetait joyeusement l'argent par les fenêtres pour atteindre ses objectifs. Il serra les poings. Dans ce cas le salaud en aurait pour son foutu argent. Le retrouver au plus vite sur son chemin et pouvoir l'écraser en bête malfaisante malgré sa richesse et ses relations. Mais, en attendant, vérifier un peu plus.

Il se leva, se dirigea vers sa chambre et le *walk-in*. Un petit coffre solide encastré dans le mur. Il l'ouvrit. Restait quelques billets de banque et des papiers. Il prit un billet de cent dollars et retourna au salon, compara son billet venant de la banque du coin où il gardait ses maigres économies et le billet tiré du lot, hocha la tête. À part le numéro, zéro différence. Il ramassa une liasse, fit défiler les billets en examinant cette fois aussi les numéros. Pas de répétition. Tout à fait l'air de vrais billets éjectés des presses gouvernementales.

Merde et merde encore, il était l'heureux propriétaire de cinquante mille dollars. Un acompte sans conditions. Alors là...

Fauché «*au boutte*», comme aurait dit son ex, depuis qu'il avait dû concéder le divorce à ses frais, fermer son bureau, remercier sa secrétaire et se retrouver presque à la rue par la grâce du salaud Boccis, Pel esquaissa un pas de danse. Il reposa la liasse délicatement sur la table à côté des quatre autres tout en continuant de les lorgner du coin de l'œil du haut de son mètre quatre-vingt, épluchant dans sa tête les mille et une questions affluant vers lui et quémandant réponse.

Était-ce une farce? Il n'en croyait rien. Quelque chose par terre accrocha son regard, une apparence familière et convoitée pliée en deux. Tout à son euphorie, ce petit quelque chose avait échappé à son attention. Il se pencha au ralenti, faisant des suppositions, mesurant l'étendue des besoins comblés pour de nombreux mois. Il ramassa enfin la chose, la tenant entre le pouce et l'index par le coin gauche, se redressa lentement, fit glisser l'encore mystère entre l'index et le majeur, glissa doucement le pouce entre les deux parties pliées du papier bleu-gris, hésita un moment pour prolonger le suspense.

Se décidant enfin, il glissa le pouce plus profondément. La chose se déplia lentement en ailes de papillon offrant ses chatoyantes couleurs au soleil. Il se raidit, s'attendant à une gifle de déception tout en espérant le pactole. *M'enfin! Pel, arrête de faire le con!* S'anima alors dans son regard une aurore boréale annonçant l'ouverture des portes du paradis. Il réprima le cri de joie, retint sa respiration puis, n'y tenant plus, exhala un Oh! Oh! Oh! de Père Noël devant la merveille des merveilles. Il avait entre les mains un chèque de banque d'un montant de cinquante mille dollars. Il passa son doigt dessus et ne put réprimer un autre:

– Mince alors!

Sérieux, son affaire. De plus en plus sérieux. Trop, peut-être. Un contrat du genre faramineux... à se faire péter les bretelles... et le cabochon. Pan! Ni vu ni connu, t'es mort. Il examina le chèque plus attentivement. Postdaté, pour un mois plus tard. C'était moins drôle, là. Mais encore, cinquante mille dollars par mois? Fichtre! Rien de tel pour donner aux événements une touche sérieuse. Mais un pareil pactole devait s'accompagner de dangers en proportion. On lui donnait du cash pour qu'il puisse en profiter aussitôt et, s'il survivait un mois, il pourrait empocher l'autre cinquante mille. Allait-il survivre un mois? Il dansa d'un pied sur l'autre, haussa les épaules. Bof! Il le saurait toujours assez tôt. Il était un grand détective et n'avait pas l'intention de se faire rétamé.

Je suppose, songea-t-il encore, que lorsque j'aurai accepté et commencé les recherches mon client fera surface?

Bien! Par où allait-il commencer? Déjà il avait des fourmis dans les jambes. Faut battre le fer tant qu'il est chaud, se dit-il en se dirigeant vers la cuisine. Un peu plus tard, regardant par la fenêtre tout en buvant son café, il se dit que sortir pour faire vérifier l'authenticité de son magot serait une bonne idée. Certaines banques ouvraient déjà quelques heures les samedis et dimanches, mais pas la sienne. Pourtant il devrait pouvoir la faire ouvrir juste pour lui, sûr et certain. Il vérifia l'heure sur sa montre, remplit d'eau le percolateur, versa le café dans le filtre, appuya sur ON, se dirigea vers le téléphone, fit son appel. Si Adam ne trouvait rien à redire à ses billets, quelques achats de première nécessité seraient les bienvenus.

Un sourire sur les lèvres, Adam avait répondu présent, il se versa une tasse et s'en retourna vers l'annonce jaunie posée à plat sur le comptoir. Il la lorgna du coin de l'œil tout en se posant des questions. Un putain de secret résidait dans ces lignes et on lui demandait de le dénicher. Serait-il capable de lire dans le marc de café? Inutile d'essayer. Il était détective, pas vrai? Et un des meilleurs!

Le titre d'abord : «Mystérieuses disparitions...»

Le client, coupant la feuille de chou en zigzag jusqu'au coin droit, avait laissé la date de publication du journal pour son information : 18 octobre, dix ans auparavant. Sur une période de huit mois, la disparition d'une douzaine de garçons et filles âgés de 8 à 10 ans. Maigre du côté texte, et peu d'informations utilisables. En bref, tous ces jeunes gens avaient joué la fille de l'air sans laisser la moindre trace derrière eux.

Le directeur de la succursale West City Bank s'était dérangé personnellement à la demande de son ami client. Chemin faisant, il avait appelé l'expert et l'avait prié de le rejoindre devant l'entrée de la banque. Ils y arrivèrent presque en même temps.

Malta attendait assis dans sa voiture, l'enveloppe sur les genoux. Voyant son ami arriver, il descendit de son véhicule. Le grand escogriffe à peau blanche, mince, élégamment vêtu jour de congé ou pas, attendait le sourire aux lèvres sur le bord du trottoir tandis que l'employé s'affairait à ouvrir la porte. Cette dernière ouverte et le système d'alarme neutralisé, Adam Feltre entraîna son ami à l'intérieur. Dans son bureau, il lui prit l'enveloppe des mains, l'ouvrit, en sortit les liasses et les tendit une à une à son employé. Ce dernier s'en saisit et se dirigea vers son propre bureau. L'expert réintégra la pièce quinze minutes plus tard. Se tournant vers son patron, il déclara :

– Aucun problème, Monsieur Feltre, nous avons là du vrai argent, des billets on ne peut plus officiels!

– Merci Walt. Tu peux retourner à tes occupations. Et voilà pour ton dérangement.

Le directeur tira un billet de 100 dollars d'une liasse et la tendit à son employé.

– Merci, monsieur le directeur. Bonne journée.

Adam Feltre fit un petit geste de la main et se tourna vers son ami.

– Les affaires reprennent on dirait, mon cher Pel.

Il connaissait Malta depuis plusieurs années déjà.

– Oui, Adam. C'est reparti.

– Que vas-tu faire de tout ce pognon?

Malta regarda son ami en souriant. Une affection profonde et instinctive le liait à Adam Feltre. Leur rencontre était intervenue quelques mois après l'accident, plutôt une tentative de meurtre, dont son ami avait été victime. Un pur hasard, cette rencontre. Un jour, dans le parc, en plein soleil, lui trotinant par acquit de conscience et Adam courant à perdre haleine, ils avaient failli se percuter. Adam s'était arrêté pile. Lui, en considérant sa vitesse d'escargot, l'effort physique inconsidéré n'avait jamais fait partie de ses priorités, était presque à l'arrêt. Ils s'étaient regardés, s'étaient reconnus, s'étaient serrés la main, tapoté les épaules. Jamais ils ne s'étaient vus auparavant. Un observateur occasionnel en aurait déduit les retrouvailles de deux frères renouant après des années d'absence.

Enfant unique et orphelin depuis sa plus tendre enfance, Adam n'était pas un directeur de banque ordinaire. Avant d'échouer à ce

poste, il était passé par toutes sortes de situations scabreuses sinon dangereuses, à son service en premier et au service de la banque en second, cette précision pour bien situer le personnage. Il avait failli en mourir à un moment donné. Un accident étrange affichant sans vergogne toutes les apparences d'une tentative de meurtre avait failli l'emporter. Adam avait été sauvé à la dernière seconde, les secours étant arrivés juste à temps. Pourtant, d'après les médecins s'étant occupés de lui à son arrivée à l'urgence, les secours étaient bel et bien arrivés trop tard, son ami n'avait presque plus de sang dans les veines. Les hommes médecine s'étaient demandé comment Adam Feltre avait pu survivre dans un tel état. Un vrai miracle. Il avait pourtant été refusé par La Faucheuse et rendu à la vie.

Un frisson imperceptible le secoua. L'équilibre, le prix à payer... Des ombres en action...

Après cet accident presque fatal subi par son expert, voulant à tout prix garder un œil sur lui tout en invoquant services exceptionnels rendus, la maison mère avait relégué Adam Feltre à cette sinécure de quartier sans grandes exigences au point de vue travail mais néanmoins bien rétribuée.

– Bof! Je ne sais pas. Ou plutôt si, je sais. Le dépenser. Ça va faire du bien par où ça passe!

– Tu commençais à être un tantinet serré.

– À qui le dis-tu? Rends-moi cinq mille dollars, je vais avoir besoin de liquide, puis dépose le reste sur mon compte. Garde le chèque, tu le feras déposer aussitôt que possible.

– Je vais arranger ça... Ton hypothèque. Je ne devrais pas te le dire, je vais à l'encontre des intérêts de la banque, mais qu'est-ce que j'en ai à foutre, n'est-ce pas? Tu payes bien trop cher pour le peu offert. Autant commencer tout de suite les économies utiles pour éviter au tas de s'épuiser trop vite. D'accord?

– Va pour l'hypo!

– Et, mon cher et vieux garçon coureur de jupons, fais gaffe! Un pareil montant juste en acompte indique une situation dangereuse, c'est là un euphémisme, et je sais de quoi je parle.

– Je n'en doute pas. Et suis totalement d'accord avec toi. Mais on n'a rien pour rien et ça tu le sais aussi. C'est un paquet de pognon puis mes coffres sont vides. Ils sont bien vides, mes coffres, non?

– On ne peut plus vides. Les bibittes ont même dévoré le fond. Mais l'argent c'est du vent, faut pas trop s'en faire. Ça souffle une fois par ci, une fois par là...

Adam Feltre s'esclaffa. Pel se demanda si son ami lui avait dit toute la vérité. Adam était quelqu'un de formidable et d'étrange à la fois. Il le soupçonnait d'avoir en partie gonflé ses maigres ressources en détournant au profit du compte courant Pel Malta Détective un trop

perçu venant de je ne sais où car après avoir fait ses calculs quelques semaines auparavant il s'était trouvé plus riche qu'il n'aurait dû. Pas de beaucoup, non, juste quelques milliers de dollars, de quoi faire face aux besoins journaliers à venir. Il le quitta en se promettant d'aller dîner avec lui dans le courant de la semaine. Il lui rendrait bien la pareille, un coup de pouce en cas de besoin, mais ne pensait pas que ce besoin pourrait un jour se présenter, du moins pas du côté monétaire, Adam ayant déjà par le passé montré sa capacité à s'assurer toute la sécurité financière voulue via la banque, reconnaissante et généreuse sans en être totalement consciente, laquelle banque s'enrichissait aussi la plupart du temps.

Il avait été faire de menus achats et venait de préparer une enveloppe pour Gerry. Il allait avoir besoin des services de l'efficace petit Irlandais.

Il devait commencer son enquête et livrer la marchandise malgré les maigres informations fournies par le client... ou la cliente. Il avait besoin d'indices. D'abord les journaux de cette époque, ensuite demander à Fiona de lui procurer les dossiers de police sur les disparitions en question. Avec ses relations dans les officines de sécurité gouvernementale, et son charme irrésistible, elle en avait déjà généreusement usé pour soutirer des dossiers en vue d'étoffer ses romans, sa belle amie ne devrait avoir aucun problème à lui procurer ce dont il avait besoin. Lui, depuis ses ennuis causés par le salaud Boccis, était à froid avec la confrérie policière en général. Puis Roméo restait introuvable.

Voyons voir ce que je pourrais glaner dans les banques de données pour commencer. Il se dirigea vers la chambre bureau, s'installa devant son ordinateur, se relia à l'Internet puis à Epric Data, son fournisseur habituel de renseignements –il avait payé à l'avance et son crédit était encore bon–, rentra ses exigences de recherche et attendit. Un paquet de liens. Il hocha la tête. Le travail du détective sans informations étant de s'en trouver, il cliqua sur le premier lien. Des textes apparurent. Il regarda l'heure au coin droit supérieur de son moniteur, se leva, se dirigea vers le frigo, en sortit une bière et un croissant, retourna s'asseoir. Même en lisant les textes en diagonale puis imprimer ceux suscitant un intérêt certain, il en avait pour des heures, sûr et certain. Il mit l'imprimante laser en fonction, vérifia le bloc de papier, mangea son croissant, but la moitié de sa bière et s'attela à la tâche.

Deux heures après, il se leva, fit tout en réfléchissant le tour de la chambre à coucher numéro deux lui servant de bureau, ramassa la vingtaine de feuilles dans le panier de l'imprimante laser, alla s'asseoir dans la salle à manger, étala les feuilles sur la table dédaignée par son ex, secoua la tête devant la maigre récolte. Beaucoup de mots mais peu d'indices. Il n'irait pas loin avec ça. Néanmoins quelques informations sur les disparitions survenues pendant cette période puis des indications sur les portes auxquelles frapper pour avoir du matériel. Aussi plusieurs autres cas non mentionnés par le journaliste auteur de l'article, des cas passés presque inaperçus, avec juste un entrefilet dans la chronique des disparus. Dans trois des cas, il y avait bien eu enquête policière. Alors pourquoi si peu de publicité de la part

des putes journalistiques, putes tentant chaque fois et à tout prix de faire un Pulitzer avec n'importe quoi?

Il prit son cellulaire et composa le numéro de son ami.

– Gerry? Salut, vieille noix. Viens donc me voir, j'ai du pognon à te remettre et, si ça te tente, du boulot à te confier.

– Pas vrai, tu te fous de moi? Je te croyais dans le 36ème dessous.

– Je suis remonté en selle. Ce n'était qu'une question de temps. Amène-toi en quatrième vitesse sinon j'appelle quelqu'un d'autre et ton fric foutra le camp.

– Fais pas ça! J'arrive!

– J'attends!

Tout en réfléchissant, il tourna le regard vers la porte-fenêtre, plongea dans le gris panorama plombé de sombres nuages, fit la grimace, dériva pour se consoler en direction du tableau de l'artiste québécois. Étonnant. Couleurs et lumière. Décidément, il aimait bien.

Vingt minutes après, la sonnerie de l'interphone. Il se leva, se dirigea vers la porte d'entrée, appuya sur la touche de commande de l'ouverture sans décrocher. Le Gerry avait fait vite. L'argent est un bon adjuvant. Trente secondes après, le toc-toc sur la porte.

Il ouvrit, s'attendant à voir Gerry, son sourire hilare de farfadet l'habillant d'une oreille à l'autre.

Surprise...

Devant lui un individu habillé de noir et affublé d'un mufle canin masque à gaz un spray à la main. Tout en enregistrant par sa vision périphérique d'autres images inquiétantes se tenant en retrait, gravures obscènes collées aux murs puis dégoulinant en larves visqueuses, il voulut se lancer en arrière. Trop tard. Déjà le nuage pulvérisé l'avait atteint et tout tournait. Il s'écroula. Aussitôt griffes et tentacules se tendirent vers lui. Un début d'horreur le fit frissonner. Ces choses, c'était quoi? Avant qu'il ne puisse mieux appréhender les formes semblant issues d'un autre monde et venues à peine lécher sa rétine, il se sentit soulevé et emmené à l'intérieur.

Lorsqu'il reprit connaissance, Gerry était auprès de lui, ainsi que le concierge. Ce dernier, rassuré sur la santé de son célèbre client, retourna à ses affaires.

Gerry regarda son ami, cherchant à comprendre le pourquoi et le comment.

– Il s'est passé quoi? Une étrange odeur a effleuré mes narines en entrant. J'ai rien dit devant le concierge, mais quelque chose de pas net s'est passé ici. Je me trompe?

Pel, les souvenirs affluant vers lui, fit la grimace : pas beau.

– No, tu ne te trompes pas. Je me suis fait gazer. Au coup de sonnette, j'ai cru à ton arrivée tout en me disant que t'avais fait vite.

Puis le toc-toc à la porte. J'ai ouvert... Les enfoirés!

– L'inactivité ne te vaut rien. Jamais quelqu'un t'aurait eu de cette manière avant. Il va falloir te rééduquer, te remettre en selle. Rocky, tu connais? Ça va pas être facile.

Que voulait ton visiteur?

– Pas la moindre idée. Rien à voler ici, tu le sais aussi bien que moi.

– Pas sûr. Tu as appelé et clamé avoir fric et boulot, non?

– Merde! Mon pognon!

– Un peu à moi aussi!

– Aide-moi à me lever.

Tiré et poussé par Gerry, un Pel encore vaseux se leva et se dirigea vers le petit coffre-fort dans le *walk in*. Il l'ouvrit. L'argent était là.

– Ton fric est là! Mais alors...

Pel se dirigea vers la salle à dîner. Le tableau était lui aussi toujours accroché au mur. Il haussa les épaules. Le reste, c'était de la merde. Quant à son fauteuil... Il retourna vers le salon et s'assit tout en faisant signe à Gerry de poser ses fesses sur la chaise à côté, autre meuble utilitaire faisant partie, avec l'autre chaise, la table à dîner, la table basse du salon et son fauteuil favori, des cinq dédaignés par le cul de déesse, sans oublier l'horloge digitale.

Une fois assis, le regard préoccupé, son ami questionna.

– Pas la moindre idée de ton agresseur?

Pel secoua la tête.

– Ils étaient plusieurs... L'homme en noir à la cannette m'a aspergé dès la porte ouverte. Quant aux autres, à peine entrevus. Le couloir se trouvait être anormalement sombre et tous affichaient des couleurs neutres. Des formes floues, inquiétantes. Plus près, un visage barbu au regard noir et aux grosses lèvres humides. Des gravures obscènes dégoulinant des murs...

– Des gravures obscènes?

– La pensée a traversé mon esprit tandis qu'ils me soulevaient.

– Ils étaient plusieurs, une équipe, donc du sérieux. Puis les zozos voulaient quoi à ton avis?

– Aucune idée. Rien ne semble avoir disparu.

– Ce contrat...

– Arrivé ce matin, par la poste.

– Attends...

– Quoi?

– Tu viens de te frotter le bras. Quelque chose...

– Et?

– Tu viens de te frotter le bras en faisant la grimace. Montre!

Pel tendit le bras gauche que Gerry montrait du doigt.

– On dirait bien la trace d'une piqûre. Ou d'une prise de sang.

Non? Tu avais ça avant la visite?

Pel examina son avant-bras. Un petit point foncé. Puis légèrement rose autour. Il secoua la tête.

– Non.

– Ils t'ont peut-être fait un cadeau. Vaudrait mieux faire une analyse et savoir ce qu'ils auraient pu t'injecter! Prudent de vérifier. À mon avis, s'ils n'ont rien emporté, ils ont dû laisser quelque chose. Logique, non? Pas d'autres traces? Mal nulle part? Si on jetait un coup d'œil?

Malta hocha la tête. Oui. Ce serait plus prudent. Son ami Gerry, toujours aussi rapide et incisif, avait mis le doigt sur le problème présent et la flagrante nullité du soi-disant grand détective. Il était *mauditement* temps de se refamiliariser avec l'abc du métier. Pas permis de se faire avoir de cette façon. Un vrai bleu débile... Il allait régler son problème avec Gerry puis appellerait Reynald à sa clinique. Merde et ré merde! Son ami avait fichtrement raison, jamais ce ne serait arrivé avant. Il est vrai que son désœuvrement l'avait un tantinet ramolli, puis le soudain paquet de pognon apparu par magie l'avait un rien traumatisé, là.

Bof! Inutile de chercher des excuses. Avant tout tenter de comprendre dans quelle méchante affaire il avait mis les pieds. Plus le magot est gros plus ça attire les dangereux cafards, clamait le proverbe. Il allait devoir faire gaffe, ressortir ses armes défense les plus affûtées et ne plus rien laisser au hasard. Une méfiance sans failles devait s'appliquer à tout.

Il enleva son polo, baissa le pantalon et Gerry l'examina sur toutes les coutures à l'arrière et lui s'assura du devant. Rien. Il remit son polo, remonta slip et pantalon, se tourna vers Gerry.

– Viens, je vais te donner ton fric. Je voulais aussi te confier une petite mission. Mais, à la suite de ce... cet incident, je m'aperçois que je suis déjà dans le collimateur de méchants et inconnus ennemis. Je ne connais même pas mon client, le tout étant arrivé incognito par la poste. Voilà où j'en suis...

Et Pel raconta à Gerry la demande d'enquête sur les disparitions vieilles de dix ans puis le paquet de pognon l'accompagnant.

– Ça y est. Tu en connais autant que moi.

– Fichtre!

– Comme tu dis. Puis je voulais te confier comme boulot...

Pel lui expliqua.

– Fais ton possible. Tarif habituel. Mais tu es libre de refuser.

– Alors là, inutile de me prendre par les sentiments! Et si en plus t'as du fric... Allez! Accouche du reste! J'ai une nana qui m'attend. Je l'ai plaquée en entendant le mot argent!

Un mètre soixante-dix, mince et musclé, bien que sans excès, en forme et dangereux pour ses ennemis, Gerry était un produit de la rue. Il s'était enfui de l'orphelinat à treize ans et avait vécu depuis en se débrouillant seul. Malta l'avait connu lors d'une enquête quelques années auparavant et avait eu recours à lui à plusieurs reprises depuis. Dans l'affaire Boccis, Gerry l'avait pas mal aidé. C'était un vrai pote.

Son ami parti, il se leva pour faire le tour de son condo et vérifier si mouchards et caméras indiscretes ne s'étaient pas glissés dans les coins sombres. Cela fait, il contacterait Reynald pour tenter de savoir le pourquoi de la piqûre et si un quelconque produit nocif aurait pu lui être injecté.

Fiona ouvrit la porte et pénétra dans son condo. Contente de se retrouver enfin dans son petit nid douillet, un soupir s'échappa de ses lèvres. Bien qu'agréable, la soirée s'était terminée tard. Elle aurait préféré de loin la passer avec Pel mais n'avait pu refuser l'invitation. Elle referma, mit la sûreté et se dirigea vers sa chambre, s'arrêta en passant devant le répondeur et sa lumière clignotante. Des messages. Son doigt appuya sur la touche lecture. Pel lui donnait rendez-vous pour le lendemain midi au Red Crow. Puis Marcil, son éditeur, aimerait la voir entre neuf et dix heures si possible. Elle regarda un moment le répondeur, appuya sur la touche effacer et se dirigea vers sa chambre. Dormir. Une bonne nuit de sommeil pour être en forme le lendemain.

Son éditeur n'avait rien dit sur le pourquoi de sa demande, Marcil aimait laisser planer du flou, créant à chaque fois une ambiance d'attente, de mystère. Le petit futé, Fiona s'en était rendu compte, en pinçait pour elle et trouvait toutes les excuses pour la faire passer à son bureau. Elle l'aimait bien pourtant. Marcil possédait un certain charme, était bien de sa personne. Mais un grave défaut grevait ses chances : ce n'était pas son type d'homme, point final. Marcil était aux antipodes d'un Pel Malta capable de la surprendre, l'émouvoir, s'en faire aimer. Car elle aimait le Pel en question. Son amant était un être à part, un marginal, aventurier style chat de gouttière et coureur de jupons. Malgré tout enclin à la monogamie: il ne fréquentait qu'une femme à la fois. Pouvait-elle considérer cela comme une consolation?

Pensive, elle pencha la tête sur le côté. Elle ne devait pas trop compter sur lui. Pel l'aimait... bien, c'est sûr, mais elle n'était pas et ne serait pas le grand amour de sa vie. Pourrait-il y avoir un grand amour dans la vie de l'adorable, fougueux et aventureux Pel Malta détective? Et qui pourrait être la créature susceptible de lui mettre le grappin dessus? Elle y avait déjà songé, en vain. Autant vouloir sortir du vide quelque chose pas encore né. Mais, se dit-elle encore avec philosophie, pour le moment, avec son Pel chéri et ses autres occupations, sa vie se portait bien, était agréable et ensoleillée. Un certain bonheur sinon un bonheur certain. Et ce qui ressemble au bonheur c'est déjà du bonheur, comme l'avait si bien dit quelqu'un, elle ne savait plus qui. Le petit mariolle auteur de cette jolie phrase savait certainement de quoi il parlait!

Il ne faut pas trop vouloir, se dit-elle encore. Ceux qui exigent trop se retrouvent souvent sans rien. Elle sourit à sa manière économe d'envisager la vie et se dirigea vers son lit tout en réfléchissant aux

multiples et simples raisons de sa joie de vivre. Un certain succès avec ses livres et pas de difficultés de fins de mois à redouter, se trouvait comblée côté sexe et côté satisfactions personnelles, émotionnelles et matérielles aussi. Elle approuva d'un hochement de tête, se débarrassa de ses vêtements et se glissa sous les draps.

Un flot de soleil la réveilla. C'était bien. Une belle journée en perspective. Elle s'étira tout en jetant un regard appréciateur à son chez-soi, un petit condo agréable et lumineux, payé en totalité, ce qui enlevait la pression des grosses mensualités. Puis elle n'était pas dépensière, se permettait pour le plaisir une folie ou deux à l'occasion d'un gros chèque de paye, sans plus. Des meubles confortables et fonctionnels, quelques tableaux achetés pour le bonheur qu'ils apportaient et non pour la décoration, une petite statue en argile séchée représentant une Indienne Apache et son enfant, petite œuvre d'art frôlée avec plaisir de la main chaque fois qu'elle passait à proximité. Puis plusieurs tapis pour la beauté des coloris et le confort. Oui. Elle se trouvait heureuse dans sa petite vie rangée.

Elle sauta en bas du lit, s'avança de quelques pas vers le balcon, s'arrêta.

La lumière entrant à flots par la grande baie vitrée illuminait de vie l'intérieur. À moitié nue, elle s'attarda un moment dans une presque immobilité, dans cette adorable pose lui étant naturelle, légèrement inclinée sur le côté, une pose instinctive mettant en valeur son corps sans qu'elle s'en rende compte, la transformant en un objet de désir pouvant combler les fantasmes de tous les voyeurs à l'affût à travers le monde ou le talent de peintres et sculpteurs à la recherche de l'étincelle de vie inhérente à l'œuvre d'art.

Reprenant vie dans le mouvement, elle se dirigea vers son bureau et l'ordinateur resté allumé. L'écran s'étant mis en veilleuse, elle déplaça la souris, entra son mot de passe, cliqua l'icône messages, attendit. *Nada! Nothing! Niente!* Pas de message.

Elle éteignit tout en haussant les épaules à son attente insatisfaite et se dirigea vers la salle de bain pour prendre une douche et se faire belle.

La voyant arriver, Marcil se leva et vint l'accueillir à la porte, des feuillets de papier à la main et un sourire fendu jusqu'aux oreilles.

– Je te l'avais dit! Tu bats tous tes records. Les ventes sont fantastiques!

Il la prit par la taille, lui saisit la main et fit un tour de valse avec elle. Puis la fit asseoir sur le divan, lui tendit la première feuille en mettant le doigt sur le total de la colonne de chiffres.

– Que penses-tu de ça?

Elle regarda et sourit à son tour. C'était vraiment bien. Inespéré, à son avis. Ce n'était pourtant pas ce qu'elle avait écrit de meilleur. Mais entre la perception de l'auteur et l'émotion ou le plaisir ressenti par les lecteurs, il y avait des fois bien des différences.

– Je suis étonnée. Je ne m'attendais pas à ce succès.

– Oui. Tout un succès. Il va falloir continuer sur cette lancée et leur donner, dans le prochain, quelque chose d'aussi percutant. Tu en as commencé un autre?

– J'ai une dizaine d'esquisses sur mon ordi mais rien qui actuellement m'accroche assez et dans quoi j'aimerais plonger. Comme tu le dis si bien, pas d'enthousiasme pas d'écriture!

Elle se leva, prit son sac, s'approcha de Marcil, lui posa un baiser sur la joue puis ajouta:

– Puisque je suis plus riche, je vais aller faire quelques folies. Ciao!

Et Fiona se dirigea vers la porte de sa démarche à faire se redresser et danser tous les éclopés d'un champ de bataille tandis que Marcil laissait échapper un soupir, lançait négligemment les feuillets par-dessus son épaule et prenait à pas posés la direction de la fenêtre donnant sur les stationnements.

La petite Miata argentée se gara dans le parking du Red Crow. Fiona en descendit avec toute la grâce dont elle était capable, sexy et souriante, heureuse de rencontrer son Pel chéri. Contente aussi de son passage chez son éditeur, cette fois Marcil ne l'avait pas dérangée pour rien.

À son entrée dans le restaurant, des regards se levèrent et la détaillèrent, un peu trop. Son sourire s'accrut. Le Red Crow n'était pas ce qui se faisait de mieux comme restaurant 5 étoiles, mais c'était un endroit agréable envahi par une clientèle d'habitues sympathiques bien que pas toujours très discrets, hommes ou femmes. Rien de très méchant là. Son pardon leur était acquis.

Pel s'était assis près de la fenêtre. Fiona s'approcha en souriant, s'immobilisa un instant et le regarda, un désir évident de sexe affiché dans son sourire. Puis se coula vers lui en des mouvements lisses, harmonieux, sensuels tout en se tournant à moitié pour saluer Messarino, le patron du restaurant changé en porte-drapeau et tentant d'attirer son attention, d'un sourire et d'un regard à faire cracher du feu à un zombi.

Près de Pel, elle se pencha vers son amant, l'embrassa sur la joue.

– Salut, toi.

– Salut ma belle.

– Tu l'as fait exprès ou il n'y avait pas de place ailleurs? Elle regarda la salle seulement à moitié pleine.

Pel comprit tout de suite de quoi Fiona parlait, cacha sous un

sourire enjôleur le fait de n'y avoir même pas pensé, oubli impardonnable pour un homme à femmes de sa réputation, et déclara d'un ton pénétré:

– Je ne pouvais faire autrement sans déchoir. Je suis venu ce matin à l'ouverture réserver cette place pour que personne ne puisse y déposer son auguste derrière à part toi. Et ce siège ne pourrait avoir plus grand honneur que d'y accueillir le tien. C'est, je le reconnais avec la plus grande admiration, et je ne parle pas du siège, le plus beau, le plus chaud, le plus agréable à regarder, sentir et caresser de tous les fessards déambulant sur cette terre. Et je m'y connais!

– Ça, je n'en doute pas! Pel Malta coureur de jupons et détective amateur. D'abord coureur de jupons, ta véritable occupation, et ensuite détective. Enfin, des fois. Tu es vraiment détective? questionna-t-elle et s'asseyant.

– Je persiste et signe. Oui. Je suis détective. Et le meilleur parmi les meilleurs!

– Le meilleur?

– Oui, da! Le meilleur. Bien que... Non! Pas de fausse modestie! Besoin juste d'un peu d'entraînement pour me remettre à niveau. Je suis le meilleur, le plus efficace, le plus célèbre après notre maître à tous Sherlock l'angliche. Mais pas aussi empoté avec les femmes. Non?

– Ça, je sais pas. Jamais connu ce monsieur de près. Films et documentaires sur cet illustre anglais détective fouineur laissent même à penser qu'il était un tantinet *pschitt*. Mais de quoi peut-on encore s'étonner de la part des anglais? Ils ont pourtant des très belles femmes, non? Même des têtes couronnées s'en vont chercher sous d'autres cieux l'appui viril du mâle et cela depuis bien des décades sinon des siècles. Alors quelles bibittes minent à mort ces beaux *nordingliches* pour qu'ils ignorent tant le beau sexe au profit de damoiseaux duveteux et souvent boutonneux? Bien que, pour le Sherlock en question, je suis pas sûre, là. Et encore moins sur les pensées secrètes de l'individu! Va savoir avec tout ce que journalistes et potineurs racontent sur tellement de choses et de gens qu'ils n'ont connu ni d'Ève ni d'Adam. Puis les écrivains en rajoutent pour faire peur, comme celui, de noble famille par-dessus le marché, qui fait dire au garde-chasse que la Lady avait le sexe en lames de rasoir. Il y a là de quoi être équeuté ou poussé en désespoir vers l'envers de l'endroit qui fait tout notre charme, non? Et c'était, d'après moi, je parle à mon tour par expérience, une lecture d'après école. Pas de quoi motiver les jeunes éphèbes anglais à vouloir courir le jupon, ça non! Lames de rasoir! Pourquoi pas fentes à vitriol? Alors que cette chose si féminine est la douceur même: des lèvres en soie, une bouche en organdi pleine de bonnes choses, liqueurs sucrées et aphrodisiaques puis du miel pour calmer les rougeurs. Non? T'es pas d'accord avec moi?

– À cent pour cent, ma mie.
– Heureusement, bien que tu sois détective...
– Mais pas anglais!
– Dieu merci. C'est pas ton cas. Je dois dire que côté sexe c'est pas mal. Bien que, comme le dirait joliment le petit bonhomme de la guerre des étoiles: *mieux déjà connu j'ai*. Enfin, quelques rares fois.

Elle lui tendit les mains par-dessus la table.

– Non, c'est pas vrai! C'est toi le meilleur!
– Tu ne m'apprends rien. Je l'ai toujours su.
– Et moi je l'ai su le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, à cette même place, avec le fou furieux jailli d'on ne sait où et prêt à me tomber dessus, mais cavalièrement saisi par le revers de sa veste et envoyé valser ailleurs par un bel adonis à la mâle figure intervenu à point nommé. Ce fut toi, ce sauveur? Dis, ce fut bien toi?

– Ce fut moi. Sûr et certain.
– Le pauvre. Il en tenait une sacrée bonne. Complètement givré
– Il faisait une crise d'existentialisme défensif et j'ai réagi illico.
– Ton côté détective t'ayant permis de deviner le drame sous-jacent?

– Dans le mille! Le pauvre bougre, sûr et certain, venait de divorcer.

– Comment peux-tu avancer pareilles balivernes? Tu ne le connaissais ni d'Ève ni d'Adam!

– En appliquant les théories du grand Sherlock, ma chère et douce tourterelle. Notre ami était bourré *au boutte*, puis libéré de la hantise de se faire taper dessus par sa bonne femme, et je m'y connais, sinon il ne se serait jamais libéré de ses chaînes en s'imbibant de la sorte. Et plus d'alliance à son doigt, rien que la trace tragique et maudite bien visible encore laissée sur la peau bronzée par l'anneau d'esclavage. Donc...?

– Impressionnant! Je commence à croire que détective vraiment tu es. Non, sans blague! Je suis impressionnée. Mais tu ne m'as toujours pas révélé le pourquoi de cette demande de rendez-vous intempestive. Un événement à fêter? Une occasion à ne pas manquer? Une offre impossible à refuser?

– Tu me manquais. Les jours sont ternes sans toi et les nuits sans attraits.

– Farceur! Accouche! Quelques heures à peine nous séparent de nos dernières galipettes. Alors? C'est quoi?

– Un contrat. Un gros contrat...

Pel lui expliqua. Elle pourrait l'aider à récupérer les dossiers à la police?

– Et donc tu m'as fait venir pour que je secoue l'arbre à ta place?

demanda la jeune femme en souriant. Pas juste pour ça, j'espère!

– Bien sûr que non, ma mie. Quand je suis avec toi, la chose la plus importante est d'être avec toi, le reste ne compte que pour très peu, dit-il charmeur. Puis comme je te sais mieux acceptée par la flicaille, tu pourrais peut-être me sortir en douceur une copie de ces dossiers... Non?

– Oui. C'est possible.

– Merci, mon cœur. Maintenant, nous allons fêter.

– Des nouvelles de ton ami Roméo?

Le visage de Pel se rembrunit, ses mâchoires se serrèrent. Son ami Roméo restait introuvable, aucune trace de lui ni de la jeune infirmière. Des pensées noires porteuses de malheur assaillaient son esprit au moindre temps mort, au moindre temps d'arrêt dans sa course vers l'avant pour pénétrer les arcanes des événements à venir en faisant le point sur les acquis, tenter d'en extraire les lignes directrices. Au fond de son cœur, une voix empreinte de tristesse infinie annonçait la mort de Roméo. Il secoua la tête, tentant de rejeter cette lourdeur enchâssée au fond, en attente. Sur son écran intérieur s'affichait intermittent un mot aux lettres mouvantes, illisible encore pour son œil mais pas pour son cœur, mot porteur d'étranges odeurs et sensations souvenirs. Cela le faisait penser à ces banderoles publicitaires géantes traçant le ciel accrochées à des petits avions.

Soudain les lettres arrêtaient se figèrent. Pendant un instant le mot surnagea telle l'écume sur la vague pour se liquéfier presque aussitôt dans un creux de brume. Une fraction de temps. Assez pourtant pour que le mot s'imprime en trace brûlante dans son esprit. «Équilibre». Il frissonna. La lourdeur soudaine du Monde sur ses épaules se fit insupportable. Ce mot obsession revenait trop souvent puis véhiculait de lourdes et cachées significations.

Un monde indicible se refusant à toute compréhension l'entourait, un no man's land poussant vers lui des lambeaux d'un passé inconnu gonflé de cris et larmes à venir.

Un juron silencieux traversa ses neurones. Il s'était fait gazer... S'était passé quoi ensuite? Que lui avait-on fait subir? Que signifiait la trace de cette piqûre sur son bras? Qui étaient ces gens? Des visages étranges et hideux collés aux murs puis se décollant et entrant à sa suite dans l'appartement... Gravures obscènes dégoulinant du mur... Vision exacte ou délire de gazé?

À quoi devait-il encore s'attendre pour avoir accepté ce contrat, inespéré vu sa situation financière? Un autre juron colère contre lui et les autres fulgura silencieux au travers de ses neurones et synapses. Puis, après un moment d'hésitation, il répondit.

– Non. Absolument rien. Complètement disparu dans la nature avec la jeune femme qu'il était censé interroger. Je suis très inquiet à

son sujet. Le pire est à craindre.

Jay Toffin remit dans sa poche sa fausse carte d'enquêteur d'une compagnie d'assurance connue et suivit l'assistant légiste. Ce dernier commanda la sortie d'un des tiroirs de la petite morgue, s'approcha, fit glisser la fermeture éclair du sac renfermant le noyé. C'était bien Elias Findings. Jay Toffin se tourna vers l'assistant. Celui-ci secoua négativement la tête, il ne revenait pas sur ses dires ni sur les conclusions de son patron. Plein d'eau dans les poumons, pas de blessures ou contusions sur le corps pouvant être responsables de sa mort, pas trace non plus de drogue ou d'alcool. L'homme d'affaires avait dû avoir un étourdissement, tomber à l'eau et se noyer.

Jay remercia l'assistant et se dirigea vers la sortie avec tout de même en lui l'impression que le boutonueux rouquin lui avait caché une partie de la vérité malgré le billet de cent dollars refilé en paiement de ses informations.

Dans l'espoir d'en apprendre plus, il prit la direction du coin de plage où le corps avait été retrouvé.

L'endroit pullulait de mouches bourdonnantes attirées par des débris de nourriture pourrie le long des traces de marée haute. L'écume, en bout de course, avait tracé sur le sable des dessins agrémentés de fins filets d'algues. Il se tourna vers les rochers. Le corps avait été retrouvé coincé entre deux blocs de pierre.

– Vous êtes venu voir l'endroit où s'est échoué le noyé?

Jay se retourna. La jeune fille, une allure d'adolescente, en short et tee-shirt, courant pieds nus, venait de s'arrêter près de lui et l'interpellait. Blonde, cheveux coupés très courts, presque une coupe militaire, jolie, le visage volontaire dégageant une impression agréable. Jay lui sourit.

– Vous avez deviné... Vous l'avez vu? Je veux parler du cadavre. Vous étiez là?

– Vous êtes un curieux, un journaliste, un policier?

– Rien de tout ça, répondit Jay un peu surpris de la façon décidée de son interlocutrice de formuler sa demande. Je fais des fois des recherches sur demande et je suis payé pour. Ça répond à votre question?

– Ma question ne relève pas de la simple curiosité, répliqua la jeune fille d'un ton très sérieux. Je veux devenir écrivaine et je m'intéresse à tout ce qui se passe autour de moi.

– Vous vivez dans le coin?

– Oui. Là-haut. La maison en bleu.

Jay tourna la tête vers la bâtisse. De chez-elle, la jeune femme était

aux premières loges.

– Vous avez assisté à la récupération du corps?

– C'est moi qui ai averti la police. Il était environ sept heures. J'ai cru d'abord à un promeneur ayant succombé à un malaise et rejoint par la marée. Souvent le matin très tôt des gens se promènent le long de cette partie de plage. Elle est interdite aux baigneurs à cause des rochers. Le coin est dangereux et les gens d'ici le fréquentent peu. Des panneaux ont été installés près des stationnements, là-haut, pour inciter les nouveaux arrivés et touristes à ne pas s'y aventurer et opter pour la plage surveillée de l'autre côté. Vous avez dû les voir.

– Les panneaux? Oui, je les ai vus... Il était comment, le cadavre?

– Moche. Gonflé. Dégueulasse.

– Je veux dire, habillé. Comment était-il habillé?

– Jeans et chemise. Pas de ceinture. Pas de bagues ni autres bijoux. À mon avis il n'est pas tombé de son voilier comme déclaré à la télévision. Plutôt délesté puis fichu à l'eau. Jamais je n'ai vu un riche à millions sans bagues. Puis certaines ceintures avec boucles spéciales se vendent très cher. Une chaussure.

– Une chaussure?

– Oui, une seule. Habituellement les noyés n'en portent pas. S'ils se débattent, ils ont tendance à les perdre, je l'ai lu dans un livre. Et si on tombe à l'eau, nager avec des chaussures c'est pas le pied. J'ai essayé. Alors moi, si je tombais accidentellement à l'eau, j'enlèverai mes godasses vite fait. Surtout si cela arrivait du côté du promontoire, là-bas...

Elle tendit le bras vers l'ouest où une pointe de terre s'avancait comme une épée dans le flanc de l'océan.

– Les courants y sont très forts.

– Ils viennent d'où, les courants?

– Du nord. Les courants de base. Au large, ils sont très forts aussi. Mais quelque chose se passe au-delà du promontoire. Des fois il y a des courants, des fois il n'y en a pas. C'est intermittent. Mon grand-père taquinait parfois le poisson par là-bas. Il disait que souvent, mais il y a des années de ça, des courants secondaires venant du large faisaient des incursions jusqu'ici puis repartaient vers les fonds.

Ce coin a toujours été considéré comme dangereux. Plusieurs noyés ces dix dernières années, habitants du village ou visiteurs. Je trouve que la ville fait preuve d'irresponsabilité en n'interdisant pas cette partie de plage au lieu de juste essayer de dissuader. Par contre, des corps venus d'ailleurs s'échouent souvent par ici.

La jeune fille secoua la tête.

– C'est politique, à mon avis. Ils estiment que parler de danger pourrait faire peur aux touristes, touristes qui apportent au coin pas mal d'argent. Et j'en profite aussi. Les boutiques ont la vie belle en

période estivale. Je suis vendeuse dans l'une d'elles.

Jay remonta vers le stationnement en continuant de bavarder avec la jeune fille. Une mine d'informations.

Elle s'appelait Laura Cross, était très jolie, et plutôt intelligente. Jay la quitta en se promettant de revenir. Le petit patelin se situait au sud de Westport, à une vingtaine de kilomètres de la propriété de Findings.

La vieille annonce sur les disparitions traînait sur sa table juste devant l'ordinateur. Grâce à Fiona et ses portes ouvertes sur les archives de la police, il avait pu réunir, en moins de vingt-quatre heures et sans avoir à donner d'explications à la guilde policière, neuf dossiers sur les dix en question.

Trois cas terminés tragiquement. Deux garçons avaient envoyé une lettre tapée à la machine à leurs parents disant qu'ils partaient à l'aventure. Fausse lettre, naturellement. Ils avaient refait surface deux ans plus tard, traumatisés, incohérents, rongés par la drogue et les mauvais traitements. Dieu seul savait par où ces adolescents étaient passés. Une secte, certainement. Prostitution, pornographie et pédophilie. De véritables vampires écumaient le pays sous la protection de gens importants pourris jusqu'à l'os. Mais rien dans les dires des garçons susceptible de permettre l'identification des coupables et leur en faire baver. Lui n'aurait aucune pitié pour de telles ordures, ça non! Quatre cas toujours en suspens, remisés sinon abandonnés. Trois garçons et une fille. Des dossiers de police maigres.

Il prit le premier, l'ouvrit. La photo du jeune garçon de 10 ans agrafée par trombone à l'intérieur de la pochette l'accrocha. Il détailla le cliché, une reproduction couleur par photocopie laser, puis jeta un coup d'œil rapide sur les feuillets. Peu d'informations utilisables. Le policier avait fait son boulot assez sérieusement sans aboutir au moindre résultat concret. Aucun indice sérieux d'où repartir, et cela dix ans après. Mais Pel n'était pas facile à décourager puis avait été payé d'avance. Fallait tout de même qu'il trouve une trace, un fil conducteur, une brindille à quoi s'accrocher.

Il dégagea la copie photo. Un jeune garçon élancé, au regard vif, les cheveux blonds coupés en brosse, tenue de soccer, mains derrière le dos et ballon sous le pied droit. Terrence Mallory, Terry pour les amis, disparu après un match de soccer. Le jeune garçon avait dit au revoir à ses copains et pris le chemin de la maison. Il n'était jamais arrivé à destination. Le policier, d'après ce qu'il pouvait constater, s'était fait un devoir d'interroger toutes les personnes susceptibles de fournir des renseignements. Zéro sur toute la ligne. Personne n'avait rien vu. Terry était un garçon sérieux, studieux, sportif, bien élevé, aimant sa famille et la vie qu'il menait. Rien qui eût pu faire songer à une fugue. S'il avait été enlevé, il l'avait été par des professionnels ou par des extra-terrestres. Il décrocha le combiné et composa le numéro des Mallory. Une voix jeune lui répondit. Il se présenta. Pel Malta, détective privé.

– Pourrais-je parler à monsieur ou madame Mallory?

– A quel sujet?

– Terry.

– Terry? Vous avez des nouvelles de mon frère?

– Hélas non. Je reprends l'enquête pour le compte d'un client. Votre frère fait partie d'un groupe de jeunes disparus à cette même période. Je cherche des indices pouvant me permettre d'éclaircir ce mystère.

– Dix ans après?

– Il n'est jamais trop tard. C'est juste plus difficile.

– Eh bien... Impossible de parler à ma mère. Elle n'a jamais accepté la disparition de mon frère et est morte de chagrin il y a de cela deux ans. Quant à mon père... Impossible aussi. Cancer. Phase terminale.

– Je suis désolé. Et vous, pourrais-je vous rencontrer?

– Si vous voulez. J'aimais beaucoup mon petit frère. On s'entendait bien.

– Vous aviez combien d'années de plus?

– Deux ans.

– Pourrait-on se rencontrer demain dans l'après-midi?

– Oui. Je devrais être rentré de l'université vers trois heures. Vous connaissez l'adresse?

– 655 William avenue?

– C'est bien ça. À demain.

Et d'un! Au suivant. Il prit le second dossier.

Gillian Moore. Il prit la photo. Pas tellement différent de Terry. Il se renversa dans son fauteuil. Qu'étaient devenus ces jeunes garçons et fille? Si simples fugueurs, on les aurait retrouvés un jour ou l'autre. Quatre-vingt-dix-neuf malchances sur cent qu'ils soient morts. Tués par un malade et enterrés quelque part dans la nature.

Il relut les notes de l'enquêteur.

Jeune garçon sérieux, sportif, promettait bien au tennis, bien élevé, heureux en famille, parents unis, père fonctionnaire et mère éducatrice.

Les kidnappeurs semblaient avoir des standards de choix bien précis ou l'enquêteur manquait d'imagination dans sa prose. Il composa le numéro. Pas de réponse.

Il tendit la main vers le troisième dossier et alla directement à la description. Jeune sportive –cette fois il s'agissait de natation–, sérieuse, bien aimée de ses amis et professeurs.

Il regarda la photo.

Jolie, un corps élancé, le regard décidé et un adorable sourire.

Comment allait-il pouvoir parler à ces gens sans rouvrir l'affreuse plaie? Il revint au début du dossier. Elaine Sanders, âgée de neuf ans à sa disparition. Il composa le numéro. Dix ans après, il allait leur

tomber dessus et leur parler de leur fille disparue, remettant à nu les souffrances d'une blessure peut-être en voie de cicatrisation, le temps étant, le proverbe se veut vérité dans bien des cas, le meilleur des remèdes. Il eut un moment d'hésitation, se demanda tout de suite après le pourquoi de cette réaction. Il s'agissait cette fois d'une fille et ça le touchait plus? En tant que parent, lui...

Il secoua la tête. Les parents... Impossible de se mettre à leur place. Pas moyen non plus de leur épargner un douloureux retour en arrière.

Il relut le nom de la jeune fille. Élane Sanders. Ses parents gardaient-ils encore un espoir ou avaient-ils capitulé après dix ans, accepté la douleur et continué leur vie?

– Méné Sanders. Bonjour.

Une voix jeune, agréable, chaleureuse. Il fut surpris, puis charmé. Déjà il la voyait, belle, grande, élancée, blonde, dangereusement sympathique. Une voix amie. Sans la connaître, déjà il l'aimait. Et s'en voulut de ce qu'il allait faire. Mais, secouant la tête à ses pensées, il continua:

– Bonjour, Madame Sanders. Pel Malta. Je suis détective. On m'a demandé de reprendre une enquête sur des jeunes disparus il y a dix ans de cela.

Pel sentit le froid glacial à l'autre bout du fil. Une énorme congère repue d'années de douleur se réveillait, refaisait surface, replantait ses griffes glacées dans le corps et le cœur de sa correspondante. Il s'y attendait, s'était barricadé, avait élevé des défenses face à cette possibilité, du moins il le croyait. La peine, immense, déchirante devait être au rendez-vous à l'autre bout du fil. Il le ressentait par empathie, avec un serrement de cœur.

Misère! Il s'en voulut à mort de faire subir à cette jeune femme, jeune femme qu'il ne connaissait pas quelques instants auparavant, une telle torture. La douleur présente à l'autre bout du fil la lui rendait proche. Cette fois il hésita pour de bon, pensa à s'excuser puis raccrocher, la laisser tranquille. Mais le mal était fait, le cœur souffrant remis à nu. Il se devait de continuer.

– Madame Sanders, je compatis à votre douleur. Et suis vraiment désolé de vous obliger à reparler de la disparition de votre fille. Mais, à la demande d'un client, et on m'a donné les moyens pour le faire, j'ai accepté de rouvrir l'enquête et vais remuer ciel et terre pour faire la lumière sur ces disparitions. Permettez-moi de passer vous voir et vous poser quelques questions.

La voix se fit entendre, presque sèche, s'arrachant difficilement des cordes vocales.

– Très bien. Dans combien de temps pouvez-vous être ici?

Pel regarda la carte, Yakima, puis sa montre.

– Vers 15h00.

– Je vous attends.

Il voulut la remercier mais déjà elle avait raccroché.

Ménie Sanders. Le nom sonnait avec douceur à son oreille. Il secoua la tête. Son imagination brodait avec trop de fantaisie. Sans la connaître, seulement d'après sa voix, il s'était construit une image d'elle. L'homme à femme en lui prenait le dessus dès que la gent féminine pointait son nez.

Indécrottable, il était indécrottable. Puis souvent l'imagination créant monde et personnes à mille lieues du réel existant, la déception risquait d'être sévère. Il secoua de nouveau la tête tout en s'apitoyant sur lui-même et se traitant de tous les noms, regarda ensuite une nouvelle fois sa montre. Treize heures. Fiona ne serait pas là avant treize heures trente. Pas le temps de l'attendre s'il voulait arriver à l'heure chez les Sanders. Il prit un bloc papier dans un tiroir et écrivit un message qu'il laissa en évidence sur la table. Elle pouvait l'aider en s'occupant du cas Gillian Moore. Rendez-vous, interview etc. Fiona était douée pour faire parler les gens. Elle était un grand détective dans l'âme mais préférait écrire ses petits romans bien payés.

Il alla chercher les dossiers Moore et Midgett sur la table basse du salon et vint les poser à côté du message, vérifia l'adresse de Ménie Sanders, se leva, prit sa veste et quitta l'appartement.

*

Le téléphone. Mona se leva et décrocha. Jay Toffin, le jeune détective engagé pour trouver des réponses à la disparition d'Eli.

– Je suis désolé de vous apporter ces mauvaises nouvelles, Madame Mona. Ils ont retrouvé le corps. La télévision a passé un court reportage. Noyé. Entraîné par les courants, la mer l'a rejeté sur la côte vingt-cinq kilomètres plus au sud, près de Tokeland. Je suis allé me rendre compte.

D'après le médecin légiste, la mort est bien intervenue par noyade, les poumons étaient pleins d'eau. Aucune trace de blessure ou contusion sur le corps. Il n'a pas été agressé ni molesté. Il a dû avoir un malaise et tomber à l'eau. Le choc a pu l'étourdir et il s'est noyé sans s'en rendre compte. Il n'a pas dû souffrir, ajouta Jay, pensant que cette explication pouvait adoucir la souffrance de sa cliente.

– Non! Ce n'est pas possible! Eli était un très bon nageur. S'il était tombé accidentellement à l'eau, il s'en serait sorti. Et...

Mona s'arrêta. Non. Ne pas parler de ça.

– Et? questionna Jay, s'était rendu compte que sa cliente était pour ajouter quelque chose.

– Non. Rien. Eli était un très bon nageur. Il avait fait de la

compétition étant jeune. Il avait l'habitude de l'eau et de la mer.

– Était-il en bonne santé ces derniers temps?

– Pourquoi me demandez-vous ça?

– Une personne n'étant pas en bonne santé, un malaise peut survenir, un étourdissement... Avait-il l'habitude de porter une ceinture avec ses pantalons, portait-il des bagues?

– Il détestait porter des bagues. Et, avec certains pantalons, c'est vrai, il ne portait pas de ceinture. Pourquoi cette question?

– Une jeune fille habitant près de la plage a découvert le corps. J'ai pu lui parler. Le noyé ne portait ni bagues ni ceinture. Alors j'ai voulu vérifier. S'il avait été attaqué et délesté...

– Une jeune fille?

– Oui. Je l'ai rencontrée à l'endroit où le corps s'est échoué... Je suis désolé.

Un moment de silence. Puis la voix de Mona à l'autre bout du fil.

– Merci, Jay. Merci.

– À votre service.

Elias avait peur qu'on l'élimine. Les mots d'Eli résonnaient dans sa tête:

«Mais, si quelque chose devait m'arriver entre-temps, je te laisse des instructions précises et des preuves dans la petite cachette secrète à bord du Méridin. À toi de faire tout ton possible pour me venger.»

Le venger... Son Elias avait été assassiné. La police et ce médecin légiste à la con pouvaient s'étouffer avec leurs déclarations. Eli avait été noyé.

Mon chéri, songea-t-elle tout en laissant les larmes couler librement le long de ses joues. Elle avait lu dans un livre que se noyer représentait la pire façon de mourir. La pire façon... Mais pourquoi la mort? C'était quoi ce quitte ou double? Comment pensait-il guérir? Et pourquoi cet espoir ne s'était pas concrétisé? Une chance sur deux que tout soit possible, avait-il écrit.

Elle devait trouver ce qu'Eli avait laissé pour elle. Elle devait se rendre sur le Méridin. Les gens responsables de sa mort devaient payer.

La circulation était très intense sur le tronçon d'autoroute. Une Mercedes noire sortit de la file, se fit claironner par un chauffeur de mauvaise humeur à qui elle venait de couper la route, glissa vers la bretelle de sortie, ralentit au stop, fit un semblant d'arrêt et repartit presque aussitôt. Un sens unique. Le luxueux véhicule garda la gauche. À cinq cents mètres, le portail d'une riche clinique privée. La belle allemande ralentit, s'y engagea en douceur, remonta l'allée et alla se garer devant l'entrée principale. Trois hommes en sortirent, costards et chaussures de luxe, certainement les grosses affaires ou la haute finance, se dirigèrent rapidement vers les portes tournantes. Dans le luxueux hall, un médecin attendait. À l'entrée des visiteurs, la blouse blanche s'avança aussitôt vers eux.

Un échange rapide de politesse d'hommes du monde destiné plus à un improbable observateur qu'à une réelle prise de contact. La tenue de médecin de James Sanders rendant la présence de ces privilégiés inconnus tout à fait normale même en dehors des heures de visite. Ils traversèrent l'allée centrale, tournèrent à gauche en direction des ascenseurs.

Troisième étage. Les quartiers du vieux magnat de la vente au détail se trouvaient au fond du couloir. Dirigés par le médecin, les trois visiteurs s'arrêtèrent devant la porte. Une infirmière sortait de la chambre. Elle eut un mouvement de recul, surprise du soudain face à face avec les trois hommes et Sanders. Les visiteurs s'écartèrent galamment pour la laisser passer. Le médecin fit juste un signe de la tête. Sidney leur sourit, répondit à Sanders et continua son chemin. Rien de spécial à cette arrivée impromptue de gens importants. Le vieux monsieur malade avait eu plusieurs visiteurs de marque ces derniers jours, et ceux qu'elle venait de voir avaient l'air d'être dans le fric jusqu'au cou. Quant à Sanders... Elle tourna à droite. Cette aile, réunissant les plus belles chambres de la clinique, était réservée aux clients à fric et généreux donateurs.

L'infirmière disparue, elle aurait pu poser des questions indiscretes, visiteurs et médecin pénétrèrent dans la chambre. Defoe les regarda entrer. Encore des visites? Il n'avait pas été prévenu et n'avait envie de voir personne. Il se sentait fatigué et aurait préféré dormir. Sanders lui fit signe que tout allait bien, s'approcha, lui tapota l'épaule et lui injecta avec une petite seringue à pression, nouveau gadget utilisant en lieu et place d'une aiguille une base contact faisant se dilater les pores, un produit dans le cou. Defoe, un moment révolté par la pratique du praticien, tout de suite se sentit bien, commença à fermer

les yeux tout en se demandant pourquoi ces hommes accompagnant Sanders enfilaient une blouse d'infirmier à vingt dollars par-dessus leurs costumes à cinq mille. Il n'allait tout de même pas leur cracher ou pisser dessus. Pas la force pour pareil exploit. Bien que... Devant la futilité de ses pensées, il haussa les épaules dans sa tête. Rien à foutre. Ferma complètement les yeux et glissa dans une torpeur agréable.

Dans la chambre, tout alla soudain très vite. Quelques secondes de plus et Defoe se retrouva dans le couloir, le lit poussé et tiré par deux infirmiers tandis que Sanders suivait en compagnie du troisième individu tout en discutant en médecins pressés s'occupant d'une urgence.

Sanders se détacha du groupe et se dirigea vers l'infirmière de garde pour la distraire tandis que les autres poussaient Defoe vers la porte de sortie. Une fois le groupe passé, le médecin se hâta de rejoindre ses complices. Ensuite sortir, charger le malade dans l'ambulance prête à partir ne fut plus qu'un jeu d'enfant. Les deux faux infirmiers déjà dans l'ambulance, Sanders se hâta de les suivre. Le troisième individu se dirigea vers la Mercedes, s'y engouffra. Suivie par l'ambulance, la berline s'élança en direction de la sortie. L'un derrière l'autre, les deux véhicules eurent tôt fait de disparaître dans la circulation.

*

Tout en se dirigeant vers Rainier Ave pour rejoindre l'autoroute 90 et ensuite embarquer sur la 82, Pel réfléchissait. Les quatre disparitions non résolues semblaient liées. Une fin juillet, les trois autres en septembre! Les journaux avaient parlé de ces disparitions comme d'une épidémie. Elles étaient intervenues dans des petites villes voisines les unes des autres: Yakima, Tenino, Eatonville et Buckley. Quatre enfants presque du même âge, à quelques semaines d'intervalle. Il ne pouvait s'agir de coïncidences, sûr et certain.

Une ambulance arrivait derrière lui feux d'urgence en action. Il se tassa sur la droite pour libérer le passage. L'ambulance le dépassa. Elle était suivie d'une Mercedes noire. Le temps d'un instant, le visage du passager lui fit l'effet d'une gifle. Il retint son souffle puis jura. Mais déjà la luxueuse allemande était loin.

Il voulut accélérer pour la rejoindre, hésita. Avait-il bien vu? Pendant ce temps l'ambulance et la Mercedes s'engageaient dans la bretelle de sortie. Allait-il suivre? Au dernier moment, il se rabattit sur la droite et s'engagea à son tour dans la sortie. Le feu au croisement était rouge. L'ambulance et la Mercedes avaient pu passer. Des voitures devant lui ôtaient toute possibilité de foncer en brûlant les

feux de signalisation. Il jura. Trop tard pour les rattraper. Sans compter qu'il avait pu se tromper. Au feu vert, il hésita un moment puis continua tout droit et remonta sur l'autoroute. Mais un malaise subsistait dans son esprit. S'agissait-il d'une hallucination ou le salaud Boccis refaisait surface? Secouant la tête, il jura de nouveau violemment, vouant l'abhorré fils de pute aux pires calamités. S'il se mettait à le voir partout, il serait très vite bon pour la camisole de force.

Lentement, surmontant péniblement la rage fomentée en lui par la vision de l'ignoble personnage, il revint à ses pensées.

D'autres disparitions étaient intervenues dans les années suivantes. Il en avait recensé une vingtaine, allant du bébé à l'adulte de cinquante ans. Mais les quatre qui l'intéressaient avaient le même âge, avaient disparu sur une courte période de temps, puis décrits par les policiers chargés de l'enquête de façon presque similaire. Beaux, en santé, sportifs... Les kidnappeurs savaient exactement ce qu'ils voulaient, visaient des enfants correspondant à des critères bien précis. Âge, santé, beauté... Quant aux critères cachés, les découvrir serait un grand pas vers le secret des disparitions. On lui demandait d'enquêter surtout sur ces quatre cas, sûr et certain. Le client devait savoir pour les autres dossiers.

Il hocha la tête, s'engagea dans Rainier Av., la remonta sans s'énervier malgré la circulation, il avait le temps. Une fois sur la 90 puis la 82, il n'aurait pas de bouchons à craindre. Il s'engagea sur la bretelle d'accès à la 90, se faufila dans le trafic, traversa le bras de mer de plus de deux kilomètres et demi, se retrouva dans East Seattle. Encore quelques kilomètres et il pourrait prendre sa vitesse de croisière.

Sanders aujourd'hui et Mallory demain. Les deux cas semblaient prometteurs. Des familles liées, des parents qui aimaient leurs enfants au point d'en mourir, comme les Mallory. Le frère plus âgé devait avoir connu les amis de Terry, ses habitudes, ses occupations en dehors de l'école. Mais dix ans c'est long.

Quant à Ménie Sanders... L'impression en lui qu'elle n'avait rien oublié, rien mis de côté des circonstances de la disparition de sa fille. Sa demande l'avait fait souffrir. Il l'avait ressenti comme un choc. Elle s'était figée à l'autre bout du fil.

Il secoua la tête. Il n'était décidément pas un détective comme les autres. Il était trop sensible, surtout vis-à-vis des femmes, les belles. On le lui avait dit et répété assez souvent. Le visage de sa mère fit irruption dans son esprit : «Mon petit Casanova...»

Il approchait d'Ellensburg. Il devait quitter la 90 pour la 82 qui le mènerait direct à Yakima. Il connaissait, était déjà allé avec son ex. Une jolie petite ville, des paysages splendides, la Naches et la Yakima

River puis la vallée et le Mont Rainier en toile de fond. Un très joli coin où venir à la retraite, faire pousser un petit vignoble pour sa consommation personnelle, aller à la pêche...

Les abords de Yakima. La circulation se fit plus dense. Il s'engagea dans la sortie et rejoignit la 12 et la 44ème Av., tourna sur Englewood. Il approchait.. Un quartier riche. Les Sanders devaient être des gens à l'aise financièrement pour s'y payer une demeure. Il ralentit, vérifia le numéro de la propriété sur sa droite. 7005. La demeure des Sanders devrait se trouver non loin, du même côté. Il ralentit encore et vérifia l'heure sur le tableau de bord. Il était en avance. Rien de plus désagréable que de voir arriver un visiteur avant l'heure prévue.

Il continua sur sa lancée. Passa au ralenti devant la propriété tout en l'examinant attentivement. Un grand et beau cottage allongé brique et aluminium entouré de buissons et d'arbres. Des boîtes à fleurs couronnées de couleurs harmonieuses longeaient l'allée en gravier blanc et pierres plates, un ensemble avec une touche à la japonaise. Très réussi. Le tout apportait un charme certain à la propriété. C'était beau, chaud, d'un calme tranquille.

La pelouse, verte et bien entretenue, venait juste d'être arrosée par le système automatique et la partie gauche de l'allée pavée encore humide. Devant le double garage, une Audi rouge flambant neuve. Certainement la voiture de madame.

Tandis qu'il la dépassait, la porte d'entrée s'ouvrit, une femme élancée en jaillit, s'avança vers l'allée, lui fit signe du bras levé. Il fut saisi par la beauté féline de ses mouvements, un pur enchantement, fut aussitôt conquis. Jamais il n'avait ressenti une telle émotion à la vue d'une femme aussi belle fut-elle. Il s'arrêta, fit marche arrière jusqu'à l'allée, descendit de son véhicule, s'avança tout en tentant de refréner sans vraiment y parvenir l'espèce de frénésie intérieure lancée à l'assaut de ses muscles, cordes vocales et neurones.

Il prit une grande respiration. Sa fièvre baissa et il put mieux la regarder. Trente-sept, trente-huit ans, grande, très belle, des cheveux blonds, taille mannequin... Légèrement différente de ce qu'il avait imaginé mais en mieux, tellement mieux. Elle l'avait atteint au plus profond en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Il se retrouva des dizaines d'années en arrière, face à son premier amour, un amour d'enfant qui avait marqué sa vie. Elle lui sourit, un sourire plein de douceur traînant en arrière-plan un bagage douleur. La tristesse de son regard assombrissait le ciel. Il en fut atterré. Il inclina légèrement la tête, incapable de parler sur le moment.

– Monsieur Malta?

Un effort fut nécessaire pour redresser la tête et lui parler.

– Madame Sanders?

Elle lui tendit la main. Il la prit. Poignée énergique. Une sportive.

Élaine tenait de sa mère. Elle serait devenue à son tour une femme magnifique.

– Veuillez pardonner cette façon cavalière de vous interpeller. J'ai su que c'était vous lorsque vous avez ralenti en bas de la rue. En avance, vous alliez continuer, faire demi-tour et attendre pour revenir me voir à l'heure précise. Sachez que j'apprécie votre intention délicate mais je suis une personne plutôt impulsive.

– Il n'y a pas de mal, Madame Sanders.

Pendant tout le temps qu'elle avait parlé, Pel s'était senti examiné, soupesé, catalogué. Une maîtresse femme.

Elle avait une chevelure d'un blond éclatant mettant en valeur son teint halé. Des yeux d'un bleu gris étonnant surmontés de sourcils au dessin pur. Des pommettes hautes. Des lèvres pleines sans rouge à lèvres. Une silhouette de rêve. Jeans et chemisier blanc à manches courtes. Une fine ceinture rouge. Mais la tristesse de son regard jetait comme une ombre sur eux et les alentours, une tristesse douleur resurgie des profondeurs et ramenée au premier rang par son appel. Il s'en voulut de nouveau pour ça. Mais comment faire pour trouver un semblant d'indice sans remuer des douloureux souvenirs? Il avait besoin d'un lien, d'un petit quelque chose pour aller de l'avant. Il avait accepté le contrat et devait faire son possible, puis son impossible pour le client inconnu, pour lui-même, pour cette femme se tenant devant lui et dont la souffrance était perceptible, souffrance qu'il aurait voulu pouvoir anéantir, effacer du merveilleux gris bleu de ce regard.

Les dossiers police ne contenaient rien d'intéressant et le mystérieux client ne lui avait refilé qu'un vieil article. À lui de découvrir la trame cachée sous la poussière accumulée par dix longues années. Le tenace Pel Malta n'abandonnait pas facilement et le client devait le savoir. S'il y avait quoi que ce soit à découvrir, il trouverait. Oui, il allait trouver. Puis ferait tout pour ça. Mais si son apparition dans le paysage allait donner à cette femme des faux espoirs, la faire souffrir encore plus, il aurait de la difficulté à se le pardonner. Ce regard, cet air d'incertitude déposé sur la beauté du visage par la souffrance de la perte d'un être cher, cette attente qu'il y lisait, cette mélancolie imprégnant tout car si le cœur espérait la raison, elle, avait abandonné tout espoir, éveillait en lui des instincts de protecteur, de chevalier blanc accourant au secours de la gente dame en détresse.

Il se secoua sans pouvoir se détacher de cette sensation de collégien devant la fille dont il rêve toutes les nuits mais n'ose s'en approcher et se fait couper l'herbe sous les pieds par le Don Juan de la classe. Il se morigéna. Pel, tu dérailles. Oui, c'est ton genre de femme et tu palpites comme un boutonneux timide à la libido agressive. Voilà devant toi cet idéal féminin tant recherché, elle souffre, attend de

l'aide et toi tu viens la faire souffrir encore plus. Fiche le camp! Va-t'en au diable!

– Madame Sanders, je suis vraiment désolé de venir raviver vos souffrances.

Elle le regarda.

– Monsieur Malta, je ne crois pas que ma fille soit morte. Je sens qu'elle est toujours en vie. Je m'accroche à ce sentiment. Et si vous pouvez faire quoi que ce soit de plus que la police ou le détective privé, je ferai tout pour vous aider.

– Vous aviez engagé un détective?

– Monsieur Ric Morton, de Morton, Sandwell et Associés. Vous connaissez?

– Oui. Ils sont bien. Semblent avoir un taux de réussite assez élevé dans leurs enquêtes et ont dû faire un travail sérieux. Je vais les contacter cet après-midi et voir si leur dossier pourrait m'aider. Avec votre permission, naturellement.

– Si vous voulez. Mais j'ai leur dossier complet. Ils se sont montrés honnêtes, ont arrêté les recherches en se rendant compte de l'inutilité de leurs efforts.

Venez, allons nous installer à l'arrière, sous la véranda. Puis-je vous offrir quelque chose, un thé, un café, une bière?

– Merci. Un verre d'eau fera l'affaire.

Il la suivit vers l'arrière et le patio en faisant le tour de la propriété. Un grand terrain, des arbres, des massifs de fleurs. C'était beau, agréable à l'œil, naturel et soigné. Ménie Sanders, comme sur elle-même, n'aimait pas les choses trop sophistiquées, trop apprêtées.

– Installez-vous, je reviens.

Elle se dirigea vers la porte patio. Il la suivit du regard. Vraiment une très belle femme. Et une telle tristesse! Il se sentit de nouveau ému.

Elle revint presque aussitôt, déposa le verre d'eau devant lui et un verre de jus sur une petite table basse sur sa droite. Puis se tourna dans sa direction, saisit deux dossiers posés sur le coin de la table et les lui tendit.

– Voici le dossier de la police, mon mari a pu l'obtenir, et le dossier de monsieur Morton. J'ai aussi un dossier que j'ai constitué moi-même.

Elle prit une pochette sur la petite table et la fit glisser vers Pel.

– J'espère que cela pourra vous aider.

Pel jeta un coup d'œil sur le dossier de la police. Rien de plus que celui récupéré par Fiona. Il le rendit.

– J'ai déjà ce dossier.

Puis il ouvrit le dossier Morton. Ils avaient été plus loin, plus profond, fait un travail de recherche digne d'éloges. On sentait que Morton avait pris son enquête très au sérieux. Pel comprenait. Tout en

hochant la tête, il releva quelques détails intéressants. Mais, en conclusion, toujours rien! Aucune ligne directrice intéressante, aucune hypothèse valable. La petite jeune fille s'était volatilisée dans la brume.

Il posa le dossier à côté de lui. Il connaissait Morton, irait le voir au plus tôt. Peut-être certains détails ne figurant pas dans le rapport? Possible. Des fois vaut mieux ne pas trop en dire aux clients, même s'ils ont payé pour savoir. Il examina ensuite le dossier constitué par madame Sanders. Une approche non professionnelle, originale, des avis de recherche, des annonces dans les journaux avec récompense, des lettres de personnes qui pensaient avoir vu sa fille— certaines sincères ne désirant aucune récompense, d'autres intéressées, écrites par des personnes hypocrites et avides des récompenses promises: petits escrocs minables tentant de profiter du malheur d'autrui—, et une liste de noms, les petits copains, amies d'école et professeurs. Chaque nom accompagné d'un petit texte explicatif.

Pel Malta laissa le dossier ouvert devant lui, leva les yeux sur Ménie Sanders. Toute droite sur sa chaise, la jeune femme attendait son verdict. Que pouvait-il dire? Il allait revoir le dossier avec elle et se faire expliquer certains points. Parfois un simple détail oublié pouvait ouvrir des portes insoupçonnées.

— Madame Sanders, avez-vous pris des informations sur moi après mon coup de téléphone?

— Oui. Je m'en excuse. Mais fallait que je sache à qui j'avais affaire.

— Morton?

— Oui. Et la police. Ils ne m'ont dit que du bien de vous. Enfin presque. Un léger sourire s'esquissa au coin de ses lèvres. Vous semblez être un oiseau rare et un tantinet bizarre. Mais puisque les voies officielles et orthodoxes n'ont rien donné, je suis prête à vous faire confiance.

— Il n'est pas dit que je puisse faire mieux que les autres.

— Je sais. Mais, par le peu appris sur vous, je me sens en confiance. J'espère encore, Monsieur Malta. J'espère toujours tant que...

Elle s'arrêta, les lèvres tremblantes, les larmes prêtes à jaillir, mais se contint. Elle était forte. Pel l'admira. Spontanément, il tendit les mains vers elle. Elle hésita un moment puis posa ses mains longues, fines et fortes dans celles de Malta instinctivement ressenties amies. Une larme glissa sur la joue.

— Je ferai tout ce qu'il est possible de faire et un peu plus. Je vous le promets. Pel lâcha les mains de madame Sanders, se leva. Le mieux était de partir vite. Il prit le dossier Morton et tendit la main vers le dossier personnel.

— Je peux l'emporter?

Elle fit oui de la tête.

– Merci.

Il se dirigea vers la porte jardin donnant sur le devant du terrain et la rue. Près de la barrière, il se retourna. Elle se tenait debout sur le patio, la main levée, des larmes plein les joues. Pel la regarda longuement. Et cette image s'imprégna profondément dans son esprit. Dieu! Comment était-ce possible? Même si divorcé, il n'était pas en manque de sexe, et Fiona en était la preuve, au point de perdre les pédales à ce point devant cette femme. Une belle femme, d'accord, se dit-il. Puis secoua la tête. Non. Pas d'accord. Pas du tout d'accord. C'était bien plus qu'une belle femme. C'était «la femme», celle dont il avait toujours rêvé, celle qui depuis des temps immémoriaux hantait son esprit et imprégnait toutes les fibres de son corps d'un alanguissement sans nom. Avait-il enfin découvert cette moitié, ce miroir magique réfléchissant la plénitude au moindre regard? Était-il près de connaître ce que les anciens à la recherche de la pierre philosophale appelaient de tous leurs vœux, l'état de grâce rendant conciliable l'inconciliable, clair et vivant l'inexplicable, acceptable l'inacceptable, l'amour de la vie malgré la mort?

Il se secoua, voulant se libérer du sentiment étrange, un mélange d'émotion, de colère et de plaisir le poussant en même temps à fuir et en même temps à s'arrêter, faire demi-tour puis courir vers elle, la rejoindre, la prendre dans ses bras, la consoler, la rassurer...

Tel un zombi errant dans de lointaines et inconnues contrées, il approcha de son véhicule, ouvrit la portière, s'assit au volant, se cala fortement dans son siège, referma tout en fixant un point lointain au travers du pare-brise. Partir? Pas partir? Telle une vague, l'incertitude allait et venait entre les deux points discordants. Retourner vers elle? Pour lui dire quoi? Pas qu'il manquât d'imagination pour faire face à ce genre de situation, loin de là. Pourtant cette fois c'était différent, et ressentait profondément cette différence, se sentait démuni, incertain, empoté tel un adolescent face à la femme de sa vie, la première et la seule.

Serrant les dents, il démarra le moteur sans pouvoir s'empêcher de jeter un dernier regard à la propriété. Un déplacement de rideau dans une fenêtre de l'étage accrocha un court instant son regard, et ce simple fait le remplit d'un sentiment complexe. Cette présence muette derrière la vitre exerçait sur lui une indicible et indéfinissable attirance, distillait dans son corps une étrange exaltation où cohabitaient bonheur et tristesse. Puis autre chose qu'il n'arrivait pas à définir, un sentiment lointain sourdant de ses neurones tel un parfum de larmes ramenant à la surface des souffrances oubliées sous l'épais manteau du temps.

Le temps... Une image le saisit, le choqua: le temps se déroulant tel un tapis flamboyant sous ses pas, une force mystérieuse et infinie

agissant sur lui en trame soutenant ses jours, ses années, ses siècles de vie... Aux sons silencieux de ces derniers mots dans son esprit, ses doigts agrippèrent le volant à s'en faire craquer les articulations, en proie à un presque début de panique. Ses quoi? Il se murmura les mots en son for intérieur, les soupesant avec inquiétude : *Des siècles de vie...* Cela voulait dire quoi? Que lui arrivait-il? Il perdait les pédales? Mûr pour la camisole de force? Il secoua violemment la tête avec en lui le vouloir en chasser mots, phrases et idées étranges corrompant ses pensées.

Il jura sourdement entre ses dents pour rompre le contact avec cet autre monde insensé et celé, aposté en arrière du tout censé faire sa vie. Il n'avait pas d'explication, juste l'impression d'une existence autre, proche et lointaine, indéfinissable, amalgamée à ses jours et ses nuits. Impossible aussi de rester à tergiverser devant cette propriété, face à l'incompréhensible, tentant de comprendre ses soudains sentiments envers cette jeune et belle femme épiant son départ de derrière les rideaux.

Lentement, se décidant enfin, il fit faire demi-tour à son véhicule et s'éloigna vers le bas de la rue, se forçant à ne pas regarder en arrière, ressentant sur sa nuque le regard de la femme tel un appel au secours pour sa fille disparue et un appel du cœur pour elle.

Un maigre sourire distrait tenant de la grimace erra un moment sur ses lèvres. Pour le Pel Malta par moments connu ou cru connaître, soi-disant brillant détective et coureur de jupons, ça ne tournait pas rond. Peut-être les pièces de son destin s'imbriquaient-elles soudain autrement, modifiant les tracés de sa vie? Jamais une femme ne lui avait fait cet effet. Et cette certitude fit réapparaître le sourire grimace un instant disparu tandis que montait vers lui une ivresse jamais ressentie auparavant.

Au bout de la rue, il tourna à gauche. Son pied écrasa distraitement l'accélérateur. Le ronronnement du moteur s'amplifia en rugissement. Se rendant compte d'être en zone résidentielle, il leva le pied aussitôt.

Fiona arriva en retard chez Malta.

Posés en évidence sur la table basse du salon, les dossiers. Un message posé dessus. Elle tendit la main, lut et approuva d'un hochement de tête. Bonne idée. S'occuper de ces deux cas la distrairait. Quelques situations seraient peut-être exploitables dans un de ses livres, qui sait? Plus on voit de choses et plus l'esprit en invente d'autres. Mais le lendemain seulement. Son après-midi était réservé à la maison d'accueil pour orphelins parrainé par Don Antonio, occupation à laquelle elle consacrait plusieurs jours par mois.

Elle aimait les enfants et les enfants l'adoraient. Jay serait là aussi. Elle l'aimait bien, Jay, c'était un peu sa famille, comme un jeune frère, cela faisait plus de trois semaines qu'elle ne l'avait vu. Elle traîna un peu dans l'appartement, resta quelques secondes devant la porte-fenêtre du balcon à regarder le paysage, s'arrêta ensuite devant le tableau très coloré dans la salle à manger, secoua légèrement la tête. Ce n'était pas tout à fait ce qu'elle aimait, mais devait néanmoins reconnaître à l'artiste ce quelque chose de différent qui distingue des autres, fait sortir du lot. Cette particularité avait dû inciter Pel à l'acheter. Elle inclina la tête légèrement sur le côté, se détourna, se dirigea vers la table basse et les dossiers, les prit et quitta l'appartement.

La limousine remontait lentement le chemin de terre menant à la vieille et grande maison de campagne, un petit nuage de poussière accroché à l'arrière faisant penser aux sautillantes boîtes de conserves accompagnant de jeunes mariés.

Merimo, l'homme à tout faire de la propriété, se dépêcha d'aller ouvrir la grille, attendit. La luxueuse limousine fut là, tangua légèrement en passant par-dessus le seuil de béton surélevé par rapport à la terre affaissée, glissa sur l'allée que les enfants s'étaient amusés à nettoyer et égaliser en remplissant les nids de poules de sable, continua jusqu'à la propriété. Après avoir immobilisé son véhicule à quelques mètres de l'escalier de bois menant à la galerie, le chauffeur sortit, ouvrit la portière arrière. Fiona s'avança et tendit la main. Une main maigre mais encore solide agrippa la sienne. Un vieil homme descendit, courbé. Puis se redressa. Grand, distingué, des cheveux blancs peignés vers l'arrière, il arborait un sourire bienveillant, le tout rehaussé par des vêtements sombres à la coupe impeccable, la chemise blanche avec col ouvert et foulard, la pochette assortie. Un aristocrate du siècle dernier tout droit sorti des livres

d'histoire. Il faut dire que malgré ses soixante-dix-huit ans, Don Antonio Falcioni avait encore toute une allure. Il avait fait bien du chemin depuis son départ de Palerme et sa Sicile natale plus d'un demi-siècle auparavant.

– Buongiorno, Don Antonio!

– *Piccola Fiona. Che piacere vederti!*

– Ça me fait plaisir aussi. Je vous aime bien. Et j'aime ce que vous avez fait de cet endroit. C'est superbe! Les enfants y sont heureux. C'est bien leur tour pour une fois.

– Oui. Ça fait plaisir à voir.

Il se tourna vers les terrains de jeux d'où parvenaient cris et rires. J'espère qu'ils vont tous mener une bonne vie devenus grands.

– Ils vous le devront... Allez-vous vous joindre à nous?

– Non, je ne dispose que de quelques minutes. Je voulais juste me rendre compte si tout allait bien.

Il se tourna vers Jay Toffin, le jeune ami de Fiona s'était approché pour saluer son parrain, et lui sourit.

– Je ne t'ai pas oublié, petit ami. Je vois que tu te portes bien. J'en suis heureux.

Se tournant vers Fiona et montrant Jay du doigt.

– Je me souviens encore de quand il venait en compagnie de son père. C'était un gentil petit garçon, silencieux, calme. Jamais une plainte. On ne s'apercevait guère de sa présence. Si! Juste au moment du dessert. Là, il voulait sa part. Une grosse part. Son père fronçait les sourcils. Mais lui ne bronchait pas, tenait bon. Et moi je riaais.

Puis à Jay,

– J'aimais bien ton père. Un homme courageux, juste, loyal. J'ai regretté longtemps ce bête accident qui nous a privés de lui. Hélas, la vie est un scénario qui s'écrit de lui-même jour après jour quoi que nous fassions ou espérons. Certains l'appellent destin, d'autres le disent chance ou malchance.

Quelqu'un là-haut, et il montra le ciel du doigt, orchestre tous nos mouvements. Nous allons et venons, faisons ce que nous pensons devoir faire. Mais sommes-nous libres ou sommes-nous limités à nous mouvoir à l'intérieur d'un tracé établi d'avance?

Il leva les mains en signe d'impuissance. Puis continua.

– C'est la vie. Vivons-là du mieux que nous pouvons.

Il s'approcha de Jay et mit la main sur l'épaule du jeune homme.

– Ce que j'entends à ton propos me plaît. Si un jour tu as besoin d'aide, n'importe quoi, je suis là, ne l'oublie pas.

Se tournant vers Fiona.

– Et pour toi aussi. Pouvoir vous aider l'un et l'autre me fera le plus grand plaisir.

– Merci, Don Antonio.

– Merci à vous deux d'être là. Maintenant, il faut que je me sauve. À bientôt.

Et le vieil homme, accompagné de Fiona, se dirigea vers la limousine dont le chauffeur tenait la portière ouverte.

Le vieil homme serra la main de Fiona dans les siennes, fit un signe à Jay et monta dans le véhicule. Le chauffeur ferma la portière et alla se mettre au volant. La limousine s'ébranla lentement. Fiona fit signe de la main, mais les vitres teintées empêchaient de voir à l'intérieur.

La limousine disparue derrière les arbres, Merimo referma la grille et se dépêcha vers la maison. Déjà Ada sortait avec les préparatifs du pique-nique. Merimo prit les paniers des mains de sa femme et s'en alla en direction des enfants tandis que la jeune et robuste créature arrivée de sa Sicile natale à peine une année auparavant rentrait chercher les autres provisions.

Fiona s'approcha de Jay, le prit par la main et l'entraîna en direction des enfants. Elle avait décrété qu'un pique-nique en haut de la colline était la chose la plus agréable à faire et les enfants avaient applaudi.

*

Al Morton se dirigea vers le classeur mural, en tira un dossier, revint vers son bureau. Pel en fut un peu étonné. Un dossier de dix ans toujours à portée de la main? À moins que Morton ne l'ait fait sortir lors de son appel à peine une heure auparavant. Mais dans ce cas le dossier se trouverait certainement sur le coin du bureau et non pas classé avec les dossiers en cours. Il regarda le détective. Celui-ci lui rendit son regard avec un mince sourire aux lèvres, hocha la tête tout en se rasseyant, reconnaissant par là l'intelligence déductive de son vis-à-vis. L'étrangeté du cas Sanders n'avait guère levé ses mystères et il aimait y réfléchir à temps perdu.

La pièce n'était pas très grande mais bien meublée, chaleureuse, agréable, avec une grande baie vitrée donnant sur le port. Si la réussite de Morton & Associés n'avait pas été spectaculaire, elle semblait néanmoins confortable.

Morton ouvrit le dossier et leva les yeux vers Malta.

– Malgré les dix années écoulées, cette affaire est toujours présente à ma mémoire. Ce contrat fut un échec cuisant pas encore digéré, d'où la proximité du dossier. Nous avons été aussi loin que possible. Mais malgré tous nos efforts, mon associé m'avait épaulé et toutes nos ressources mises sur ce cas pendant plusieurs semaines, nous n'avons abouti, à mon grand regret, à rien de concret. Aucune trace de la jeune adolescente. En dernier, un événement tragique s'était immiscé dans l'enquête, sans mener nulle part. Cela m'a longtemps tracassé.

Il regarda Malta un instant. Ce dernier sentit son vis-à-vis troublé. Puis Morton demanda.

– As-tu déjà été face à un cas, je suppose que chacun dans la profession en rencontre un jour ou l'autre, où chaque fois, à chaque avancée, à chaque indice, tu te butes à un mur? Les indices les plus prometteurs s'évaporent sans laisser aucune trace et tout, immanquablement, finit en queue de poisson.

Malta sentit comme un picotement dans le bas du ventre. Morton reprit.

– Une disparition parmi les centaines qui interviennent bon an mal an à travers le pays. Pas une machination ourdie par les puissants, gouvernements ou autres avec bras long et gros moyens pour tout étouffer, vous manipuler et vous faire dérailler dans vos recherches.

Morton leva de nouveau le regard sur Malta puis dit:

– Toujours une possibilité existe lors d'une enquête de mettre par hasard ou par mégarde le nez dans ce qu'il ne faut pas, dans le genre de ton affaire UMUS.

Malta fit la grimace.

Son vis à vis hocha la tête et reprit, après un court moment.

– Il y a dix ans, je l'avoue, une possibilité de ce genre n'avait même pas effleuré ma cervelle. Nous cherchions une fillette soudainement disparue sans laisser de traces. C'est bien après, il y a deux ans, en suivant ton procès, que je me suis rappelé du cas Sanders et ressenti un malaise. Et, le malaise se prolongeant, je suis allé fouiller les archives, ressorti le dossier.

Morton fit un geste de la main vers l'étagère.

– Tu t'es rendu compte que je l'avais sous la main.

Il hocha la tête.

– Oui. Tout un malaise. L'impression de m'être fait avoir, d'avoir échappé un point important, d'être passé à côté de l'indice susceptible d'ouvrir les portes à la vérité. Relisant le dossier huit années après, je me suis dit qu'une force avait à mon insu contrecarré tous mes efforts, m'envoyant me cogner à chaque fois le nez au mur.

Morton tourna plusieurs pages du dossier. Puis reprit, concentré sur ses souvenirs, fixant la page, tentant d'en extraire le secret caché.

– Un évènement terminé en tragédie mortelle et spectaculaire!

Un homme m'avait appelé en réponse à une annonce, affirmant être en possession d'une information concernant la disparition de la jeune adolescente. Enfin du concret? Je devais le rencontrer le lendemain. Cet homme fut assassiné le jour même dans des circonstances étranges. Un cas tiré par les cheveux, le genre de rebondissement spectaculaire peuplant les romans à sensations.

L'individu en question, ivre de surcroît, s'était retrouvé au volant d'un camion et provoqué un accident, tuant un homme et son fils.

L'épouse et mère des victimes, une jeune chercheuse déposée par les siens devant la bâtisse de la compagnie de recherche qui l'employait, allait passer la porte lorsque les bruits d'impact, tôles tordues et verre brisé l'avaient fait se retourner, une soudaine peur pour les siens. À juste titre, hélas. L'automobile emportant son mari et son fils, une Mercedes beige métallisé décapotable, venait d'être emboutie par un camion lancé à toute allure, poussée et écrasée en tas de ferraille contre la façade d'un bâtiment.

Se fiant aux déclarations des témoins, le journaliste avait écrit que Marie Curcell, nom de la jeune femme, avait hurlé d'horreur tout en s'élançant au pas de course vers les lieux de l'accident. Des personnes sur les trottoirs regardaient, choquées. La violence de l'impact avait créé un vide d'attente. La jeune femme, ignorant les avertissements de certains témoins plus rapides à réagir et prévoyant la possibilité d'une explosion, s'était approchée du lieu de l'impact. Malgré la robustesse du véhicule Mercedes, le poids lourd l'avait littéralement écrasé contre la façade de pierre.

L'adulte et l'enfant étaient morts sur le coup. Marie Curcell, toujours d'après les témoins, était un moment restée à crier de douleur devant les cadavres ensanglantés et prisonniers des tôles tordues. Puis, au bout d'un moment, s'étant rendue à la réalité et compris que son mari et son fils n'étaient plus, elle s'était tournée vers la cabine du camion. Le visage terrible et le regard vengeur, elle s'était avancée vers le poids lourd, ouvert la portière, grimpé sur le marchepied, sorti le chauffard. Elle l'avait traîné près de sa famille morte, faisant preuve par là d'une force incroyable car le chauffard devait peser dans les cent kilos. Brandissant un couteau à lames, impossible de savoir d'où venait cette arme improvisée, peut-être de la poche du chauffeur car je ne vois pas pourquoi une jeune chercheuse en nanotechnologie aurait trimbalé un pareil gros *cutter*, elle lui avait tranché la gorge.

Faut le faire...

– Cette femme est encore en prison?

Morton redressa la tête tout en la secouant.

– Non. Elle n'y a jamais été. C'est là que cela se corse. La *veuve tueuse*, titre choc mis de l'avant par un *brillant* journaliste, n'a jamais été retrouvée. Encore d'après les témoins, deux hommes s'étaient approchés d'elle après son geste de vengeance, l'avaient tirée en arrière. Une automobile avait suivi le mouvement, une portière s'était ouverte, la jeune femme poussée à l'intérieur et le véhicule évanoui aussitôt dans la circulation.

Marie Curcell a simplement et définitivement disparu ce jour-là. Un moment j'ai pensé qu'il pouvait s'agir de collègues ayant assisté au drame, l'accident ayant eu lieu presque en face de la bâtisse de la compagnie, et voulaient la soustraire à la justice. Peu probable. Je vois

mal des savants intervenant avec une telle célérité dans un cas pareil. Qui alors? Des personnes faisant partie de la sécurité et agissant de la part de la direction ne voulant se passer des services d'une brillante chercheuse? Peu probable aussi car, d'après les témoins, tout s'était passé très vite. Impossible d'organiser une fuite en si peu de temps. Puis, face à un pareil drame, un bon avocat aurait été en mesure de lui éviter la prison. Quant à sa fuite, seuls des professionnels entraînés auraient pu à mon avis réagir avec autant de rapidité. À condition d'être présents sur place, bien sûr. Depuis, je me suis posé bien des questions.

– Des professionnels? murmura Malta en hochant la tête. Il s'agirait alors d'une machination montée de toutes pièces et ces types se tenaient non loin, en attente d'embarquer la jeune femme.

– Oui. Un accident provoqué. Cette partie était aisée. Mais ils s'attendaient à quoi comme résultat? Certainement pas à ce que la chercheuse égorge le chauffard... Impossible à prévoir à mon avis. Et pourtant... Le couteau à lames se trouvait là, le type était ivre, la femme folle de chagrin... Ils pouvaient s'attendre, s'ils connaissaient Marie Curcell, puis devaient la connaître s'ils se trouvaient là prêts à intervenir, à une certaine réaction. Aussi violente et définitive? Allez savoir. Pourtant à mon humble avis une possibilité existe bel et bien que tout cela ait été manigancé.

Un moment de silence. Puis Morton reprit.

– Une petite famille heureuse. J'ai parlé aux voisins, aux connaissances. Un couple très uni, un enfant tranquille et heureux. Ils menaient une vie aisée car, s'ils n'étaient pas richissimes, ils ne semblaient manquer de rien. Et, tout d'un coup, alors que le mari et le fils venaient de la déposer devant son lieu de travail, intervient l'horrible tragédie. Elle va vers le chauffard, le voit ivre et affalé sur son siège, le tire en bas du camion, voit le cutter. La rage, le désir de vengeance...

– Une possibilité existe, d'accord avec toi. Bien que tiré par les cheveux, non?

– Allez savoir. Mais ça me tracasse encore. Pourquoi cette voiture en attente de la faire disparaître du lieu de l'accident? Quelque chose se cache là, mon cher Malta. J'en suis convaincu.

– Ils avaient une maison? Des propriétés?

– J'ai vérifié. Une maison. Suite au non paiement de l'hypothèque, la Banque l'a reprise, au bout de six mois et vendue. Des parents éloignés du mari se sont présentés et ont hérité du solde et des autres biens. Et, devine?

– Ces parents se sont perdus dans la nature. Ni vus ni connus...

– Exact! Quand les traces s'effacent à la suite d'actes meurtriers, une main puissante se profile à l'arrière, non?

Pel hocha la tête. Le panier de crabes se devinait de plus en plus. Il demanda :

– Une chercheuse ? Pour quelle compagnie travaillait-elle ?

– ANTOR. (Advanced Nano Technology Organic Repair). Il s'agit ici de recherche dans le plus petit. Marie Curcell avait un doctorat en chimie moléculaire.

– Technologie de pointe, murmura Malta tout en se disant que de plus en plus les gros bras se pointaient à l'arrière. Morton avait peut-être raison. Une personne ordinaire ne pouvait disparaître aussi facilement sans une aide expérimentée.

– À moins qu'elle n'ait elle-même planifié sa disparition et le meurtre de sa famille, reprit Morton, se faisant l'avocat du diable. Il secoua aussitôt négativement la tête. Cela me paraît bien improbable, et un tantinet monstrueux. À mon avis, après coup, Marie Curcell a été bel et bien victime d'une machination.

– Possible sinon certain.

– J'ai tenté d'en découvrir plus, fait d'autres recherches, pour savoir si c'était juste une coïncidence ou une relation pouvait exister entre elle, sa famille puis le chauffeur du camion et la jeune Sanders. Rien trouvé. Mais après toutes ces années, relisant le dossier, une odeur de complot m'a effleuré. Et, chose curieuse rendant les événements encore plus insolites, le chauffard assassin n'était pas camionneur, n'avait pas de permis pour poids lourds puis tout ce qu'il avait conduit dans sa vie c'était des petites voitures compactes. L'individu était juste un employé des postes. Il n'avait rien à faire au volant de ce mastodonte, ce jour-là et à cet endroit. Le camion avait été volé.

La police, continua Morton, conclut finalement à un accident avec facultés affaiblies par un aspirant délinquant en vol de camion. À cette époque, dans les limites de mes faibles moyens, je n'ai rien pu trouver pouvant relier le chauffard, ses victimes et la jeune Sanders !

J'avais tout de même interrogé la veuve de cet homme disant avoir des renseignements sur la disparition de l'enfant, mais cette dernière n'était au courant de rien. J'en ai parlé à la police, j'ai dit à l'inspecteur en charge de l'affaire, un certain Rustinz, que cet accident pouvait peut-être se retrouver relié à la disparition de la fille de mes clients. Rien n'est sorti de leur enquête. Le dossier, comme dit plus tôt, fut classé sous accident avec facultés affaiblies pour l'aspirant voleur de camion et meurtre sous l'emprise de la folie pour Marie Curcell. Mais ce soi-disant accident, arrivé à point nommé pour m'empêcher de rencontrer cet homme et par là connaître ce qu'il avait à dire, m'a tracassé longtemps.

– Si conspiration il y a eu, et si lesdits conspirateurs voulaient empêcher cet homme de te parler, ils auraient pu trouver un moyen plus simple, non ?

– Oui. D'accord avec toi. Je me suis dit qu'ils auraient pu lui foutre une balle dans la tête, le faire écraser ou le noyer. Ce ne sont pas les moyens qui manquent. À moins que tout cela n'ait rien à voir avec la jeune Sanders et que la mort du chauffeur n'était pas prévue. Dans ce cas juste Marie Curcell était visée.

– Pourquoi tuer l'homme et l'enfant? avançà Malta. Ou alors cela ne devait pas aller aussi loin et on voulait juste lui faire peur pour lui forcer la main. Du chantage? Menaces de faire du mal à sa famille? Dans ce cas le chauffeur ivre n'a pas su museler le monstre... Cela pourrait aussi expliquer la présence des deux hommes et la voiture. Ils surveillaient l'opération et sont intervenus pour sauver les meubles.

– Envisagé une possibilité dans ce sens. Pendant des semaines, dès que j'avais un peu de temps libre, j'ai continué à fouiller. Rien pu trouver ni prouver. Ce type employé des postes n'avait rien du baroudeur, il avait quitté son travail pour se rendre chez son dentiste pour sa visite semestrielle, et il y était bien allé, pour se retrouver ensuite, une heure plus tard, au volant du poids lourd meurtrier. Avait-il été payé pour ça? Mais pourquoi était-il ivre? Pour se donner du courage?

Morton leva les bras en signe d'incompréhension.

– N'aboutissant à rien malgré nos efforts, nous avons décidé d'abandonner les recherches sur la jeune Sanders.

Morton lui avait donné les coordonnées de la veuve du chauffard. Pel lui téléphona et prit rendez-vous.

Un petit pavillon de banlieue, bien entretenu. La femme l'attendait. La soixantaine, un visage avenant, un sourire de circonstance.

Elle fit entrer son visiteur, le précéda au salon. Malta fut agréablement surpris. L'intérieur était coquet, lumineux, des jolis meubles de qualité. Elle le fit asseoir, lui offrit du thé, prit place en face de son invité.

– C'est très joli chez vous.

– Merci. Monsieur... Je ne me souviens pas de votre nom.

– Malta, Pel Malta. Je suis détective. C'est gentil de votre part d'avoir accepté de me consacrer quelques minutes de votre temps.

– Le temps... Je n'en manque pas. J'ai pris ma retraite. Vous vouliez me parler de quoi?

– De votre mari, Williams Trevis, et de cet affreux accident. Je m'excuse à l'avance de revenir sur des souvenirs douloureux pour vous.

– Mon mari... Cela fait dix ans. Vous cherchez quoi après tout ce temps? D'après la police, la meurtrière de Williams disparue sans laisser de traces, les recherches avaient été abandonnées et le dossier clos. Non? Quant à cette pauvre jeune femme, bien qu'elle m'ait rendue veuve, je ne lui en veux pas. Assister à la mort de son mari et son jeune enfant... Cela a dû être terrible. Et je peux comprendre son geste.

Mon Dieu... De bien affreux souvenirs! Je n'ai jamais compris ce que Williams faisait au volant de ce camion. Mon mari, monsieur Malta, que Dieu ait son âme, était un pantouflard, un faible. Il ne rentrait de son travail de fonctionnaire des postes que pour s'affaler devant la télévision, se farcir des films débiles pendant des heures. Alors retrouver Williams au volant d'un gros poids lourd volé...

La femme secoua la tête en signe d'incompréhension.

– Je ne cherche pas sur votre mari.

Elle le regarda, étonnée.

– Mon enquête, Madame Forcet, porte sur la disparition d'une jeune adolescente. Votre mari, le jour même de son décès, avait contacté le détective chargé de l'affaire, disant être en possession de renseignements sur la jeune disparue.

La femme hocha la tête.

– Je me souviens. Un de vos collègues était venu me poser des questions à ce sujet. Williams ne m'avait rien dit de ça. Il était, comme

je l'ai mentionné, employé des Postes. À cette période je travaillais de nuit comme infirmière. Lui se levait pour son travail et moi je rentrais me coucher. Alors on ne se parlait pas beaucoup. Peut-être était-il tombé sur un message quelconque à son travail? S'il avait appris quelque chose, il ne m'en a jamais parlé. Désolée de ne pouvoir vous aider.

Elle se leva, lui signifiant par là la fin de l'entretien. Malta se leva à son tour et la suivit vers la porte. Un bien rapide congé que rien ne laissait prévoir.

Qu'espérait-il en rencontrant cette femme? Morton avait déjà posé toutes les questions. Mais des fois rien que le fait de rencontrer soi-même la personne impliquée pouvait vous mettre sur une ligne de pensée différente, vous faire entrevoir d'autres possibilités. Face à la veuve Trevis, un sentiment de méfiance l'avait envahi. Une personne rusée cachant bien son jeu. Puis elle semblait très à l'aise financièrement pour une simple infirmière à la retraite. Des jolis meubles, des tapis de qualité, une voiture de l'année devant le garage... L'assurance-vie de son mari? Peu probable vu la façon de fonctionner des assureurs. D'après Morton, le chauffard n'avait jamais conduit que de petits véhicules, n'avait pas de permis pour camions. En plus, il avait bu, n'était pas en état de conduire. D'où l'accident?

Un accident? Invraisemblable. Pel secoua la tête, niant la version officielle par un non catégorique. L'individu, sortant de chez son dentiste, se défonce, vole un poids lourd puis s'en va en plein centre-ville occire, volontairement ou involontairement, le mari et l'enfant d'une chercheuse. Et le soi-disant meurtrier disait avoir, d'après Morton, des informations sur la disparition de la jeune Sanders... Williams Trevis mort, une autre porte se fermait sur le mystère des disparitions. Après coup, huit ans après, l'affaire UMUS aidant, Morton digérait mal l'impression de s'être peut-être fait manipuler par des conspirateurs aux gros moyens.

Pel approuva. En lui le sentiment que la femme Forcet, elle avait laissé tomber le nom de son défunt mari pour reprendre son nom de jeune fille, devait en savoir pas mal plus sur les tragiques événements.

Les mêmes têtes pensantes derrière l'aventure de l'employé des postes ivre, la tragédie de Marie Curcell, la disparition de cette dernière puis la disparition de la jeune Sanders? Alors là... S'il engrangeait cette hypothèse, il devait aussi accepter l'idée d'être face à une méchante force maléfique capable de lui rendre la vie bien difficile. Puis les cinquante mille dollars par mois, la manne vu l'état de ses finances, ne représenterait dans ce cas qu'un bien piètre salaire face aux dangers des jours à venir.

Le camion, volé par qui? L'employé des Postes? Une couille molle

aux dires de sa femme. À moins que ce dernier ne cachât bien son jeu. Plus probable le camion volé par un pro puis la couille molle enivrée et mise de force derrière le volant. Dans ce cas un deuxième larron dans le camion jouant l'homme invisible puis foutant le camp juste avant l'impact? Alors là...

D'après Morton, ce dernier avait creusé la question, aucun lien ne semblait exister entre les Curcell et l'employé des Postes. Trevis s'était rendu chez son dentiste avant d'aller commettre son forfait. Son forfait? Il en doutait de plus en plus. Ou alors il se trompait du tout au tout et ce Williams se devait d'avoir des dons cachés... *Niet!* À son avis l'employé des Postes était bien ce qu'il paraissait être, rien de plus. Certainement pas le genre de gars capable de s'emparer d'un poids lourd, le conduire jusqu'à l'endroit de l'accident puis démarrer le moment voulu et écrabouiller la Mercedes sur la façade d'un bâtiment tout en étant bourré à l'extrême.

Enivré ou drogué chez le dentiste? Le dentiste... Ce dernier exerçait-il encore?

Il ouvrit le dossier Morton. Danfield, chirurgien-dentiste. L'adresse manquait. Il s'arrêta devant une cabine publique. Le bottin, bien qu'en piteux état, pendait encore au bout de sa chaîne. Pel sortit de son véhicule, entra dans la cabine puis, tout en empêchant la porte vitrée de se refermer sur l'espace réduit malodorant impossible à confondre avec un lieu de villégiature, ouvrit le bottin. Des pages manquaient, d'autres étaient déchirées, écorniflées. Mais il trouva ce qu'il cherchait.

Danfield et Associés.

Il voulut déchirer la page, changea d'avis, inacceptable d'être associé aux vandales coupables d'avoir mis bottin et cabine dans un tel état, nota l'adresse sur son calepin, ressortit de l'endroit exigu, monta dans sa voiture. Loin derrière lui, une Ford grise se déboîta du trottoir, avança lentement vers la cabine, s'arrêta. Un individu sortit du véhicule, s'introduisit dans le mince réduit, examina le bottin resté ouvert sur la tablette. Pensant avoir compris, l'individu hocha la tête, ressortit, se dirigea vers son véhicule.

Dix minutes plus tard, Pel entra dans le centre d'achat. Il fit un tour d'horizon du regard à la recherche d'un module d'information, en vit un non loin, s'approcha. Les dentistes se trouvaient du côté droit, à l'étage, avec la clinique médicale. Il se dirigea vers la droite et l'escalier.

La réceptionniste leva le regard sur lui. Elle était jeune, agréable à regarder. Pel lui servit un sourire éblouissant. La jeune femme rougit légèrement. Puis demanda:

– Votre nom?

– Je n'ai pas de rendez-vous. Je m'appelle Pel Malta, je suis détective, et voudrais parler au Docteur Danfield.

– Ce n'est pas possible, monsieur Malta. Le Docteur Danfield a vendu et pris sa retraite, il y a un an de cela. Peut-être le Docteur Bastell, le nouveau propriétaire, pourrait vous aider? Il est justement entre deux rendez-vous.

– Ce serait très gentil de votre part de le prévenir.

Une minute à peine et apparut un homme dans la quarantaine, souriant, la main tendue.

– Monsieur Malta, que puis-je faire pour vous?

– J'aurais voulu poser quelques questions au Docteur Danfield.

– Le Docteur Danfield n'exerce plus. Mais si c'est au point de vue médical je peux peut-être vous aider.

– Peut-être. Gardez-vous toutes vos archives plus de dix ans?

– Oui, bien sûr. Sur support informatique pour dossiers récents et papier pour les anciens. Mais cela est confidentiel. Il n'est pas question de divulguer quoi que ce soit sur nos clients. Vous comprenez...

– Il s'agit d'un individu mort il y a dix ans.

– Hum! Même là, je crains de ne pouvoir vous aider.

– Pourrais-je avoir l'adresse du Docteur Danfield?

– Oui. Mary va vous la donner. Il montra la réceptionniste. Désolé de ne pouvoir en faire plus pour vous, Monsieur Malta, une de mes clientes arrive.

Une jeune femme, grande, sexy, une allure de mannequin, venait d'entrer puis s'approchait de la réceptionniste. Malta l'effleura du regard. Un corps magnifique dans un tailleur rose de grand couturier. La belle se tourna vers eux, fit signe au dentiste et le fixa, lui, avec insistance, comme si elle le connaissait. Un regard pénétrant, inquisiteur. Il se durcit en réaction. Puis quelque chose d'un peu masculin dans les traits de la jeune femme l'agaça, déclencha un certain malaise en lui, le mit sur ses gardes. Mais l'inconnue détourna aussitôt son regard de Pel pour s'adresser à l'assistante, coupant le pont étrange et irritant s'étant soudain établi entre eux.

Le dentiste, abandonnant Pel d'un simple petit geste d'excuse de la main, déjà se dirigeait vers la réception. Une cliente importante, se dit Malta observant les courbettes obséquieuses du praticien. Il détailla encore un moment le corps de la jeune femme lui tournant le dos. Magnifique. Mais le visage étrange avait un je ne sais quoi d'intrigant difficile à oublier. Si cette jeune femme avait déjà croisé sa route, il s'en souviendrait, sûr et certain. Ce n'était donc pas le cas. Mais elle semblait, d'après l'expression de son visage, l'avoir reconnu. Puis ce regard... Pas indifférent. Pourtant rien d'amical. Presque vipérin.

Songeur, il se dirigea vers la réceptionniste de nouveau seule. Cette dernière, après avoir un moment suivi du regard la cliente et son patron, tournait maintenant les yeux vers lui. Il lui sourit, le moment idéal arrivé de faire agir son charme.

– Qui c'est? demanda-t-il en inclinant légèrement la tête en direction de la nouvelle venue.

– Une nouvelle cliente. C'est seulement la deuxième fois qu'elle vient.

– Étrange. Elle semblait me connaître. Pourtant elle n'éveille aucun souvenir en moi. Jamais rencontrée ni même aperçue. C'est quoi son nom?

La réceptionniste hésita puis dit:

– Oui, elle vous a regardé avec insistance. Bien que...

– Oui?

La jeune femme rougit un peu.

– ... Vous êtes un bel homme.

– Merci. Mais elle n'aurait aucune chance. Un visage étrange, vous ne trouvez pas? Vous, par contre... Il lui fit son plus beau sourire.

Il se fit donner l'adresse de Danfield puis obtint aussi le nom de la cliente, Lena Delages, et les renseignements sur Williams. Enfin, pour ce dernier, il ne les obtint pas. Aucun dossier archivé au nom de Williams Trevis. L'employé de poste couille molle n'avait jamais été soigné à la clinique.

Le mystère enfoui sous dix ans de poussière laissait entendre son premier déclic à contresens. L'enquête était en marche.

Danfield, le chirurgien-dentiste retraité.

Une demi-heure plus tard, il se retrouvait devant le «modeste» logis de l'arracheur de dents. Quartier de luxe, propriété cossue ultra confortable entourée d'un grand terrain superbement paysagé. Pas mal payant de s'occuper des dents des autres. Une telle propriété dans un si riche quartier avait dû coûter un bras.

Il sortit de son véhicule, remonta l'allée, sonna à la porte malgré l'heure un peu tardive. Libre au gras bourgeois de s'indigner s'il le jugeait bon.

La journée avait été longue et agréable et ils s'étaient amusés comme des fous. Fatiguée mais contente, son côté maternel épanché – elle ne serait jamais mère, l'avait accepté et tiré un trait sur le problème–, Fiona réintégra son condo tout en pensant qu'une adoption plus tard dans sa vie serait une bonne chose. Mais un compagnon serait nécessaire, un bon père et un bon mari, quelqu'un comme son Pel chéri. Détective peut-être, mais sans le coureur de jupons.

À cette pensée, un sourire s'épanouit sur ses lèvres. Pas demain la veille. Pel était Pel et ne serait plus Pel sans son amour des femmes. Allait-il s'assagir avec le temps? Elle secoua la tête, repensa aux enfants, à Don Antonio, à Jay. Le jeune homme était comme un frère cadet pour elle. Mais de son côté elle ne pensait pas que Jay la percevait tout à fait comme une sœur. Il ne faudrait pas... Non. Jay était intelligent et avait compris la nature de son affection pour lui. Quant à Don Antonio, il la considérait un peu comme sa fille. Là encore, pas tout à fait. Le vieil homme la regardait avec plaisir et un tel regard de la part d'un père serait considéré un tantinet incestueux. Mais jamais Don Antonio ne dépasserait les limites de la bienséance, parrain de la mafia ou pas. On a dit beaucoup de mal d'eux au cours des années. Vrai aussi que le racket, le meurtre et autres occupations illicites avaient, à une certaine époque, été leur pain quotidien, et ça l'était encore pour beaucoup d'entre eux. Mais c'étaient pour la plupart des hommes comme les autres et, au fond, si on faisait abstraction de leurs occupations nombre de fois douteuses, il fallait reconnaître qu'ils pouvaient se montrer justes, généreux, bons pères et bons maris. Ils avaient leur fierté, leur orgueil, leur code d'honneur qu'ils respectaient plus que certains hommes d'affaires, certains politiciens, financiers et autres fieffés coquins. Bien sûr, on retrouvait parmi eux de véritables salauds prêts à tout, des malades capables de crimes ignobles. Mais pas plus que dans certains milieux huppés de l'aristocratie de l'argent ou de la politique.

Les pieds posés sur la table basse, elle grignotait devant la télévision, zappant distraitement d'un canal à l'autre depuis déjà plusieurs longues minutes. Ne trouvant rien d'intéressant, elle éteignit tout en accompagnant son geste d'une grimace, se leva et se dirigea vers son ordinateur.

Commencer quelques recherches pour son prochain roman serait une bonne idée. Elle ne savait même pas encore quoi, ni qui, ni comment, ni où. En attendant que les logiciels soient chargés, elle

appela Malta. Il n'était pas chez lui. Elle sourit. La vie de grand détective n'était pas une sinécure et elle allait devoir s'habituer à ne plus le voir qu'en coup de vent par la faute du mystérieux contrat arrivé incognito.

Les dossiers... Laissés dans la voiture. Elle hésita un instant. Descendre les chercher? Ça pouvait attendre.

Elle lança sa recherche dans la veine de son dernier livre : Meurtres spectaculaires et kidnappings. Une dizaine de cas s'affichèrent. Elle lut certains des résumés.

- ***Pacifique sanglant.*** Une famille massacrée, la riche maison vidée de ses richesses et le proprio envolé. La compagnie de ce dernier avait des difficultés financières suite à un paquet de millions disparu sans laisser de traces. Le proprio évaporé était soupçonné d'avoir fait assassiner sa famille et fait dévaliser sa riche demeure par la même occasion.

- ***Meurtre en clinique privée.*** Un milliardaire malade égorgé par son infirmier.

- ***Audacieux enlèvement.*** Un riche sexagénaire condamné par la maladie enlevé à la barbe du personnel de l'hôpital.

– Merde alors! jura Fiona en arrêtant de lire, nous sommes gâtés. Les manchettes font dans le riche. Tous les protagonistes au delà du demi-siècle et plus, puis du fric à la pelle.

Un tantinet interdite, elle éloigna son corps de l'écran tout en se demandant ce qu'elle allait pouvoir tirer de tout ça, sentit comme un malaise l'envahir. Une impression de nécrophage l'enveloppait, la poussait à la déprime. Tant de drames intervenaient à travers le monde jour après jour. Puis les journaux et télévisions se faisaient un devoir de vous les servir et resservir à tour de bras.

Elle respira un bon coup tout en regardant l'écran et les tragiques comptes rendus. Elle n'y était pour rien, ne pouvait rien faire contre. C'est vrai qu'elle comptait les utiliser, ces événements. Elle écrivait, c'était son métier, ne faisait mal à personne, n'incitait pas au meurtre ou à la violence. Au contraire, elle condamnait l'un et l'autre. Et si ses histoires portaient de faits réels, elle tentait de montrer le bon côté des choses tout en ostracisant le côté malveillant. Puis si cela en faisait réfléchir quelques-uns et les rendre meilleurs, tant mieux.

Elle avait là des éléments pouvant donner lieu à une action intéressante, pourquoi ne pas les utiliser? Approfondir? Elle hocha la tête. Ce pourrait être un bon départ. Elle écrivit:

Rechercher: *Maisons de retraite dessus de panier, cliniques privées pour gros riches.*

Dans certaines propriétés discrètes, édifiées de préférence dans des endroits magnifiques, et contre des milliers de dollars par jour, toute une équipe de spécialistes s'occupait de vous remettre en

forme et en beauté en quelques semaines.

Dans ce milieu privilégié plein de fric, un meurtre crapuleux pour commencer. Oui! Une jeune employée belle et sexy se fait assassiner. Par qui? À qui profite le meurtre? Une créature avide poussée par la peur de perdre l'héritage? Des enfants se voyant peu à peu dépouillés par l'intrigante aventurière monnayant ses charmes? À partir de là...

Elle écrivit: *Meurtre au crépuscule!*

Fiona regarda le titre qu'elle venait de griffonner et sourit. *Meurtre au crépuscule*. Une histoire d'amour entre un riche retraité et une employée jeune, belle et décidée. Puis un méchant jaloux, ou une méchante jalouse... Elle approuva d'un mouvement de tête. Ce n'était pas un sujet pour grande littérature mais Marcil serait content.

Un sourire sur les lèvres, elle lança la recherche sur les maisons de retraite de luxe, nouveau Klondike avec toute une kyrielle de profiteurs branchés dessus. Négligeant le menu fretin, elle passa en revue les plus importantes. Plusieurs compagnies dominaient le marché. *Âge d'or, Revivre aujourd'hui, Barrage International et Force intérieure*. Toutes avaient des sites Web étalant panoramas alléchants, golfs, piscines chauffées, plages de luxe et vie de rêve bien encadrée et sécuritaire avec serviteurs, médecins, animateurs, accompagnateurs et tout le tralala. Une vraie ruche à miel! Que voilà donc une industrie prospère! Vrai aussi que le pays comptait un gros paquet de vieux riches ayant amassé des fortunes dans l'après-guerre. Et, économie de consommation oblige, fallait réintroduire ces masses d'argent dans le circuit, en faire profiter d'autres personnes. Pas les gagne-petit du vol à la tire, non, mais les financiers, politiciens, banquiers, escrocs et malfrats de haut niveau.

Elle songea à Don Antonio. Lui et ses congénères avaient le don de se retrouver dans les affaires où se trouvent les plus gros tas d'argent et trempaient à coup sûr dans cette lucrative exploitation de la vieillesse bien nantie. Aller lui poser quelques questions? Il aurait peut-être des suggestions intéressantes sur les choses à écrire et celles à éviter? Juste lui mentionner les noms des compagnies et lui demander celles qu'il serait souhaitable d'éviter?

En savoir plus en attendant. Se faire une idée des montants d'argent dans ce commerce juteux. Les rapports annuels étaient disponibles. Elle les parcourut. Les chiffres affichés, importants, lui parurent modestes pour le milieu, Cela reflétait-il la vérité? Ce devait être plus, beaucoup plus, *sûr et certain*. Elle sourit à l'expression favorite de son Pel chéri. L'impression aussi que, derrière la façade, le reste de l'iceberg se devait de plonger vers les profondeurs pas toujours reluisantes de la puissance de l'argent. Des trucs à pêcher? Une virée sur les sites privés des compagnies? Faudrait pour cela faire appel à Dédé, son ami savait comment faire. Barrage International

semblait devancer ses concurrentes d'une bonne longueur. Autant commencer par le plus gros.

Elle téléphona à Dédé.

– Dédé? Fiona...

– Bonjour, femme fatale.

– Femme fatale? Tu me flattes!

– Je serais aussi flatté si tu décidais de tomber amoureuse de moi.

J'ai une chance?

– Pas actuellement.

– Oui, je sais, le grand détective.

– Comment tu sais ça?

– Toi oublier moi aussi grand détective, OK? et cela dit sans fausse modestie. Cet appel ne serait-il point par ces qualifications motivé?

– Pas seulement pour ça. Je t'aime... bien.

– Et toc! Mon cœur saigne de désespoir. Mais entendre ta voix déjà me console. Que puis-je faire pour ton bonheur, ma douce?

– Une petite recherche sur un site privé.

– Oh!!! C'est bien ce que je me disais. Qui est l'heureux élu cette fois?

– J'aimerais avoir quelques tuyaux confidentiels et scabreux sur Barrage International, une compagnie fricotant dans le juteux commerce des maisons de retraite pour gros riches.

– Le genre de paradis qui aura l'insigne honneur d'abriter nos vieux jours lorsque nous aurons amassé le pactole?

– En plein ça. Mais, d'après les prix affichés, faudra un gros pactole, un énorme pactole. Encore bien loin des choix permis par nos revenus de misère.

– Parle pour moi. Toi, tu te débrouilles bien. J'ai lu ton dernier et j'ai bien aimé. Il doit se vendre comme petits pains chauds, non?

– Oui. Un bon filon. Puis tu m'y as aidé avec tes recherches. Et je t'ai bien payé, non?

– Je ne me plains pas. C'est une joie, sans parler de ta générosité, que de travailler pour toi.

– Trêve de flatteries. Tu me cherches ces informations? Tu connais mes préférences... Scabreuses et originales.

– C'est vu! Comme si c'était fait. Mais pas tout de suite. Je finis ce que j'ai en train et je te rappelle. D'accord?

– D'accord. Ça ne presse pas.

Pel sortit du cybercafé, regarda autour de lui. La circulation s'était faite moins agressive puis la puanteur des gaz d'échappement presque supportable. Une légère brise soufflait de la mer et pas mal de gens déambulaient encore sur les trottoirs, écharpes autour du cou, étirant leur journée, tentant de gagner un peu de vie sur le temps en fuite.

Immobile près du seuil de l'établissement, il réfléchissait. Sa petite recherche n'avait rien donné. Pourtant une chose était certaine dans sa tête: Danfield, le dentiste retraité, mentait, on ne pouvait mieux dire, comme un arracheur de dents. Il l'avait senti très mal à l'aise, avec un nuage de peur en auréole, prêt de pisser sur ses chaussettes. Peur de quoi et surtout peur de qui? Le louche individu avait des choses à cacher. Puis ces secrets et les possibles conséquences d'une publicité non souhaitée lui foutaient la trouille, c'était visible comme un nez bourgeonnant de pustules au milieu d'un visage pâle ou une dent pourrie dans l'action d'un sourire éclatant.

Plusieurs jeunes et moins jeunes venaient vers lui tout en discutant avec animation. Il les laissa passer puis s'avança vers la rue, s'apprêta à traverser pour rejoindre son véhicule stationné devant un parcomètre de l'autre côté de la chaussée. La journée avait été longue et il avait hâte de rentrer se reposer.

Malgré le ralentissement de la circulation, il ressentait toujours le bourdonnement de la ruche humaine s'activant sans cesse du matin au soir et du soir au matin. Il secoua la tête devant cette agitation incessante. Avant, il en faisait partie, courait avec le flot, surfait sur la vague tout en se disant que les nombreuses questions sans réponse traumatisant sa cervelle afficheraient un jour leurs couleurs. Depuis ses malheurs, depuis Boccis la vipère et ses manipulations des pouvoirs en place, depuis son ex et ses griffes de salope, il avait changé. Maintenant, il regardait ce monde s'agiter autour de lui avec plus de détachement. Par moments pourtant s'insérait en lui l'impression un tantinet dérangeante de ne plus vraiment faire partie de cette noria incessante offerte par les petites, agressives et pourtant insignifiantes machines humaines sous l'œil sceptique d'un hypothétique manipulateur.

Un sourire s'étira en grimace.

L'impression d'une légèreté inhabituelle dans tout le corps le saisit alors qu'il posait le pied sur l'asphalte. En même temps un cri d'avertissement fut sur lui.

– Attention!

Pel se retourna vers le cri.

Aussitôt tout devint rugissement. L'infini du monde porté par le temps se réduisit à une bulle aux dimensions insignifiantes face au moteur en folie du véhicule fonçant sur lui. Ses poumons se gonflèrent, ses traits se durcirent, ses genoux fléchirent, ses jambes se détendirent pour un incroyable bond de côté. L'aile avant du bolide meurtrier lancé à vitesse de mort le percuta. Un choc violent. Il valdingua telle une poupée de son lancée dans les airs pour aller retomber et rouler plusieurs mètres plus loin sur le trottoir. Nuit noire.

Lorsqu'il revint à lui, la violence du choc et la chute lui avaient fait perdre conscience, il se trouvait dans une salle d'urgence bondée, ou plutôt dans le couloir de la salle d'urgence, en compagnie d'autres accidentés et malades tous affublés d'une peu séduisante chemise de nuit gris verdâtre, le corps pétri de douleurs. M'enfin... C'était quoi?

Il se revit sur le bord du trottoir. Une grimace lui tordit les traits du visage. Une vive douleur à la hanche le fit se tourner sur la chose lui servant de couche tandis qu'un juron bien senti s'échappait de ses lèvres. Pas un accident, ça non. Le fils de salaud tentait de le rétamé vite fait puis était presque parvenu à ses fins. Presque, heureusement pour lui.

Un interne s'approcha de son lit, décrocha la tablette dossier, jeta un coup d'œil dessus.

– Comment vous sentez-vous? Vu la distance à laquelle vous avez été projeté, le choc a dû être d'une rare violence. Le témoin, il vous a sauvé la mise en vous avertissant et ensuite en appelant les secours, a tout expliqué aux ambulanciers et à la police. Un vrai miracle si vous êtes encore vivant, et sans rien de cassé en plus. À mon avis le bond de côté vous a sauvé la mise. Un bond, toujours d'après ce témoin, digne d'un chat sauvage en colère, amortissant par le fait même la force de l'impact et vous évitant d'être salement amoché sinon pire. Nous vous avons examiné sous toutes les coutures. Rien que des bleus. Et, si vous vous sentez en état de le faire, vous pourrez vous rhabiller et partir dès que le policier vous aura parlé.

– Le policier?

– Oui. D'après le témoin, vous avez été ni plus ni moins victime d'une tentative d'assassinat et la police a été prévenue. Tenez, voilà quelques cachets pour la douleur si elle persiste avec trop de violence. Vous aurez encore mal un jour ou deux. Mais comme je vous l'ai mentionné, vous n'avez rien de cassé. Je ne vois pas de nécessité de vous garder plus longtemps.

Il remercia l'interne. Ce dernier parti, Pel sollicita sa mémoire pour un retour en arrière dans le temps... Il s'apprêtait à traverser pour rejoindre son véhicule, avait à peine posé le pied sur la chaussée, une sarabande d'idées plein la tête et scénarios possibles pouvant intégrer

les faits connus en vue d'avancer dans son enquête. Soudain une sensation de légèreté oblitérant toute pensée consciente s'était épanouie en lui. Le cri d'avertissement avait rugi dans sa tête. Le bolide fonçait vers lui à toute vitesse. Pendant un court moment, il avait croisé le regard fixe et froid du chauffard. Le salaud voulait sa mort.

Il avait bondi. Ensuite... Plus rien. Il s'était réveillé à l'hôpital.

Tout en jurant sourdement, il se redressa, s'assit les jambes pendantes.

Le policier en civil auquel le médecin avait fait allusion se dirigeait lentement vers lui tout en parcourant le dossier. Il s'arrêta près du lit, salua Pel et entra dans le vif du sujet.

– D'après les dires du témoin, c'est bien précisé dans la déclaration, le véhicule a foncé sciemment sur vous. Vous avez été ni plus ni moins victime d'une tentative d'assassinat. Une sacrée chance de vous en tirer indemne. Monsieur Malta... Détective, ajouta le policier en examinant la photocopie du permis de port d'armes et sa carte professionnelle.

Pel hocha la tête. C'était clair et net. S'il ne faisait pas plus attention...

– Êtes-vous le même Pel Malta englué puis *squeezé* dans cette histoire de corruption avec la disparition du Dossier UMUS et double meurtre cliente et meurtrier il y a deux ans?

– Oui. C'est bien moi. Vous êtes au courant?

– Un peu. Assez pour comprendre que vous vous êtes fait avoir dans les grandes largeurs.

– Jusqu'au trognon.

– Vous avez été innocenté par après.

– Oui. Mais le mal était fait.

– Désolé pour vous. Et là, Monsieur Malta, vous êtes encore dans les problèmes à ce que je vois. D'après ce témoignage, le chauffard voulait ni plus ni moins vous rayer de la liste des vivants. Vous en avez réchappé de justesse. Avez-vous une idée de qui il pouvait s'agir? Relié à votre enquête actuelle? Car vous êtes sur une enquête, non?

Pel hocha la tête.

– Un cas de disparitions d'enfants.

Le policier le regarda fixement en hochant la tête puis dit:

– Monsieur Malta, vous êtes un privé. Et un bon, d'après ce que j'ai entendu sur vous. Désirez-vous que la police fasse enquête sur cet attentat? Cette demande n'a rien d'officiel. Mais qu'on s'en mêle et cela pourrait faire plus de mal que de bien. Non? Qu'en dites-vous?

– Laissez tomber. Si vous pouvez.

– Oui, je peux. J'ai juste à foutre ce papier à la poubelle. Ni vu ni connu. Mais, à votre place, je redoublerai de prudence. Les voyous

derrière cet attentat vont certainement vouloir finir le travail.

– J'en suis conscient. Mais un homme averti en vaut deux, non? Je finirai par les avoir, les salauds.

– Je vous le souhaite, sincèrement. Puis suis d'accord avec vous, trop de salauds en chemin. En tant que policiers, nous faisons notre possible. Mais ce n'est pas assez. Plus on arrache d'herbes empoisonnées et plus il en pousse... Bon. On oublie tout ça alors. Nous sommes débordés. Mais si je puis faire quelque chose, n'hésitez pas. Je m'appelle Omer Gallien, déclara le policier en refermant le dossier et se dirigeant vers un autre éclopé.

– Attendez! Vous pouvez faire quelque chose.

– Oui?

Le policier revint en arrière.

– Vous avez accès aux anciens dossiers...

Et Pel lui expliqua ce qu'il en était du dossier de Marie Curcell. Il aimerait retrouver le garage qui avait remorqué camion et automobile impliqués dans l'accident.

– Dix ans. C'est loin. Je vais voir ce que je peux faire. Je te rejoins à quel numéro? demanda le policier en passant au tutoiement.

Malta lui montra la carte que le policier avait dans le dossier.

– Laisse le message sur le répondeur à la maison.

Omer Gallien hocha la tête et se dirigea vers un autre citoyen malmené.

Une heure après, les formalités remplies, Pel quittait l'hôpital avec l'intention de rejoindre son automobile stationnée devant le café Internet. Plusieurs taxis se trouvaient à leur poste d'attente non loin. Pel hésita. Méfiant, il décida d'en prendre un plus loin dans la rue, s'engagea sur le trottoir et parcourut quelques centaines de mètres, regardant par-dessus son épaule. Un taxi passa, en maraude. Puis un deuxième! Au troisième, alors que le véhicule allait le dépasser, il fit signe tout en marchant. Le chauffeur aperçut son geste, s'arrêta quelques mètres plus loin. Pel ouvrit la portière. Un noir avec une bouille épouvantable, une mine patibulaire à faire pâlir de peur toute une famille de gorilles se tourna vers lui. Il eut un moment d'indécision, faillit remercier et remonter sur le trottoir pour en attendre un autre, changea d'avis et monta dans le taxi. Un sourire s'épanouit sur le visage du chauffeur et l'affreux masque redevint humain, comme quoi rien de tel qu'un sourire pour chasser l'épouvante.

– Je vous ai fait peur, hein?

– Vous m'avez terrifié, oui!

– Je fais souvent cet effet-là. Mais vous, mon bon monsieur, avez des problèmes. Je vous ai vu de loin observer la rue par-dessus votre

épaule. Puis avez laissé passer plusieurs de mes collègues. J'ai failli ne pas m'arrêter. Sûr et certain vous tirez des ennuis derrière vous. Et moi les ennuis je les fuis comme la peste. Je me trompe sur ton compte? ajouta le grand noir en passant au tutoiement.

– Pas du tout, mon cher Watson. Mais je ne crée des ennuis qu'à mes ennemis. Tu es un ennemi?

– Tout dépend. Si tu me cherches, tu me trouves. Si tu es réglo, on sera copain copain. Tu payes bien?

– Je sais être reconnaissant envers mes amis.

Là, si je comprends bien, tu m'as accepté comme client malgré ton analyse assez précise de la situation. Donc ta journée a dû être aussi merdique que la mienne et les rentrées plutôt maigres. C'est ça? À moins que tu ne joues au chevalier blanc... Alors là, ton déguisement, c'est pas très réussi!

– T'as raison, mec. Même pas assez de pognon pour payer le proprio.

– Il est vrai qu'avec ta bouille... Tu devrais sourire plus souvent. Ça t'améliore pas mal.

– Je me force. Mais une rage de dents me turlupine les mâchoires. Pas drôle du tout.

– C'est quoi ton nom?

– Fréjus.

– Et bien, Fréjus, commence par me conduire devant le café Internet sur Yesler Way, coin 23ème, c'est là que j'ai laissé mon véhicule. Ensuite nous verrons.

– Nous verrons quoi?

– Si nous pouvons conclure une certaine et profitable association pour toi comme pour moi car je risque d'avoir besoin des services d'un chauffeur plus vite que prévu. Après-coup, j'aime bien ta bouille, moi.

– Alors là, c'est parti. Tu me plais aussi, mec. On voit que t'es pas né de la dernière pluie et mieux vaut faire partie de tes amis que de tes ennemis. Non? Puis ton visage me rappelle quelque chose.

Malta approuva de la tête.

Quelques minutes plus tard, Pel se retrouvait près de sa voiture. Il paya Fréjus tout en lui tapotant amicalement l'épaule. Ce dernier lui tendit une carte avec le numéro de son cellulaire.

– Tu appelles et j'accours. À n'importe quelle heure. Vu?

– Vu. Je compte sur toi.

– Vous ne le regretterez pas, monsieur Malta, ajouta le chauffeur tout en démarrant.

Pel, surpris, regarda s'éloigner le taxi. Puis sourit. C'était pas là un chauffeur comme les autres, et pas seulement parce qu'il était noir comme la nuit et affreux en cauchemar.

Il décida de ne pas rentrer chez lui, de s'éloigner du coin. Un motel

à l'extérieur de la ville serait le mieux indiqué pour se reposer et réfléchir à ses problèmes.

Il descendit Yesler Way et s'engagea sur la voie de service pour s'engager sur la 5 en direction de Tacoma. Oui. Tacoma. Pourquoi pas? Ce serait assez loin pour faire perdre sa trace.

Il sortit de la minuscule douche, s'entoura d'une serviette, passa dans la chambre. L'eau brûlante lui avait fait du bien. La douleur s'était estompée puis un bon verre le ferait se sentir mieux. Il se dirigea vers le minibar. Au milieu de la pièce, soudain il s'immobilisa, une pensée désagréable prenant le dessus: le salaud avait bien failli l'avoir.

Il se remémora la sensation de légèreté juste avant le cri d'avertissement... Quelque chose s'était passé en lui face au danger imminent, avait mis son corps et son esprit en éveil, l'avait survolté. Dans certains moments de danger extrême pour soi-même ou ses proches, il l'avait lu dans un bouquin traitant de surnaturel, l'esprit et le corps, puis peut-être autre chose d'inconnu faisant partie de nous, s'unissaient le temps de quelques fractions de secondes pour décupler forces et pouvoirs d'un individu et le rendre ainsi capable d'exploits hors du commun, d'exploits totalement inimaginables en temps normal. Son bond *digne d'un chat sauvage en colère* l'avait semble-t-il sauvé d'une mort certaine. Il ne se souvenait pas vraiment de cet exploit digne des jeux olympiques et d'une médaille d'or.

Une grimace déforma ses traits. Il pencha la tête de côté et songea, succombant à une crise de modestie. D'argent alors? De bronze? Au diable la modestie! Allons-y pour la médaille d'or, pas moins!

Pourrait-il espérer une carrière dans cette direction? Dans la section para? Quant au samaritain auteur du cri d'avertissement, il lui en devait une, sûr et certain.

Secouant imperceptiblement la tête, il se dirigea vers le lit, s'assit. Un flash soudain occulta ses pensées sur l'attentat et ses réactions face au danger: le souvenir de la blonde chez le dentiste. Une longue poupée au corps superbe, une sirène remontée de profondeurs inconnues. *Si le ramage correspond à votre plumage...* Il la voyait en gros plan, l'étrange poupée, pouvait presque la toucher de la main, en sentir les parfums naturel et artificiel, l'un masquant presque l'autre. Puis autre chose de plus subtil et irritant, un effluve faisant dans l'indécent malpropre.

Désagréable sensation... Cette belle semblait le connaître, devait le connaître pour l'avoir fixé de la sorte. Quant à lui, ni d'Ève ni d'Adam. Jamais vue ni même entrevue. Il s'en souviendrait. À son humble avis, quelque chose ne tournait pas rond chez cette poupée. Le visage, beau au demeurant, avait un je ne sais quoi d'irritant, semblait étranger au corps de sirène sous le tailleur à cinq mille dollars.

Il secoua la tête pour renvoyer l'étrange créature dans l'oubli. Peut-

être un travesti, une fausse Angelina. Avec un corps pareil? Ou peut-être justement à cause du corps? Allez savoir. Le monde était truffé d'individus bizarres trotinant à l'envers dans leur caboché. Il soupira et haussa les épaules. C'est à ce moment qu'il aperçut la feuille de papier sous la porte.

La perception d'une menace l'envahit.

Il fixa la chose, mais pas plus de quelques secondes, juste le temps de peser le pour et le contre. Moins d'une minute, et il était habillé de pied en cap, battant tous ses records, même la fois où il s'était retrouvé par mégarde dans le lit d'une femme mariée dont le mari, contre toute attente, était rentré plus tôt et frappait à la porte car la femme infidèle avait mis la chaîne de sûreté.

Erreur de jeunesse. Depuis, pas de femmes mariées dans son lit. Il fallait tout de même faire preuve d'un certain esprit de corps, non?

Avait-il déjà été retracé par les autres malgré les précautions prises avant de se décider pour ce motel? Si c'était le cas, les événements à venir allaient s'avérer encore plus inquiétants pour sa survie.

Il s'avança vers la porte, glissa contre le mur, plia les genoux, écouta. Ni froissements ni respiration saccadée. Non plus le froid cliquetis d'une arme se préparant à tuer. Il fixa la feuille de papier pliée en deux. Juste une circulaire pour les produits maison? Il grimaça, tendit la main tout en restant à l'abri du mur. Une balle à travers le panneau et vous êtes cuit. Il ramassa le papier, se redressa. C'était bien une circulaire. Il la déplia. Un petit recul le colla dos à la paroi. Une autre feuille pliée à l'intérieur. Il regarda cette dernière avec méfiance, la déplia. Un juron silencieux s'étouffa sur ses lèvres mais empoisonna sa tête. Texte dactylographié, très gras, les fils de pute voulaient être certains qu'il ne loupe pas le message :

**«Veuillez vous mêler de vos affaires sinon la prochaine fois
vous n'aurez pas autant de chance!»**

C'était pas signé. Quel manque d'éducation!

Après l'essai raté d'écraouillage, au tour des menaces. Il glissa l'anonyme missive dans sa poche tout en songeant à l'inutilité de perdre son temps à la faire analyser. Peu probable que des empreintes s'y trouvent car il ne pensait pas avoir affaire à des amateurs. Pensif, il retourna s'asseoir sur le lit. Ça devenait chaud, brûlant même. Pour l'avoir retrouvé aussi vite, pros ou pas, il devait être piégé. Ou alors sa tire. Mais pourquoi l'avertir s'ils voulaient se débarrasser de lui? Ils auraient pu défoncer la porte et l'abattre sous la douche. Il se serait défendu, bien sûr, aurait fait quelques cartons...

Il secoua légèrement la tête. Sa vie allait se compliquer et il avait intérêt à faire gaffe. Point positif dans tout ça, ils l'avaient averti, donc aucun danger à craindre dans l'immédiat. Logique.

Il posa son arme sur le lit à portée de sa main, se déshabilla

complètement. Ensuite, nu comme un ver, il examina son slip avec la plus grande attention et le renfila vite fait, pas intéressé à devoir faire face à une possible attaque les fesses à l'air car sa logique pouvait s'avérer fausse. À la recherche d'un minuscule émetteur, une plaquette de quelques millimètres à peine pouvant se cacher n'importe où, il s'attaqua aussitôt aux autres vêtements. À l'hôpital, ces gens avaient pu avoir accès à toutes ses affaires car il s'était retrouvé nu sous la triste et minable chemise de nuit au vert pâle incertain. Beurk! Il trouvait cette façon des hôpitaux de vous dépouiller dans votre intimité tout à fait inacceptable.

Après de longues minutes de fouille minutieuse, de nouveau habillé, l'arme dans son étui, il regarda autour de lui. Il devait quitter cet endroit puis laisser derrière lui sa voiture et le mouchard. Soudain il frémit, baissa le regard vers son bras. Les salauds l'avaient piqué... Il se souvint des paroles de Gerry : *S'ils n'ont rien pris, ils ont peut-être laissé quelque chose...*

Il jura.

Ses recherches sur les jeunes disparus dérangeaient à coup sûr des gens importants. Ces crotales réfractaires à la lumière du jour avaient peur qu'il ne découvre leur pot aux roses plein de noirs secrets.

Il avait rencontré Ménie Sanders et Morton, ensuite la veuve joyeuse de la couille molle employé des Postes mort en service commandé au volant d'un poids lourd meurtrier. Le dit individu juste familial de sous-compactes et marathons télé. Et ensuite le dentiste sexagénaire. Ce dernier, trop à l'aise financièrement, avait des choses à cacher. Cela pouvait n'être qu'une coïncidence et n'avoir rien à voir avec la disparition d'Élaine Sanders. Pourtant Williams Trevis, le chauffard ivre, était censé être passé chez l'homme de l'art dentaire, s'être ensuite bourré la fraise puis volé ou pas le poids lourd utilisé comme arme pour décimer la famille de Marie Curcell. Ce même chauffeur couille molle, d'après Morton, l'avait auparavant contacté pour lui faire part de révélations à propos de la disparition de la jeune Sanders...

Une nouvelle grimace déforma ses traits.

Toutes ces péripéties, allez savoir pourquoi, le firent penser à des images vues à la TV où des jeunes et moins jeunes s'amusaient à faire des concours avec des dominos, formant des images avec les petites pièces mises debout. Ensuite, à la fin du travail gigantesque, car pour les plus complexes et modernes lilliputiennes murailles de Chine en dominos les constructeurs en herbe avaient utilisé plusieurs centaines de milliers de petites pièces et passé des centaines d'heures à les placer avec précision les unes derrière les autres, les font au final basculer, une pièce entraînant la suivante dans sa chute et ainsi de suite jusqu'à la dernière. Des centaines de milliers de pièces se retrouvant sur le

flanc. Et, surprise, l'ensemble affichant une image différente de celle du début. Le sourire argenté du fabricant de dominos? Hum! Des centaines d'heures de travail et une précision époustouflante. Avait-il en face de lui des artistes à dominos?

Morton, il le connaissait depuis des années. C'était quelqu'un de bien. Peu probable qu'il ait inventé toute cette histoire.

Sa famille écrabouillée et le chauffard responsable égorgé, la scientifique de haut vol disparaissait subito presto d'un coup de baguette magique sans laisser la moindre trace derrière elle.

Il hocha la tête. Il avait mis son nez dans un nid de méchantes vipères.

Les mots de Morton *«La jeune Sanders s'était, comme la chercheuse, évanouie sans laisser de traces.»* ouvraient dans son esprit la porte à une éventuelle relation entre les deux cas, éventuelle relation qu'il avait, en bon émule du grand Sherlock, déjà envisagée.

ANTOR Technologies... Il allait devoir fouiller dans cette direction. Mais avant tout retirer Fiona du circuit. Pas question de mettre en danger sa belle amie en lui laissant fourrer son petit nez dans ce nid de serpents. Il commença à composer le numéro de Fiona, s'arrêta, raccrocha. Une cabine publique serait plus indiquée. Quant à son cellulaire, introuvable, certainement perdu lors de l'attentat. Il avait exploré de long en large trottoir et rue avant de monter dans sa voiture mais n'avait rien trouvé. Quelqu'un avait dû mettre la main dessus. Demain il avertirait la compagnie de télécommunications de la disparition de l'appareil et ainsi contrer un possible petit mariolle s'amusant à téléphoner à travers le monde tout en lui refilant la facture. Qu'on essaie de le tuer, d'accord! Qu'on utilise son argent pour engraisser les gros gras avides postés derrière les télécommunications, non!

Un dernier regard autour de lui et il quitta la chambre. Le couloir. Il se dirigea vers la sortie de derrière, se faufila dans la ruelle. Pas question de leur faciliter la tâche en utilisant sa voiture certainement piégée. Bien que... Il s'arrêta, regarda son bras. Un mouchard dans son corps?

Une chance sur deux de revenir à l'incognito en abandonnant son véhicule? Il haussa les épaules. Que faire d'autre? Il rejoignit la rue et s'éloigna d'un pas rapide. Quelques centaines de mètres plus loin, une cabine téléphonique. Il regarda encore discrètement autour, s'inséra dans le minuscule abri en plexiglas, décrocha et composa le numéro de Fiona. À tout prix éloigner sa copine. Il s'occuperait lui-même des cas Moores et Midget. Une bien mauvaise idée que de mêler la jeune femme à l'enquête vu le manque d'éducation des fils de pute en face.

Ça sonnait occupé. Fiona en ligne? Une dizaine de secondes. Mettant son correspondant en attente, elle allait répondre. Non, rien.

Le téléphone décroché? Il composa le numéro du cellulaire. Rien là non plus. Il essaierait plus tard. Préoccupé, sinon inquiet, il composa le numéro de Fréjus. Le chauffeur, malgré l'heure tardive, répondit aussitôt.

4 heures du matin.

Une courte rue éclairée chichement par de vieux réverbères dans un quartier tranquille ne payant pas de mine. Trois blocs à appartements et cinq maisons unifamiliales. À l'intérieur du premier bloc, au quatrième étage, Dédé Brault s'affairait à percer le code d'accès de la compagnie Barrage International.

Une grande pièce, une mini cuisine avec comptoir et chaises hautes, deux chambres à coucher. Un matelas était posé directement sur le plancher de la première chambre. Un sac de couchage en lieu et place de draps et couvertures donnait à l'endroit un air de résidence très provisoire. Dédé se trouvait dans la deuxième chambre, plus grande, mais tellement encombrée qu'elle en paraissait exiguë. Deux grandes tables supportant trois ordinateurs, deux moniteurs et une kyrielle d'autres périphériques. Des câbles reliant les appareils entre eux encombraient la table et le plancher sous celle-ci. Puis pêle-mêle des boîtes, livres et gadgets électroniques un peu partout. Seul espace libre, le plancher faisant face aux claviers.

Assis dans un fauteuil de bureau sur roulettes caoutchoutées, ergonomique et très confortable, seul meuble ayant une certaine valeur dans l'appartement si on faisait abstraction de tout l'appareillage électronique, Dédé passait d'un clavier à l'autre et d'un écran à l'autre en piétinant trl un dératé.

Petit et grassouillet, le visage poupin entouré de cheveux longs et noirs lui tombant sur les épaules, il semblait près d'exploser. Il s'arrêta soudain de piétiner, s'immobilisa devant le deuxième écran, ses petites mains dodues et fines suspendues au dessus du clavier tel un pianiste virtuose en attente de réattaquer un passage *furioso con sentimento*.

– Merde alors! Et merde encore!

La voix était aiguë, à la limite de la panique, les yeux exorbités. Il avait par le passé fouillé dans des milliers d'ordinateurs, mais là, il était tombé sur un os, le pire qu'il lui ait été donné de déterrer dans sa carrière de pirate informatique.

Ce qu'il voyait, car petit génie il avait fini par percer le code du système ultra sophistiqué et pénétré le site privé, était du genre incroyable.

Il lui avait fallu pas mal plus de temps que d'habitude pour atteindre son but, avait dû déployer toutes les ficelles les plus tordues du métier car les salauds en face devaient employer des informaticiens de haut niveau drôlement futés. Mais, mauvais point pour lui, il avait mis beaucoup trop de temps. Il avait sué à la tâche, c'était le cas de le

dire.

Il avait pris les précautions habituelles avant de commencer. Par après, se rendant compte de faire face à des extraterrestres, il avait interrompu la liaison et avait rajouté des leurres, renforcé son incognito au maximum, ne voulant laisser aucune chance à ceux d'en face de le retracer.

Il secoua la tête. Ça n'augurait rien de bon. C'était un panier de crabes sinon de reptiles venimeux à l'autre bout. Le mieux était de ne pas traîner dans le coin. Ces gens avaient les gros moyens, utilisaient des techniques ultras sophistiquées, étaient des kilomètres en avance sur les standards de sécurité utilisés par les autres grosses compagnies. Et il se demanda, malgré son génie et le temps transpiré à chercher, comment il avait fait pour passer au travers. C'était là toute une victoire. Une victoire à la Pyrrhus? Il hocha la tête, incrédule. Il avait dû avoir de la chance.

Oui, un coup de chance.

L'impression d'une corde attachée à son cou le tirant vers le fond du trou le pressa de tout couper sur le champ. La main se tendit, le mouvement se figea, le corps se durcit, le cerveau frémit récalcitrant à l'action. Avoir travaillé tout ce temps, percé ce sésame extraterrestre, et tout cela pour rien? Réussi ce tour de force et rentrer ensuite tel un minable dans l'anonymat sans pouvoir profiter du résultat?

– Merde non, ça alors! Tu vas me faire chier longtemps avec ces peurs de petite couille molle? se murmura-t-il en grinçant des dents.

Rompant son immobilité, celle-ci n'avait pas duré plus de deux ou trois secondes, il s'activa tel un bourdon autour de la fleur, se saisit d'une clé USB vierge, la connecta. Ses mains volèrent sur le clavier. Il observa la progression de l'enregistrement tout en tapant nerveusement du doigt à côté de la souris, prêt à couper la connexion dès le message de fin d'enregistrement. Complet. Il coupa tout. Il avait assez de matière pour Fiona ou le FBI, plutôt le FBI, car il ne voyait pas ce que Fiona pourrait faire des données en question, la science-fiction et l'horreur n'étant pas son style. Il débrancha la ligne accès rapide en l'arrachant carrément du mur pour faire bonne mesure. Puis resta quelques secondes à regarder l'écran vide tout en lâchant un autre juron.

Il se passa la main sur le front. Il était en sueur et avait la trouille. Après coup, et vu la complexité du système de sécurité concocté par les extraterrestres à l'autre bout du fil pour mettre leur site hors d'atteinte de tout fouineur, il se mettait à douter de plus en plus de l'efficacité des barrières érigées entre lui et ces gens par les logiciels de sa conception. Qu'aurait-il pu faire de plus? Rien. Il était allé au bout de ses connaissances, de son génie. Et trop tard pour changer quoi que ce soit.

Secouant la tête, il mit un disque vierge dans le graveur et fit une copie. Celle-ci terminée, il retira le disque, le remplaça par un autre et lança une seconde copie, inséra le premier dans une enveloppe, écrivit une adresse dessus, y colla un timbre, griffonna quelques mots sur l'intérieur du rabat et colla. Cela fait, il jeta un coup d'œil autour de lui et lâcha une autre juron teinté d'un nuage de panique.

Il allait devoir décamper. Et vite fait avec ça, plus vite qu'il ne l'avait jamais fait auparavant car ces gens pouvaient s'avérer dangereux.

Sortant de sa presque immobilité de quelques fractions de seconde, il s'anima, reprit la clé USB, sortit l'autre disque, l'inséra dans un protecteur et le glissa dans la poche à cet effet cousue à l'intérieur de sa chemise.

Il débrancha et ôta le disque dur en quelques secondes, le glissa dans sa serviette, prit le portable, accrocha son blouson au passage, dans une poche doublure du vêtement se trouvaient argent et papiers, lança un dernier coup d'œil autour de lui.

Pensant avoir le plus important, il se dirigea vers la porte, éteignit tout, sortit, ferma à clé derrière lui et dévala les escaliers. Le loyer était payé, chèques postdatés pour la durée du bail. Quant au matériel, si ces gens ne l'avaient pas repéré, il pourrait le faire récupérer plus tard.

Dehors, il lança un coup d'œil à droite et à gauche. Personne. Il se glissa vers les stationnements en direction de sa Toyota Corolla. Dix secondes plus tard, il filait en direction SW Spokane avec l'intention de rejoindre la 5 et filer plein nord.

Alors qu'il tournait à droite, des phares apparurent à l'autre bout de la rue. Un véhicule s'arrêta devant la bâtisse à appartements, une autre continua sa route en direction du carrefour.

Dédé Brault s'arrêta près d'un centre d'achat pour appeler Fiona d'une cabine et lui donner rendez-vous.

– Fiona? C'est Dédé. Nous avons mis le nez dans quelque chose de gros. Barrage International n'est pas ce qu'elle paraît être. Elle est beaucoup plus mais dans le mauvais sens. Ce sont des criminels de la pire espèce, de véritables monstres d'apocalypse...

Réveillée en sursaut, Fiona flotta quelques fractions de secondes entre rêve et cauchemar. Puis le ton de la voix de son ami la réveilla complètement. Dédé semblait inquiet, affolé sinon terrifié. C'était pas son genre de trop s'en faire pourtant.

– T'as trouvé quoi?

– Pas au téléphone. J'ai enregistré ce que j'ai pu. À dix heures devant le bar où nous sommes rencontrés la première fois. Tu vois où je veux dire? Pas de nom! Pas d'adresse! Oui, non?

– Oui. Je vois!

– Bon. À dix heures. Une question : avais tu essayé de visiter leur site?

– Oui, leur site officiel.

– Ces crapules sont à même de connaître l'adresse de tous leurs visiteurs tellement leur système est sophistiqué. Puis sont certainement à même d'accéder à tous les dossiers gouvernementaux et retracer n'importe quel individu visé. Fais gaffe à ne pas être suivie. Il se peut qu'ils connaissent déjà tout de toi. Et de moi.

– Tu t'es fait repérer?

– Suis pas sûr. J'avais pris les précautions habituelles puis j'ai renforcé. Pas certain pourtant que cela ait été suffisant. J'ai coupé au plus vite quand j'ai vu le diable en face. Pour faire ce qu'ils font, ces gens doivent avoir une avance technologique considérable puis nos précautions habituelles pour éviter d'être repérés représenter juste des jeux d'enfant pour eux. Alors je me taille dans la nature. Vaut mieux trop de précautions que pas assez. Fais gaffe, tu pourrais être en danger aussi.

Ce matin, 10 heures. Et si tu peux me refiler un peu de liquide, ça aidera. Il faut que je me fasse oublier un moment. Salut!

Sorti de la cabine publique, Dédé se dirigea vers une boîte aux lettres, y fit glisser l'enveloppe contenant la disquette, repartit en courant vers sa Toyota, démarra et fila vers la 5 et le nord.

Six heures du matin. Un studio de photographie du centre-ville.

– Non! Pas comme ça. Dans l'autre sens. Tourne un peu plus le cou, la nuque vers l'arrière. Les bras aussi vers l'arrière. Là! Oui. Maintenant redresse un peu la tête vers la droite. C'est bien. Ne bouge plus!

Le photographe prit plusieurs clichés. Satisfait, il fit signe à son assistant de défaire les liens qui maintenaient les poignets de la jeune femme derrière son dos et à celle-ci que la session photo était terminée. Cela fait, il se dirigea vers son laboratoire, s'assit devant son puissant Mac, transféra les photos prises, ouvrit Photoshop et visualisa les photos de la jeune femme en les comparant à la photo déjà scannée et modifiée d'un visage grimaçant de colère. Il fit son choix et se mit au travail. Une heure plus tard, il tendit le disque à son assistant. Celui-ci le prit, quitta le labo.

L'assistant était de retour une heure plus tard avec un grand tube de carton et le disque. Il les déposa sur le bureau et quitta le studio.

Le photographe prit le tube, en sortit la photo grandeur nature et alla fixer cette dernière sur le mur du fond, plaça ses spots d'éclairage, régla l'intensité des lumières. Satisfait du coup d'œil, il avança son appareil 4x5, le mit en position à la distance voulue, fit la mise au point, la tête recouverte du drap noir. Pas satisfait de l'éclairage, il se dégagea, alla déplacer une des lampes, en ajouta une autre, mais cette fois en lumière réfléchie par un réflecteur parapluie, adoucit l'éclat d'une troisième par l'interposition d'un filtre semi transparent et retourna se cacher sous le drap opaque lui permettant de bien observer l'image inversée réfléchie sur le verre dépoli de son châssis 4x5. Une jeune femme, les mains liées derrière le dos, le visage grimaçant de colère et de dépit, sur un fond de ruelle sordide.

Sortant de sous le drap qu'il replia et laissa sur le dessus du soufflet, il se saisit d'un support pour films instantanés et le fixa derrière le verre dépoli. Il prit un film style Polaroid et le glissa dans le support. Puis, muni de son posemètre, il vérifia l'intensité de la lumière directe. Alla ensuite se poster devant la photo de la jeune femme et fit une prise de lumière indirecte. Régla le posemètre en conséquence, décida des valeurs d'exposition, s'approcha de son appareil de prise de vue pour régler l'obturateur de l'objectif Rodenstock. Il dégagea ensuite le protecteur du film pour que la partie émulsion soit en position, arma l'objectif, déclencha, repoussa le protecteur sur le film exposé puis sortit le tout du châssis d'un coup sec, écrasant ce faisant la capsule de produits chimiques sur le papier

photo.

Surveillant le déplacement de l'aiguille des secondes sur sa montre, il saisit d'une main la partie négatif et de l'autre la partie photo. L'aiguille des secondes ayant grignoté le temps alloué au révélateur, il sépara les deux parties d'un geste précis. Quelques secondes, et l'image de la jeune femme du mur se matérialisa lentement sur la partie papier. Le photographe hocha la tête. Temps d'exposition insuffisant. Il aurait été plus simple d'utiliser une caméra numérique mais le client avait insisté pour que soit utilisé un film à développement instantané. Il haussa les épaules. Le client lui permettait de doubler et même tripler ses honoraires habituels.

Il déposa la photo sur sa table de travail et retourna vers son appareil de prises de vue, modifia son réglage, introduisit un autre film, arma, dégagea le protecteur, déclencha avec la nouvelle durée d'exposition. Il repoussa le protecteur, regarda sa montre, sortit le film du châssis d'un coup sec et se dirigea vers la table. Regarda de nouveau sa montre, attendit le temps voulu, sépara les deux parties et posa la photo instantanée à côté de l'autre tout en jetant le côté négatif dans la poubelle. Il observa l'image se renforcer dans ses tons et se stabiliser, le révélateur ayant complètement réagi. Satisfait du résultat, il hocha lentement la tête. Se saisissant de la première photo prise, il la déchira en petits morceaux. Se dirigea ensuite vers le mur, arracha la photo géante, la déchira à son tour en menus morceaux et jeta le tout dans le sac poubelle.

Saisissant la photo réussie, il la glissa dans une enveloppe sortie d'une boîte neuve, la cacheta, la mit dans une autre enveloppe plus grande, autocollante, détacha le ruban protecteur et ferma en écrasant le rabat de sa main gantée. Un courrier attendait à l'extérieur du studio. Ce dernier ouvrit son sac sans proférer le moindre mot. Le photographe y glissa l'enveloppe. Le courrier s'en alla.

Dans le studio, le photographe ramassa le sac poubelle, y jeta le disque et se dirigea vers le sous-sol. L'incinérateur. Il ouvrit la porte et y fit disparaître le sac et ses gants. Rejoignit ensuite son bureau. Là, il effaça toute trace de la photo sur le disque dur à l'aide d'un logiciel professionnel de nettoyage légèrement modifié par un ami informaticien, sans oublier la mémoire de son appareil numérique, puis quitta le studio.

*

Bordel! jura Fiona pour la énième fois. Que pouvait bien avoir trouvé Dédé pour en être aussi paniqué? Le petit mariolle était plutôt doué dans son domaine, et s'il disait avoir pris des précautions... Mais ça pourrait ne pas s'avérer suffisant avec ces gens-là, des gens qui se devaient de posséder une avance technologique considérable pour

faire ce qu'ils faisaient... Ils faisaient quoi? Elle aurait la réponse dans quelques heures. Le petit génie était plutôt bien placé pour se rendre compte si le contenu d'un site était dans la norme ou pas. Pas mal de secrets ne lui appartenant pas devaient avoir trouvé refuge dans les petites cases de son cerveau compartimenté à l'image d'une bibliothèque super approvisionnée, mijotant lentement mais inexorablement une méchante petite bombe qui finirait par exploser un jour ou l'autre.

Dédé avait parlé d'un domaine de pointe, d'une science extraterrestre... Ça devait alors aller bien au au-delà des normes actuelles. Dans quoi s'étaient-ils fourrés?

Elle avait fait la demande sans aucun scrupule ni hésitation. Quel danger à essayer de connaître des petits secrets d'une telle compagnie? Il ne s'agissait pas de FBI, CIA, NASA, NSA ou quelque chose de similaire avec des tontons macoute à l'arrière! Juste une compagnie de services pour retraités. Riches retraités, d'accord! Mais quoi? Que pouvaient-ils avoir à cacher de si important? Avec comme précisé une avance technologique considérable? Un peu gros, tout de même.

Indécrottable, Dédé était du genre à inventer des farces machiavéliques pour le plaisir de faire cavalier les autres. Elle secoua la tête. Ce devait être ça: une farce. Ce genre de jeu était pas mal à la mode ces derniers temps. Et elle avait marché à fond. Un peu rasséréné par cette idée, mais pas totalement convaincue, elle se rassit sur le lit, jura dans sa tentative de rejeter la peur. Ou Dédé était véritablement en danger, ou le petit futé aurait pu faire un remarquable comédien apte à faire exploser les recettes d'un théâtre sur Broadway.

– Mon Dieu, faites qu'il soit un comédien extraordinaire. Je lui pardonnerai de m'avoir fait peur. Mais quel plaisir à lui frotter les oreilles!

Sautée en bas du lit et fait les cents pas sans arrêt, elle n'avait fait qu'angoisser depuis l'appel. La douche fraîche lui avait fait du bien, lui avait remis les idées presque en place, la faisant se sentir moins fébrile. Le petit-déjeuner acheva de la convaincre. Il s'agissait d'une farce. Dédé la faisait marcher. Une maison de retraite, des gentils petits vieux se courant après... Oui. Mais des petits vieux riches bourrés de vitamines! Et là où il y a trop de pognon...

Peu à peu l'inquiétude regagnait du terrain. Elle tenta de la museler en se disant que Dédé était un pro plus pro que bien des informaticiens au service de grosses compagnies, savait ce qu'il faisait et avait dû prendre toutes les précautions nécessaires afin de ne pas être retracé. Mais les mots du petit génie aux cheveux de fille tambourinaient sournoisement à la porte de sa conscience:

«Tu t'es fait repérer?»

– Suis pas sûr. J'avais pris les précautions habituelles puis j'ai renforcé. Pourtant pas certain que ça ait été suffisant. J'ai coupé au plus vite quand j'ai vu la face du diable. Pour faire ce qu'ils font, ces gens doivent avoir une avance technologique considérable et nos précautions habituelles pour éviter d'être repérés s'avèrent juste des jeux d'enfant pour eux.»

Jeux d'enfants... La face du diable... Un peu comédie, non?

Dédé était un véritable enfant attardé. Génial mais attardé. Mon Dieu, faites que le petit salaud joue vraiment la comédie. Une farce à faire galoper les naïves de mon espèce. Déjà une fois, acoquiné avec Gerry, il l'avait menée en bateau. Et par après Gerry lui en avait raconté d'autres.

Tout en s'habillant pour sortir, elle continua de ressasser les paroles de son ami. Un accent de sincérité pareil pouvait-il être imité? Elle en doutait. Dédé était inquiet, sinon paniqué.

Elle s'en voulait de l'avoir mêlé à cette histoire, de lui faire courir un quelconque danger. D'accord, c'était là un acte illicite! Mais Dédé était hacker et gagnait sa vie en mettant son nez dans les affaires des autres, en acceptait les risques. N'empêche... À l'avenir, bien que les détails croustillants fassent plutôt partie des informations privées, elle se contenterait d'informations publiques à la portée de tous. Ouais... Elle ne faisait pourtant de mal à personne en les utilisant, ces détails croustillants, puisqu'elle écrivait des histoires de fiction où noms et situations étaient inventés de toutes pièces, même si elle puisait dans des faits réels se rapportant à certains individus ou sociétés.

Elle passa à côté de la petite sculpture et caressa distraitement la tête de l'indienne Apache. Dédé aurait voulu du liquide, mais deux cents dollars seulement dans son porte-monnaie. Elle allait s'arrêter à un guichet automatique et tirer le maximum permis. Prête à sortir, son sac à la main, elle se dirigea vers la porte. Ses clés se trouvaient sur le petit guéridon en dessous du système d'alarme. Elle composa le code, ramassa ses clés et sortit.

À peine derrière la porte, le téléphone fit entendre sa sonnerie. Avait-elle le temps d'ouvrir, entrer, débrancher et répondre? Non. Elle attendit. La sonnerie s'arrêta. Le répondeur devait être en marche mais impossible d'entendre quoi que ce soit. Elle ouvrit, neutralisa le système d'alarme et se dirigea vers le répondeur. Dédé? Voulait-il annuler le rendez-vous ou en changer? Mais pourquoi ne pas l'avoir appelée sur son cellulaire? Elle appuya sur la touche message et sursauta. La voix était rauque, déchirée de souffrance. Malgré le ton étouffé, elle reconnut aussitôt son amie Mona.

«Fiona... J'ai besoin de toi. J'ai besoin que tu m'aides. C'est urgent. Rappelle-moi le plus vite possible.»

Elle voulut la rappeler tout de suite mais la ligne de Mona sonnait occupé. Elle remit le système d'alarme en fonction et sortit, comptant

rappeler son amie de la voiture.

Dédé avait des ennuis. Mona avait des ennuis. Elle refit le numéro de son amie. Toujours occupé. Si ça se trouvait, Mona avait dû laisser tomber le téléphone sur le divan ou le tapis en oubliant de le fermer.

Un gémissement lui échappa et le laissa tel un nœud gordien tronçonné à moitié. Il souleva les paupières et les rabattit aussitôt, serra les dents. Quelques fractions de seconde entre douleur et étonnement, et il rouvrit les yeux, pour de bon cette fois, poussé par un avertissement on ne peut plus intrigant: environnement étranger!

Son regard morose et un tantinet inquiet glissa sur les murs peints en blanc et sur les meubles en rotin. Pendant un moment, il oublia sa douleur, fut sur le qui-vive face à l'inconnu. Mais sournoisement, avec lenteur, sa mémoire s'ouvrit par petits à-coups, minuscules moules s'ouvrant une à une sous l'effet de la chaleur dans la casserole d'eau chaude. Fréjus, la fuite, la poursuite, l'attaque, la fuite de nouveau, l'embuscade...

Sur la table de chevet, la photo d'une beauté noire aux formes plantureuses. Coincée dans le coin supérieur droit, la photo de Fréjus. À côté, le réveil éjectant de son tictac les poussières de temps. 10 heures. Du matin puisque la lumière entrait à flots par la fenêtre. Ils s'en étaient tirés et Fréjus l'avait ramené chez lui, ou chez sa belle.

Le sang battait durement à ses tempes. La douleur remonta aux avant-postes. Sa veste était sur la chaise, les cachets dans la poche. Il se redressa. Sur une autre chaise, juste à côté, des vêtements propres ressemblant étrangement aux siens. Il grimaça, posa les pieds par terre. Le gentil affreux avait de ces prévenances... Au bout d'un moment, il se leva, s'approcha de la chaise et sa veste en piteux état, fouilla dans la poche, trouva l'analgésique. Il avala deux comprimés, se rendit à la salle de bains et but à même le robinet. Peu à peu les parties de son corps se remirent en place, se ressoudant les unes aux autres tandis que les élancements de douleur dans sa hanche, sa tête et un peu partout à travers son corps s'éclipsaient en partie derrière un rideau de brume. Au bout d'un certain temps, il fut presque entier. Juste une impression pourtant car l'image devant lui dans le miroir faisait plutôt état d'un tas de déchets.

Il porta la main à sa tête bandée, tata délicatement l'endroit de la blessure. Pas trop sensible. Le projectile avait dû juste l'effleurer. Perdu dans ses pensées, il se dirigea vers la chambre en traînant les pieds, s'approcha du lit, s'assit, attendit un moment, se releva, avança vers la fenêtre, s'immobilisa devant avec cette récurrente impression de déjà-vu suintant par les innombrables portes closes défiant son esprit. Une légère grimace déforma son visage. Devant lui, l'arrière de la maison avec quelques arbustes, un potager au fond. Ensuite la

palissade séparant du voisin arrière.

Il leva les yeux vers le ciel. Du bleu ajouré de petits nuages semés à la va vite. Il les fixa un moment, tentant de deviner la direction de fuite des étendues de coton effiloché. Mais tout semblait immobile. Il leva son poignet pour vérifier l'heure. Brisée, la montre, plus bonne à rien, les aiguilles immobilisées sur 1h33 du matin. Il la défit et la déposa sur le rebord. Il n'aimait pas porter de montre, bracelets ou autres breloques, encore moins s'ils étaient brisés. Puis reprit la montre dans sa main, regarda le verre brisé et l'aiguille des minutes tordue. Un sourire grimace s'esquissa sur ses lèvres. S'il fallait en croire tous les écrivains du siècle dernier et rédacteurs du spécial police, il avait là l'heure du crime,

Lentement, de peur de lui faire mal, il reposa la montre bracelet, se détourna de la fenêtre et revint près du lit. Le plus urgent, quitter cet endroit, s'occuper de trouver Fiona et la mettre à l'abri de tous les fils de pute courant après lui pour avoir accepté les cent mille dollars et le contrat coupe-gorge venant avec.

Encore un rien titubant, il fit le tour du logement. Personne. Un message sur la table de la cuisine. *«Faut que j'y aille, monsieur Malta. La Ford Mustang rouge m'appartient. Tu peux t'en servir. Les clés sont dans la poche de ta veste. À bientôt.»*

Parti pour le boulot?

Il prit une douche, se rasa, le grand noir avait sorti à son intention les outils nécessaires, enleva le bandage entourant sa tête. Pas trop grave, juste une grosse éraflure. Un centimètre de plus, et sa caboche éclatait en melon trop mûr. Baraka. Le choc avait dû être violent. Mais les souvenirs des événements de la nuit faisaient dans le brumeux. Il tapota délicatement la blessure avec un papier mouchoir puis recouvrit le bobo d'un pansement autocollant. Satisfait de son apparence, il se dirigea vers la chaise et ses vêtements. Muni de ses clés, l'ami Fréjus s'était rendu au condo et lui avait rapporté le nécessaire pour le rendre plus présentable. L'affreux gentil chauffeur de taxi, déjà reparti au boulot, n'avait pas dû fermer l'œil de la nuit. Pel eut une pensée reconnaissante, s'habilla et quitta le logement. La Ford Mustang attendait le long du trottoir à une dizaine de mètres de la petite propriété.

Fréjus devait être un bon mécanicien car le moteur démarra au quart de tour. Quelque chose pourtant n'allait pas avec sa vision encore brouillée des événements de la nuit. Il se trémoussa sur son siège, mal à l'aise. Sa mémoire jouait à cache-cache et ne réanimait que des bribes à la fois, faisant durer le suspense. Qui donc avait dit que la mémoire n'est pas un appareil photo restituant l'image enregistrée mais une romancière récréant les événements de toutes pièces, à sa façon, y ajoutant des fioritures? Mais sa romancière, là,

tournait en rond, avançait à cloche-pied, lâchait des bribes de pets, se foutant de lui et de son inquiétude. Car il était soudain inquiet, là. C'était pas clair, pas clair du tout.

Quand la balle l'avait frappé, une gigantesque baffe, l'impression de se faire arracher la tête, son cou violemment tordu par le choc. Chutant ensuite au ralenti, il avait vu Fréjus, à quelques pas sur sa droite, tressauter, une balle dans l'épaule. Puis tressauter encore, écartant les bras. Cette fois la balle avait atteint le gentil affreux en pleine poitrine. À partir de là, plus rien, il avait dû embrasser le sol, dans les vapes. Fréjus, à moins d'être indestructible, n'avait pu le ramener au logement avec ses deux balles dans le corps, le soigner puis aller lui chercher des vêtements propres. Qui alors? Fréjus était mort ou gravement blessé. Quelqu'un avait dû les aider. Mais si Fréjus était mort...

Il remit le levier de vitesse au neutre, arrêta le moteur. Alors là... Putain de banderole, putain de saloperie. De nouveau les lettres flottaient dans le ciel, de nouveau le putain de mot s'affichait dans son esprit: *Équilibre*. S'il était vivant, c'est que d'autres étaient morts à sa place. Qui, cette fois? Fréjus?

Chassant La Faucheuse de son esprit, il décrocha le téléphone de la Mustang, composa le numéro donné par Fréjus. «*Pas de service au numéro que vous avez composé.*» Il réessaya de nouveau, se disant qu'il avait pu faire une erreur la première fois. La laconique réponse se fit de nouveau entendre. Pourtant la compagnie de taxi, la Graystop, existait bel et bien.

Il démarra, s'éloigna du trottoir, se dirigea vers le bout de la rue, tourna à droite. Il devait trouver une cabine téléphonique avec un bottin. En vit une quelques minutes plus tard près d'un banc, se stationna, descendit et entra dans le mince réduit, ouvrit le bottin, chercha la compagnie de taxi, la trouva. Il composa le numéro, questionna la téléphoniste sur un chauffeur nommé Fréjus. Oui. Il existait bel et bien mais n'était pas disponible. Antonio avait eu un accident et se trouvait à l'hôpital. Donc Fréjus était encore vivant et à l'hôpital. Bonne nouvelle. Pourtant tout ne collait pas avec tout, à commencer par le prénom. Qui l'avait reconduit chez Fréjus et soigné? Il demanda, certain que les téléphonistes du central connaissaient tous les chauffeurs :

– Pouvez-vous me dire à quoi il ressemble, ce Fréjus?

– Grand, costaud, blond et gentil. Un bon chauffeur. Il s'est fait emboutir par une camionnette. Il a un bras cassé et d'autres blessures mineures...

Pel remercia.

Grand et costaud, ça collait. Mais blond et gentil? Alors là un problème se posait, et de taille! Fréjus n'était pas Fréjus. C'était qui?

Deux camps devant lui, ceux intéressés à le rétamé aussi sec et ceux voulant le garder vivant. La veille ceux d'en face voulaient sa mort, sûr et certain. Puis les copains de Fréjus l'avaient tiré du pétrin et soigné. Pendant la nuit, ces mêmes copains s'étaient rendus chez lui et ramené des vêtements pour remplacer les siens déchirés et ensanglantés. Au matin, au nom de Fréjus, ils mettaient la Mustang à sa disposition.

Il appela le cellulaire de Fiona: Ça sonnait. La boîte vocale. Il jura de dépit, laissa un message: *«Fiona, urgent! Tu laisses tomber Moores et Midgett, puis tu quittes la ville. Tu es en danger!»*

Il ne ferait pas long feu en continuant sur cette lancée. Déjà chez-lui il s'était fait avoir par le *gazoman*. Puis serait mort et enterré si ceux d'en face l'avaient voulu. Grand détective? Minable, oui! Il ferait bien de se recycler dans les filatures pour femmes trompées et maris cocus.

Sans son ange gardien et cette fichue loi de l'équilibre, il aurait cette fois passé l'arme à gauche, achevé de deux balles dans le cœur par ceux décidés à le voir mort et enterré. Il hocha la tête. Deux camps rivaux semblaient se disputer sa vie... ou sa mort. Le putain de contrat l'avait parachuté au milieu d'une bataille de forcenés. Sachant ses coffres vides, d'après son ami Adam les bibittes en avaient même dévoré le fond, il avait accepté le défi, gorgé de reconnaissance envers son mystérieux client lui tendant la main en pleine disette.

Fiona approchait du bar *le Séminaire*, endroit où elle avait fait la connaissance de Dédé des mois auparavant. Ce soir-là elle était de sortie avec Jonathan Virthe. Gerry, profitant de l'absence momentanée de Jonathan, s'était approché pour lui présenter son ami. Dédé avait alors montré Jonathan du doigt, ce dernier patientait pour ses consommations au bar, et secoué négativement la tête. Pas d'autre moyen de communiquer dans le bruit assourdissant, tout en articulant *bas bon* avec ses lèvres. Surprise et étonnée de cette entrée en matière un peu culottée, elle l'avait regardé un moment, indécise sur la façon de remettre le drôle de petit bonhomme à sa place, avait ensuite questionné Gerry du regard. Ce dernier avait souri et acquiescé. Faisant signe à Fiona de le suivre, il l'avait entraînée à l'arrière de la salle, endroit plus silencieux, et lui avait rapporté les découvertes de Dédé sur Jonathan, preuves à l'appui.

Gerry se portant garant de la véracité des faits, elle avait largué le beau Jonathan séance tenante. Une bonne chose de faite. Les jours suivants avaient donné raison à Dédé.

Dix heures. Le coin était désert. Il s'agissait d'un vieux quartier rasé en vue de la construction de condos d'un côté et bâtisses commerciales de l'autre. Quelques mois plus tôt, les derniers habitants

relogés ailleurs, les démolisseurs avaient fait place nette. Puis la grève était intervenue, stoppant les travaux. Juste restait la bâtisse du bar avec son cachet très 1900, entourée de débuts de fondations, machinerie et matériaux.

Personne dans les parages car trop tôt encore pour la fidèle clientèle du Séminaire. Cela avait certainement motivé Dédé dans le choix de cet endroit obligatoirement désert à cette heure matinale, un endroit idéal pour un rendez-vous discret. Elle tourna sur sa droite. Un sursaut. Devant l'entrée du bar, la bâtisse se situait encore à une cinquantaine de mètres, un individu accroupi à côté d'un corps allongé sur le sol. Un froid l'envahit aussitôt. Dédé? Un accident? Elle arrêta à une dizaine de mètres, descendit, s'approcha. C'était bien son ami par terre, inconscient sinon mort. Elle retint avec peine un cri d'horreur. L'individu accroupi avait levé la tête.

– Que s'est-il passé? Il est mort? demanda Fiona. Elle voulut s'élancer vers Dédé mais se retint, méfiante. L'individu affichait un visage amène arborant une certaine tristesse de circonstance, mais le regard était dur, perçant. Elle se sentit mise à nu.

– Il est mort? questionna-t-elle de nouveau.

– Hélas, oui. Il ne respire plus. Vous le connaissez? demanda l'individu d'une voix douce.

La méfiance en Fiona s'intensifia. Elle secoua lentement la tête.

– Non. Je passais. Je vous ai vus. Je voulais aider.

– J'ai appelé la police. Ils ne devraient pas tarder.

– C'est un accident?

– Non, pas un accident. J'étais venu déposer un paquet dans la boîte du Séminaire, déclara-t-il en montrant la bâtisse de la main. En voulant retourner à ma voiture, je l'ai vu. Ce monsieur s'en venait tranquillement à pied. Le véhicule est apparu au bout de la rue, puis a accéléré. Ce monsieur, il montra le corps de Dédé par terre, s'est retourné en entendant le bruit du moteur. On aurait dit qu'il avait peur. Il a voulu fuir mais le chauffard a été plus rapide, le suivant sur le trottoir et le percutant de plein fouet. Il m'aurait même écrasé à mon tour si je n'avais fait un bond en arrière. Non. Pas un accident, c'est sûr! Je n'ai pas pu relever son numéro de plaque. Le temps que je me redresse, et il était déjà trop loin. De toute façon ça n'aurait servi à rien. Certainement une voiture volée.

Fiona regarda Dédé puis l'individu, réprima un sursaut. Sous le tissu de la poche droite de la veste de l'inconnu, une forme plate carrée. Le disque? Qui était cet homme? Certainement pas un simple badaud. Et pas de sirène de police ni d'ambulance au loin. S'il avait vraiment appelé les flics, les sirènes se feraient déjà entendre. Elle était alors aussi en danger et devait foutre le camp! Elle opéra un demi-tour et sprinta vers sa voiture.

Quelques heures à peine et les salauds avaient eu le temps de retracer Dédé et le tuer. Sa peur d'avoir été découvert était réelle et son ami ne jouait pas la comédie. Elle regarda par-dessus son épaule. L'individu s'était redressé, l'avait suivie du regard.

La Miata disparue, l'individu, oubliant le corps sur le bord du trottoir, se dirigea tranquillement vers sa voiture, jeta un coup d'œil à l'avant. Satisfait de son inspection, il ouvrit la portière, se mit au volant et s'éloigna.

Quelques minutes plus tard, arrivé près d'un parc, il arrêta son véhicule dans un stationnement, sortit, fit le tour de la voiture et monta côté passager. Avec une clé de son trousseau, il ouvrit la boîte à gants. Le couvercle se rabattit, découvrant clavier et ordinateur.

Allumé automatiquement par le déclenchement de l'ouverture, déjà le système d'exploitation se chargeait. L'individu lança un logiciel de recherche puis entra un code, tapa sur le clavier le numéro de plaque de la Miata. À peine quelques secondes et des informations s'affichèrent sur l'écran.

- *Fiona Tarelli...*
- *Adresse...*
- *Téléphone...*
- *Cellulaire...*
- *Numéros composés dernièrement...*
- *Possibles relations...*
- *Employeur...*

Hochant la tête, il entra la commande «*Contrôle immédiat*», attendit un moment, referma la boîte à gants, sortit du véhicule, alla reprendre sa place au volant et s'éloigna.

Sur son écran intérieur, le visage de son ex s'afficha, arrogant, vindicatif.

– Va chier, salope!

Chassant l'exécrable vision d'un mouvement de tête rageur, il revint à ses pensées, remontant ses souvenirs.

Il avait fui le motel, tenté de joindre Fiona et fait appel à Fréjus. Ce dernier avait appliqué. Et, dès qu'il avait pris place dans le taxi, des ennemis s'étaient profilés à l'arrière et la chasse avait commencé. Lentement mais sûrement, ils avaient été rabattus vers un vieux quartier mal famé et acculés. Malgré leur résistance acharnée, Fréjus était armé comme souvent les chauffeurs de taxi, il avait été atteint et Fréjus aussi. Que s'était-il passé ensuite? Déjà deux vies de perdues, comme dans les jeux vidéo. Combien en avait-il encore de rechange? Zéro! C'était la seule qui tenait debout et il avait intérêt à y faire gaffe! C'était pas un jeu, son affaire, plutôt un truc mortel en diable.

L'immatriculation du véhicule dans la boîte à gants. Le véhicule appartenait bien à Antonio Fréjus, certainement le vrai Fréjus, et l'adresse était celle de la propriété qu'il venait de quitter. Une feuille pliée attira son regard et cela le contraria, lui rappelant la circulaire sous la porte. Avec une certaine hésitation, il s'en saisit, la déplia.

Le message était écrit à la main. Une haute écriture penchée vers l'arrière, les points des i en petits cercles.

«Dernier avertissement. Mêlez-vous de vos affaires!»

Agrafée en bas du message, la photo de Fiona.

Pel fut atterré. Fiona déjà entre leurs sales pattes? Il n'aurait jamais dû mêler son amie à cette histoire.

Il examina la photo. Un instantané. À première vue récent et pas trafiqué. La jeune femme arborait le visage des mauvais jours, les épaules tirées vers l'arrière comme si elle avait les mains liées dans le dos. Il jura de nouveau.

S'illusionnant d'un déraisonnable dernier espoir, il se rendit de nouveau à la cabine et tenta de joindre son amie sur son cellulaire. Pas de réponse. Le portable était resté ouvert, peut-être abandonné dans la voiture ou ailleurs.

Plus ça allait et plus l'impression de se trouver face à un nid de vipères malfaisantes prenait de la force. Une grosse organisation tentaculaire style mafia avec d'énormes moyens à la clé. Le crime organisé... Il hocha la tête sur cet agencement de mots *crime* et *organisé*. Cela voulait dire la puissance, les gros moyens, la discipline par la peur, le suivi de près de leurs sales combines, la possibilité

d'être au courant de beaucoup de choses, trop de choses, même celles qui ne les regardait pas.

Ces organisations avaient le plus souvent des tentacules dans les hautes sphères du gouvernement et des grosses compagnies, puis étaient à même de détecter tout individu tentant de percer le mur protégeant leurs douteux secrets. Et le neutraliser d'une façon ou d'une autre. Plutôt de l'autre, la définitive.

Faisait-il face de nouveau à une affaire UMUS et à un autre Boccis la vipère? Mais que venait faire ici la disparition de jeunes garçons et filles dix ans auparavant? Car il s'agissait bien de cela. Ces disparitions n'avaient jamais été élucidées pour une maudite bonne raison : quelqu'un d'important ne le voulait pas et avait tout fait pour. Puis si on voulait liquider les empêcheurs de tourner en rond dans son genre, cela voulait dire que ces gens avaient à protéger autre chose que des pots de confiture.

Il jura. Un nœud d'angoisse dans son ventre. Il était la souris encerclée faisant face à une meute de chats sauvages.

Arrêtant devant un magasin d'électronique, il acheta un portable avec frais d'appel prépayés, appela chez lui pour voir si par hasard Fiona aurait laissé un message sur son répondeur. Rien.

Le cellulaire de Fiona était sur mode réception. Oublié dans la Miata? Il avait alors une chance de faire localiser le véhicule. Il appela un ami au FBI.

– Salut Mike.

– Un revenant! Ça fait plaisir de t'entendre. Comment tu vas?

– Bien. Et toi? Donna?

– Moi, ça va. Ma femme a eu un accident il y a de ça six mois. Elle est décédée des suites de ses blessures.

– Vraiment désolé. Je ne savais pas. Je l'aimais bien.

– Moi aussi. Que puis-je faire pour toi? Tu t'es relancé dans les affaires?

– Oui. Un gros contrat. Puis ceux d'en face ne sont pas des enfants de chœur. Ils ont enlevé mon amie et j'essaie de la retrouver. J'ai peur pour elle. Son cellulaire est resté ouvert.

– Si c'est un kidnapping, tu peux faire appel au FBI.

– Pas encore.

– Alors tu voudrais que je fasse localiser le cellulaire?

– Oui. C'est possible?

– Pour toi, oui. Donne-moi le numéro.

Malta le lui donna.

– Rappelle-moi dans cinq minutes. Cela ne devrait pas prendre plus de temps.

Cinq minutes après Pel avait la réponse.

– Le signal est faible, Pel. Le portable doit être presque déchargé.

J'ai la latitude et longitude. Ça correspond à un coin désert près d'Enumclaw. Je te donne le croisement des rues proches : la 410 et Semanski. C'est en dehors de la ville, à une centaine de mètres du croisement. Tu peux pas le manquer.

– Merci Mike. Je fonce. À bientôt.

– Donne-moi des nouvelles.

Une heure que Pel roulait. Il ne devait plus être loin d'Enumclaw, une dizaine de kilomètres tout au plus. Pris par ses pensées, préoccupé par une sensation bizarre revenant par à-coups telle une odeur moisie amenée par des courants d'air intermittents, il regardait autour de lui sans vraiment voir. Puis un début de migraine se glissait sournoisement derrière ses tempes.

Très haut dans le ciel, un hélico avait fait son apparition et grossissait à vue d'œil. À côté du pilote du puissant engin volant, un grand noir au visage rébarbatif, un portable sur les genoux et le bras gauche en écharpe. Le visage de l'individu s'éclaira d'un sourire et le masque luisant devint presque humain. Puis le géant à la peau d'ébène hocha la tête en direction du pilote et lui fit signe de descendre vers un petit point rouge en mouvement sur un fil de route tout en bas : la Ford Mustang. Non loin en arrière de la sportive américaine, un menaçant 4x4 de couleur noire se rapprochait.

Malta, s'était aperçu de la filature. Il accéléra. Les autres en firent autant, gagnèrent sur lui. Un câlin en perspective? Une grimace déforma ses traits. Rien de bon à attendre, sûr et certain. Il accéléra un peu plus. La voiture de Fréjus bondit en vrai bolide et il put garder l'écart entre lui et ses poursuivants. Le petit bourg n'était plus qu'à quelques kilomètres. Soudain le bruit d'une violente déflagration lui fit lever le regard vers le rétroviseur.

– Mince alors!

Il vit le véhicule poursuivant entamer un tonneau spectaculaire, voler dans les airs et plonger vers le bas-côté. Pel ralentit pour suivre le mouvement. En fin de trajectoire, le noir véhicule s'écrasa contre un arbre et explosa. Des flammes bondirent vers le ciel avec rage. L'arbre, un vieux frêne vivant ses derniers moments sur Terre, s'enflamma à son tour, se changeant en torche gigantesque.

Malta arrêta son véhicule, en descendit, regarda vers le lieu de l'accident et ensuite en direction de l'hélico apparu soudain dans le ciel. La machine volante faisait du sur-place très haut au dessus du brasier. Un accident? Par le plus grand des hasard? Alors là... Il secoua la tête. La triste fin des Tontons Macoutes poursuivant le gentil Pel Malta s'apparentait plutôt à une foudroyante exécution. Toujours les deux camps adverses?

L'hélico tourna un moment au-dessus de l'endroit de l'accident,

vira, inclina le nez et fonça vers l'horizon.

Il ne savait plus que penser. Son hypothèse de camps adverses tenait toujours la route malgré la lettre de menace trouvée dans la boîte à gants de la Mustang.

Pensif, il remonta en voiture et démarra. Pas le moment de moisir dans le coin s'il voulait préserver sa liberté de mouvement. Flics et ambulances allaient se pointer illico puis les gardiens de la loi poser des tas de questions à tous les clébards se trouvant à proximité.

Quelques minutes plus tard, un patelin se profila à l'horizon. Le panneau indicateur le confirma dans sa certitude du but atteint: Enumclaw.

Il ralentit. Pas le moment de se faire arrêter par un policier tentant d'arrondir ses fins de mois et ceux de la petite ville. Griffin Avenue... Roosevelt Avenue... Quelques minutes encore. Le golf à sa droite et la sortie de la ville. Zut! Il s'était fourvoyé. Il entama un demi-tour en maugréant, remonta Roosevelt Avenue et garda la gauche. La 410 en direction de Buckley. De nouveau les limites de la petite ville. Il ralentit, chercha la rue indiquée par Mike. Warner Avenue... Semanski! Il y était. Tourna à gauche. Mike avait dit une centaine de mètres. Il tourna encore à gauche, ralentit. Une propriété isolée. Ce devait être la bonne. Un bouquet d'arbres bordait la route non loin. Il arrêta le moteur, ouvrit la portière, la referma sans faire de bruit et continua à pied. Une Miata argentée se trouvait stationnée devant le garage. Le coin était désert, rien n'émanait de la maison, aucun signe de vie. Il se glissa en direction de la haie faite de buissons sauvages, trouva un espace, pénétra sur le terrain et s'avança en direction du véhicule. C'était bien le petit bolide de Fiona. Pourquoi dans ce coin perdu? Au loin, la sirène d'une ambulance. L'accident avait dû être signalé et les secours se pointaient.

Tout était calme autour de lui. Un piège? Il se faufila le long du mur de l'arrière. Le patio. Une porte-fenêtre. Ni stores, ni rideaux. Il s'approcha. La cuisine à gauche. Pas d'appareils ménagers. À droite, une pièce vide, certainement la salle à dîner. Au-delà, une plus grande pièce. Vide aussi. Cela voulait dire quoi? Pas un chat dans les environs, il crocheta la serrure, entra. Une impression d'abandon. Passant silencieusement d'une pièce à l'autre, il explora la maison de la cave au grenier. Personne n'avait occupé ces pièces depuis des semaines sinon des mois. Dépit, il se dirigea vers la porte d'entrée, sortit sur le perron, descendit vers la Miata dont il força la portière. Le message était sur le siège, à côté du cellulaire.

«Nous avons été assez patients. Laissez tout tomber ou elle mourra. Mais si vous êtes têtue, passez donc nous voir. Nous sommes au 1465 Franklin Street à Shelton».

Cette fois le message avait été tapé à la machine.

Shelton. Une trotte.

Ils se fichaient de lui, le faisaient cavalier à en veux-tu en voilà. Ils savaient qu'en «bon détective», trêve de modestie car il n'avait rien de commun avec un Amish tendant vers le modeste, même s'il avait la nette impression de se conduire comme un amateur dépassé par les événements, il allait, en brillant émule de Sherlock Holmes, retracer cellulaire et automobile exilés dans ce coin perdu.

1465 Franklin Street, Shelton. Un piège ou une autre perte de temps? Certainement les deux. Il fit quelques appels. Le 1465 Franklin Street appartenait à un certain Marc Simpson. Mais le numéro de téléphone se trouvait être hors service. Aller voir? Il secoua la tête à cette idée et aussi à la migraine s'étant soudain amplifiée en tempête, créant un mini ouragan entre ses tempes. Certainement mieux à faire que jouer leur jeu, se dit-il en grimaçant. Il se prit la tête entre les mains, la secoua, tentant de chasser l'assaillante douleur. Mais cette dernière se faisait de plus en plus lancinante, ne semblait guère prête à diminuer, au contraire. Était-il en train de se payer une tumeur au cerveau? Il n'avait jamais été sujet à des migraines, se dit-il encore en serrant les mâchoires et plissant les yeux face à la douleur se métamorphosant en typhon. Vide, éclairs, tonnerre, chaleur et gouffre. Avant qu'il puisse comprendre le pourquoi et le comment, lueurs et bruits disparurent et Pel Malta aussi, yeux fermés et bouche ouverte.

Un camion de remorquage s'immobilisa non loin. Deux individus en descendirent, se saisirent de Pel, le portèrent jusqu'à la voiture de Fréjus, l'installèrent au volant, refermèrent la portière. Un des deux hommes s'éloigna vers le camion tandis que l'autre restait près de la Mustang. Le camion fit marche arrière, s'alignant sur l'automobile. Le conducteur sortit de sa cabine, actionna l'interrupteur commandant le moteur de la rampe et cette dernière glissa lentement vers le sol. Son comparse se saisit de la chaîne de traction et la fixa dessous la Ford Mustang.

Le véhicule fut hissé sur le camion. Cales et câbles fixés, le camion de remorquage s'éloigna avec sa charge.

Pel sortit de son inconscience, regarda autour de lui, étonné de se trouver en milieu inconnu. Il était où? Aux dernières nouvelles, il se trouvait devant la maison d'Enumclaw. Et ensuite plus rien. Si, la migraine, une putain de migraine.

Un vieil homme le regardait, assis devant sa porte. Pel descendit de la Mustang, traversa pour s'approcher de l'habitant.

– Salut, grand-père. C'est quoi ce patelin?

– Shelton, mon gars. Ça va comme tu veux?

– Pas vraiment, non... Shelton? Alors là... Où se trouve Franklin Street?

– Vous y êtes.

Pel regarda autour de lui, une grimace déformant ses traits. En face, de l'autre côté de la rue, juste derrière son véhicule, le 1465. Il retraversa la rue, s'approcha. La maison semblait abandonnée. Un message se trouvait punaisé sur la porte. Il lut.

«1025 Teal Lake Road, Shine-Gri-La.

Un message indiquant où se trouve votre amie vous y attend. Allez-y!»

Il se retourna. Le vieil homme s'était évaporé. Pas un chat à l'horizon, la rue déserte sur toute sa longueur, ni plus ni moins un village fantôme.

Comment avait-il abouti dans ce patelin? Aucun souvenir en lui sur le trajet depuis Enumclaw. Il jura de nouveau face à l'espèce de brouillard s'agitant dans son esprit et la sensation bizarre d'être là sans vraiment y être. Puis figea : une voix murmurait dans sa tête. Il secoua cette dernière violemment. Effacée momentanément de sa perception par le mouvement de négation, la voix reprit aussitôt après, lui suggérant de se rendre à Shine-Gri-La, c'était important.

Alors là...

La bouche ouverte, les nerfs à fleur de peau, Pel planait sur les bords d'un gouffre. C'était quoi qui arrivait? Son esprit en révolte faisait obstacle à la voix fantôme mais celle-ci continuait de tracer sa route, rejetant tous ses efforts pour garder l'initiative de la décision. Il devait y aller.

Lentement, sans en être vraiment conscient, il se détourna de la porte et du message, s'approcha en titubant de la Mustang, s'appuya des deux mains dessus, contourna le devant du véhicule toujours glissant les mains sur le capot de peur de tomber, s'accrocha à la portière, la contourna et s'assit devant le volant. Dans le lointain de son esprit, tel un lambeau de chiffon coloré accroché à un buisson, une information voletait: le capot de la Mustang était froid. Et soudain

la sensation de froid ressenti le souleva, l'envoya ailleurs, en d'autres temps, en d'autres lieux.

«Le fourgon arrêté, la bâche à l'arrière se souleva. Apparut le visage barbu du cocher. Ce dernier le regarda, hocha la tête tout en murmurant d'une voix de basse:

– Faut descendre, Messire Maltais. C'est le terme du voyage. Vous êtes à l'endroit dit.

Il approuva d'un hochement de tête et descendit. Aucun bagage. Seul et debout sur la route déserte, il regarda un moment l'attelage s'éloigner puis dirigea lentement ses pas en direction du bord de mer, laissant errer son regard sur le scintillement des crêtes des vagues caressées de lumière de lune. La nuit était claire et fraîche. Mais il ne craignait ni le froid ni la chaleur. Son corps était apte à se défendre contre les caprices de la nature. Juste une chose comptait : prendre l'identité de l'échoué et poursuivre sa route en direction de Lisbonne. Son chemin était tout tracé. Des gens en attente dans la capitale avaient ordre de tout faire pour faciliter son intégration. Il avait été choisi. Sa mission, cruciale pour la survie de leur Ordre, comme du Monde, primait sur tout intérêt personnel. Tous les membres, peu importait leur place dans la hiérarchie, devaient tout faire pour l'aider et même sacrifier leur vie si cela s'avérait nécessaire.

Le ciel et la mer lentement se dissociaient l'un de l'autre. L'aube montait à l'assaut de la nuit, avançait vers le jour, poussant en étendard ce dernier et étrange moment dépourvu de couleurs entourant formes et mouvements de tons de gris et brumes mouvantes. Il ressentit au fin fond de lui-même cet instant pré aube début de sa nouvelle vie. Ce qu'il avait été allait disparaître et en lieu et place surgirait quelqu'un d'autre, un homme nouveau porteur d'une vie différente, avec d'autres aspirations et devoirs. Avec un soupir, il fit tranquillement un tour d'horizon, hocha la tête en signe d'acceptation, effaçant par ce geste tout souvenir de sa vie passée. Cela devait en être ainsi.

Il s'assit sur une grosse pierre et fit face à la mer. Ce ne serait plus long maintenant. Les ordres et les directives du maître étaient détaillés et précis. Il devait attendre à cet endroit que le corps s'échoue, le dévêtir, prendre son sauf-conduit et toutes les affaires personnelles que le noyé pourrait avoir sur lui, changer ses vêtements avec ceux du mort puis remettre le corps à l'eau. Ensuite, sous cette nouvelle identité, devenir cet homme et accomplir, il le fallait pour le bien de tous, le futur lui étant dévolu. Oui, cela devait en être ainsi. Chaque fois qu'il devenait important d'ouvrir une porte et réveiller la conscience du monde, l'Ordre intervenait. Ils étaient en ce jour le 13 août de l'an de grâce 1476.

Soudain son regard scrutant la crête des vagues aperçut le corps du noyé encordé à deux avirons et poussé vers la rive par la marée montante. Il se mit debout, s'avança sur le sable puis dans l'eau jusqu'à mi-cuisse,

attendit que le corps fut à sa portée et le tira sur la plage. Une question se posa à son esprit: pourquoi justement cet individu? Il haussa les épaules. Le maître savait lire dans les allées du futur et cet individu aurait pu, s'il avait pris la bonne décision au bon moment, avoir la possibilité de découvrir le Nouveau Monde. Ce Cristoforo Colombo n'aurait jamais dû embarquer pour Lisbonne. Les Français avaient attaqué le convoi. Et l'individu était mort. Quant à lui, il devait maintenant rejoindre Lagos.»

L'impression de sortir de l'eau, de quitter le glauque d'une vie sous-marine, de reprendre pied dans la réalité, de respirer à l'air libre se créa un passage vers son esprit. Il se secoua, considérant d'un œil sidéré les bribes de phrases voletant encore dans sa tête... *La bonne décision au bon moment. Nouvelle vie. Nouveau Monde. Messire Maltais?*

Messire Maltais... La mer à l'aube, un rivage inconnu, un noyé encordé... Il perdait la boule, sûr et certain. Un cauchemar éveillé, une histoire abracadabrante pondue dans son cerveau par... Par qui? Ou par quoi?

Serrant les dents, il démarra. Il n'avait pas le choix. Se rendre à Shine-Gri-La était la chose à faire. Rien d'autre n'était envisageable.

Grimaçant devant les murs cloisons entourant son esprit de toutes parts, il prit, telle la minuscule souris affolée emprisonnée dans le dédale, la seule voie encore possible tout en espérant la sortie au bout chemin.

*

Cinq cadres de la maison de retraite et une vingtaine de pensionnaires, hommes et femmes privilégiés –la maison de retraite en abritait une bonne centaine mais tous n'avaient pas accès à certains services–, étaient réunis dans la salle de conférence du luxueux établissement. Les visages arboraient un air tristesse de circonstance.

La Cité des Anges n'était pas une maison de retraite comme les autres. Ici, seulement des gens riches, très riches. Bien soignés, dorlotés, gardés en bonne santé autant que faire se peut, vitamines et exercices, du golf, du tennis, de la marche, de la natation, des promenades en compagnie de jeunes femmes et jeunes hommes dont les services étaient défrayés par l'administration, des soirées dansantes et distrayantes... Les jeunes gens étaient des employés à temps plein et grassement payés. Ils et elles servaient de partenaires pour ceux qui le désiraient, ils et elles étaient experts dans tout ce qui fait plaisir.

La crise cardiaque de leur compagnon de jeux Mermot, survenue la veille, les avait secoués. C'était un accident malheureux provoqué par l'imprudence. En bon Français macho imbu de lui-même, Mermot avait exagéré. Il avait dérobé une dose supplémentaire et se l'était injectée en cachette. Son accompagnatrice, s'étant rendu compte de

l'état anormal d'excitation de son compagnon, avait immédiatement donné l'alarme. Mais les secours étaient arrivés trop tard.

Le directeur Jellin posa les mains à plat sur la table et redressa la tête en direction de ses pensionnaires.

– S.V.P., mes amis, pas d'imprudence. Ce produit est formidable et absolument sans danger si on reste dans les doses prescrites. Vous avez pu en apprécier les fantastiques qualités depuis des mois et cela vous rend la vie tellement plus agréable. Non?

La plupart des pensionnaires présents approuvèrent d'un mouvement de tête convaincu. Le directeur reprit:

– Et vous le méritez bien. Nous voulons que votre séjour chez-nous fasse partie des meilleurs moments de votre vie. Nous voulons vous garder longtemps, vous rendre le plus heureux possible car vous l'avez mérité par vos nombreuses années de vie laborieuse. Ce bonheur, et les plaisirs qui s'y rattachent, vous sont dus, ils sont à vous, ils sont la récompense de vos efforts. D'accord?

Tout le monde acquiesça. Ce péteux de Mermot avait poussé le bouchon trop loin. Ils se levèrent lentement et quittèrent la salle de conférence. Le directeur avait suggéré qu'une partie de golf leur ferait du bien à tous. Quelques regards courroucés glissèrent sur Tony car certains étaient au courant.

Bien qu'en forme et heureux dans leur peau, ils n'avaient hélas plus vingt ans. Mais d'après le directeur, un homme intelligent et expérimenté dans tous les problèmes de santé affectant le troisième âge, ils avaient encore de belles années devant eux s'ils faisaient le moins attention puis suivaient ses conseils.

Des jeunes femmes et des jeunes hommes attendaient dehors avec voiturettes et clubs de golf. Ils embarquèrent dans leurs véhicules respectifs avec le compagnon ou la compagne de leur choix, oubliant Mermot et ses conneries. La journée était superbe. Fallait en profiter.

Tony refusa de se joindre au groupe et s'en fut, seul, en direction du bar malgré l'heure matinale. Qu'avait-il fait pour qu'on le regarde ainsi de travers? Il avait juste dit à Mermot qu'il s'était arrangé pour subtiliser une dose supplémentaire et qu'il avait trouvé le résultat formidable. Ce crétin avait voulu en faire autant et s'était pété la tronche.

Il prit place sur un tabouret. Donner, le barman, le jeune homme venait d'arriver et préparait son bar pour la journée, posa aussitôt en souriant un martini dry sur le comptoir. Tony hocha la tête en silence. Il commençait à se poser des questions sur le dernier parcours de sa vie. Le sexe, avec des jeunes femmes délurées, il en avait toujours redemandé. Et s'il avait rejoint cette maison de retraite au lieu de rester tranquillement chez lui, ayant recours à une professionnelle de haut vol quand il en sentait le besoin, c'était que ce besoin devenait de

plus en plus difficile à satisfaire malgré tous les produits disponibles sur le marché, Viagra et autres.

Dennis, son médecin, lui avait parlé de cet établissement un peu spécial. Grâce aux traitements suivis depuis son arrivée, il avait retrouvé son appétit sexuel et les moyens de les satisfaire. Ça faisait plusieurs mois maintenant qu'il prenait son pied dans les grandes largeurs. C'est vrai aussi qu'il avait foutu en l'air des centaines de milliers de dollars car ces gens étaient gourmands et leurs produits pas donnés. Mais quel service! Des jeunes femmes adorables et dégourdies triées sur le volet, puis régulièrement de nouveaux visages pour éviter tout attachement.

Il casquait sans compter, c'est vrai, mais du fric il en avait des masses encore, pas de soucis à se faire de ce côté-là. L'argent est fait pour être dépensé, se dit-il, surtout à son âge, soixante-douze ans dans une semaine. Puis il était sa seule famille. Alors... Il hocha la tête et tendit la main vers son verre. Pourtant une chose le tracassait. Depuis plusieurs semaines, des cauchemars empoisonnaient ses nuits. C'était nouveau pour lui, jamais il n'avait connu rêves ou cauchemars auparavant, avait toujours profité du sommeil du juste.

Un sourire éclaira son visage devant cette pensée et il haussa intérieurement les épaules. Quelques entorses par-ci par-là à ce que le monde en général appelait la bonne conduite. Mais les affaires sont les affaires, et de tout temps cela avait été ainsi. C'est toi ou celui en face. Si tu te laisses faire, t'es mort. Aussi simple que ça.

Provoqués par quoi ces rêves et cauchemars? La vieillesse et la peur du grand saut dans le vide? Bof! Une séquelle des produits qu'on lui faisait ingurgiter? Cette hypothèse tenait la route car avec un produit comme celui-là en vente libre le fabricant deviendrait milliardaire en quelques semaines, tous les impuissants du monde voulant s'en procurer... Ou la FDA avait refusé son aval, ou les inventeurs de ce produit miracle n'avaient jamais demandé de permis, sachant pertinemment qu'il serait refusé. Quant à la peur de la mort... Il avait eu une vie remplie à ras bord de tout ce qu'on peut imaginer et s'en foutait de La Faucheuse. La pétasse allait arriver un de ces jours, qu'il le veuille ou non.

Il avala son verre et fit signe au barman de remettre ça.

*

Assis derrière son bureau, les jambes maigres croisées et le tissu du pantalon en flanelle apparaissant sous la robe de chambre entrouverte, accoudé sur le bras du fauteuil et regardant par la fenêtre, Don Antonio tourna la tête à l'entrée de son homme de confiance.

– Alors?

– Trois millions d'actions. L'investissement initial de trente millions de dollars a doublé. C'est une vraie ruche à miel.

– J'aimerais en savoir un peu plus avant de prendre la décision de leur revendre le tout. Demande à un de tes spécialistes d'aller faire un tour sur leur site privé. Il doit bien y avoir quelques renseignements qui pourraient nous éclairer sur leur soudaine et pressante envie de racheter nos actions.

– Bien, Don Antonio.

Ma petite Fiona, songea Don Antonio, tu as mis le nez dans un nid de serpents. Pour rapporter autant d'argent, cette compagnie ne doit pas fonctionner de façon tout à fait honnête. Et, si c'est le cas, ce serait triste qu'il t'arrive malheur. Il sonna. Giorgio entrouvrit la porte.

– Don Antonio?

– Dis à Meco de venir me voir. J'ai un travail pour lui.

– Si, Don Antonio.

L'homme de main fut là quelques minutes plus tard. La trentaine, distingué, un mètre quatre-vingt, le sourire aimable. Mais derrière cette façade se tenait l'athlète en forme, l'homme de main efficace.

– Mon ami, tu connais Fiona...

Meco inclina la tête.

– Je l'aime beaucoup, cette enfant. C'est un peu comme une fille pour moi et je ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur. Alors voilà ce que tu vas faire...

*

Pel s'engagea dans Teal Lake Road. Sept heures du soir. Le jour tirerait bientôt à sa fin et il ferait mieux d'activer le mouvement s'il voulait se sortir à temps de ce coin perdu. La propriété en question ne devait plus se trouver bien loin. La voix dans sa tête avait cessé son murmure fantôme et il en avait ressenti du soulagement. Mais un début de découragement affaiblissait les forces de son esprit, la lassitude enveloppait ses membres.

Et maintenant? se dit-il en jetant un coup d'œil rancunier et distrait au paysage. La route traçait sa grise voie entre les arbres sous un ciel de tous les jours. Il avait certainement mieux à faire de son temps que venir le gâcher dans ce coin perdu. Pourtant, contre toute raison, toujours intimement convaincu d'avoir fait le bon choix. Il devait venir. C'était important. Pourquoi important? Il n'en savait fichtre rien mais avait dû bon gré mal gré obéir à cet impératif ordre intérieur.

Une grande propriété en pierres grises se rapprochait sur la gauche. Il vérifia le numéro. Pas le bon. La propriété suivante se profilait à une centaine de mètres. Une longue haie d'arbustes. Puis

l'entrée. Trois colonnes en briques rouges. Entre la première colonne et la deuxième, une grille en fer forgé, entrouverte. Entre la deuxième colonne et la troisième, une double grille haute et large, motorisée, fermée sur la grande allée remontant vers la propriété et vers les garages séparés à droite.

Incongru. On se serait plutôt attendu à trouver un bâtiment de ferme et non pas un presque petit manoir en pierres rouges sur fond boisé. Une plaque en cuivre avec le numéro civique de la propriété se trouvait fixée sur la colonne de droite. En dessous du numéro, un nom: *Juge W. Aldiss*. Alors là! C'était pourtant bien la bonne adresse. Un juge? Qu'avait à voir un juge avec la disparition de Fiona?

Il observa encore quelques secondes l'allée bordée de fleurs et la propriété au bout. Une voiture de police devant l'entrée. Son regard s'y attarda. Un piège? Et pourquoi? Ils auraient pu le tuer à plusieurs reprises déjà. Chez un juge en plus?

Il descendit de voiture et s'avança vers la grille entrouverte, remonta l'allée envahie de mauvaises herbes avec l'intention d'aller frapper à la porte d'entrée. L'asphalte nécessitait d'urgence une bonne couche de scellant sinon une réfection complète. La maison avait dû être très belle et la propriété avait dû connaître des jours meilleurs. Pensif, se demandant pourquoi on l'avait dirigé vers cette adresse et s'il devait se sentir rassuré ou inquiet de la présence de la voiture de patrouille, il s'approcha de l'entrée et sonna. Une servante entre deux âges vint lui ouvrir, écouta sa requête, lui demanda d'attendre et partit avertir le maître de maison. Une dame dans la soixantaine avancée fit son apparition.

– Monsieur...

– Malta. Je suis détective. Et on m'a donné rendez-vous à cette adresse... Il lui montra le papier.

La dame le regarda, interdite.

– Oui. C'est la bonne adresse, mais je n'attends personne.

Malta indiqua la voiture de police.

– Un problème?

– Non. Mon fils est policier. Vous voulez lui parler?

Mais déjà un grand gaillard aux cheveux coupés courts et moustache pendante se profilait derrière la vieille dame, le regard soupçonneux.

Malta montra sa carte de détective au policier, s'excusa du dérangement et retourna à sa voiture. En approchant de la grille, il aperçut l'arrière d'une camionnette près de disparaître au croisement. Son regard dévia vers son véhicule. Un papier se trouvait coincé sous l'essuie-glace. Il s'approcha, se saisit du message.

« *Patience. Nous la gardons sur la glace. Nous vous recontacterons bientôt.* »

Il jura. Le salaud joueur de dominos le menait en bateau, lui faisait perdre du temps, et cela certainement dans un but bien précis.

Soudain la fatigue frisa l'épuisement. Il devait s'arrêter, puis réfléchir. Sur sa conduite surtout. C'était pas sa façon habituelle de mener une enquête que de se faire transbahuter ainsi de droite à gauche. Dormir quelques heures remettrait ses idées en place, du moins il l'espérait.

Il repartit. Inutile de tenter de suivre le messenger. De toutes façons ce dernier déjà avait disparu. Il traversa le petit patelin au drôle de nom, s'engagea sur le pont. *Hood Canal Floating Bridge*. Un pont flottant! Beurk! Et il n'avait même pas son gilet de sauvetage! Pas de craintes à avoir, mon Pel, c'est de la solide construction américaine! Pas le pont de la rivière Kwaï, ça! Puis si tout le bastringue en entier s'en allait à la dérive, ça ferait un radeau de plus de deux kilomètres! Souhaiter de telles choses ne ferait pas plaisir à l'Oncle Sam.

Plus bas, vers Four Corners, il allait certainement trouver un endroit où se reposer. Il devait s'arrêter et dormir. Après une bonne nuit de sommeil, les choses se remettraient peut-être en place et ses décisions d'enquête seraient plus éclairées. Là, il se démenait en plein brouillard tel un crétin au cerveau amputé. Il passa la main sur l'endroit de la piqûre sur son bras, grimaça.

Dix minutes plus tard, il entrevit un motel en retrait sur sa droite, quitta la route, se dirigea vers le bureau de la réception, entra, paya, se rendit à sa chambre et fila directement sous la douche.

Malta se réveilla en sursaut, porta la main à sa tête douloureuse. Quelqu'un y hurlait. Redressé sur son lit, il écouta, sidéré. La voix résonnait en hurlement de sirène dans son crâne: «*Danger! Danger!*»

Il lâcha un juron, se secoua, voulut se gifler mais retint son geste. Ne jamais négliger les avertissements, même les plus farfelus, d'où qu'ils viennent.

Sur le qui-vive, il regarda autour de lui, cherchant une hypothétique source à la voix fantôme. Rien de rien. Grimaçant, à plus tard les éclaircissements, il se mit debout, s'habilla. Prêt, la sensation désagréable d'être en prise avec l'ennemi l'entoura de toutes parts, sensation qu'il connaissait pour l'avoir ressentie bien des fois.

Il se dirigea vers la fenêtre, entrouvrit les stores avec précaution. Il ne savait pas à qui appartenait cette voix extraterrestre dans son crâne, s'il devenait fou ou s'il était possédé, mais pouvait remercier l'avertisseur. La conduite intérieure noire, bien trop luxueuse pour fréquenter ce motel pour pauvres, avançait lentement en direction du bureau de la réception. Le véhicule s'immobilisa une dizaine de mètres de l'entrée éclairée, restant dans la pénombre.

La portière du passager et la portière arrière s'ouvrirent sur deux silhouettes plus sombres que leur ombre. Les malfrats, pas du tout l'allure de clients avec besoin de roupiller, se dirigèrent vers l'entrée.

Pel quitta la chambre, s'avança vers le coude du couloir, risqua un coup d'œil. Il pouvait voir la partie droite de la réception, la partie gauche se trouvant masquée à ses yeux par un distributeur automatique de boissons. Un homme dans la trentaine avait remplacé la petite femme boulotte occupant le poste à son arrivée quelque trois heures auparavant.

Éteignant sa télévision, l'employé se leva pour s'approcher du comptoir à l'entrée des clients. Un des hommes tendit le bras et le saisit par le collet. Aussitôt terrorisé, Pel ne voyait pas le deuxième individu mais ce dernier devait avoir sorti son artillerie, l'employé indiqua le couloir, crachant sûr et certain son numéro de chambre. La brute assomma le pauvre homme et le rejeta derrière le comptoir. Aucun doute sur leurs intentions.

Jugeant inutile d'attendre la suite des opérations, il fit demi-tour, s'engagea dans le couloir de droite donnant sur la porte de secours. La porte atteinte et ouverte, lui parvint le fracas d'un panneau de bois défoncé. Sans attendre, il se glissa dehors. Le chauffeur du char d'assaut allait immanquablement le voir et donner l'alerte à ses complices. Pas le choix. Une prière pour qu'il dorme? Il longea le côté

droit du motel pour fuir vers l'arrière. Un coup de clairon. Pas de chance, le malfrat souffrait d'insomnie. Pel entendit le volte-face des autres, la porte de secours claquer et s'amplifier le bruit de cavalcade sur ses talons.

Les balles ne tardèrent pas à siffler au-dessus de sa tête. Heureusement les maigres lumières du motel dirigées du toit vers le bas éclairaient mal et venaient mourir sur le sol bien avant la clôture d'enceinte. Derrière cette frontière métallique, un terrain accidenté. Plus loin, du boisé.

Pel s'agrippa au treillis métallique branlant, le sentit un moment fléchir, passa par-dessus et retomba sur le sol de l'autre côté. Cinquante mètres de course folle accompagnée de musique balles sifflantes et ce fut la nuit noire.

Courbé, Pel fuyait tout en explorant anxieusement le terrain devant lui. Ce n'était pas le moment de se fouler une cheville sur ce terrain de merde envahi de détritiques de toutes sortes par la grâce de crétins fabriquant plus de déchets que de choses utiles puis se débarrassant de leurs petites crottes sur des terrains vagues semblables à celui qu'il tentait de traverser.

Le boisé étirait sa ligne sombre pas loin. S'il pouvait l'atteindre avant de se faire plomber, il aurait peut-être une chance de fausser compagnie à ces pas gentils décidés à lui régler son compte.

Tout en courant en zigzag, il entendait les cris et jurons des poursuivants, ces derniers avaient à leur tour enjambé tant bien que mal la clôture branlante et pressaient le pas à sa poursuite.

Haletant, il osa un coup d'œil par-dessus son épaule. Les autres étaient encore en pleine lumière. De bien jolis cartons à faire s'il avait eu une arme. Mais il n'en avait pas, ayant égaré son artillerie la nuit précédente.

Il regarda autour de lui. Des espaces dégagés entourés de piquets dessinant des quadrilatères... Un chantier de construction résidentielle. Non loin, des fondations déjà coulées. Se cacher? Non. Si ça se trouvait, les autres allaient rappliquer par le même chemin que lui puis le chauffeur troisième homme se pointerait à son tour au volant de son engin de luxe par les futures rues recouvertes de gravillons. Les phares de la conduite intérieure joueraient contre lui et il serait vite coincé. Ce serait mieux d'atteindre le boisé, s'y cacher ou en sortir de l'autre côté.

Des lumières derrière les arbres sur la droite. Des propriétés déjà construites et habitées. Il accéléra l'allure. Soudain il glissa sur quelque chose de mou, tenta de se rattraper sans y parvenir et chuta lourdement sur le dos. Le souffle coupé, il temporisa un moment puis se releva, s'efforçant de reprendre haleine. Des phares vers la gauche. Ce qu'il avait craint. Le chauffeur rappliquait à grand bruit, dérapant

et slalomant sur les gravillons. Pel obliqua vers la droite, atteignit l'orée du bois, s'engouffra sous les arbres.

Les vilains cocos, les chances à la baisse d'atteindre leur proie, avaient arrêté de tirer pour se concentrer sur la poursuite. Après un moment d'arrêt et un soupir de soulagement, Pel s'enfonça plus profondément dans la végétation, faisant attention à ne pas se faire défigurer par des branches basses.

Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité et il avançait maintenant avec une certaine facilité. Un coup d'œil derrière lui. Les phares de l'automobile étaient dirigés dans sa direction. Soudain, ils s'éteignirent. Apparurent alors trois petites lumières lampes de poche. Les autres reprenaient la poursuite à trois. Il accéléra. N'ayant pas à chercher les traces de la proie, il pouvait avancer plus vite. Mince avantage. Soudain un sentier presque dégagé. Il le suivit pendant cinquante mètres, obliqua prudemment sur la gauche, s'éloigna d'une vingtaine de pas, tourna encore à gauche et se dirigea, parallèlement au sentier, en direction de l'orée du bois tout en se faisant le plus silencieux possible. Sur le sentier, à peines visibles, trois lucioles s'agitaient en mouvements hésitants.

Pel reprit son avance silencieuse pour sortir du boisé. Le véhicule des malfrats, phares et feux de positions éteints. Le moteur tournait. Pel tenta de percevoir si quelqu'un se trouvait à l'intérieur de l'automobile. Difficile de distinguer quoi que ce soit. Accroupi dans l'herbe haute, il pesa le pour et le contre. Il avait vu trois faisceaux de lumière pénétrant dans le boisé. Une équipe de quatre? Peu probable. Les petits mariolles jouaient au plus fin avec lui, pensant faire face à un débile, lui, le digne émule du grand Sherlock. D'accord, il se devait d'être modeste. Pas terrible, sa prestation des dernières heures, de quoi rendre plus modeste même un Amish déjà très modeste.

Haussant les épaules à ses pensées décourageantes, il fit un large détour et s'approcha avec prudence de l'automobile par l'arrière. Le bruit du moteur tournant au ralenti travaillait pour lui. Il s'approcha au plus près. Personne de visible à l'intérieur. Ces gens ne pouvaient être débiles à ce point s'ils travaillaient pour une grosse organisation ignorant la pitié et encore moins le pardon des échecs. C'était un piège. Sûr et certain. Ces crétins avaient fait semblant de le suivre dans le bois en espérant qu'il allait en sortir pour tenter de s'emparer du véhicule. Donc quelqu'un était à l'affût. Où? Au moins deux minutes s'étaient écoulées depuis sa sortie du boisé. À son avis, un crétin avait dû continuer sur le sentier pour se laisser une chance dans le cas où il aurait continué sa fuite en avant, l'autre aurait fait marche arrière en silence et devait se tenir actuellement à l'affût derrière un arbre, attendant qu'il se montre pour le flinguer. Quant au troisième...

Il s'approcha de la voiture en silence, marchant presque à quatre

pattes. À deux mètres de l'arrière, il regarda autour de lui. Les pierres ne manquaient pas. Il en choisit une grosse comme un poing, presque ronde, et lourde, certainement du minerai de fer dedans, tenant bien dans la main.

J'espère que les salauds n'ont pas pensé à cadenasser la portière arrière, se dit-il. Non. Ils n'auraient pas fait ça, pensant devoir peut-être réintégrer le véhicule en catastrophe pour reprendre la poursuite.

Muni de l'arme désuète mais efficace de ses ancêtres préhistoriques, Pel se glissa vers la portière arrière, côté conducteur, le choix plus logique. Il agrippa la poignée, respira un coup. Il aurait l'air con si la portière était fermée ou s'il n'y avait personne derrière. Ou s'il avait choisi pile au lieu de face. Il se mériterait alors un coup de pied en pleine figure ou un pruneau mortel. Il tira avec force sur la poignée, la main droite tenant l'arme improvisée prête à frapper. Bingo! Le concombre était bien là, couché sur le siège, prêt à couler un petit roupillon. Il abattit la pierre sur la tête du malfrat au regard effaré teinté de peur puis humilié de s'être laissé avoir.

Pel tira l'individu dehors, lui subtilisa son artillerie, referma la portière, alla se glisser derrière le volant et démarra en trombe. Tout en faisant crisser les pneus sur le gravier, il jeta un regard ironique aux deux autres salauds et les trois lampes de poche s'agitant de dépit.

Pas question de garder plus longtemps la tire des malfrats, songea Pel, elle pouvait être munie d'un émetteur. Il devait s'en défaire et en trouver une autre. Il se dirigea vers un centre d'achat aux stationnements éclairés situé à l'entrée de la petite ville, immobilisa son véhicule, le fouilla méthodiquement à la recherche d'un indice. Rien. Il en descendit, s'éloigna le plus possible de l'endroit. Les autres, sûr et certain, n'allaient pas tarder à rappliquer. Jugeant être assez loin, il se mit à la recherche d'une automobile pouvant faire son affaire, força la portière, s'assit à la place du conducteur, arracha les fils sous le volant.

Le moteur démarra dès qu'il eut connecté les bons câbles ensemble. Il démarra et s'éloigna lentement de l'endroit. Le temps d'atteindre Midway, et il réédita son petit manège. Ensuite, au volant de son nouveau véhicule, il se dirigea vers une rue plus importante, sortit de la petite ville pour rentrer dans la suivante et aller embarquer sur la 16, direction Tacoma.

Il avait besoin d'un brin de toilette car la nuit avait été longue et crasseuse. À cette allure, sa facture allait vite dépasser le montant de l'acompte. Mais à qui pourrait-il l'envoyer? Le mystérieux et généreux client savait ce qu'il faisait, se trouvait même être un tantinet radin.

Le pont. Un autre. Tacoma Narrow Bridge. C'est pas ce qui manquait dans les parages, les ponts. Bien loin de celui de Madison et cette romance à l'eau de rose entre les deux célèbres comédiens, romance qui avait en son temps charmé pas mal d'Américaines puis des nombreuses midinettes à travers le monde.

Les ponts couverts. Quelle trouvaille géniale du passé! Mais à quoi pouvait servir de couvrir un pont? Il s'était déjà posé la question sans pour autant trouver de réponse satisfaisante. Il y avait même eu un recensement du nombre de ces ouvrages incongrus, et, hélas, de la disparition de bon nombre d'entre eux. Quelle affreuse tristesse.

Il secoua la tête tout en s'engageant sur la chaussée traversant les airs. Cette fois, pour le Tacoma Narrow Bridge, c'est d'un parachute qu'il aurait besoin en cas de tempête. Et il ne fallait pas avoir le vertige. Il se souvenait des images du tablier de l'ancien pont dansant la gigue, *the Galoping Gertie*, et expulsant les imprudents. Était-il un imprudent? Combien d'années en service, ce chef d'œuvre construit par des gens supposément intelligents? Pas beaucoup. Il avait fini un peu comme le Titanic, tout beau, tout chaud, plouf dans le trou! *Galoping Gertie*, putains de journalistes, s'était mis à gigoter sous le vent – vrai aussi que Dame Nature n'avait pas lésiné sur la vitesse en

kilomètres heures de ses bourrades—, puis sombré corps et bien. C'était quand encore? Il ne se souvenait plus, puis n'était peut-être pas encore né. Mais ces images avaient été gardées comme des reliques et les journalistes, toujours ces fils de pute, les ressortaient chaque fois qu'un pont trop long ou trop haut faisait des siennes en s'effondrant sans crier gare.

Il regarda le ciel. Tout était calme. Pas de catastrophe à craindre, juste un petit matin sans histoires. Du moins pour le pont, pas pour lui. Non, pas pour lui. Surtout avec la bande de salauds voulant le liquider à tout prix malgré son désaccord. Peste soit de tous ces fils de pute arborant couleurs sombres et armes fatales!

Un petit restaurant routier non loin de la sortie du nouveau et moderne *Galoping Gertie*. Il s'arrêta. Se nettoyer un peu et déjeuner. Se regardant dans le miroir de la petite salle de bain, il se trouva, pour une heure aussi matinale, presque présentable. Les deux autres clients assis non loin de sa table ne valaient guère mieux. Rassuré de passer inaperçu, il retourna déjeuner, paya et se dirigea vers la porte. Il nécessitait une bonne douche, un rasage ravigotant puis des vêtements propres.

Une fois à l'extérieur, il fit un tour d'horizon. Tout semblait calme. Circulation normale sur l'autoroute distante de plusieurs centaines de mètres. Dans le ciel, au-dessus de la flotte, un hélico en attente. De quoi? Il repensa à celui tournant dans le ciel juste au-dessus de la voiture en flammes de ses poursuivants et réfléchit aux probabilités à afficher pour que ce soit le même. Aucune idée. Mais mis à part cet oiseau de métal, incongru à une heure aussi matinale car un peu tôt encore à son avis pour les nouvelles sur la circulation —le pont charriait chaque jour des dizaines de milliers de voitures d'un bord à l'autre—, tout paraissait calme. Tant mieux. Assez d'émotions pour tout de suite. Il se dirigea vers sa voiture d'emprunt bientôt à abandonner. À son avis le propriétaire du dit véhicule n'allait pas tarder à sortir des bras de Morphée, femme, homme ou mélange des deux, la décoration intérieure de la tire laissait à penser, puis vouloir aller au boulot... ou ailleurs. Et là le choc face à la voiture introuvable. Le temps qu'il se décide à aller porter plainte... Au mieux tout au plus une heure encore d'utilisation sans risques.

Il figea. Quelque chose sur le pare-brise. Ça devenait une manie. Il tourna la tête en direction de l'hélico. L'objet volant identifié avait disparu. Et merde! Il revint à son véhicule. Une publicité? À une heure pareille? Pouvaient-ils déjà l'avoir repéré? Pratiquement impossible. À moins qu'il ne soit lui-même farci d'une balise de signalisation. Il regarda son bras. Non. Pas question de le couper. Faudrait faire avec.

Il s'approcha prudemment du véhicule tout en regardant autour de lui. Personne en vue. Et pas tellement d'endroits où se cacher à part le

restaurant.

Près du véhicule, il inspecta le pare-brise et les alentours du papier. Piégé? Le message n'était relié à rien. S'attendaient-ils à ce qu'il soulève le balai, qui lui serait relié à la charge explosive? Houlà! C'est qu'il devenait *maniaque au boutte*, comme aurait dit son ex, que le diable emporte la poufiasse! Pourquoi penser à elle en ce moment? Bordel! Chaque fois qu'il faisait face à un moment difficile, la salope se pointait pour lui faire perdre ses moyens.

—Va chier!

Calmé par l'invective, il tira lentement sur le papier sans faire se déplacer le balai de l'essuie-glace. Il déplia la feuille, lut, jura. Trop, c'est trop! Il avait affaire à des extraterrestres. Ça voulait dire retrouvé et surveillé puis suivi à la trace malgré son slalom nocturne. Toutes les précautions prises n'avaient servi à rien.

«Nous sommes de votre côté. Allez à cette adresse. Quelqu'un vous y attend pour vous aider. Vous le reconnaîtrez.»

L'adresse. Une autre petite ville. Alors là!

Voix ou pas voix, clan ami ou clan ennemi, allez vous faire foutre! Pas question d'entrer encore dans leur jeu, se faire mener par le nez entre le gentil désirant l'aider et le méchant voulant lui faire la peau, puis les deux l'envoyant se perdre dans la nature. Fallait arrêter ces conneries et retrouver Fiona.

Il était temps d'aller se renseigner sur Marie Curcell chez ANTOR. Mais d'abord se rendre plus présentable. Un saut chez lui? Non. Sa baraque devait être surveillée. Son autre adresse où il laissait de quoi se ravitailler serait plus indiqué. Bien qu'il ait résilié, façon de parler, le bail de l'appartement depuis un an déjà, il n'avait plus les moyens d'entretenir deux résidences, le proprio avait été accommodant, lui avait laissé un espace de rangement au sous-sol car Malta avait toujours été un client sans problèmes et payant bien, d'avance et en espèces, sans contrat, d'où aucun besoin pour lui de déclarer ces revenus à l'impôt, le logement étant affiché inoccupé et l'était pour ainsi dire à quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps.

*

Sarah se leva, fit quelques pas. Les détails du plan de fuite se précisaient dans sa tête. Malgré la surveillance resserrée depuis plusieurs mois, elle jouissait encore d'une certaine liberté de mouvements. Côté argent, elle était tranquille. Son héritage, distribué dans plusieurs comptes autour du monde par son père escroc de génie, n'avait fait que grossir depuis le décès de ses parents. Elle n'avait jamais touché à cet argent car elle gagnait suffisamment pour vivre et le salaire de son mari complétait largement le tout. Ensuite, travaillant pour l'organisation, elle n'avait guère eu l'occasion de dépenser. Mais

elle n'aurait pas longtemps accès à ces épargnes. Aussitôt sa fuite découverte, les salauds, ils en avaient les moyens, feraient bloquer tous ses avoirs. Mais pas ceux laissés par son père et dont ils ignoraient l'existence. Elle pourrait puiser dans ces comptes selon ses besoins. Pour l'immédiat, pressentant le pire, elle gardait depuis des mois une forte somme d'argent dans son petit coffre.

Trente minutes plus tard, les étapes de leur fuite précisées dans son esprit, elle se mit à l'œuvre, détruisant méthodiquement toute information pouvant leur nuire à elle et Lew où mettre l'organisation sur leurs traces. Cela fait, elle se dirigea vers ses appartements, se changea, prépara tout ce dont elle aurait besoin, s'assit sur le lit et attendit l'heure programmée dans sa tête pour entrer en action. Le moment arrivé, elle se leva et se dirigea vers les dortoirs. Son poste et ses accréditations lui permettaient d'aller partout et à n'importe quelle heure sans se faire poser la moindre question.

Le chef surveillant Dort regarda dans sa direction, lui fit signe. Sarah hocha la tête en réponse, s'avança dans le couloir de gauche et pénétra dans la chambre de Lew. L'adolescent dormait. Elle s'approcha de lui, le secoua légèrement. Lew ouvrit les yeux, lui sourit. Sarah sentit une vague de chaleur l'envahir et cela la conforta dans sa décision.

– Écoute-moi bien, lui dit-elle doucement tout en s'interposant entre la caméra de surveillance et le visage du jeune homme, c'est très important.

Lew fit oui de la tête. Il écoutait.

– Nous devons partir d'ici. Nous sommes en danger. Si nous ne fuions pas, demain ils nous feront du mal. Tu comprends?

– Je comprends.

– Tu as confiance en moi?

– Oui, j'ai confiance en toi.

– Alors habille-toi.

– Tout de suite?

– Oui, tout de suite.

– Bien.

Habillé, il se tourna vers son lit tout en parlant à Sarah d'une voix presque inaudible.

– Sarah?

– Oui?

– *Dix-sept* sera aussi en danger demain?

– Pas demain mais bientôt, elle aussi.

– Je veux qu'elle parte avec nous.

– Ce n'est pas possible. À deux, ce sera déjà difficile. À trois, ce sera presque impossible.

– Presque. Alors il y a une chance. Je ne peux pas l'abandonner.

Sarah regarda Lew. Le garçon s'était redressé et tourné dans sa direction. Il avait pris sa décision et elle comprit immédiatement qu'il ne changerait pas d'avis. Elle hocha la tête en signe d'accord.

– Allons chercher *Dix-sept*.

Près de la porte, elle lui murmura.

– Tu restes à côté de moi, tu ne dis rien, tu te conduis comme d'habitude. D'accord?

– D'accord.

Ils sortirent de la chambre et se dirigèrent vers la chambre de *Dix-sept* sous l'œil indifférent des gardes habitués à ces déplacements de jour comme de nuit. À l'embranchement des couloirs, Sarah se dirigea vers le chef surveillant Dort.

– Bonsoir Docteur.

– Bonsoir Dort. Je prends aussi *Dix-sept*. Elle est bien dans sa chambre?

– Oui, Docteur. Votre collègue Vertille l'a ramenée tard dans la soirée. Elle ne semblait pas bien. Vous aurez peut-être besoin d'aide. Je vous accompagne?

– Non, ce ne sera pas nécessaire.

Sarah entrevit une légère contrariété sur le visage du garde, un pervers, changea aussitôt d'avis.

– Bien que... Oui, Dort, venez. Vous serez utile.

Elle lui sourit tout en pensant que ce salaud de voyeur allait avoir ce qu'il méritait. Le surveillant acquiesça avec empressement, les précéda dans le couloir vers la chambre de la jeune fille, ouvrit, laissa entrer Sarah tandis que Lew attendait dans le couloir, se dirigea vers le lit.

Dix-sept dormait, sur le dos, nue sous un léger drap. Sarah, après avoir actionné le contrôle coupant la ligne vidéo de surveillance, quelqu'un aurait pu se pointer dans le poste de contrôle de Dort, se rapprocha de ce dernier tout en sortant une seringue de sa poche. Et tandis que le pervers saisissait la jeune femme par le bras et la secouait, faisant glisser le drap et dénudant le corps magnifique et bronzé de *Dix-sept*, Sarah lui enfonça l'arme improvisée dans le dos. Le poison à effet rapide ne laissa aucune chance au garde. Dort se crispa, lâcha la jeune femme, se redressa, se saisit le cou et s'écroula sans avoir proféré le moindre cri.

Dix-sept regarda le surveillant affaissé par terre, puis fixa Sarah d'un regard étonné mais pas apeuré, tourna ensuite le regard en direction de la porte où s'était encadré Lew, sourit à son ami. Aussitôt, comme si elle venait d'être mise au courant de tout, la jeune femme bondit sur ses vêtements, s'habilla en un tournemain sous le regard ébahi de Sarah. La chercheuse tourna la tête vers Lew. Un léger sourire errait sur les lèvres de ce dernier. Surprise et intriguée par ce

qui venait de se passer, Sarah poussa le corps du garde sous le lit, se dirigea vers la porte, réactiva la vidéo avec son code et sortit tout en faisant signe aux jeunes gens de la suivre.

Direction le second poste de garde. À cette heure trop matinale, ils ne seraient que deux à surveiller les écrans de contrôle. Elle devait les éliminer pour pouvoir rejoindre l'hélico. Riche idée que d'avoir appris à piloter cet engin. Jamais elle n'aurait pu passer les barrières avec Lew et *Dix-sept* dans sa voiture.

Ses deux protégés attendant sagement devant le mur vitré permettant aux gardes de tout surveiller, Sarah entra dans le poste.

– Des problèmes, docteur?

– Rien de grave. Je les emmène à l'infirmerie. Tout est calme partout?

– Oui, docteur. Nous sommes le château de la belle au bois dormant, ajouta l'autre garde.

– Bien, déclara Sarah en se rapprochant. Et cela doit le rester.

Avec la rapidité et précision d'un torero plantant ses banderilles, elle enfonça les seringues dans le dos des deux surveillants assis non loin l'un de l'autre. Sans un regard pour les corps des gardes foudroyés, elle coupa plusieurs circuits sur le tableau de contrôle et sortit rejoindre ses deux protégés.

Le pilote de l'hélico se trouvait dans ses appartements, elle s'en était assurée. Un an auparavant, lors d'une aventure avec l'individu en question, ce dernier lui avait appris les rudiments du pilotage des hélicos. Ensuite, sur Internet et les jeux vidéo, elle avait parfait son éducation en la matière.

Sarah fit signe à ses protégés de rester cachés dans les buissons bordant le Centre, prit la direction de la bâtisse abritant l'appartement niveau sol du pilote.

Danzer, déjà debout, un café à la main devant la baie vitrée donnant sur l'héliport et l'hélico, la vit venir dans sa direction. Il sourit, posa sa tasse, alla ouvrir la porte. C'était un bel homme, un visage agréable et un corps d'athlète malgré la quarantaine avancée. Se sentant observée, Sarah accentua la lascivité de sa démarche, se présenta devant la porte déjà ouverte, entra, suivit le pilote vers le salon. Près du divan, elle obligea Danzer à s'asseoir, se tint devant, un sourire aguichant sur les lèvres, tendit la main vers le visage de l'homme, le caressa. Le pilote glissa les mains sous la jupe de Sarah, remonta sur les cuisses. Sarah le laissa faire puis, lorsque les mains se glissèrent sous sa culotte, elle sortit la dernière seringue de sa poche et la lui enfonça dans le cou. Les mains du pilote se crispent un instant sur les fesses, glissèrent ensuite molles et sans vie. Danzer eut un dernier frisson et s'effondra. Sarah se recula, remit ses vêtements en place.

Sans perdre de temps, elle s'empara de la trousse de vol et se dirigea vers l'extérieur, lança un regard aux alentours, avança d'un pas décidé en direction de l'hélico. Une fois l'appareil rejoint, elle se tourna en direction de Lew et *Dix-sept*, leur fit signe de venir, s'installa aux commandes, vérifia les cadrans et lança les moteurs. Les deux jeunes gens arrivés près de l'appareil, elle les fit monter et décolla aussitôt. Après quelques secondes d'un vol hésitant, l'hélico affirma sa prise sur le vide du ciel et fila vers l'horizon.

Il était tard. Presque minuit. Gerry stoppa sa Chrysler Intrepid ne payant pas de mine, fit lentement marche arrière, le moteur de son véhicule trafiqué ronronnant à l'image d'une Ferrari. La guimbarde, en apparence bonne pour la casse, lui permettait de passer inaperçu, éviter le regard des curieux et la convoitise des voleurs tout en étant capable en cas de besoin d'atteindre deux cents kilomètres à l'heure en toute sécurité.

Stationné, il descendit, ferma silencieusement la portière et se dirigea vers l'entrée de son appartement, content de sa soirée. Il avait livré la marchandise et reçu en contrepartie un paquet de pognon. L'homme de Don Antonio n'était pas radin si on lui apportait le produit demandé. Cette fois le coup n'avait pas été facile, même à deux. Ceux d'en face étaient des vrais pros, lui avaient coupé le jus presque aussitôt. Méfiant, il s'était fait aider par Scott pour lui ouvrir le passage.

Il s'arrêta devant la boîte aux lettres, l'ouvrit. Du courrier. Il prit le tout sans regarder et rentra pour se changer. Sonia l'attendait. La patience de la mignonne petite irlandaise n'était pas trop élastique.

Gerry rentra à l'aube. Ramassant le paquet de lettres, factures et publicités, il se dirigea vers la cuisine, sortit une bouteille d'eau gazeuse, prit un verre dans l'armoire, ajouta une pincée de bicarbonate de soude, versa l'eau gazeuse. Il avait trop mangé, trop bu et trop... Il effleura du regard le tas de courrier : lettres, factures, publicités et une enveloppe format disquette.

Il tendit la main et s'en saisit, reconnut aussitôt l'écriture de Dédé. Si son ami envoyait une disquette incognito par la poste, ce devait être juteux. Avec un petit sourire aux lèvres, oubliant Sonia, ses courbes langoureuses et son souper trop copieux, il se dirigea vers son bureau et l'ordinateur, alluma ce dernier, inséra la disquette, décrocha le téléphone et composa le numéro de son ami. Une heure matinale pour les gens ordinaires mais encore dans les heures de veille tardive pour le Poupin.

Une voix étrangère à l'autre bout du fil. Gerry eut un mouvement de recul. Il connaissait ce genre de ton. La police. Ou des tontons macoutes. Du pareil au même. Il raccrocha aussitôt.

Son ami avait des ennuis? Il composa un autre numéro. Une voix de femme ensommeillée répondit.

– Salut Meg. Désolé de te réveiller. Je viens d'appeler chez Dédé et c'est une voix inconnue au bataillon qui m'a répondu, police ou autre.

Es-tu au courant de quelque chose?

La voix à l'autre bout du fil sortit de sa torpeur, s'emplit de tristesse.

– Dédé est mort, Gerry, écrasé par un chauffard. J'ai essayé de te joindre. Laissé un message sur ton répondeur.

– Je viens de rentrer. Tu dis écrasé par un chauffard?

– Oui. Hier matin. Aux environs de dix heures, devant le Séminaire. À mon avis, il ne s'agit pas d'un accident. À dix heures du matin devant le Bar? À moins d'un rendez-vous important, Dédé ne serait jamais sorti de son lit aussi tôt.

– Sais-tu sur quoi il était?

– Non.

– J'ai reçu une disquette de lui. Je jette un coup d'œil et je te rappelle.

– D'accord.

Il cliqua sur l'icône disque. Tout de suite son estomac se contracta en reconnaissant le contenu affiché à l'écran. Puis il jura sourdement. C'était pas Dédé son équipier pour le travail confié par le mafioso, c'était Scott. Et cette disquette avait été envoyée par la poste. Certainement le jour avant. Dédé avait alors pénétré le site de Barrage International au moins vingt-quatre heures avant qu'il n'essaye lui-même à la demande de l'homme de Don Antonio. Il jura encore et fit défiler. Drôlement plus complet que ses propres trouvailles. Dédé devait avoir atteint le cœur du site pour avoir piqué ces informations extraterrestres. Lui, venant après Scott lui servant de paravent, avait à peine pu en appréhender une petite partie avant que les salauds, il comprenait maintenant pourquoi ces gens étaient sur leurs gardes, ne lui coupent le jus.

Mille bordels! Une seule explication possible à la mort de Dédé : son ami avait été retracé et éliminé. Pourtant Dédé était du genre doué, avait dû prendre autant de précautions que lui-même sinon plus. Comment avaient-ils pu mettre le grappin sur lui aussi vite? Mais des gens capables de réaliser les prouesses défilant sur l'écran possédaient forcément une avance technologique considérable. Dédé s'était frotté à plus fort que lui. Et lui aussi. Ces gens allaient conclure que Dédé avait des complices puis contrôler toutes ses liaisons téléphoniques et autres. En plus, il venait de téléphoner chez son ami. La police? À une heure pareille du matin? Peu de chances. Ça sentait plutôt les totos macoutes surentraînés. De combien de temps disposait-il avant que les salauds s'accrochent à ses basques? Pas des masses. Il avait intérêt à disparaître vite fait. Mais qui avait demandé à Dédé de forcer le site de cette compagnie? Dédé ne faisait pas ça pour le plaisir, Dédé travaillait par contrats. Quelqu'un l'avait payé pour trouver ces informations.

Tout en se grattant la tête, Gerry tourna le regard vers la poubelle. L'enveloppe. Il la ramassa. Rien dessus à part l'adresse. La date d'oblitération, l'envoi datait bien du jour précédent. Il songea au rabat, le décolla, c'était l'endroit idéal pour passer un message discret.

«Gerry, c'était pour Fiona. Je cherchais du salé et suis tombé sur des fils de pute. Fortiches, les salauds. Possible que je sois repéré. Je fous le camp. S'il m'arrive quelque chose, à toi de jouer.»

Fiona? Pour elle seule ou pour Malta? Nom de Dieu de nom de Dieu! Serait-ce possible que l'enquête de Pel file le train aux mêmes truands de grand chemin? 50 000 dollars par mois...

Il tendit la main vers le téléphone, arrêta son geste. Si Pel était sur écoute, il serait repéré illico. À moins qu'il ne le soit déjà, repéré... et dans le collimateur. Ses recherches sur les enfants lui avaient permis de découvrir un lien entre plusieurs disparitions, un lien qui, visionnant maintenant les informations affichées à l'écran, lui donnait froid dans le dos. Ces gens étaient capables de tout, surtout du pire.

Il devait joindre Pel, le mettre au courant de sa trouvaille. Mais pas d'ici. Plus sûr d'une cabine publique ou d'un portable incognito. Ensuite changer de crèche, disparaître dans la nature car il devait déjà apparaître sur leurs radars. Il avait considéré le contrat offert par l'homme de Don Antonio comme un travail de routine. Routine? Dédé avait dû penser la même chose et ne pas se méfier assez. Et Dédé était mort.

Il se dirigea vers l'armoire, l'ouvrit. Un coffre. Il fit demi-tour et retourna au téléphone. Avertir Meg d'un possible danger. Il composa le numéro.

– Meg? Dédé était sur quelque chose de dangereux. Il s'est fait avoir et tous ceux en contact dernièrement avec lui sont possiblement en danger. Envoie l'alarme sur le circuit. Moi, je n'ai pas le temps. Je suis en prise directe. Fais gaffe à toi. À un de ces jours.

Il raccrocha, retourna près du coffre, l'ouvrit, prit la liasse de billets de banque qu'il gardait toujours en réserve et la glissa dans sa poche intérieure. Ce geste le fit penser à l'armateur grec Onassis qui, d'après ses dires, à moins que ce ne soit une autre invention des putes journalistiques, nom donné aux pondeurs et pondeuses de textes soi-disant à vocation d'information par son ami Malta, se promenait toujours avec une liasse de billets de banque dans sa poche pour se donner confiance.

Il tapa de la main sur le paquet de fric. C'est vrai qu'avec suffisamment de pognon on se sentait plus à l'aise. Et il était bien placé pour le savoir. Il faut en avoir manqué pour s'en rendre compte, se dit-il en hochant la tête.

Le disque. Qu'allait-il en faire? Le FBI? Et s'il tombait sur des complices? Car une organisation de cette importance devait avoir des

taupes partout. Puis il aimerait en parler à Pel avant de faire quoi que ce soit.

Il se dirigea vers son ordinateur, inséra le disque de Dédé, mit un disque vierge dans le graveur et lança la copie. Une précaution supplémentaire était nécessaire. Il sortit la copie, l'inséra dans un protecteur puis dans une enveloppe, écrivit un petit message sur le rabat, ferma, écrivit l'adresse de l'homme de Don Antonio. Quelques milliers de dollars et un coup de main en cas de besoin n'étaient pas à dédaigner. Don Antonio, tout truand qu'il fut, était un homme d'honneur, à sa façon bien sûr, mais il pourrait compter sur lui en cas de coup dur. Il sortit la disquette de Dédé, la remit dans la pochette de protection et glissa le tout dans sa poche de veste tout en se dirigeant vers la porte d'entrée. À l'extérieur, après un regard discret aux alentours, il monta dans sa voiture et démarra. Un téléphone public se trouvait près du petit parc non loin de chez lui. Il en prit la direction.

Il sortit de la cabine. Pas trace de Pel. Où était passé son ami? Son cellulaire était fermé. Son ami s'était fait avoir comme Dédé? Il lança un regard méfiant autour de lui. Les salauds assassins de Dédé n'étaient pas des amateurs, loin de là. Puis si ces gens étaient liés aux disparitions de l'enquête de Pel...

Il regarda sa voiture. Piégée? Pas de risques à prendre. Il en avait une autre, stérile celle-là car personne ne la connaissait, et immatriculée sous un autre nom. Il allait changer vite fait de véhicule et d'identité.

Il se retrouva quelques minutes plus tard devant un garage situé dans un quartier tranquille, ouvrit la porte, en sortit une Ford Probe bleu nuit, se stationna sur le côté, descendit, se dirigea vers la Chrysler Intrepid, se mit au volant et rentra le véhicule au garage, mit en route le système de brouillage. Cela fait, il referma la porte à clé et se dirigea vers la Ford Probe.

Son cellulaire. Il vérifia si ce dernier était bien fermé. On était vite retracé grâce aux ondes émises par le téléphone en mode veille. Pourtant pas d'illusions à se faire. Ces gens, s'intéressant à lui, auraient vite fait de connaître même la couleur de ses petites culottes.

*

ANTOR Technologies, en plein centre de Seattle.

Tandis qu'il parlait à la secrétaire, un homme sortit d'un bureau et se dirigea vers eux.

Pel tourna la tête vers l'individu, eut un mouvement de surprise. L'homme lui rappelait quelqu'un. Antonio Mendel. Mais de vingt ans au moins plus jeune. Leurs regards se croisèrent et Pel Malta ne sut plus que penser. De près, la ressemblance était moins évidente. Surtout avec la différence d'âge.

Le personnage lui sourit, se tourna vers la secrétaire, l'air soucieux. Le visage de celle-ci s'éclaira avec respect. Le sosie Mendel se trouvait donc être un personnage important.

Profitant du sourire, Malta s'approcha.

– Excusez-moi de vous aborder aussi cavalièrement, déclara Pel, l'interrompant, seriez-vous parent avec Antonio Mendel?

L'homme se détourna de la secrétaire et fit face à Pel.

– Monsieur...?

– Malta. Pel Malta. Excusez cette intervention intempestive. Je suis détective privé. Puis-je vous poser ma question?

L'individu fit un geste d'attente de la main à Malta pour ensuite se tourner vers la secrétaire.

– Quelque chose de spécial, Judith?

– Non, Monsieur Mendhelson. Rien si ce n'est monsieur Malta ici présent demandant à rencontrer notre chef de la sécurité, monsieur Fichet.

– La sécurité?

Il se tourna vers Malta.

– La sécurité, Monsieur Malta? Je suis le président de la compagnie, Task Mendhelson. En quoi pouvons-nous vous aider? Mais venez dans mon bureau, nous y serons plus à l'aise. Le président se tourna vers la secrétaire et leva la main, montrant cinq doigts.

Malta suivit le président d'ANTOR dans son bureau. Une pièce spacieuse, aux larges baies vitrées, meublée avec un luxe sobre et confortable sans rien de tapageur.

S'étant assis à l'invitation de Mendhelson, Malta regarda son vis-à-vis.

– Puis-je, pour commencer, vous poser ma question?

– Allez-y.

– Êtes-vous parent avec Antonio Mendel?

– Antonio Mendel... Non. Pourquoi cette demande? Mon nom? Mendel... Mendhelson... C'est ça?

Le président d'ANTOR Technologies secoua la tête.

– Non. Le nom de ce monsieur ne me dit absolument rien.

– Pas à cause du nom, bien que je trouve cette presque similitude assez étrange. Plutôt à cause de votre visage. Un air de famille évident. Mais vous avez facilement vingt ans de moins qu'Antonio Mendel.

– Désolé, Monsieur Malta. J'espère que ce monsieur Mendel n'est pas un personnage peu recommandable. Je m'en voudrais d'avoir un genre de sosie ayant rejoint le côté obscur. Mais venons-en au fait. En quoi le chef de la sécurité ou qui que ce soit d'autre de notre compagnie pourrait vous aider?

– Voilà de quoi il s'agit, Monsieur Mendhelson. Je suis sur une

enquête de disparitions et j'aurais aimé avoir des renseignements sur une certaine Marie Curcell ayant travaillé pour vous il y a de cela dix ans.

Mendhelson eut un mouvement d'étonnement.

– Marie Curcell? Je me souviens... Quelle étrange et tragique affaire! Une jeune femme belle et brillante, en fait un vrai petit génie en chimie moléculaire... Et puis cette horrible tragédie. Le massacre de sa famille juste devant ses yeux et sa soudaine disparition. Vraiment insensé.

– Oui. Cet accès de rage désespoir la poussant à se faire justice et sa disparition ensuite. Une disparition soudaine, à mon avis organisée par des professionnels.

– Des professionnels, monsieur Malta?

– Oui, monsieur Mendhelson. Une réaction aussi rapide et une disparition aussi complète indiquent le savoir-faire de gens entraînés à ce genre de situation.

– Voulez-vous dire que la tragédie aurait été programmée? Qu'il s'agissait d'une mise en scène? Que deux innocents auraient été assassinés volontairement? Puis Marie Curcell, après avoir égorgé le chauffard, aurait été retirée de la circulation par des gens en attente, vos soi-disant professionnels?

– Oui.

– Un peu gros, Monsieur Malta, ne trouvez-vous pas?

– Et pourtant... Je ne pense pas être très loin de la vérité en l'affirmant.

– Je ne sais que penser, mon cher Monsieur. Puis, dix ans après cette incroyable et horrible tragédie, vous êtes à la recherche de Marie Curcell. Pourquoi?

– Le chauffeur égorgé avait des renseignements sur les disparitions dont je m'occupe. Et sa mort est intervenue avant qu'il puisse faire ses révélations à l'enquêteur s'occupant du cas.

– Vous ne recherchez pas Marie Curcell pour Marie Curcell...

– Non. Je cherche à résoudre le mystère entourant la disparition d'enfants de huit à dix ans intervenue à cette même période.

– Des enfants disparus il y a dix ans...

Mendhelson, consterné, secoua la tête. Puis, remontant ses souvenirs, il raconta.

– Marie Curcell... Une jeune femme tellement agréable. On dit souvent les génies ennuyeux, distraits, égoïstes, imbus d'eux-mêmes. Ce n'était pas le cas pour Marie. Tout le contraire. Elle était belle, possédait une intelligence supérieure et avait le don de se faire aimer de tous. Cette tragédie nous frappa tous de stupeur. Ce fut une grande perte pour nous. En premier la perte d'une collègue aimée et estimée, puis une perte importante pour la compagnie car Marie était sur un

projet significatif, projet sur lequel nous avons mis beaucoup d'espoirs et d'efforts. Nous avons ciblé un créneau de recherche et, si je me base sur l'après Marie Curcell, nous étions loin devant la concurrence. Marie était la seule à pouvoir mener le tout à bien. Un autre de nos savants travaillait dans le même domaine. Mais, bien que doué, ce dernier ne lui arrivait pas à la cheville et n'a rien pu faire. Les êtres sont irremplaçables, Monsieur Malta. Ce qui se trouve dans le cerveau d'un individu peut des fois être appréhendé en partie par un autre cerveau. Pas toujours. En chaque être humain, des plages secrètes demeurent bien souvent inaccessibles aux autres. Et ce sont de ces plages secrètes et personnelles que surgissent les plus grandes inventions, les plus grandes créations et découvertes. L'autre chercheur, bien qu'étant quelqu'un de très intelligent, a été incapable de poursuivre les travaux de Marie. Personne d'autre n'y a réussi à ce jour. Nous avons tout perdu. Trois années de travail acharné. Enfin... C'est la vie... Avec ses tragédies et, heureusement, ses joies.

– Monsieur Malta, reprit Mendhelson en se levant quelques secondes plus tard, je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus sur cette tragédie. Je suis désolé de ne pouvoir vous aider mieux. Vous pouvez rencontrer monsieur Fichet si vous le désirez. Mais notre présent chef de la sécurité est avec nous seulement depuis neuf ans. Arthaud Ferr, notre employé d'alors, nous avait quittés, si mes souvenirs sont bons, pour raisons personnelles six mois après cette tragédie. Un autre l'avait remplacé pendant quelque temps. Ne faisait pas l'affaire, nous avons dû le congédier. Puis est arrivé monsieur Fichet. Quelqu'un de bien, efficace et professionnel. J'aime à m'entourer de gens qui aiment ce qu'ils font.

Si vous le désirez, vous pourrez examiner le dossier d'Arthaud Ferr. Dites à monsieur Fichet que je n'y vois aucun inconvénient.

Pel remercia et sortit du bureau du président d'ANTOR, croisant devant l'entrée un petit homme élégamment vêtu dans le style précieux et portant mallette. Le personnage le fit penser à l'odieux Boccis auquel ce dernier ne ressemblait pas du tout.

Tout en se dirigeant vers la secrétaire, il se questionna sur l'intrusion dans son esprit, en croisant le petit et obséquieux personnage, du salaud responsable de toutes ses misères. Peut-être sa préciosité, se dit-il. Éléance et sourire affable, trop affable. Il serra les mâchoires et revint à Mendel. Mendhelson... Étrange coïncidence dans les noms, un air de famille et vingt ans de moins sinon trente. Cela se passait il y a dix ans. Ce Mendhelson aurait pu être le fils de Mendel. Mais ce dernier n'avait pas d'enfants.

Le PDG d'ANTOR semblait quelqu'un de bien. Antonio Mendel n'était pas un bandit. Il avait été condamné pour avoir voulu mettre fin aux souffrances de sa femme torturée par un horrible cancer.

Libéré sous caution, le savant avait choisi la fuite. Et lui, Malta, avait hérité du contrat pour le retrouver.

Étrange similitude entre les deux cas. Mendel et Curcell disparus sans laisser la moindre trace.

Relevant la tête tout en sortant de ses pensées, il croisa le regard de la jeune femme de la réception, lui sourit. Celle-ci lui rendit son sourire et montra le couloir central. Averti d'avoir un visiteur, Fichet, le chef de la sécurité d'ANTOR Technologies, arrivait. Grand, noir comme du charbon. Ça le fit penser à Fréjus. Une vraie armoire à glace. Mais cet autre géant Pel le connaissait bien.

– Salut Malta. Toute une surprise de te voir ici. Je n'en croyais pas mes oreilles quand Wendy m'a prévenu. Ça fait longtemps.

– Ce cher Abélard! La surprise est pour moi. J'ignorais qu'il s'agissait de toi. T'as changé de nom?

– Le nom de ma mère. Celui de mon père me faisait trop de mauvaise publicité.

– Sage décision.

– Tu aurais dû changer aussi après cette affaire UMUS. Ta vie professionnelle en aurait été facilitée.

– Peut-être. Mais mon père se serait retourné dans sa tombe et mon grand-père serait venu me tirer les pieds de désespoir.

J'ai préféré garder mon nom. Ce sera un peu plus long. Mais je remonte la pente, sûr et certain.

– Tu as toujours été du genre têtue.

– Une qualité dans notre métier. Non?

– D'accord avec toi. Puis, il faut bien le reconnaître, tu es le meilleur de nous tous. En quoi puis-je t'aider?

– Ton boss, Mendhelson, a dit que je pourrais jeter un coup d'œil sur le dossier d'Arthaud Ferr.

– Ah!

– Tu y vois un inconvénient?

– Pas le moindre. Surtout si le patron est d'accord. Suis-moi.

– Comment est-il, ton patron?

– Quelqu'un de bien. Il mène sa compagnie avec intelligence et savoir-faire. Jamais un mot plus haut que l'autre et toujours prêt à écouter tous et chacun malgré la somme de travail démentielle qu'il abat en vingt-quatre heures. Car il travaille presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je me demande comment il peut tenir le coup à cette cadence et à son âge. Quelqu'un de bien, vraiment. Je suis content de travailler pour lui.

– Tu as entendu parler de Marie Curcell?

– Celle qui vit son fils et son mari écrasés ici en face et égorgea le chauffard?

– Oui.

– Quand je fus engagé, un peu plus d'un an après l'accident, tous en parlaient encore. Une fichue sale affaire.

– Que penses-tu de sa soudaine et définitive disparition?

– C'est là-dessus que tu enquêtes?

– Oui et non. Elle est un maillon concernant autre chose. Le chauffard avait des révélations à faire et sa mort survint bien à propos.

– C'est pour ça que tu veux voir le dossier de Ferr?

– Des fois...

– Tu ne trouveras rien. Je l'ai examiné. Pas grand-chose sur le sujet. Mais tu pourras le constater par toi-même. Quant à la disparition de cette jeune femme, cela me fait penser à certaines situations scabreuses lorsque je faisais encore partie du FBI. Inutile de te faire un dessin.

Malta hocha la tête. Tout dessin était inutile. Il savait de quoi Abelard voulait parler.

Le bureau d'Abelard Fichet était petit mais confortable, avec une large fenêtre donnant sur le devant de la bâtisse. Le chef de la sécurité fit signe à Malta de le rejoindre devant la paroi vitrée, montra du doigt la rue.

– Lorsque je fus engagé, et à force d'en entendre parler, je voulus reconstituer l'accident...

Il montra la rue du doigt.

...La Mercedes était arrivée de là, Marie Curcell en descendit devant l'entrée là en bas, dit au revoir à sa petite famille. Le père et le fils, si on se base sur les billets pour le base-ball retrouvés dans la poche du mari, la rencontre devait se tenir une heure plus tard, repartirent par là.

Pour que le camion puisse l'emboutir sur cette façade, celle refaite à neuf en briques grises juste au coin, le véhicule meurtrier devait obligatoirement arriver de ce côté ou se tenir en attente pas loin, ajouta Fichet en indiquant du doigt la rue en face. Jusque-là, pas de problème. Le scénario se tient. Puis le drame! Marie Curcell tue le chauffard devant de nombreux témoins attirés. Et, d'après ces témoins, une auto s'approche venant de la même direction d'où avait surgi le camion, s'arrête, deux hommes en sortent et entraînent Marie Curcell à l'intérieur. L'automobile repart sans attendre.

Fichet fit une pause.

– Cette automobile ne peut être arrivée par hasard. Elle devait se trouver en attente.

– Comment pouvaient-ils savoir que Marie Curcell allait égorger le chauffard?

– C'est la seule chose qui me fait hésiter. Mais je me suis laissé dire que certains médicaments peuvent induire chez le sujet un état de violence incontrôlable. Ou alors un lavage de cerveau pour aider dans

le sens voulu.

La voix de Fichet devint murmure.

– Tu sais bien que des moyens existent pour téléguider certaines personnes et leur faire accomplir des actes qu'elles ne se permettraient pas en temps normal, et cela sans se rendre tout à fait compte de ce qu'elles font. Tu en sais autant que moi sur le sujet.

– As-tu parlé à quelqu'un de tes réflexions sur cet accident? demanda Malta en baissant lui aussi la voix.

– Non. À personne. Je n'en voyais pas l'utilité. Après les problèmes que tu sais, je ne voulais aucune publicité. Dix ans après, tu es le seul.

– Alors continue de te taire. Ceux derrière ces événements ne sont pas des enfants de chœur.

Tout en approuvant, Fichet fit signe à Malta de s'asseoir, prit place derrière son bureau, tapa sur le clavier de son ordinateur, fit apparaître le dossier Ferr, tourna le moniteur plat vers Malta.

– Rien d'intéressant. La dernière adresse connue ne vaut rien. J'ai essayé de le contacter pour avoir quelques explications sur un dossier, mais déjà il avait déménagé sans laisser de traces. Disparu, lui aussi.

– Lui aussi? D'autres disparitions?

– Je voulais dire comme Marie Curcell.

– Il pourrait y avoir une relation entre les deux?

Fichet haussa les épaules.

– Va savoir. Il était chef de la sécurité, donc un professionnel. Mais là, dix ans nous séparent de ces événements. Ça fait un bail.

Malta hocha la tête, parcourut les informations sur l'écran. Fichet avait raison. Rien d'intéressant dans le dossier. Il le remercia et le quitta.

À l'extérieur, mains dans les poches, il secoua la tête. Dix longues années. Une machine à remonter le temps ferait bien son affaire. Il eut soudain conscience d'un papier froissé sous ses doigts, le sortit, le déplia: le billet doux laissé sous le balai d'essuie-glace par les extra-terrestres.

Le froissant de nouveau, il le remit dans sa poche.

Pel prit ses messages. Omer Gallien lui avait laissé une adresse, celle du garage s'étant occupé dix ans auparavant du camion et de la Mercedes accidentés. Il la nota et repartit.

Au même moment Fiona appelait elle aussi son répondeur. Un gadget prit le relais de sa ligne, déviant l'appel vers une autre destination. Pas de message de Pel. Elle appela chez son amant. La sonnerie retentit. Pas de Pel. Elle fit la grimace et raccrocha, jeta ensuite un coup d'œil au rétroviseur. Elle se devait de prendre le maximum de précautions avant d'aller voir son amie Mona. Le fait de s'éloigner de la ville ferait peut-être aussi perdre sa trace aux salauds meurtriers de son ami Dédé. Cette voiture de location, piégée? Sa réclamation à peine déposée, déjà le véhicule attendait devant la porte. Tout un service. Avec téléphone en plus. Bien que cette nouvelle approche publicitaire de louer les voitures avec téléphone installé semblait rencontrer du succès avec les utilisateurs. Surtout depuis la reconnaissance par les professions médicales de l'incidence des ondes émises par les cellulaires sur la fréquence des tumeurs au cerveau.

Ses problèmes du moment la firent penser à Jay et à ce que son jeune ami lui avait raconté de ses fuites devant les gens du milieu. Don Antonio y avait mis bon ordre en réglant les soi-disant dettes du jeune homme et menaçant de sa *vengeance définitive* ceux qui voulaient garder Jay en esclavage.

Fiona hocha la tête et se dirigea vers un magasin d'électronique, en ressortit presque aussitôt, remonta dans sa voiture et prit la direction de l'aéroport. Dix minutes et elle fut à l'entrée des stationnements long terme. Elle prit un ticket au distributeur automatique et se dirigea vers le fond où des places étaient encore libres, sortit de sa voiture de location offerte par les assureurs, s'avança dans l'allée. Elle cherchait un certain modèle pouvant faire son affaire. L'ayant repéré, elle passa devant, s'arrêta un instant devant la portière du conducteur. Pas de système anti-démarrage visible. Satisfaite, elle se dirigea vers les arrivées, entra dans le bâtiment pour payer son ticket à une machine automatique, ressortit, se dirigea vers la voiture choisie. Quelqu'un se tenait tout près. Le proprio? Non. L'individu monta dans le camion à côté et prit la direction de la sortie. Elle s'approcha tranquillement du véhicule choisi, inséra le gadget électronique dans la serrure comme le lui avait montré Jay, forma le code de recherche pour la marque du véhicule. Quelques secondes d'attente, un déclic se fit entendre. Elle donna un coup du plat de la main sur la portière arrière. Celle-ci se

débloqua.

Tranquillement, en apparence du moins, elle débarra la portière avant, prit place au volant. Facile. Pour la suite, Jay lui avait fait répéter à plusieurs reprises. La portière refermée, elle tendit la main, fouilla en dessous du tableau de bord, hésita un moment, tira sur plusieurs fils, défit les bons et les relia ensemble. Le moteur démarra. Elle sourit, fit une marche arrière un tantinet nerveuse, moment fatidique souvent choisi par le propriétaire dans les films de seconde catégorie pour manifester sa présence, tourna dans l'allée et prit la direction de la sortie avec un *ouf!* de soulagement.

Au contrôle, elle inséra le ticket payé dans la fente prévue à cet effet, la barrière automatique se leva et elle sortit de l'aéroport, le sourire du vainqueur aux lèvres. Cette fois les malfrats pouvaient toujours essayer de la suivre. Et si elle avait de la chance, le propriétaire de la voiture resterait parti plusieurs jours et limiterait par la même occasion les dangers de se faire poursuivre dans l'immédiat.

Elle embarqua sur la 518, direction la 5, s'engagea sur l'autoroute vers le sud. Tacoma, Olympia puis vers le Pacifique par la 101 et la 12, direction Aberdeen et Hoquiam. Cent cinquante kilomètres à se taper. Au moins deux heures avant d'arriver chez Mona. Elle décrocha le téléphone de l'automobile volée et appela Malta. Pas de réponse.

Après une heure de route, elle fit un arrêt, descendit se dégourdir les jambes. Après quelques pas, elle retourna à la voiture, décrocha le téléphone, composa le numéro du cellulaire de Pel.

La sonnerie retentit. Puis la voix de Pel. Enfin.

– Malta.

– C'est moi.

– Oui.

Quelque chose indisposa immédiatement Fiona. Depuis la mort de Dédé, sa méfiance était sur le mode éveil en catastrophe. Puis le «Oui.» était inhabituel. Pel aurait dit mon chou, ma beauté, ma tourterelle ou autre chose d'aussi sympathique. Pas «Oui.» En plus, la voix de Malta était un peu différente bien qu'étant la sienne. Il donnait l'impression d'être pressé. Il devait avoir des problèmes, se dit Fiona. Pourtant...

– Ça fait un bout de temps que j'essaie de te joindre, poursuivit-elle.

– Des ennuis. Où es-tu?

– En route pour où tu sais...

– Tu ne vas nulle part. Tu es en danger. Tu ne bouges plus et tu m'attends. On ne parle pas au téléphone. Tu m'indiques juste l'endroit.

Fiona, déjà méfiante, le fut encore plus, non pas par la proposition mais par la voix. Quelque chose ne collait pas. Elle ne reconnaissait

pas son Pel, là. En femme amoureuse, elle connaissait toutes les intonations de la voix de son amant. C'était sa voix, oui, mais était-ce son Pel à l'arrière? Elle posa la première question qui lui vint à l'esprit.

– De quelle couleur est mon bleu à la cuisse?

– Arrête tes simagrées. Dis-moi où tu te trouves et je te rejoins illico.

Merde, songea-t-elle, c'est pas le bon. Elle donna une adresse aux antipodes d'où elle se trouvait et raccrocha aussitôt, voulant à tout prix écourter la communication si les autres tentaient de localiser l'appel.

L'inquiétude la rongea de plus en plus, faisait la folle. Décidemment, plus rien n'allait. Pel ne lui aurait jamais parlé de cette façon. Et le bleu c'était sur sa hanche. Puis cette voix! S'il s'agissait des autres, comment avaient-ils pu la copier de cette façon? Mais d'après Dédé ces gens disposaient d'une avance technologique considérable, et les synthétiseurs c'étaient pas pour les chats. C'étaient qui, ces salauds sans nom? Secouant pensivement la tête, elle démarra et reprit sa route, presque insensible à la beauté du paysage, paysage qu'elle avait admiré six mois plus tôt, Mona s'étant arrêtée à un moment donné pour qu'elles puissent en profiter. L'océan au loin, le ciel, les montagnes. Mona s'était achetée une très belle propriété, située dans un joli coin, avec une vue imprenable sur la mer et avait voulu la montrer à son amie. Le prix n'était pas piqué des mites. Fiona avait sursauté devant le montant déboursé pour l'achat, plus de dix fois ce qu'elle avait gagné avec ses bouquins depuis le début, brut s'entend. Mais pour Mona riche à millions, c'était rien de déraisonnable.

Un panneau indiquant Aberdeen et ensuite Hoquiam. Si Mona n'était pas là, elle savait où trouver la clé et connaissait le code d'alarme. Elle pourrait entrer, prendre une douche et se reposer car la fatigue, sinon l'épuisement, la talonnait.

L'allée. Elle la remonta. La petite Audi sport TT décapotable se trouvait devant l'entrée. Mona était là. Soudain un juron s'échappa de ses lèvres. Pas question qu'on retrouve la voiture volée devant ni dans les environs de la propriété de son amie. Elle descendit du véhicule, se dirigea vers la porte d'entrée et sonna. Mona apparut. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Effusions faites, Fiona expliqua rapidement à son amie pour la voiture et ce qu'il convenait de faire dans l'immédiat.

– Volée?

– À plus tard les détails. Suis-moi avec la tienne.

Mona acquiesça, rentra prendre ses clés, ressortit, ferma la porte de la propriété et se dirigea vers l'Audi. Fiona, déjà au volant de la sienne, reculait vers la sortie. Une derrière l'autre, elles filèrent en direction d'Aberdeen, traversèrent la petite ville en direction de

Westport.

Jugeant être assez loin, Fiona s'arrêta. Pas d'empreintes à craindre, elle avait gardé ses gants depuis *l'emprunt* du véhicule. Elle le stationna dans un endroit permis et rejoignit son amie. La TT reprit le chemin d'Hoquiam.

Après une bonne douche, elle puisa dans la garde-robe de Mona pour remplacer ses vêtements défraîchis sinon sales. Ensuite, toutes les deux affalées sur le divan, elles se racontèrent leurs problèmes respectifs. Elias Findings était mort. Fiona était au courant de la liaison de Mona avec le financier dont la magnifique propriété, avec sa crique port naturel-artificiel abritant son fringant Schooner, se trouvait à quelques dizaines de kilomètres de là, non loin de Westport.

Elle serra son amie dans ses bras.

Relevant la tête, elle eut un sursaut. Son regard avait rapidement balayé la pièce et accroché le moniteur du système de sécurité installé par les techniciens de Findings avec caméras de surveillance et autres gadgets. Une conduite intérieure de couleur sombre défilait au ralenti. Elle se leva, se rapprocha, regarda plus attentivement et jura.

– Merde!

Mona regarda son amie.

– Quoi?

– Cette voiture... Comment ont-ils pu me suivre? murmura Fiona. J'ai volé le véhicule. Personne ne m'a suivie jusqu'ici, certaine de ça. Pourtant ces gens sont après moi. Et maintenant après nous! Il faut foutre le camp, mon chou. Tiens, les voilà qui descendent de voiture. Ils ont la tête de l'emploi, non? Pas des fonctionnaires des Postes ou des vendeurs de brosses!

– Tu penses que ce sont les mêmes? murmura Mona à côté d'elle.

– Ou d'autres coulés dans le même moule. De la même famille en tous cas, à n'en pas douter.

– Je sais comment... Voilà de quoi les arrêter en moment, déclara Mona et activant plusieurs interrupteurs sur un discret tableau de contrôle à côté du moniteur. Suis-moi, maintenant.

Mona se dirigea vers les chambres, ramassa son sac au passage. Fiona en fit autant tout en enfilant ses chaussures. Ensemble, elles se dirigèrent vers le sous-sol. Le terrain était en pente et la propriété possédait une autre sortie garage donnant sur la route longeant la plage. Une Porsche Carrera étincelante s'y trouvait. À côté, une limousine.

Fiona se dirigea vers la Porsche mais Mona la rappela à l'ordre en indiquant la luxueuse conduite intérieure. Continuant de lorgner la belle sportive avec une grimace de dépit, elle prit la direction du mastodonte.

La porte du garage s'ouvrit. Le lourd véhicule se glissa lentement

vers l'extérieur, moteur au ralenti et presque silencieux, descendit vers la route tandis que la double porte de garage se refermait en douceur.

Pénétrés dans la propriété, les hommes en noir en ressortirent presque aussitôt, toussant et crachant à s'en arracher les poumons.

L'adresse du garage fournie par Omer Gallien. Pel s'y rendit. Le nouveau proprio, le garage avait été vendu depuis, était avachi derrière son bureau.

Entendant le nom et profession de Pel puis sa question sur le camion, l'individu se referma en moule apeurée et envoya son visiteur se faire voir ailleurs. Il n'était pas là dix ans auparavant, évitait de se mêler des affaires des autres, n'aimait pas les curieux et encore moins les soi-disant détectives.

Pel hocha la tête, il ne tirerait rien de ce morpion devenu muet dès l'appât du gain évanoui, et se dirigea vers la sortie. Près de rejoindre son véhicule stationné plus haut de l'autre côté de la rue, il ralentit, regarda par dessus son épaule. Le petit chauve en salopette, ce dernier se tenait non loin de la porte du bureau de son patron lorsqu'il avait posé sa question sur le camion accidenté, le suivait.

– Attendez!

Malta fit encore quelques pas, s'arrêta.

Le mécanicien arriva à sa hauteur.

– Il vous a dit la vérité. Ce con n'est au courant de rien. Il a racheté le garage deux ans après l'histoire du camion. Quant à moi, j'ai été vendu avec les meubles.

L'individu parut un instant hésiter. Puis demanda:

– J'ai quoi à y gagner?

– Tout dépend de ce que vous savez, ajouta Malta d'une voix douce.

L'individu regarda derrière lui, Son bouledogue de patron, le visage en porte de prison, regardait dans leur direction.

– Merde. Je vais me faire virer. Il ne m'aime pas. Le cochon attendait juste une excuse.

Il lâcha un pet buccal, haussa les épaules et ajouta.

– Bof. De toutes façons j'avais décidé de quitter. C'est pas drôle tous les jours de travailler avec un pareil cornichon. En plus, il est radin, ne paye pas bien. Je suis un bon mécanicien et mérite un meilleur sort. Je trouverai autre chose.

Il se tourna vers son patron et lui fit un bras d'honneur. Ce dernier montra le poing à son employé et rentra furibond dans son bureau.

Malta sourit et regarda plus attentivement le mécanicien. Un marginal. Le crâne dégarni, des traits un peu mous au premier regard, dû certainement au menton trop arrondi, mais les pommettes accentuées, le regard profond et intelligent. Aussi une certaine dureté cachée, en attente. Le genre de gars dont il faut se méfier. Il

commençait à aimer ses manières.

Le mécanicien laissa sourdre un soupir, comme soulagé. Ça faisait un bout qu'il avait envie d'envoyer paître ce gros cochon. Il revint à Malta.

– Une bonne chose de faite! À la suivante! Je gagne quoi en vous renseignant? Comme vous le voyez, plus de boulot. Bah! Pas pour longtemps. Des centaines de garages seront intéressés par mes compétences et je n'aurai que l'embarras du choix.. Travailler dix ans dans la même boîte, pouvez-vous concevoir pareille torture?

Malta regarda sa montre puis le mécano.

– C'est quoi ton nom?

– Tesso Melkonian.

– C'est arménien, ça.

– Presque.

– Et bien, Tesso le presque arménien, si nous commençons par aller nous mettre du solide sous la dent? Il est l'heure et je commence à avoir un creux. Qu'en dis-tu?

– J'en dis que je suis d'accord. Et vous, vous êtes quoi? Vous venez de quel coin du monde?

– Mon arrière grand-père venait d'Italie, d'un petit village non loin de Florence. Mais ça fait un bail.

– Je m'en doutais. Mais bon, du moment que vous n'êtes pas acquiné à la mafia... J'ai des mauvais souvenirs de ce côté.

Tesso enleva son bleu de travail, s'en servit pour s'essuyer les chaussures puis lança le vêtement dans la poubelle fixée à un réverbère non loin du trottoir.

– Voilà. Je ne vous ferai pas honte, dit-il en regardant et brossant de la main son polo puis son pantalon en flanelle. Juste me laver les mains et je serai comme un sous neuf. Quant au peu d'affaires qui traînent au garage, mon collègue Tony me les rapportera avec mon dernier chèque de paye. Si le salaud fait des histoires, je le poursuis et lui en ferais baver. Ça oui! Je suis du genre rancunier.

Malta sourit et montra l'entrée du restaurant non loin.

*

Shisole Bay Marina.

Accompagnée de Fiona, Mona s'était rendue le matin tôt à Westport, puis à Westhaven. Le Méridin avait reçu l'ordre de rallier Seattle et son quai de mouillage à Shisole Bay après la découverte du corps d'Elias.

Début de l'après-midi. L'Audi sport remonta lentement l'Avenue pour s'engager dans l'allée menant à la marina, s'arrêta aux stationnements. La jeune femme en descendit, rabattit la portière et se dirigea lentement vers le Méridin. L'équipage engagé par Elias avait

été remercié et seul Marco Pessin, barreur et mécanicien en cas de besoin, avait gardé son poste. Mona avait déjà échangé quelques mots avec lui. Elias avait de la considération pour l'homme d'équipage, un vrai marin aimant la mer et les bateaux. Puis Marco était aux petits soins pour le *Méridin* et Elias appréciait.

Appuyé au bastingage, le marin avait tourné la tête au ronronnement du petit bolide. La forme jaune et fluide qui en jaillit lui sembla familière. Il se redressa pour passer du regard par-dessus les autres voiliers, vit la jeune femme debout devant son véhicule et la reconnut aussitôt. Pouvait-on ne pas reconnaître une telle créature? Elle s'associait pour lui au *Méridin*. Et le magnifique voilier n'était certes pas un bateau parmi les autres. Son constructeur lui avait donné un corps, insufflé une âme. La famille Rotondo de Torre del Greco, et Giovanni Rotondo en particulier, en avait construit plusieurs. Il en restait quatre de la même lignée à travers le monde et il les avait suivis à la trace grâce à Internet. Findings possédait le *Méridin*, Dao Feng, le milliardaire de Hong Kong, avait le *Filare*, Sir Malcolm, londonien richissime propriétaire de nombreuses propriétés et tours à bureaux en la ville de Londres, avait mis le grappin sur *La Regina*. Puis le quatrième, celui qu'il avait eu le plus de mal à retracer, *La Monaca*, appartenait à un mystérieux et richissime homme d'affaires ne faisant guère parler de lui: Onofrio Pavelli.

Sortant de ses souvenirs de recherche sur le *Méridin*, il revint à la magnifique jeune femme s'avancant d'un pas tranquille en direction du Schooner, le corps à peine recouvert d'une robe jaune soleil éclairant littéralement les alentours.

Marco approuva d'un hochement de tête appréciateur. Son patron était un heureux homme d'être aimé par une femme comme celle-là, songea-t-il encore. Puis secoua la tête et soupira. Son patron était mort, et lui en attente d'un autre patron ou de sa feuille de chômage. Ce ne serait pas évident de retrouver un aussi bon poste à son âge. Une vraie sinécure. Bien payé en plus.

L'amie de cœur du patron allait racheter le *Méridin*? C'est pour ça qu'elle venait? Les journaux parlaient de problèmes d'argent, de créanciers sur les dents, de prêts non remboursés aux banques... Tous ces requins allaient vouloir mettre la main sur tout, par tous les moyens. L'équipage avait reçu ordre de ramener le *Méridin* de Westhaven à Seattle avant d'être congédié.

La tête pleine de pensées, il regarda la jeune femme remonter le quai dans sa direction. Elle avançait lentement, la tête droite, l'allure triste. Lorsqu'elle fut assez près, il se rendit compte des joues sillonnées de larmes et des lèvres crispées par la douleur. Il hocha imperceptiblement la tête avec tristesse. Ils devaient s'aimer beaucoup, un couple d'amoureux comme on en voyait juste au cinéma. Et malgré

leur richesse, il avait travaillé sur d'autres voiliers et pu constater le cynisme de beaucoup de ces gens trop gras et trop riches, jamais son patron ni madame Mona ne s'étaient montrés désagréables avec lui ou le reste de l'équipage.

La jeune femme approchait de la passerelle. Marco s'avança pour l'aider à monter à bord malgré les ordres reçus. Mais ces ordres ne pouvaient s'appliquer à madame Mona. Elle tendit la main. Il la saisit.

– Bonjour Marco.

– Bonjour Madame. Je suis vraiment désolé. Un terrible malheur...

Mona hocha la tête.

– Oui. Un terrible malheur. Dis-moi, Marco, comment cela a pu se produire?

– Je ne sais pas, Madame. Monsieur voulait être seul, m'avait donné ma soirée. Remonté à bord au matin, j'ai vérifié l'amarrage, fait un tour d'inspection. Ne relevant rien de suspect et pensant Monsieur endormi, je me suis attelé à mes tâches habituelles sans faire de bruit. Puis il y a eu des appels, plusieurs. J'ai regardé vers la maison. Dubeau agitait sans arrêt le drapeau rouge. C'était urgent. Je suis allé frapper à la porte de la cabine. Pas de réponse. J'ai ouvert. Personne. Voyant le lit pas défait, j'ai commencé à m'inquiéter. J'ai refait le tour du bateau en entier, explorant le moindre recoin. Rien. Monsieur avait disparu. Impossible qu'il puisse être tombé par-dessus bord. La mer était étale, le Méridin bien ancré et à l'abri des vents.

Je ne comprends pas, Madame Mona. La veille, monsieur n'avait pas l'air malade, ne paraissait pas préoccupé et s'était montré gentil et souriant comme à l'habitude. Non. Je ne comprends pas comment une telle tragédie a pu se produire.

Marco se gratta la joue d'un mouvement hésitant.

– Madame...

– Oui Marco?

– Savez-vous ce que va devenir le Méridin?

– Non. C'est trop tôt pour savoir comment tout cela va évoluer. Mais, à votre place, je ne me ferais pas trop de soucis. Celui qui va le reprendre aura besoin d'un bon marin qui le connaisse bien. Elias avait beaucoup d'estime pour tes connaissances puis appréciait ton attachement au Méridin.

– C'est un beau et bon bateau...

Mona, posant la main sur le bras du marin, demanda.

– J'aimerais, si tu n'y vois pas d'inconvénient, faire un dernier tour. Je n'aurai peut-être plus jamais l'occasion.

– Oui. Bien sûr, Madame Mona.

Il la suivit à travers tout le bateau. Le tour fini, Mona le remercia de sa gentillesse, quitta le bateau et se dirigea vers son bolide.

Mal de tête. Il grimaça. Nouveau pour lui.

Un coup d'œil au bout de papier posé sur le siège. Il l'avait froissé et lancé par terre avec rage pour ensuite le ramasser et le glisser dans sa poche, la voix intérieure lui suggérant de ne pas perdre cet indice. Quelqu'un de sa connaissance attendait à cet endroit pour l'aider. Alors là... Ces gens disaient être de son côté. La vraie farce policière du bon et du méchant, l'un voulant l'aider et l'autre le trucher vite fait.

Il jura. Fiona en danger et lui n'avancait pas. Il devait poursuivre et tenter de retrouver les salauds de kidnappeurs. Ce qu'il avait appris de Tesso le mécanicien presque Arménien n'aidait pas à l'espoir car le camion meurtrier était équipé d'un système de téléguidage. La preuve qu'il faisait bien face à un nid de serpents de la pire espèce. Des gens puissants avec des moyens financiers presque illimités.

Que pouvait donc cacher la disparition d'enfants dix ans auparavant pour que ces gens soient encore sur les dents après tout ce temps? Il allait repartir à zéro sur les traces de Fiona, analyser chaque mouvement de son amie, trouver un indice. Imprudente, Fiona devait avoir emprunté un chemin interdit, approché de trop près les secrets du monstre.

Trafton.

Un petit patelin perdu au milieu de nulle part.

Une maison en rase campagne, bien entretenue, des fleurs le long de l'allée. Il s'avança vers la porte d'entrée, eut une hésitation : un petit carton était punaisé dessus. S'attendant à une autre adresse de renvoi, il s'approcha pour lire. Un mot d'écrit: ENTREZ.

Il poussa et entra. Une grande pièce au mobilier modeste, certainement le salon. Au milieu, une table. Dessus, un ordinateur et son moniteur allumé, le *screen saver* en action, de petits poissons traversant en tous sens une mer turquoise. Une feuille de papier, pliée à angle droit et tenue en place par un cendrier, portait un message écrit au feutre rouge sur la partie rabattue sur le haut de l'écran. Il s'approcha.

«Vous auriez dû nous écouter.

Déplacez la souris. Une image vaut mille mots.»

Il poussa la chaise, enleva la feuille de papier et déplaça la souris. Le *screen saver* fit place à une image numérisée. Il eut un mouvement de recul et son ventre se contracta. L'image de la tête de Fiona, décapitée, recouvrait la moitié de l'écran. Entre horreur et un certain

espoir, espoir que tout cela ne soit qu'un macabre canular destiné à l'effrayer, il agrippa la chaise, s'assit tout en secouant douloureusement la tête, se disant qu'un ordinateur équipé d'un logiciel de traitement de l'image pouvait permettre de simuler une tête coupée. On voyait bien pire au cinéma.

Rage et culpabilité bouillonnaient en lui. Jamais il n'aurait dû mêler la jeune femme à cette enquête au danger évident. On n'avancait pas 50000\$ par mois pour un travail de routine. Ces gens n'étaient pas de simples malfrats. En face de lui, des gens puissants, les gros moyens, organisés. Des salauds capables de tuer à froid selon les besoins du moment. Ils l'avaient fait courir pour gagner du temps. Dans quel but? Pourquoi ne pas l'avoir plutôt éliminé avant qu'entre en scène cette autre faction voulant le garder en vie?

Il frissonna devant l'horreur affichée. Fiona le regardait de sous ses longs cils. Des larmes de rage et de tristesse glissèrent sur les joues de Pel. Les salauds! Les immondes salauds! Il se détourna, ne pouvant supporter cette vision d'horreur. Faire appel à la police, au FBI? Et leur parler de son enquête? Il n'y avait pas de corps. Juste une image sur l'ordinateur. Il tourna de nouveau le regard vers le moniteur et sursauta. Les pixels s'effaçaient, grignotés par de minuscules piranhas virtuels. Ceux d'en face avaient pensé à tout et ne voulaient pas qu'il puisse montrer quoi que ce soit. Il tenta d'arrêter l'effacement de l'image. Impossible. Aucune commande ne répondait. Les pixels formant la tête de Fiona se faisaient bouffer, disparaissaient.

Pensant geler le tout, il arracha la prise électrique. L'ordinateur continua de tourner et l'écran montrer la lente et terrible destruction du visage de Fiona. Les fils de pute avaient mis l'ordinateur sur piles. Découragé, il regarda sans pouvoir rien faire. Bientôt l'écran fut vide. Puis un message se forma lentement, lettre par lettre: *«Rentrez chez vous, oubliez tout ça ou vous subirez le même sort.»*

Les piranhas réapparurent. Les petites bestioles s'attaquaient maintenant aux lettres noires. Et celles-ci, au lieu de disparaître, devenaient sanglantes. Ces gens étaient des malades. Il tenta d'ouvrir l'ordinateur avec l'intention d'en arracher le disque dur. Peut-être encore possible de récupérer quelque chose. Il jura. Le couvercle avait été soudé. Il alla dans la cuisine, prit un couteau, revint en courant au salon, inséra le couteau sous le couvercle et força. Rien à faire. Il força plus fort, le couteau cassa. Les lettres rouges du message dégouлинаient maintenant sur tout l'écran, plus de piranhas, juste une horrible flaque.

Il devait tenter d'ouvrir cette saleté et emporter le disque dur. Gerry ou un de ses copains pourrait peut-être en tirer quelque chose. Il sortit de la maison, se dirigea vers la voiture, ouvrit le coffre. L'autre bout de la clef servant à dévisser les écrous des roues pouvait faire

office de tournevis. Si ça ne marchait pas, il emporterait l'ordinateur.

Un bruit d'explosion lui fit tourner la tête. La clef à la main, il se redressa et regarda vers la maison. Suspectant un autre tour de cochon, il fonça vers l'entrée. Une odeur de brûlé le saisit aussitôt. Sur la table au milieu de la pièce, l'ordinateur flambait. Certainement une petite bombe incendiaire dont la chaleur dégagée allait tout stériliser.

Il resta un moment à regarder l'appareil se consumer puis sortit, alla s'asseoir sur un banc non loin de l'entrée, la rage au cœur et la peur partout ailleurs. *Équilibre...* Le mot s'affichait, disparaissait et se réaffichait de nouveau.

Une tristesse infinie le submergea en songeant à ses amis et le prix à payer. Il jura mais cela ne lui apporta aucun réconfort. Que devait-il faire. Que pouvait-il faire?

Au bout d'un long moment, arrivé enfin à s'arracher au troublant et insaisissable le rongement de l'intérieur, il se leva et rentra dans la maison pour fouiller tout de fond en comble. Si ces gens avaient les moyens de la puissance, et ils semblaient l'avoir au plus haut point, ils ne devaient s'entourer que de voyous triés sur le volet ne laissant rien au hasard. Même en y passant le reste de la journée, il ne trouverait certainement rien, aucun indice. C'était futile d'espérer une erreur de leur part. Ces gens devaient avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que rien ne puisse le mettre sur leur piste.

Revenu au salon, il regarda une dernière fois les restes calcinés de l'ordinateur, se détourna et sortit.

À quelques kilomètres de là, juste à la sortie de l'autoroute, il avait aperçu un garage. Il monta dans sa voiture, exécuta un demi-tour et prit la direction du commerce.

Le garagiste vint faire son plein. Pel l'interrogea.

– Il y a une maison sur la route à un mille d'ici. Qui l'habite?

– Henderson, un mécanicien d'origine mexicaine. Il travaille pour moi à l'occasion. Quant à la maison, elle m'appartient, je la leur loue pas cher. À peine deux cents dollars par mois. Mais ils l'entretiennent et entretiennent le terrain. C'est mieux que rien. Il y a deux jours, ils ont reçu la visite d'un avocat. Ils ont paraît-il hérité d'une grosse somme laissée par un lointain cousin. Mais, pour toucher le magot, ils devaient se rendre immédiatement à Mexico. L'avocat avait déjà les billets d'avion aller-retour plus cinq mille dollars en avance sur l'héritage. Aucune idée de qui pouvait être le lointain cousin. Mais vous pensez bien qu'ils sont partis aussitôt. Cinq mille dollars! Et peut-être le gros lot... Qui pourrait me laisser à moi un héritage surprise comme celui-là? Il me serait bien utile. Les affaires sont pas terribles ces temps-ci.

– Savez-vous s'ils avaient un ordinateur?

– Oui. Un vieux PC passé de mode. Il l'avait un peu poussé. Mais

pourquoi toutes ces questions?

Pel lui montra sa carte.

– Une enquête. Quelques questions à lui poser.

Juste à ce moment retenti la sonnerie du téléphone. Henderson appelait. C'était une blague. Ils étaient bien arrivés à Mexico, les cinq mille dollars étaient vrais, les billets d'avion étaient bons, les réservations d'Hôtel étaient bonnes aussi mais le notaire était bidon. L'héritage aussi. Ils allaient profiter de ces vacances payées et rendre visite à la famille. Ils seraient de retour dans quinze jours.

– Hé, amigo, ne claques pas tout ton fric. Pense un peu à moi. Ensuite, j'ai quelqu'un ici qui aimerait te parler. Et il passa le téléphone à Pel.

Pel quitta le garage. Les Henderson étaient juste des pions déplacés sur un échiquier et n'avaient rien à lui apprendre.

Il se frotta les tempes d'un geste machinal. Une lancinante douleur. Pas normal.

La circulation sur la 5 s'était intensifiée. Pel avait quitté la maison des Henderson depuis une demi-heure mais l'affreuse image de la tête coupée continuait de le hanter.

Il appela Gerry chez lui. Le répondeur. Il allait laisser un message lorsque soudain tout se coupa sur un bruit de friture. Pel contempla le téléphone avec une certaine inquiétude. Ça lui rappelait une affaire douloureuse dans laquelle son ami Smitty avait trouvé la mort, littéralement pulvérisé avec tout son appartement par une charge de plastic.

Il coupa la communication et recomposa le numéro de Gerry. Occupé. Il essaya de le joindre sur le cellulaire. Pas en service.

Épuisé, il n'avait rien mangé depuis la veille, il décida de s'arrêter pour avaler quelque chose et réfléchir. Un mur de brouillard se dressait devant lui.

À l'entrée du petit restaurant, des journaux du jour. Un gros titre déjà vu attira son regard. «Pacifique sanglant». Il s'immobilisa devant le torchon. Une photo du presque palais appartenant au PDG sexagénaire et diabétique Amadeo Tolcat, petit génie des télécommunications dont la famille en entier avait été gazée et assassinée. Il prit le journal et alla s'asseoir à une table.

Dans ce drame avec vol, surtout le vol, il avait reconnu la façon de faire d'une vieille connaissance. S'il pouvait arriver à mettre la main sur le peu recommandable individu, peut-être pourrait-il, avec chantage et douceur, une ferme douceur, il avait en sa possession quelques moyens de coercition pouvant avoir un effet salutaire sur le truand, lui arracher quelques renseignements susceptibles de l'aider à y voir plus clair. Pourquoi le pressentiment que l'assassinat de la

famille et domestiques puis le vol des meubles pouvaient être reliés à la disparition des enfants? Pourquoi pas? Ça vaut la peine, des fois, de suivre ses intuitions.

Son visage se crispa. Le téléphone de son ami Gerry s'était coupé en friture et cela n'augurait rien de bon.

Il revint au journal. Le père et veuf disparu se trouvait être le suspect numéro un jusqu'à preuve du contraire. Le mystère restait donc complet et l'inspecteur chargé de l'enquête se démenait dans le noir. Aucun indice trouvé sur les lieux du crime. Les policiers avaient épluché la vie de l'homme d'affaires, sans succès. D'après les autres membres de la direction de Tolcat Entreprises, Amadeo Tolcat perdait les pédales suite à son diabète et ces derniers mois son état avait empiré. Leur PDG semblait continuellement sur les dents. Poussé par un besoin constant d'argent, il avait puisé dans ses comptes propres puis dans ceux de la compagnie, opérant des retraits importants, retraits qui semblaient aussitôt s'évaporer dans la nature.

L'homme d'affaires laissait peu de chose derrière lui.

Point d'interrogation: pourquoi liquider toute la famille? Pour qu'ils ne souffrent pas de la disette se profilant à l'horizon?

Dans la même page, un autre article : le mystère Bytti, riche malade égorgé par son infirmier. Les mâchoires de Pel se contractèrent. Il avait parlé à Amahad plus tôt dans la journée. Malgré tous les efforts de la police, toujours rien sur Roméo. Aucune trace de son ami ni de la jeune infirmière répondant au nom de Mary Becke, L'infirmier assassin quant à lui avait été liquidé, son corps abandonné dans une ruelle le soir même avec deux balles dans le cœur.

Malta secoua la tête, son visage s'obscurcit tandis que son esprit plongeait vers des profondeurs insondables où dansaient des mots, toujours les mêmes : Équilibre et prix à payer. La mort pour certains, la vie pour d'autres... Et la douleur pour tous.

*

L'inspecteur Nicolas Pilsen se présenta à la morgue. Son partenaire, arrivé avant lui, se mettait au courant du dossier.

– C'est quoi cette fois, lui demanda Pilsen?

– Une autre victime allégée. Peut-être encore cette organisation de trafic d'organes. Plusieurs items manquent à l'appel. Le pauvre mec a été ouvert, vidé et ensuite brûlé au lance-flammes. Mais faut être légiste pour avancer de telles affirmations. Moi je ne vois qu'un informe résidu carbonisé. Nous faisons par trop dans l'horreur ces derniers temps.

– Un mec?

– Oui. Plus ou moins. Dans la trentaine.

– Plus ou moins?

– La victime, d'après le médecin légiste, avait changé de sexe. C'était une bonne femme avant qu'on lui en rajoute. Et partie de cette partie, à première vue du solide, a résisté au feu. Un donneur ignifuge! De quoi se faire péter les bretelles de rire si ce n'était pas aussi dégueulasse. Comment des êtres soi-disant humains et civilisés peuvent se montrer capables d'une telle barbarie?

– J'en sais rien, Tommy. Mais c'est ainsi. Et si on peut arriver à débarrasser notre ville de quelques-unes de ces ordures, je ne m'embarrasserai guère de scrupules! De pareilles crapules ne méritent pas de vivre.

Un peu avant l'heure du souper, une camionnette à l'enseigne d'un restaurant connu s'engagea sur l'allée menant aux quais. Marco, sur le pont du Méridin, la vit tourner et la reconnut aussitôt. Il se demanda où le véhicule allait livrer ses bonnes choses. Son regretté patron faisait souvent commander à ce même restaurant lorsqu'ils mouillaient à Seattle, Shisole Marina. C'était pas loin, sur Seaview non loin de Golden Gardens Park. Il était déjà passé devant la bâtisse sobre et cossue, avait jeté par curiosité un coup d'œil sur les prix affichés.

Grimaçant au souvenir, il vit avec étonnement le véhicule se diriger dans sa direction, s'arrêter en face du Méridin. Le livreur sauta en bas de son véhicule, s'approcha. C'était un jeune homme au visage engageant, dans les vingt-cinq, vingt-six ans, blond, habillé d'un pantalon noir, chemise blanche et gilet noir arborant l'écusson jaune du restaurant. Le livreur habituel était plus vieux, portait une courte veste noire serrée à la taille et non un gilet. Mais les deux arboraient le même écusson jaune. Le jeune homme l'interpella.

- C'est vous, Marco?
- Oui. C'est moi.
- Alors j'ai un cadeau pour vous.
- Ah bon!

Le serveur se dirigea vers l'arrière de la camionnette, ouvrit le haillon, sortit un grand panier et se dirigea vers la passerelle.

Le marin, méfiant, l'arrêta d'un geste de la main.

- Je ne peux pas vous laisser monter sur le pont.
 - Ha! Ha! Je ne suis pas aussi jolie que votre visiteuse précédente?
- C'est ça?

- De quoi parlez-vous?
- Une jeune femme est venue vous voir cet avant-midi. Non?
- Oui. Et alors?

Merde, se dit-il, les ennuis commencent. Ma gentillesse me perdra.

– Elle vous fait envoyer un souper de roi pour vous remercier. Tout un souper. Elle n'a pas lésiné sur la dépense, croyez-moi. Elle m'a même donné mon pourboire à l'avance. Alors je vous laisse le tout et je m'en vais. Ça vous va comme ça?

- Posez ça ici. Je n'ai pas le droit de vous laisser monter à bord.
- D'accord. No problemo!

Le serveur posa le grand panier sur le pont devant Marco et s'en retourna vers sa camionnette en agitant la main.

– Bon appétit!

Marco suivit la camionnette des yeux jusqu'à ce qu'elle ait quitté la

marina. Ces temps-ci, on parlait à nouveau de terroristes, de bombes, d'attentats, de lettres piégées. Son regard méfiant s'attarda sur le panier. Puis il haussa les épaules. Madame Mona était quelqu'un de bien.

Il s'accroupit, tendit la main, souleva le couvercle. Plats au chaud, petits pains frais, fromages, deux bouteilles de vin, dessert sous cloche plastique, fruits...

– Mince alors !

Il revit son défunt patron en compagnie de la jeune femme sur le pont arrière, s'étant fait envoyer ce même genre de panier. Ils semblaient si heureux tous les deux.

Il hocha la tête, se saisit du panier et se dirigea vers le carré tout en se demandant pour la centième fois comment son patron avait pu tomber à la mer, le bateau à l'ancre, la mer étale. À la rigueur un ivrogne aurait pu faire le grand saut par inadvertance. Mais pas monsieur Findings. Sur les deux années à son service, jamais vu son patron éméché. Aurait-il pu se suicider? En se noyant? Il se serait plutôt fait sauter la cervelle avec son pistolet. Son patron s'exerçait souvent à tirer sur des pigeons d'argile et était assez doué. Puis une balle dans la tête aurait été plus rapide et moins souffrant que de vouloir boire la tasse. Lui, il avait une fois failli se noyer et s'en souvenait comme d'une expérience horrible. Boire la tasse? Quelle expression étrange! Plutôt boire l'enfer, oui! Et quelqu'un d'intelligent ne choisirait certainement pas cette solution pour en finir. Puis ces gens trop riches ne s'en faisaient guère pour des problèmes d'argent, toujours une porte de sortie s'ouvrait pour leur sauver la mise.

D'accord avec ses pensées sur les gens trop riches, Marco se pencha sur le panier et commença à le vider. Ça allait le changer de son ordinaire.

*

Pel était passé devant chez Gerry. La bâtisse avait été complètement calcinée par un incendie. Trois corps avaient été retrouvés dans les décombres, rien pourtant dans l'appartement de son ami. Gerry n'était donc pas chez lui lorsque c'était arrivé. Les trois corps retrouvés n'avaient plus rien d'humain. Mais d'après le légiste les victimes étaient âgées de plus de soixante ans.

Très tard dans la soirée, il se retrouva devant chez Fiona. Il ouvrit, entra. Le système d'alarme n'était pas activé. Il secoua la tête, regarda autour de lui, s'avança vers le salon.

Des vêtements traînaient par terre et sur le sofa. Un léger sourire empreint de tristesse erra un moment sur ses lèvres. Sa chère Fiona n'était pas ce qu'on pouvait appeler une maîtresse de maison accomplie. Son visage se rembrunit. La vision macabre de la tête

coupée continuait de le hanter. Fiona était-elle vraiment morte? Il se dit, tentant de s'accrocher à son espoir, que les autres en face ne feraient pas un tel cirque avec lui s'ils s'étaient déjà débarrassés de la jeune femme.

Il passa tout l'appartement au peigne fin, se dirigea ensuite vers l'ordinateur. Une page imprimée traînait dans le bac de l'imprimante. Il la prit, jeta un coup d'œil dessus. Un titre: *Meurtre au crépuscule*. Résumé pour un nouveau roman? Une dizaine de petits paragraphes suivaient. Il en débuta la lecture. Une grimace étira ses traits. Alors là...

Un bruit dans le corridor. Il tourna la tête, écouta attentivement. Le bruit se fit de nouveau entendre. La porte du condo. Quelqu'un tentait de la forcer? Il espéra un moment l'arrivée de Fiona. Mais son amie avait la clé et ne ferait pas autant de raffut. Un voleur amateur maladroit? Il plia la feuille de papier, la glissa dans sa poche, se rapprocha silencieusement de l'entrée, éteignit. L'aspirant cambrioleur finit par arriver à ses fins et la porte s'ouvrit. L'individu entra, referma et s'avança à tâtons vers le salon. Malta lui tomba aussitôt dessus et n'eut aucune peine à le maîtriser. Puis, tout en lui tenant le bras tordu derrière le dos, il ralluma, poussa le concombre démasqué vers la lumière. S'assura que son adversaire n'était pas armé et l'envoya s'affaler sur le divan. Une tête d'efféminé, grassouillet, pas très grand. L'intrus paraissait terrorisé.

Pel craignit un moment que le mollasson ne fasse ses petits besoins sur le divan. Mais le voleur amateur, car ce devait en être un jusqu'à preuve du contraire, s'était repris et se massait le bras en silence tout en le regardant d'un air de chien battu.

Pel s'approcha. L'individu eut un mouvement de recul, se pelotonnant dans les coussins tout en levant l'avant-bras pour se protéger.

– Qui es-tu? T'es venu faire quoi ici?

– Je...

– Accouche! Et pas de conneries!

L'individu avala sa salive et cracha le morceau.

– Je me suis fait arnaquer. Dans un bar, j'ai accepté de jouer aux cartes et j'ai perdu gros. Ils ont triché, les salauds! Sûr de ça! Puis ont voulu que je les paye immédiatement ou ils allaient me casser les deux jambes et me castrer par-dessus le marché. J'avais pas de quoi payer, ni sur moi ni ailleurs. Je ne possède plus rien, complètement lessivé, mon ex a tout emporté. Alors ils m'ont dit qu'il y avait un moyen d'effacer ma dette. Un petit cambriolage facile dans un condo au système d'alarme débranché dont la propriétaire, enceinte, était partie pour l'hôpital. Ils m'ont dit que je pourrais garder tout ce que je trouverais...

– Et?

– ... Tout ce qu'ils voulaient pour eux, c'était le disque dur de l'ordinateur.

– Pourquoi le disque dur?

L'aspirant voleur haussa les épaules en signe d'ignorance.

– C'étaient qui tes gentils compagnons de jeu?

– Connais pas. C'est la première fois que je les vois au bar.

– Et le disque dur? Ils t'attendent où, les copains? Au bar?

– Non. Un endroit pas loin. Je leur porte le disque ou je suis foutu.

Ils connaissent tout de moi, me l'ont prouvé.

Malta réfléchissait. Plausible. Le disque dur et ce qu'il y avait dessus. Ils ne voulaient ni l'argent ni rien d'autre, juste le disque dur. Mais pourquoi demander à un amateur? Un pro serait entré et sorti avec le disque en quelques minutes. Pourquoi utiliser ce ringard maladroit? Faire croire à un casse de petit voyou en quête d'argent facile?

Il alla vers l'ordinateur, le nouveau. Le mit en marche. Le graveur aussi. Il mit un disque vierge et fit un back up complet. L'opération terminée, il fit signe à son prisonnier de s'approcher tout en glissant le disque dans sa poche de veste.

Celui-ci s'avança, hésitant.

– Active! C'est quoi ton nom?

– Florin.

– Et bien, Florin, tu vas débrancher le disque dur puis le porter à tes petits amis. En avant!

Florin le regarda, hésitant. Comprenant ensuite ce que cela sous-entendait, il se leva, sortit un mini tournevis de sa poche et ouvrit rapidement le boîtier, débrancha le disque en arrachant presque les câbles, remplaça le couvercle, le vissa, se tourna vers Pel pour la suite.

– Tu t'y connais en ordinateurs? demanda ce dernier.

– Un peu.

– Un peu beaucoup, on dirait.

– Et maintenant?

– Maintenant tu vas porter ce disque comme si rien n'était. Tu ne m'as pas vu, tu n'as vu personne. Tu as détaché le disque, fouillé le condo à la recherche de liquide mais t'as rien trouvé. C'est tout. Tu es en voiture?

Florin fit oui de la tête.

– Marque et couleur?

– Toyota Corolla. Grise.

– Roule normalement. Je vais te suivre. C'est peut-être ta seule chance de rester vivant. S'ils veulent te descendre, j'interviendrai. Sinon tu pourras foutre le camp. D'accord?

Florin hocha la tête. Dans quel pétrin s'était-il fourré? À entendre

ce type, les autres étaient vraiment capables de le supprimer. Il frissonna.

Le pauvre bougre, songea Malta, allait remplir son contrat et avait peut-être une chance de s'en tirer. Peut-être.

Florin, au hochement de tête de Malta, se dirigea vers la porte. Pel le suivit aussitôt, décidé à mettre la main sur les petits copains du dénommé Florin. Il reviendrait ensuite pour examiner l'autre ordinateur car Fiona en avait deux. Le disque dur débranché appartenait au nouveau et contenait peu de documents.

Suivi de loin par Malta, Florin récupéra sa Toyota, prit la direction de l'est, passa devant le Bar Fleco's, tourna à droite, une petite rue donnant sur un parc, s'arrêta près d'une Mercedes, baissa la vitre de la Toyota, tendit le disque. Une main s'en saisit. La Mercedes démarra. Pel la suivit.

Quelques minutes de filature. La Mercedes soudain ralentit, s'arrêta le long du trottoir. Le coin était désert. Presque aussitôt un camionnette lui rentra dedans par l'arrière. Un moment choqué, il voulut foncer vers l'avant. La Mercedes se mit de travers. Pel écrasa la pédale des freins. Quatre hommes armés, et pas avec des cure-dents, surgirent des véhicules. Devant une telle puissance de feu, il capitula.

Il le firent descendre de la voiture, le fouillèrent pour vérifier s'il n'avait pas d'armes sur lui, le firent asseoir par terre. Ses agresseurs agissaient avec la rapidité, la précision dans l'exécution d'une action connue et répétée jusqu'à la perfection. Un des individus s'était assis sur ses jambes en lui tournant le dos, lui écrasait genoux et cuisses de tout son poids tout en lui maintenant fermement les chevilles. Les deux autres lui avaient immobilisé les bras, empêchant tout mouvement. Ce n'était certes pas une première pour eux, les salauds semblaient avoir beaucoup d'entraînement à ce petit jeu.

Pel songea un moment à résister puis décida de garder ses forces pour une occasion plus propice. Le quatrième, après avoir remisé son artillerie jusque-là braquée sur le nez de Pel dans l'attente d'une victime bien cadénassée, et c'était le cas maintenant, se dirigea vers la camionnette et en revint aussitôt avec dans les mains un engin singeant un gros casque moto muni d'un bizarre prolongement arrière. Il passa derrière Pel, lui posa la chose sur la tête, boucla la sangle Velcro double bien serrée sous et sur le menton. Une autre bande Velcro entoura son cou presque à l'étrangler tandis que deux supports latéraux surgis de renflements sur les côtés du casque s'ajustaient sur ses épaules, interdisant tout mouvement de la tête. Pel se trouva littéralement figé de la pointe des cheveux aux orteils. La panique se saisit de lui. Ces salauds s'apprêtaient à lui jouer un tour de cochon pas ordinaire. Il tenta désespérément de se soustraire à la poigne de ses agresseurs car c'était le moment ou jamais de tenter

quoi que ce soit. Rien à faire. Il était pris dans un étau d'acier.

Soudain, une petite douleur sur le haut du crâne. Son visage se crispa. Ça brûlait. Il voulut crier, ouvrit la bouche. Une main jaillie de nulle part lui enfonça un objet en caoutchouc mousse entre les dents. Les salauds lui faisaient un trou dans la tête? Voulaien-ils le changer en légume? Pel tenta encore une fois de se libérer. Mais les trois gorilles tenaient bon, deux agrippés à ses bras et le troisième lourdaud pesant de tout son poids sur genoux et cuisses tout et lui broyant les chevilles. Soudain un bruit de freins martyrisés, une lumière rouge tournoyante, une voix forte.

– Police! Mains en l'air!

Un policier en civil, l'arme à bouts de bras, à l'abri de la portière ouverte, répéta son ordre.

– Police! Mains en l'air!

Le crépitemment d'une arme automatique fut l'unique réponse à l'injonction. L'homme qui avait posé et fixé le casque sur la tête de Pel continua d'arroser le policier derrière sa portière tout en criant un ordre. L'individu assis sur les genoux de Pel se leva, défit les sangles de fixation du casque, l'ôta de la tête de Pel et fila vers la camionnette. Les deux autres le lâchèrent et filèrent à leur tour tout en déchargeant leurs armes sur le policier. Le quatrième individu, toujours derrière Pel, couvert maintenant par le feu de ses complices, se dirigea vers la Mercedes. Remontés dans leurs véhicules respectifs, les malfrats prirent la fuite. Le policier, après un moment d'attente, sortit de derrière son abri, s'approcha d'un Pel Malta légèrement étourdi, les fesses sur l'asphalte et se tâtant le crâne.

– Ça va? questionna le représentant de l'ordre l'arme toujours à la main.

– Je ne sais pas...

Le policier, tout en jetant un regard aux alentours, s'approcha plus près.

– Il me semble que je suis arrivé juste à temps... Qui êtes-vous? Qui étaient vos agresseurs?

– Pel Malta. Je suis détective, déclara Pel en tendant la main pour que le policier l'aide à se relever. Quant à mes agresseurs, à coup sûr des ennemis. Puis en moi l'affreuse impression que ces malfrats voulaient ni plus ni moins me changer en légume. Bordel...

Le policier eut un moment d'hésitation. La méfiance du flic. Puis tendit la main pour aider Malta à se mettre debout.

Pel se frotta de nouveau le crâne. Que voulaient donc lui faire subir les putains de salauds?

– Tenez, voilà ma carte. Une arrivée providentielle pour moi. Je me suis fait piéger on ne peut plus bêtement. Vingt ans de métier et je me fais avoir coup sur coup en petit nouveau paniqué.

– Pas besoin de carte. Je vous connais. Fiona m'a parlé de vous.

Pel fut surpris.

– Fiona?

– Oui. Je lui fournis à l'occasion certains petits renseignements pour ses romans, la manière de travailler de la police... Je m'appelle Nicolas Pilsen et suis enquêteur pour la ville de Seattle.

Le visage de Pel se rembrunit.

– Ça va? demanda le policier.

– Non. Ça va pas. Fiona. Je suis à sa recherche. Et ces salauds sont peut-être responsables de sa disparition. Quand l'as-tu vue pour la dernière fois? questionna Pel avec un soudain espoir dans la voix, passant au tutoiement, les amis des amis étant des amis... jusqu'à preuve du contraire.

– Il y a quelques jours. Que lui est-il arrivé?

– Je crains que les salauds en face ne l'aient fait prisonnière.

– Et qui sont-ils?

– Sais pas. Je suis sur une enquête de disparitions...

– Les enfants? C'est moi qui ai sorti les dossiers.

Le monde est petit, songea Pel. Ou alors le dieu hasard fait des heures supplémentaires.

– Merci... Un soudain gros contrat tombé du ciel ou jailli de l'enfer. Je ne sais pas. Client anonyme. Ce qui semblait être une enquête de routine a vite dégénéré. J'aurai dû me douter, vu le montant de l'acompte, que j'allais avoir de gros ennuis. Au premier avertissement, j'ai voulu dire à Fiona de garder ses distances car elle voulait m'aider en rencontrant certains parents. Mais déjà elle avait disparu. Je la cherche depuis.

Ces disparitions ne sont pas des disparitions comme les autres, reprit Pel après quelques secondes de silence. De la noirceur se cache derrière. Et pas n'importe laquelle. Puis les salauds ne semblent guère apprécier mon ingérence dans leurs affaires.

– Fiona! Merde alors! jura Pilsen. Je vais chercher aussi de mon côté, demander à certains collègues d'ouvrir l'œil, ajouta le policier. Tu peux m'en dire plus?

– Pas beaucoup plus.

Malta lui raconta en gros ce qu'il savait.

– Pas lourd, en effet.

Pel se mit au volant. Pilsen lui tendit sa carte.

– Mon numéro. En cas de besoin.

Pel prit la carte puis jeta un coup d'œil à la voiture du policier d'où s'échappait une fine fumée.

– Tu penses que ta passoire va démarrer?

Pilsen se retourna en direction de sa voiture, grimaça.

– Pas belle à voir. Elle en a vu d'autres, c'est vrai. Mais là!

Il se dirigea vers sa voiture, enleva les restes de la lampe d'urgence fracassée, balaya les débris de vitre, s'assit au volant, tourna la clé de contact. Rien. Tout devait être bousillé. Il contacta le central, expliqua le problème et donna sa position. Il se dirigea vers le coffre, l'ouvrit, prit des feux d'urgence, les alluma et alla les disposer en avant et en arrière de son véhicule en panne. Il retourna ensuite au coffre, remplit un sac plastique de ce qu'il comptait emporter, referma et se dirigea vers Malta, une lampe de poche à la main.

– J'ai averti le central. Ils vont s'occuper de la suite. Une remorqueuse débarrassera la rue au plus vite. Je vais tout de même faire un tour rapide pour voir si tes agresseurs n'auraient pas laissé quelques indices. Mais à part les douilles...

Quant à toi, ajouta-t-il en revenant quelques minutes plus tard auprès d'un Pel encore un peu sonné toujours assis devant le volant et se frottant le crâne, tu ne sembles pas tout à fait en état de conduire. Tu me cèdes le volant puis tu viens avec moi. Les amis de mes amis sont mes amis. Puis rentrer chez toi pourrait s'avérer dangereux si ces salopards décidaient de récidiver. J'ai un grand appartement avec plusieurs chambres à coucher, ce n'est pas la place qui manque. Puis il est tard. Boire un verre, dormir. Mes collègues vont venir faire un tour avec l'éclairage voulu et voir s'ils peuvent dénicher un indice quelconque. Demain nous aviserons pour Fiona et le reste. D'accord?

– D'accord.

– Alors pousse-toi, mon coco, ajouta Pilsen tout et posant son sac sur le siège arrière.

Nuit sombre et humide sur Seattle. À Shisole Bay Marina, les lumières éclairaient chichement voiliers et jetées.

Une ombre se glissa silencieusement dans la nuit, atteignit l'arrière de la petite construction en bois et aluminium servant d'abri au garde de nuit. Ce dernier avait baissé la vitre sur l'extérieur, assourdissant la rumeur monotone des vagues, et regardait un film sur sa télévision. Il pouvait surveiller l'entrée des quais par la fenêtre guichet et les stationnements par la fenêtre de côté.

Arrivé près du mur arrière du pavillon, la silhouette habillée de sombre s'accroupit dos au mur, posa par terre la petite bonbonne sortie de sa poche, déroula le tube de plastique, en glissa le bout libre dans un interstice et tourna la valve d'ouverture. Un léger sifflement se fit entendre et le gaz à effet rapide envahit l'intérieur de l'abri.

L'individu se releva, avança prudemment vers le côté du pavillon et la fenêtre, attendit quelques trente secondes puis glissa un coup d'œil à l'intérieur. Le garde s'était assoupi, la tête renversée sur le dossier du fauteuil.

Se tournant vers les stationnements, l'individu leva le bras. Presque aussitôt une autre silhouette habillée de nuit émergea de l'obscurité à une quinzaine de mètres, s'élança dos courbé en direction de son comparse.

Se suivant à quelques mètres de distance, les deux silhouettes se faufilèrent vers les quais réservés aux grands voiliers. La première, les cheveux ramassés sous un bonnet, habillée d'un blouson et pantalon noirs, ayant presque atteint le Méridien, s'arrêta pour faire un tour d'horizon. Tout était silencieux et désert. La lumière des lampes éclairant le magnifique voilier effleura le visage de la visiteuse. Fiona. La jeune femme, méconnaissable dans sa tenue noire, se retrouva en bas de l'échelle, resta un moment immobile à écouter, se tourna ensuite vers l'arrière et fit un signe de la main. Sortant de l'ombre, l'autre silhouette la rejoignit. En jeans foncé, polo noir à col montant et casquette assortie pour cacher sa blondeur, Mona s'immobilisa derrière son amie.

Fiona monta sur le pont, se dirigea vers la carré où devait se trouver le marin de garde, entrouvrit la porte. Des ronflements. Marco, grâce à ce que Jay avait ajouté au vin à l'aide d'une seringue à travers les bouchons, dormait du sommeil du juste. Elle revint près de l'échelle de coupée et fit signe à Mona de monter à son tour sur le pont. Cette dernière passa près de son amie, se dirigea vers l'écoutille, descendit dans l'entrepont, direction les cabines et le bureau de

Findings.

Elle alla directement vers le coin droit de la bibliothèque, déplaça quelques livres, exerça une pression sur une latte de chêne du fond. La latte se déplaça, découvrant une petite cachette. Le disque. Derrière, un petit écrin recouvert de velours noir. Un moment immobile, hésitante, elle tendit la main et saisit disque et écrin, voulut ouvrir ce dernier mais se ravisa, le glissa dans une poche avec le disque, remit latte et livres en place, regarda autour d'elle dans l'intention d'emporter un souvenir, se saisit d'une statuette puis secoua la tête et la reposa. Le marin s'était montré gentil avec elle et la disparition d'un objet de valeur risquait de lui attirer des ennuis.

Un dernier regard, cet endroit avait connu des moments de bonheur, et elle se dirigea vers la porte, sortit, referma, longea la courative, remonta sur le pont, fit signe à Fiona qu'elles pouvaient y aller.

Descendant rapidement du bateau, elle prirent la direction de la sortie des quais où attendait la voiture de location.

Entretiens deux individus s'étaient faufilés par l'arrière des bâtiments et guettaient les jeunes femmes. Fiona s'en aperçut la première et prévint son amie. Elles étaient près de la voiture. Elles y montèrent rapidement. Fiona lança le moteur, tira le levier de vitesse sur drive, pesa sur l'accélérateur. La voiture fit une embardée, le volant lui échappant presque des mains. Elle comprit immédiatement.

– Merde! On descend!

Elle sortit de la voiture, suivie de Mona. Les pneus du côté droit avaient été crevés puis deux silhouettes sombres se dirigeaient vers elles au pas de gymnastique. Elles s'éloignèrent en courant, direction l'avenue. Soudain un autre individu en costume sombre se dressa entre elles et la liberté. La Porsche attendait garée à plusieurs kilomètres de là.

L'homme leva son arme et visa Fiona. Un bruit de toux sèche. L'individu tressauta, s'écroula avant d'avoir eu la possibilité de tirer. Surgissant de derrière une automobile, un énorme automatique prolongeant sa main telle une excroissance douteuse, un individu de grande taille leur fit signe de continuer de courir. Mona et Fiona, un moment interdites, reprirent leur fuite. Leur sauveur providentiel braqua son arme en direction des deux autres malfrats. Ces derniers, un moment indécis face à la mort de leur collègue, firent mine de reprendre la poursuite. Mais les balles crachées par l'arme de Meco les incita à se mettre à l'abri. L'homme de main de Don Antonio éjecta aussitôt le chargeur vide, le remplaça et continua de tirer, lentement cette fois, coup par coup, voulant juste que les malfrats restent planqués derrière les bagnoles et ainsi donner aux jeunes femmes suffisamment d'avance pour rejoindre l'endroit où attendait la

Porsche. Depuis que Don Antonio lui avait confié la mission de veiller sur sa protégée, il ne l'avait plus quittée d'une seconde.

Un des deux bandits, plus hardi ou connaissant mieux ses patrons, voulut reprendre la poursuite en s'élançant derrière les jeunes femmes tout en déchargeant son arme sur l'intrus barrant la route. Mal lui en prit. Les balles de Meco lui firent mordre la poussière. Le second, plus prudent, tout en ripostant, resta à l'abri, attendant une meilleure occasion. Meco, jugeant suffisante l'avance prise par ses protégées, fit demi-tour et s'élança à leur suite, arriva à la sortie des quais. Fiona et Mona étaient déjà sur l'avenue et se dirigeaient vers l'est. Il cria :

– Attendez!

Sa voiture n'était pas loin. Elles seraient plus en sécurité avec lui. Mais les jeunes femmes avaient déjà pas mal d'avance. Meco se dirigea vers son véhicule avec l'intention de les rattraper. Près d'y parvenir, il porta la main à son cou et s'écroula. Un homme sortit de l'ombre, s'approcha. Une limousine arriva de l'arrière s'immobilisa non loin, une portière s'ouvrit. L'homme embarqua. Le luxueux véhicule s'élança dans la direction empruntée par les jeunes femmes.

Une camionnette s'arrêta près du corps de Meco, un homme en descendit. Le véhicule redémarra en direction de l'entrée des quais. Le truand s'approcha de l'homme de Don Antonio, sortit son arme avec silencieux et lui tira une balle dans la tête. Se baissant ensuite sur sa victime, il arracha la fléchette du cou du cadavre, se redressa et s'en fut en direction de la camionnette arrêtée cinquante mètres plus loin. Deux hommes habillés de sombre en étaient descendus, avaient ramassé les corps de leurs camarades. Le troisième truand, sorti de derrière le véhicule, l'air penaud, se dirigea vers ses collègues. Le meurtrier de Meco leva son arme et tira. Le couard s'écroula. L'organisation ne pardonnait pas aux perdants. Le cadavre fut chargé et la camionnette redémarra.

Fiona et Mona, épuisées, encore trop éloignées de l'endroit où se trouvait la Porsche, s'arrêtèrent pour souffler. Heureusement personne ne semblait s'être lancé à leur poursuite. Pour combien de temps? Soudain, la providence. Un taxi en maraude. Elles firent signe à la voiture jaune de s'arrêter. Elles y montèrent, donnèrent l'adresse en payant d'avance le double de ce que valait la course. Le taxi démarra et fila vers le parc et la Porsche.

Observant le chauffeur, Fiona eut l'impression d'avoir fait une bêtise. Le taxi était arrivé à point nommé. Trop facile. Puis le chauffeur ne ressemblait pas à l'image que Fiona se faisait des chauffeurs des Yellow Cabs. Ils arrivaient à un feu rouge. Elles se trouvaient à deux cents mètres de la Porsche. Elle fit signe à Mona de descendre. Mais le truand les surveillait dans le rétroviseur. Comprenant l'intention des deux clientes, il les braqua aussitôt avec

un revolver. Mona eut une réaction instinctive, sa main doigts pliés partit vers l'avant et atteignit avec violence le faux chauffeur à la gorge. Étonnée par son geste, mais poussée par l'adrénaline, de l'autre main déjà elle ouvrait la portière et sortait, imitée par Fiona. Les deux jeunes femmes se retrouvèrent dehors, courant à travers arbres et buissons en direction des stationnements du parc.

La limousine se matérialisa soudain derrière la voiture taxi. Deux hommes en descendirent et se lancèrent à la poursuite.

Cinquante mètres séparaient proies et prédateurs. Mona voulut jeter un coup d'œil par dessus son épaule, fit un faux mouvement, chuta en criant. Fiona se retourna, fit marche arrière, aida Mona à se relever puis repartit de plus belle. Mona tenta de suivre, jurant sur sa bêtise et sa cheville gauche douloureuse. Quelques secondes plus tard, une violente douleur provenant de la même cheville l'arrêta en pleine course. Elle eut comme une hésitation et chuta de nouveau, laissant échapper un cri de douleur. Se rendant compte des difficultés de son amie, Fiona stoppa sa course, fit demi-tour et revint en arrière. Mona se retourna vers les poursuivants. Ces derniers avaient ralenti et marchaient au pas, sûrs de tenir leurs proies. Elle vit l'un des hommes s'arrêter, lever son arme et viser Fiona. Non! Elle se redressa et s'interposa entre son amie et le projectile. Un choc dans l'épaule. Une douleur vive. Son regard déjà se brouillait! Elle s'écroula. Fiona tendit les mains vers son amie. Mona, à demi inconsciente, releva la tête et cria:

– Non. Fuis! Tu dois leur échapper!

Pilsen ouvrit la porte et fit les honneurs de son luxueux appartement tout en regardant Malta avec un léger sourire.

– Pas mal pour un petit flic, non?

– C'est bien ce que je me disais. Un salaire de policier pourrait faire face à tout ça?

– Je ne pense pas. J'ai hérité de mes parents et j'ai tout investi là-dedans, me disant que de cette façon l'argent me filerait moins vite entre les doigts vu que de ce côté là j'ai quelques petits problèmes. Pas que je sois dépensier ou joueur, non. Mais je n'ai pas ce sentiment de possession qui fait les gros riches. J'ai tendance à vivre au jour le jour, sans trop m'en faire. Qui vivra verra, comme dit la vieille chanson.

– C'est mieux meublé que chez moi...

– Ma mère avait du goût pour les beaux meubles et mon père l'argent pour les payer. Bien que, comme je l'ai connu, il ne devait pas casquer sans rechigner. Il était, en bon Belge qui se respecte, un tantinet avare.

– Mon ex avait aussi le goût des beaux meubles. Et elle a tout emporté. Si tu en as trop, de meubles je veux dire, tu peux les entreposer dans mon condo. La place manque pas. La salope, je parle de mon ex, a fait un nettoyage par le vide.

– D'accord. Un peu d'allègement serait le bienvenu. Il y en a vraiment un peu trop. T'as qu'à faire ton choix. Mais en attendant un petit verre nous ferait du bien, non?

– D'accord. Pas de refus. Une vodka, si ça se trouve.

– Ça se trouve.

Pilsen alla préparer les verres et revint. Tendit le sien à Malta en train de lire la feuille prise dans le bac de l'imprimante chez Fiona.

– C'est quoi?

– Une feuille ramassée dans le bac de l'imprimante de notre amie juste avant l'arrivée de l'importun.

Malta lui raconta tout l'épisode, de l'intrusion de Florin dans le condo à la poursuite et l'attaque. Lui passa ensuite la feuille.

Pilsen lut.

Titre: Meurtre au crépuscule

• Côte Pacifique. Un individu soupçonné d'avoir fait assassiner sa famille et fait dévaliser sa riche demeure par la même occasion.

• Meurtre en clinique privée. Un milliardaire malade égorgé par son infirmier. Ce dernier joue la fille de l'air.

• Enlèvement. Un sexagénaire à l'agonie enlevé à la barbe du personnel de l'hôpital.

- Célèbre homme d'affaires disparu (noyé ou enlevé?) et disparition de centaines de millions de dollars.

- Décès la Cité des Anges. Un riche vieux monsieur attaqué par des voyous fait une crise cardiaque mortelle.

- Jeune femme écrasée par un chauffard et abandonnée en pleine rue.

– Holà! s'exclama Pilsen arrivé dans sa lecture aux derniers paragraphes. Ça jure pas avec mon enquête, ça. Vieux monsieur et crise cardiaque puis jeune femme écrasée par un chauffard. En plus, j'ai un transsexuel vidé de ses organes et carbonisé au lance flamme. Bordel de Manneken-Pis, dans quel monde vivons-nous?

– Quelle enquête? demanda Pel, relisant les macabres résumés.

– D'après ce que je vois, ce sont là résumés de faits criminels intervenus ces dernières heures ou jours, murmura Pilsen en montrant le feuillet. J'enquête actuellement sur une jeune femme, certainement la même, écrasée par un chauffard. La victime travaillait à la Cité des Anges, la maison de retraite où le vieux monsieur mort soi-disant de peur était pensionnaire. Puis le fils/fille du vieux monsieur en question, après avoir hérité de dix millions de dollars, d'après le testament du père retrouvé chez le notaire, est retrouvé mort, vidé de ses organes et carbonisé au lance-flamme. Nous avons pu l'identifier par un miracle du hasard. La victime avait subi la grande opération pour changer de femme en homme et certains détails de l'intervention, non totalement carbonisés et relevés par le légiste, nous ont permis de l'identifier. Le jeune fils/fille, son père encore chaud, déjà était sur place à réclamer son héritage. Une coquette somme de dix millions de dollars. Coquette somme qu'il a bien reçue, d'après le notaire, en cinq chèques de deux millions chacun. Mais, fait intrigant, nous n'avons retrouvé trace que d'un seul dépôt de deux millions. Pas trace des autres.

– Il y a eu demande de transfert?

– C'est là que ça se corse. Le compte du notaire a bien été débité et nous avons la banque par où l'argent a transité. Mais ces derniers jurent n'avoir rien reçu, aucun dépôt. Les huit millions se sont volatilisés sur les circuits électroniques sans faire de bruit. Et, ce qui laisse supposer en face de nous une organisation puissante et efficace, le compte de deux millions de dollars a été à son tour nettoyé. Là aussi un transfert dans les règles, avec toutes les autorisations nécessaires. Fausses, bien sûr.

– Si je comprends bien, le pauvre a été soulagé de sa fortune et vidé de ses organes. Les mêmes truands?

– Possible. Les petits mariolles se seraient alors changés en chirurgiens pour camoufler leur crime en le faisant passer comme victime du gang aux organes. À moins qu'ils ne jouent sur les deux

tableaux.

– Gang aux organes?

– C'est mon partenaire qui les a baptisés ainsi. C'est loin d'être le premier cas du genre. Des jeunes hommes et femmes se font vider de certains de leurs organes puis sont carbonisés au lance-flamme. N'était le fait que le fils/fille Mermot se soit fait greffer un pénis, nous n'aurions jamais pu l'identifier et remonter sa trace jusqu'à la maison de retraite et son père mort de peur.

– Cette maison de retraite... Auraient-ils des choses à cacher?

– Ma main au feu. Nous en sommes à gratter un peu partout.

*

Traversant la vallée sur toute sa longueur, la petite rivière s'étalait longue et tranquille, s'en allait frôlant ses berges avec douceur en direction d'un lac aux eaux claires. Un lieu retiré loin des sentiers battus, inconnu du commun des mortels, fait de calme et de beauté. Puis tout en haut d'une colline partiellement dégagée et aux pentes couvertes de cèdres, s'érigait une propriété aux formes harmonieuses, mélange de chalet suisse et belles constructions modernes. Une grande terrasse côté sud dominait le paysage aux innombrables tons de vert. Où que portât le regard, aucune autre bâtisse ne surgissait de la verdure. Un coin désert, loin de tout.

La jeune femme se tenait accoudée au garde-corps en bois de cèdre, pensive, le regard effleurant la cime des arbres, s'attardant un instant sur la vallée puis remontant vers les sommets enneigés, s'accrochant au ciel. Traversant les espaces en pensée, son esprit se tenait près d'êtres chers se trouvant à des milliers de kilomètres. À quelques pas, assis au milieu de jouets, un enfant s'inventait des histoires. Soudain le bambin cria, se tourna vers sa mère. Il s'était fait mal. La jeune femme baissa le regard vers l'enfant. Ce dernier tendit les mains pour qu'elle le prenne dans ses bras. C'est tout ce qu'il fallait pour que le bonheur revienne dans le cœur de l'enfant et s'apaise la douleur déformant ses traits. La femme sourit, s'approcha, se baissa et prit son fils dans ses bras.

Apparemment dans la trentaine, et très belle, une beauté hors du commun, certainement un mélange d'Italienne nord et sud, avec cette élégance innée doublée d'une certaine désinvolture typique des bonnes familles transparaissant dans ses moindres mouvements et gestes. Ou alors la patine du temps sur les belles choses défiant les siècles.

Heureux, l'enfant posa la tête sur l'épaule de sa mère et celle-ci lui passa la main dans les cheveux, inclina sa tête contre celle de son fils tout en continuant de sonder les espaces au-delà des montagnes. Les

traits du visage un instant adoucis face à la peine de l'enfant avaient repris leur expression entre tristesse et soucis. Très loin, à des milliers de kilomètres, un autre de ses enfants faisait face à des difficultés et elle se devait de l'aider à mener sa mission à terme. Une mission difficile et dangereuse. Mais le fils du Maltais était fort, débrouillard, inventif... et coureur de jupons. Un sourire illumina visage et regard. La compagne qu'elle lui avait envoyée était à la hauteur et le remettrait sur le droit chemin. Le jeune Pel avait atteint sa maturité et se trouvait maintenant à faire face à la mission pour laquelle il avait été remis au monde. Un jeune homme surprenant, un de ses préférés. David et Anna avaient fait du bon travail.

Serrant l'enfant dans ses bras, elle hocha lentement la tête, se détourna et prit la direction de l'entrée. Le temps était venu de se rapprocher de ce fils si cher à son cœur, pour le guider et le protéger, celui-là plus que les autres, dans les méandres de son périlleux combat. Mais de façon indirecte car Pel devait tout ignorer de son existence. Pour lui sa mère était morte.

Du boisé à perte de vue. Sarah avait dû tourner presque dix minutes avant de trouver la petite clairière et poser l'hélico, à presque un kilomètre du chalet. Lew sauta en bas de l'aéronef, tendit la main à *Dix-sept*. Sarah se demanda ce qu'elle pouvait emporter avant d'abandonner leur moyen de transport. Elle fit le tour des cachettes possibles. Danzer devait certainement avoir une arme cachée quelque part. Puis la trousse de secours pourrait leur être utile. Elle détacha cette dernière et fit signe à Lew, revenu vers elle, de l'emporter. Le jeune homme s'en saisit et la déposa près de *Dix-sept*. Sarah trouva un Sig Sauer P320 et deux chargeurs supplémentaires en dessous du siège. Elle les prit, glissa l'arme dans sa ceinture et les chargeurs dans sa poche, descendit de l'hélico, s'éloigna en direction de ses protégés, se retourna un moment en direction de l'engin. Le camoufler? Elle regarda autour. Un gros travail voué à l'échec sans outils pour couper des branches suffisamment grandes. Ils ne resteraient que peu de temps au chalet. Faudrait une malchance carabinée pour que l'hélico soit repéré avant qu'ils soient loin de cet endroit, le transpondeur et l'émetteur de localisation de l'appareil ayant été débranchés tout de suite après leur départ.

Elle rejoignit Lew et *Dix-sept*.

Choisissant immédiatement la bonne direction, Lew prit les devants sans attendre. Sarah en fut un peu étonnée. L'adolescent était plus observateur et moins perdu qu'elle ne l'aurait cru. Quinze minutes plus tard, ils débouchaient sur la route de terre battue conduisant au chalet, chalet qu'on entrevoyait sous les arbres une centaine de mètres plus loin.

Un soupir. La première étape de leur fuite achevait. Le temps de se reposer, de se mettre en contact avec le faussaire pour les papiers de *Dix-sept*, et ils devraient repartir car les autres n'allaient pas tarder, par un moyen ou un autre, à dénicher leurs traces. Vingt-quatre, quarante-huit heures de sécurité, pas plus. La propriété lui appartenait et avait été achetée sous un faux nom deux ans auparavant. Personne n'était au courant à part Benny. Ils quitteraient cet endroit le lendemain aux premières heures à l'aide du véhicule remisé dans la grange. Leurs faux papiers récupérés, ils prendraient la direction du Canada. Une propriété située dans un coin perdu sur l'île de Vancouver leur servirait de refuge.

dirigea vers la cuisine. Nicolas Pilsen, debout devant le comptoir, lisait son journal.

– Je vois que nous avons les mêmes manies.

Pilsen se retourna.

– Alors ce sont de bonnes manies. Bien dormi?

– Oui, merci. J'en avais besoin. Je me sers.

– Fais comme chez-toi... Il y a du neuf!

– Quoi?

– Une nouvelle disparition chez les gros riches.

– Encore?

– Oui. Une milliardaire cette fois, la célèbre madame Arrington. Cette gentille personne se faisait remonter le moral et le reste dans une de ces cliniques spécialisées dans la lutte au vieillissement. Elle a été enlevée, en plein jour, à la barbe de tous.

Pel jeta un coup d'œil sur l'article et la photo de la clinique en question.

– Un coin de paradis.

– Oui. Le paradis doit certainement ressembler à ça. À plus de cinq mille dollars déclarés par jour et par personne, la clientèle se doit de faire partie du gratin...

Une limousine est arrivée, continua Pilsen, des individus se faisant passer pour des employés de la vieille dame richissime, la secrétaire particulière de cette dernière dirigeait en fait le groupe, l'ont mise sur une chaise roulante et l'ont emmenée. Arrington semblait d'accord pour partir et le personnel de la clinique n'a pas osé s'interposer. Mais par après, lorsque le médecin est allé aux informations, on s'est aperçu qu'il s'agissait plutôt d'un enlèvement.

Le FBI est sur les dents. La vieille dame n'est pas n'importe qui et a, il faut s'en douter, des amis intéressés et puissants au bras long et la main lourde. Mais rien encore, pas de demande de rançon ou autre exigence.

Pel avait quitté l'appartement de Pilsen pour se rendre à la clinique de Raynal. Tout en conduisant, il repassait dans sa tête les résumés sur la feuille de papier trouvée dans le bac de l'imprimante et se demandait si Fiona entendait vraiment en faire un livre. Comment avait-elle pu aboutir précisément à ces crimes là? Puis, ce faisant, avait-elle mis son nez dans le pot aux roses et attiré l'attention des salauds ? Elle avait dû faire des recherches sur Internet et peut-être vouloir aller plus loin, fouiller en arrière des façades officielles.

Des sites privés! Il jura. Le disque dur! Les cookies! Plus moyen de connaître les adresses des sites visités. Seul le nouvel ordinateur était relié à Internet et il n'avait pas vérifié. Bordel! Quel genre de détective était-il pour passer outre ces petits détails si importants dans sa

profession?

L'enregistrement. Possible d'en tirer quelque chose? Il tendit la main vers sa veste sur le siège du passager, alla vers la poche. Vide. Tâta l'autre poche. Vide aussi. Les malfrats avaient aussi subtilisé le disque.

Déprimé, il arriva devant la clinique de Raynal. La petite blessure à la tête infligée par les agresseurs à la pose du casque se faisait juste remarquer par une légère démangeaison. Ces gens devaient sûrement avoir une idée bien précise en lui fourrant cet engin extraterrestre sur le crâne. Pilsen lui avait suggéré de faire un examen. Son nouvel ami avait raison. Avant de quitter l'appartement, il avait appelé Raynal.

– Dis donc! Tu en prends l'habitude, avait répliqué ce dernier. La dernière fois je n'ai heureusement rien trouvé. Amène-toi, nous allons examiner ça de près. Entre nous soit dit, tu as une propension exagérée à te faire des ennemis.

Raynal l'attendait. Pel lui expliqua ce qui était arrivé la veille au soir, le casque et la blessure.

– Tu aurais dû m'appeler.

– Il était tard.

– Bon. Voyons ça.

Il examina le cuir chevelu de Pel avec une loupe.

– La blessure est petite et ronde, un peu plus grosse que la trace d'une piqûre. La dernière fois il s'agissait aussi d'une piqûre, probablement une prise de sang puisque les analyses n'avaient rien révélé de suspect.

Pour commencer, nous allons faire des radios. Et ensuite prise de sang et analyses. Viens avec moi.

Ils descendirent d'un étage jusqu'au département de radiologie. Raynal fit signe au technicien. Ce dernier demanda à son aide de s'occuper de la patiente en attente et montra à Malta la porte de droite. Quelques minutes et, les radios prises, il se tourna vers Raynal.

– Elles seront prêtes dans quelques minutes.

– Merci, Martin.

Ils remontèrent dans le bureau du médecin.

– Tu as l'air de t'être fait dernièrement plus d'ennemis que d'habitude. Je me trompe?

– Non. Des salauds aussi puissants qu'inconnus!

L'infirmière venait juste de terminer la prise de sang lorsque arriva le collègue radiologue appelé par Raynal. Ce dernier apportait les radios avec lui. Il salua Pel d'un signe de tête et se dirigea vers la visionneuse, accrocha les radios et les examina. Au bout d'un moment, il secoua la tête et emporta le cliché vers un autre appareil capable

d'agrandir plus certains détails.

– Ouch!

Raynal s'était rapproché.

– Quoi?

– Tu as dit ton client blessé à la tête. Cher ami, ceci n'est pas une blessure, pas du tout du genre accidentel.

– C'est quoi?

– Un début de trépanation, ni plus ni moins.

– Quoi?

– Regarde par toi-même. L'agrandissement permet de voir des bords bien nets. Un outil coupant a été utilisé, un outil de précision.

Le radiologue se tourna vers Pel.

– Ça a fait mal?

Ce dernier hocha la tête.

– Un peu.

– Certainement une insensibilisation cutanée par un produit puissant juste avant le contact, ajouta aussitôt le radiologue. La calotte n'a pas été percée au complet. Le trépan a été arrêté juste avant.

Le collègue parti, Raynal se tourna vers Pel. Ce dernier avait écouté sans rien dire les échanges des deux médecins.

– C'est un métier dangereux que le tien, mon cher Pel. Ce casque, ça ressemblait à quoi?

– Plus ou moins la forme d'un vieux casque moto style bol à café, mais en plus gros, avec un prolongement arrière immobilisant le cou et les épaules. Je n'ai guère eu le temps de l'examiner plus. Ils voulaient me faire quoi, à ton avis?

– D'après Indi, ni plus ni moins qu'une trépanation.

– Et?

– Je ne sais pas. Te changer en légume? T'insérer quelque chose dans la tête? Mais quoi? Le trou s'avère minuscule. Pas plus de deux millimètres de diamètre. C'est pas gros. Surtout pour un outil de trépanation.

– Merde alors!

– Comme tu dis. T'as intérêt à faire gaffe. Rappelle-moi dans deux heures, je devrais avoir alors les premiers résultats. Si Indi à raison, on trouvera juste des traces d'analgésique. Heureusement pour toi, ils ne semblent pas être arrivés à leurs fins. L'arrivée de ce policier a été providentielle.

La Lincoln se dirigea lentement vers une place libre dans les stationnements du Stand entre une Cadillac et une Mercedes. Après plusieurs manœuvres laborieuses, elle finit par s'immobiliser, encore légèrement de travers par rapport au lignes blanches sur l'asphalte. Un vieux monsieur distingué en descendit et se dirigea en boitillant vers l'entrée, le dos légèrement voûté et une petite valise à la main, ouvrit, s'avança vers l'ascenseur. La porte faisant entendre son claquement de fermeture, le vieux monsieur se redressa, les boitillements cessèrent. Il pénétra dans l'ascenseur dont les portes venaient se s'ouvrir, appuya sur la touche du huitième. Une dizaine de secondes plus tard, Malta se retrouva devant sa porte, ouvrit, réintégra son condo après un coup d'œil rapide autour de lui. La méfiance, il en avait par trop manqué ces jours derniers. Le grand détective Pel Malta fonctionnait à retardement et ne voyait l'erreur commise qu'après coup. Comment était-ce possible? Que devenait son expérience acquise? Un dédoublement de la personnalité? Un idiot cohabitait avec lui dans son cerveau par la grâce de cette voix fantôme criant au loup?

Le système d'alarme n'était pas branché et pas de messages sur le répondeur, le salon calme et vide. Dans la salle à manger, l'hiver en été toujours au mur égayait de ses couleurs la tristesse de la pièce. Son bureau sentait le renfermé et dans sa chambre à coucher juste le désordre habituel.

Rassuré en partie, il se détourna, prit la direction de la salle de bains, ferma soigneusement les stores, éclaira le plafonnier, fit face au miroir et sursauta. Réussi, le vieux pépé. Il tâta de son doigt la petite blessure, point sensible à l'endroit du soi-disant essai de trépanation. À l'aide d'un petit miroir, il tenta d'apercevoir la dite blessure. Pas grand-chose à voir. Il renonça, hocha la tête et passa de nouveau le doigt sur le léger picotement. Que voulaient-ils faire? Le lobotomiser? Le changer en légume? Le métamorphoser en débile heureux? Ni vu ni connu, le grand Pel Malta se retrouvait parachuté au paradis céleste du simple d'esprit? Sinon à quoi devait servir cette trépanation? Incohérente, son affaire. Et encore une fois sauvé par le gong, l'ami Pilsen arrivant en ange sauveur au moment propice.

Sortant de la salle de bain, il se dirigea vers la cuisine tout en se remémorant l'attaque. Pris bêtement au piège. Le grand Sherlock l'angliche ne se serait certes pas fait avoir de cette façon. Ni le Pel Malta d'avant, ça non! Même le petit voleur l'avait bien eu avec son jeu de mollasson affolé laissé pour compte par une ex avide. Et tout en plongeant dans le piège, il avait permis à la méchante petite frappe de

refiler le disque dur à ses complices puis les avertir de la présence du disque *back-up* dans sa poche. L'idée d'un Florin comédien ne l'avait même pas effleuré. Le petit salaud avait été parfait dans son rôle, puis les autres l'attendaient au bout de sa bêtise. Mais encore... Cette grosse piqure à la tête, une opération non terminée au dire du spécialiste. Ou alors l'opération bel et bien effectuée au complet et un corps étranger introduit dans son crâne?

Tout en marmottant des obscénités à l'adresse des salauds, il glissa un coup d'œil vers l'horloge murale. L'impression en lui de lamentablement patauger... Oui. Lamentable. Il secoua violemment la tête. Il se devait de chasser réflexions indésirables, pensées subversives et culpabilisantes, rejeter le passé pour s'implanter dans le présent. Le présent... Ça n'existait pas, le présent, ou alors si peu. Un infinitésimal instant. Il est, il n'est plus, il est, il n'est plus...

Tout en scandant les mots tragiques dans sa tête, il se dirigea vers la cafetière et la mit on. Se dirigea ensuite vers le salon pour régler la télévision sur le canal informations. Le café passé, il s'en servit une tasse et s'installa devant son frugal déjeuner : un croissant rassis, un café, un jus de pêche et CNN.

«Scandale à la une. Le grand industriel français Julien de Nebours introuvable.»

– Encore? s'exclama Pel.

Partis pour une pandémie? Quelque chose tournait vraiment pas rond. Que des gens disparaissent, c'était compréhensible. Sur les milliards d'individus peuplant la planète, jour après jours des millions d'accidents, disparitions, crimes, suicides et autres tragédies étaient à prévoir. Mais pareils événements concentrés sur un court laps de temps sur des gens très riches– on ne parlait pas ici des riches et célèbres, acteurs, chanteurs, vedettes du sport et autres têtes d'affiches–, les gros et gras nababs très peu connus du grand public puis contrôlant à eux seuls la plus grosse portion des richesses de ce monde...

Cette fois, au tour d'un chevalier d'industrie français. Le titre à la bourse de Paris et New York de Brapont International chutait dramatiquement depuis la veille. Effet temporaire attribuable à la disparition de son grand patron ou autre chose? Le gouvernement français était intervenu pour freiner la dégringolade du titre vedette puis avait fait carrément stopper les transactions sur les titres de la compagnie. Mais la panique en marche, les courtiers ne pouvant liquider en France liquidaient à New York par l'entremise de leurs collègues américains. Déjà presque trente pour cent plus bas. Cela représentait des dizaines de milliards de dollars. Et la dégringolade continuait. Pourquoi cette chute? Que savaient les courtiers qui faisant fi de la demande du gouvernement français continuaient de brader le

titre pour sauver ce qui restait à sauver? CNN passa à autre chose. Les mauvaises nouvelles ne manquaient pas.

Malta se dirigea vers son bureau, mit l'ordinateur sous tension. CNN, rapportant la disparition de De Nebours, n'avait donné aucune précision sur sa santé. Quel âge avait la grosse pointure française? De Nebours était-il malade comme les autres disparus? Il lança une recherche sur internet. Un résumé sur la vie du grand homme était disponible. Julien de Nebours était âgé de 64 ans. Rien sur son état de santé. Findings, Tolcat, Bytti, Arrington, Defoe... Tous avaient dépassé le demi siècle de vie, tous honteusement riches. Puis aux portes de la vieillesse sinon au-delà, dans le hall d'entrée de la mort lente.

Il revint au salon et la télévision.

Il était question d'Arrington. Le journaliste, futé pour une fois, faisait la liaison entre disparitions et meurtres tout en posant la question: *qu'arrivait-il aux gens trop riches?* Mais il oubliait le point le plus important: la maladie. Des gros riches malades. On avait appris que Findings, le disparu noyé retrouvé, était atteint d'une maladie incurable et mortelle. Et ce dernier point devait avoir son importance.

La demande de rançon pour la vieille dame milliardaire avait été reçue : cinq millions de dollars. Une poussière. Les fondés de pouvoir avaient payé sans discuter. Mais la vieille dame n'avait pas été libérée. Ensuite, plus aucune nouvelle des ravisseurs. Et, coup de théâtre, le kidnappeur avait été arrêté. Chou blanc. Ou plutôt chou noir : un petit escroc de couleur avait tenté de profiter de la disparition de la très riche vieille dame.

On n'avait pas remis la main sur l'argent. L'escroc avait juré en avoir juste vu la couleur. Mais grand dommage pour lui, la police avait trouvé à son domicile les valises, vides, ayant contenu les billets de banque en petites coupures, avec ses empreintes un peu partout. Où étaient passés les cinq millions de dollars? Le petit malfrat avait déclaré n'avoir pas le magot. Des malabars lui étaient tombés dessus, l'avaient tabassé, transféré le fric dans des sacs puis s'étaient volatilisés après lui avoir presque cassé un bras. Les policiers n'avaient pas cru à sa fable, le minable avait été incarcéré puis retrouvé, quelques heures plus tard, pendu dans sa cellule avec un fil de nylon.

Pel se gratta la tête à la poursuite d'hypothèses aussi farfelues qu'irréalistes, hypothèses qu'il rejetait aussitôt les unes après les autres d'un haussement d'épaules désabusé.

Elias Findings... L'homme d'affaires se serait suicidé en se foutant à la flotte pour avoir mené son empire à la presque faillite en moins de douze mois ou parce que atteint d'une maladie incurable? Où donc étaient passés les centaines de millions dont parlaient les journaux?

Tolcat, un Crésus censé être riche à millions lui aussi, était en plus suspecté d'avoir fait assassiner famille et serviteurs. Et maintenant un

Français, une très grosse pointure, De Nebours, disparaissait à son tour. Puis certainement là aussi des histoires de centaines de millions jouant la fille de l'air car l'empire tremblait sur ses bases, ou plutôt s'écroulait déjà s'il se basait sur la valeur de l'action. Le titre de Brapont International était en chute libre. Des milliards, en euros ou en dollars, partis en fumée en seulement quelques heures de panique. Le scandale sous-jacent poussant pour jaillir au grand jour paraissait de plus en plus important malgré la main pesante et toute puissante du gouvernement tentant d'étouffer toute possibilité de scandale sous-jacent.

Il s'était voulu rassurant pour les petits épargnants, le Président des Français, et avait fait stopper les transactions sur le titre pour éviter une panique encore plus dévastatrice. Pas de scandale à l'américaine chez nous, semblait dire la photo en première page, la main levée, mais le nez pincé sur certaines senteurs pas nettes.

Ensuite l'ultra riche et presque mourant sexagénaire la gorge tranchée d'un coup de bistouri dans sa chambre clinique de luxe. L'arme du crime n'avait pas été retrouvée mais le légiste n'avait aucun doute d'après la coupure : un bistouri. Quoi de plus normal dans un hôpital? Le meurtre avait fait les manchettes. L'infirmier attaché au malade avait été porté disparu puis retrouvé dans une ruelle, refroidi façon professionnelle.

On n'égorge pas quelqu'un sans raison. Et ce quelqu'un avait paraît-il déclaré au lieutenant Walters avoir d'importantes révélations à faire... Des révélations sur quoi, sur qui?

Son ami Roméo avait quitté l'hôpital avec la jeune infirmière s'occupant de Bytti le jour. Roméo avait découvert une piste, un indice important pouvant mener à la découverte du pot aux roses? Leur disparition correspondait à l'effacement de témoins indésirables?

Pel secoua la tête de découragement, serra les poings. Il trouverait! Il devait trouver!

Un point jurait avec l'ensemble: On ne parlait pas de pognon pour Bytti.

Son portable, dont il avait laissé le numéro à Raynal, fit entendre son trémolo.

– Mon cher Pel, Indi avait raison. Absolument rien dans les analyses à part des traces d'un puissant analgésique connu. Aucun produit nocif détecté. Ils ont bien essayé d'effectuer une trépanation, et par une méthode à première vue révolutionnaire car nous n'avons jamais entendu parler de pareil exploit. Fais gaffe à toi. Ces gens semblent avoir fait une percée technologique hors du commun.

– Merci Raynal.

Il raccrocha.

– Bordel de merde...

Le rugissement presque silencieux du fauve voyant son puissant ennemi venir piétiner ses plates-bandes puis pisser sur son territoire, un rugissement fait de rage, de colère rentrée, puis d'une certaine impuissance. Dans quoi me suis-je fourré en empochant ces deux fois cinquante mille dollars? Liaison devait forcément y avoir entre son enquête, meurtres et disparitions. Pouvait-il encore en douter face aux derniers événements? Les montants faramineux en jeu apportaient, par leur importance, la preuve de la présence d'une organisation puissante, d'un monstre affamé s'affirmant et grossissant insidieusement dans l'ombre en attente de montrer publiquement sa face de dégénéré. Quelque chose d'énorme était en branle, sûr et certain. Et, pour que le cocktail s'avère plus explosif, il entendait parler à tour de bras d'avance technologique considérable sur les connaissances actuelles. Alors quoi? Une conspiration mondiale? Une guerre planétaire en préparation? Des extra-terrestres en passe de prendre le contrôle de la planète?

Depuis l'attaque du World Trade Center, guerres, terrorisme et actes monstrueux donnaient la vraie mesure de l'humain pas humain.

L'économie avait repris et fonctionnait modérément, les taux d'intérêt étaient demeurés bas, les Bourses avaient regagné leurs pertes, atteint de nouveaux sommets en permettant aux banques, financiers et spéculateurs d'engranger des milliards.

Quant à lui... Damoclès lui chatouillait le haut du crâne de son aiguille à tricoter, au sens propre comme au sens figuré. Il frissonna. Un monstre énorme et venimeux affirmait de plus en plus sa présence.

Il cracha encore un juron presque silencieux. Un film à la James Bond avec gros méchants tentant de conquérir le monde? S'était-il fourré par mégarde de nouveau dans la cour des grands... salauds, comme avec Boccis la vipère?

– Bordel de merde!

Cette fois le juron déborda son esprit, jaillit de ses lèvres et envahit la pièce en postillons corrosifs. Si c'était vrai, son enquête venait de prendre une toute autre dimension. Et son client, lui refilant le contrat et cinquante mille dollars par mois, ne lui avait pas fait de cadeau. Une misère, oui. Une enquête pareille valait bien plus. Ceux d'en face avaient la main leste et les victimes tombaient comme des mouches. Fiona... L'image macabre passa devant ses yeux et la rage de l'impuissance lui serra les mâchoires.

Il retourna s'asseoir mais se releva aussitôt, s'approcha de la fenêtre, faisant bien attention à ne pas être vu par un observateur éventuel. Ne remarquant rien de suspect à l'extérieur, il se dirigea vers la cuisine.

Un point commun parmi les morts ou disparus venait le solliciter comme un leitmotiv: tous importants, aux portes de la vieillesse, et

malades. Puis des centaines de millions dans les parages immédiats de chaque victime. Il songea à Pilsen et son enquête sur des maisons de retraite, encore des vieux! Les cliniques spécialisées dans le combat contre la vieillesse, toujours les vieux! Mais seulement la vieillesse des riches occupait ces gens, les autres, les vieux pauvres, pouvaient se ratatiner à leur aise.

Son enquête à lui se trouvait être à l'opposé : des jeunes garçons et filles disparus dix ans auparavant. Quel lien avec les événements d'aujourd'hui? Car un lien devait bel et bien exister, plutôt deux fois qu'une sinon il ne pataugerait pas dans cette merde. Et Fiona...

Une vague à saveur de désespoir l'envahit. Rien de nouveau, aucune piste, aucun indice. Il n'avait guère avancé dans la recherche de son amie. Puis une lumière trouble jouait dans son esprit. Quelque chose voulait s'extraire de ses neurones mais n'arrivait pas à faire surface. Il secoua la tête, grimaça à son impuissance. Une partie du secret se trouvait enfoui quelque part dans les formes ténébreuses s'agitant insaisissables tout au fond de sa conscience. Il secoua de nouveau la tête. La putain clé de mystère se dérobait. Mais elle n'était pas loin, certain de ça.

Une phrase crachée par la voix fantôme revint soudain hanter son esprit: *Chaque fois qu'il devenait important d'ouvrir une porte et ainsi réveiller la conscience du monde, leur Ordre intervenait.* Ça voulait dire quoi? Quel Ordre?

Il avait accepté le contrat et se devait d'avancer dans la recherche des jeunes disparus. Ménie Sanders comptait sur lui. Ménie...

Il devait retrouver Fiona.

Debout, presque momifié, il regardait l'extérieur sans rien voir. De quelle façon ces meurtres et enlèvements pouvaient-ils se relier à son enquête? Sûr et certain tout était lié, fallait juste le prouver. Et la migraine taraudant ses tempes n'aidait pas à la clarté. Quant aux policiers s'occupant des enquêtes –des nouvelles via Pilsen, ce dernier s'était renseigné à droite et à gauche–, tous dans le vague sans rien à se mettre sous la dent. Les soi-disant limiers n'avaient guère découvert la poudre à canon et se trouvaient dans le cirage. Roméo demeurerait introuvable. Restait peu d'espoir de ce côté. Et pas de nouvelles de Gerry. Son ami avait-il découvert ce pour quoi il l'avait engagé? Où était-il? Fiona restait la priorité, il espérait encore retrouver son amie vivante.

«Bulletin spécial: Nous apprenons à l'instant que Force One avec le Président Benton à son bord s'est écrasé dans l'État de Washington non loin du Mont Rainier. Les secours sont déjà sur place. Le Président, grièvement blessé, seul rescapé de la tragédie, a été emmené vers l'hôpital le plus proche. Les corps des personnes de la

suite et des membres de l'équipage ont tous été identifiés. Nous vous revenons avec d'autres nouvelles sur cette terrible tragédie aussitôt que possible.»

Pel se retourna vers la télé, surpris, choqué par l'annonce, l'équivalent d'un tremblement de terre force neuf. L'avion du Président s'était écrasé non loin de là sans raison apparente. Des dizaines de morts. Un attentat terroriste? Comment? En sol américain? Malgré les chasseurs d'escorte et tous les systèmes de sécurité?

Sarah sortit la Jeep du hangar, la dirigea vers l'avant du chalet tout en ayant une pensée reconnaissante envers son ami. Le tout-terrain avait démarré au quart de tour et le ronronnement puissant et régulier du gros moteur attestait du bon état de la mécanique.

Ils quittèrent le chalet. Le faussaire pour les papiers de *Dix-sept* se trouvait à plus de cinquante kilomètres. Manquait à l'homme de l'art juste la photo de la jeune fille pour compléter la commande. Il prendrait une photo de *Dix-sept* et finirait le travail. Pendant ce temps, ils se rendraient Spokane pour quelques achats de première nécessité.

Elle avait choisi Port Angeles au lieu de Seattle pour embarquer sur le ferry à destination du Canada. Benny y avait un parent susceptible de leur donner un coup de main en cas de besoin car depuis les attentats terroristes, aiguillonnés par les nouveaux règlements assortis de carotte et bâton, les douaniers faisaient du zèle.

Pas loin du millier de kilomètres pour rejoindre la propriété de son père sur l'île de Vancouver non loin de Cowichan. Elle n'y avait pas mis les pieds depuis onze ans. Deux ans auparavant, elle avait fait transférer des fonds pour faire tout réparer et équiper la propriété de systèmes de sécurité. Une personne fiable du patelin proche s'en était occupé puis recevait un salaire pour y faire le ménage comme s'il s'agissait de la propriété d'un riche citadin s'en servant à l'occasion pour des vacances.

Leurs emplettes terminées, ils reprirent le chemin de la maison du faussaire, un bungalow isolé sur un terrain de plusieurs acres, à la sortie de la ville.

Sarah n'avait cessé de surveillait leurs arrières. Personne ne semblait les avoir suivis. Ils tournèrent dans l'allée remontant vers la propriété. Le chien, agressif à leur première visite, vint juste les flairer à leur descente de voiture. Puis l'animal s'en alla sans leur prêter plus d'attention. La porte s'ouvrit et la femme les fit entrer dans la fraîcheur du salon. Le faussaire arriva presque aussitôt avec les papiers. Sarah avait subtilement modifié son apparence et celle de Lew. Une jolie perruque blonde rendait *Dix-sept* méconnaissable. Ils formaient maintenant une vraie petite famille. Maria et Alex Muriati, puis Dana Bungold, jeune mariée portant le nom de son mari, mari qui les rejoindrait plus tard. Ils se rendaient en vacances au Canada. D'abord Victoria, puis Vancouver. Ils portaient pour trois semaines.

Ils reprirent la route. Sarah observa discrètement les jeunes gens dans le rétroviseur. Son visage s'éclaira. Puis lentement ses traits durcirent et son regard devint effilé et froid. Déterminée à ce que rien

n'arrive à ses enfants, elle était prête à tout pour les protéger.

*

Tout au bout de la rue tranquille et cossue, un cottage imposant, une quinzaine de pièces minimum, double garage, terrain paysagé par professionnels avec murets, arbres, arbustes et une multitude de rocaillies et parterres fleuris. Josselin lui avait refilé la télécommande de la porte de garage et avait gardé les clés des portes avant et arrière pour faire visiter de possibles locataires car la demeure était à louer. Pel avait demandé à quel montant, avait haussé les sourcils en entendant la réponse. Ouch! Il fallait être bien nanti pour déboursier pareil montant chaque mois. Il comprenait que les aspirants locataires ne se bousculaient pas au portillon, chose bonne pour lui car il ne serait pas souvent dérangé.

Il s'engagea dans l'allée, activa la télécommande. La double porte se souleva silencieusement. Il s'avança à l'intérieur du garage, arrêta le moteur. La porte de métal se referma derrière lui. Il eut comme une hésitation en entendant le choc étouffé du joint de caoutchouc rencontrant le béton, haussa les épaules et sortit de la voiture mise à sa disposition par Pilsen. Un code d'ouverture pour passer dans le sous-sol. Pel le composa, la porte s'ouvrit sur un court et large couloir. Une autre porte. Il ouvrit et se retrouva dans une salle familiale à couper le souffle. À voir comment tous ces gens riches vivaient, il allait développer des envies, sûr et certain.

Mettant de côté ses pensées superficielles, il explora la maison pièce par pièce. Les propriétaires étaient à l'étranger. Le prix de location, très élevé d'après Josselin, ainsi que les desiderata et exigences du proprio sur les qualités des futurs élus, n'attirait pas foule. Mais si cela devait arriver, son ami le préviendrait par le téléphone de la maison. Cinq sonneries. Puis encore deux sonneries un moment après. Il aurait alors une heure pour se rendre invisible.

Il prit une douche, grignota des croustilles trouvées dans le garde-manger tout en réfléchissant. Aucun indice. La seule chose valable en sa possession demeurerait la feuille trouvée dans le bac de l'imprimante de son amie.

Découragé et fatigué, il alla s'allonger pour un petit somme réparateur, comptant ensuite se mettre au travail sur l'ordi du proprio. Autre avantage, la maison était meublée et équipée du nécessaire et du superflu. Il choisit une des chambres, alla prendre une couverture dans la lingerie, s'en recouvrit et s'endormit presque aussitôt.

La tête coupée de Fiona, les yeux grands ouverts, appelait au secours. Il se réveilla en sursaut, regarda sa vieille montre sortie du tiroir à mites pour remplacer celle brisée et laissée chez Fréjus : il avait dormi presque une heure et était en sueur. Il se leva et se dirigea

vers la cuisine.

Il avait apporté du café, de la bière, des croissants et tout entreposé dans le frigo car le garde-manger était plein à craquer, rempli de conserves, boîtes de biscuits, thé, café et tisanes. Les proprios, certainement encore une histoire de gros sous, avaient dû quitter le pays en urgence.

Il se prépara un casse-croûte rapide. La cuisine, immense, avançait de ses baies vitrées vers le jardin. Il se pointa derrière les vitres –il faisait encore suffisamment jour pour admirer le paysage– et siffla. À bien y réfléchir, le prix de location n'était pas si exagéré. Le confort de l'intérieur, puis la beauté de l'extérieur... Soudain son condo, qu'il voyait très grand et d'un certain luxe, devenait une taupinière en comparaison de son habitat actuel. Il soupira et retourna vers la table, s'assit, tendit la main vers le sac de croissants. Le confort de la chaise le surprit. Il fit mine de se lever, se laissa retomber. Malgré le petit somme, la fatigue l'écrasait et le foutoir dans sa tête ne s'était guère amélioré.

Une cuisine où on pouvait s'asseoir, c'était bien. Chez-lui, juste le comptoir, la poufiasse avait fait le vide ne laissant ni table ni chaises, emportant même les boîtes de conserves.

Il mordit dans son croissant, chercha la télécommande, la vit sur le coin du comptoir, se leva pour se servir un autre café, ramassa la télécommande et retourna s'asseoir.

Redevenant l'homme de routine, il syntonisa CNN.

L'accident de Force One, car tout semblait aller dans le sens de l'accident, était sur toutes les lèvres, faisait la Une des journaux. Les grands canons de l'information, à tour de rôle, venaient mettre leur grain de sel. Un accident incompréhensible. Sans aucun signe annonciateur du désastre, aucune communication avec ses anges gardiens, le lourd transporteur avait soudain dévié de sa trajectoire et plongé vers le sol. Le Président, seul rescapé encore vivant – il aimerait être capable de calculer les probabilités pour qu'une chose semblable se produise–, se trouvait dans un état grave mais stable. Tous les espoirs étaient permis et des grandes sommités de la santé se trouvaient à son chevet. Le vice-président Fisher avait fait une apparition rapide pour rassurer la nation et prendre officiellement les rênes du pouvoir en attendant que le président Benton soit de nouveau en état de gouverner, laissant ensuite la place au porte-parole de la Maison Blanche. Entre deux apparitions de l'énorme et sympathique communicateur, les journalistes bouchaient les trous en pérorant, tissant une toile de plus en plus large, tous ayant oublié meurtres et disparitions des jours précédents.

Pel secoua la tête. Il avait contacté Amahad peu de temps avant. Son ami Roméo n'avait toujours pas été retracé, ni la jeune infirmière.

Les policiers continuaient de mettre le paquet, poussés dans le dos par le capitaine Edmond et l'amitié pour leur équipier.

Il tentait encore de garder espoir sans vraiment y croire. Ces gens étaient par trop expéditifs. Roméo certainement mort. Puis tous ces meurtres et disparitions devaient, d'une façon ou d'une autre, être reliés ensemble et former le triste merdier dans lequel il pataugeait.

Des vieux riches d'un côté et des jeunes disparus de l'autre. Mais ces jeunes presque adolescents s'étaient évanouis dans la nature dix ans auparavant. Ils seraient actuellement tous dans la vingtaine. Beaux et robustes car choisis sportifs, en santé. Trafic de chair fraîche dans les maisons à vieux? Il répéta les mots des enquêteurs dans les dossiers: beaux, sérieux, sportifs... Aurait-on pu les enlever pour les former, les dresser et les conditionner à ce qu'allait être leur future et mystérieuse fonction?

«*Avance technologique considérable*» revenait souvent, tel un refrain. Ça le fit penser à un livre de science-fiction lu bien des années auparavant, il ne se souvenait plus de l'auteur, où des hommes et des femmes, conditionnés par des implants les faisant fonctionner à répétition aussi souvent que nécessaire, servaient d'esclaves à plaisir. Il eut soudain froid dans le dos en repensant au petit trou dans sa tête par les salopards au casque extraterrestre. Et s'ils avaient bien complété l'opération puis introduit un gadget dans son crâne pour faire de lui un étalon à plaisir pour femmes grisonnantes? Merde alors! Indi, l'ami radiologue de Raynal, avait pu se tromper et n'y voir que du feu. D'après les radios, la trépanation n'avait pas abouti. Les analyses avaient seulement révélé des traces d'analgésique, rien d'autre.

Pas abouti... Peut-être que oui, peut-être que non. Et si les radiographies se trouvaient être incapables de détecter un corps étranger dans sa tête car trop petit? Un minuscule et invisible corps, se dit-il en songeant à cet autre film de science-fiction des années soixante où un sous-marin de poche était réduit à la taille d'une minuscule tête d'épingle pour être injecté dans la veine d'un savant malade? Un demi-siècle en arrière, une pareille idée paraissait originale tout en demeurant complètement farfelue sinon loufoque. Mais plus maintenant. Pas le sous-marin et passagers réduit à une tête d'épingle et perdant son poids par la grâce d'une loi de la physique surgie de nulle part. Non, cette partie était toujours aussi loufoque et farfelue. À moins que n'entre en jeu cette théorie quantique faisant dire à Bohr, le physicien, pour résumer à quel point les règles de la physique pouvaient changer, et de manière surprenante lorsque appliquées à l'infiniment petit: «*Celui qui n'est pas choqué par la théorie quantique n'a pas compris ce qu'elle est.*» C'était son cas. Mais actuellement un corps étranger d'une taille bien plus petite qu'une tête

d'épingle et possédant des pouvoirs importants ne faisait plus partie du domaine de la science-fiction, loin de là.

Il massa l'endroit de la piqure du bout des doigts. Bien que les situant dans les dix ou vingt années à venir, on parlait maintenant de programmes d'assemblage, d'ordinateurs de la grosseur d'un micron cube, d'engins motorisés assemblés en quelques milliers ou millions d'atomes et capables de se déplacer à l'intérieur du corps humain... Ces nano-machines seraient construites atome par atome, seraient porteuses de bras articulés susceptibles d'effectuer des manipulations, des opérations sur les cellules. On les imaginait capables de se reproduire dans n'importe quel milieu, se multiplier des dizaines de milliers de fois et s'attaquer en armada à une tâche précise.
Programmes d'assemblage et monstres infinitésimaux...

Il frissonna malgré lui tout en éjectant quelques jurons.

Puis, au milieu de tout ça, Marie Curcell était, d'après Mendhelson, et ce monsieur était bien placé pour le savoir, un petit génie en chimie moléculaire et nanotechnologie.

Soudain, accroché par un son de voix familier, il sortit de ses pensées, concentra son attention sur la télé. En attente d'autres nouvelles sur l'accident de Force One, CNN bouchait les trous en continuant ses reportages habituels. Il était en ce moment question des élections Fédérales Canadiennes. La nouvelle *Premier Ministre*, une première au Canada, s'exprimait en français et anglais de manière impeccable, et le son de cette voix lui avait fait dresser l'oreille. Se rendant soudain compte à qui elle appartenait, il bondit littéralement de son siège, sentant tout son corps se figer.

– Dieu! s'exclama-t-il. Est-ce possible?

L'allure, les gestes, sa façon de se tenir, ses yeux. Il ne pouvait se tromper. C'était bien elle. Son joli visage plein de charme, le regard intelligent, le sourire mielleux, son corps et son cul de déesse sous le tailleur chic puis son caractère de cochon et son avidité malade bien remisés derrière le masque qu'il était peut-être seul à entrevoir. Son ex-femme Premier ministre du Canada? Comment aurait-elle pu arriver jusque là? Comment aurait-elle pu acquérir en si peu de temps cette aisance pour s'exprimer en public, cette connaissance des rouages politiques Canadiens et ce savoir lui permettant en ce moment même de répondre brillamment aux questions des journalistes subjugués?

Son ex disparut de l'écran.

Pétrifié, il écoutait d'une oreille distraite le journaliste faire le panégyrique de cette belle femme jeune et extrêmement brillante, un renouveau extraordinaire dans la politique Canadienne, un souffle d'air frais et de vigueur depuis Pierre Elliot Trudeau et son panache dans les années 70. Leurs voisins du nord avaient vraiment besoin

d'air frais après les années tristes à mourir de la fin du siècle et début du millénaire sous la tutelle de dirigeants ternes et sans grandeur. Le Canada allait être remis sur la toile internationale, allait y jouer un rôle significatif car cette jeune femme semblait, par son intelligence, son énergie et sa vision éclairée de la politique mondiale, être sur une trajectoire à la Kennedy.

Sidéré, Pel continua d'écouter tout en cherchant des réponses à ses questions.

Qui donc était cette ravissante femme parachutée in extremis peu de mois auparavant en remplacement du candidat Libéral vedette Jack Nelson mort tragiquement dans un accident d'avion? continuait le journaliste.

Aux mots accident d'avion, Pel sentit son malaise s'accroître.

Le journaliste poursuivait son reportage avec le cheminement de son ex, un savant mélange de mensonges et vérités, le tout étayé de preuves fabriquées de toutes pièces mais avec documents officiels à l'appui, dans les dédales des universités et la vie politique. Il ne pouvait détacher le regard de l'écran. Soudain d'autres images de la victoire Libérale. La caméra montrait le devant du Parlement à Ottawa, la foule amassée et enthousiaste, les personnages importants et grosses têtes du parti regroupés près de l'entrée principale.

Pel étouffa un juron, tous les muscles tendus. Une silhouette féminine parmi les vieux bonzes venait d'attirer son regard. Des cheveux blonds entourant un étrange visage avec un je-ne-sais-quoi d'irritant puis un regard sombre et brillant rappelant le visage et regard de la jeune femme aperçue chez Danfield et Associés. Cette étrange jeune femme l'avait regardé, semblait le connaître...

Il secoua la tête, fixa de nouveau l'écran. Les personnages importants et grosses têtes du parti étaient toujours là mais la troublante silhouette féminine aperçue parmi eux s'était volatilisée. Avait-il des hallucinations? Il ferma les yeux, les rouvrit, fixa de nouveau l'écran. Les images avaient changé. Désastres et inondations. Les Philippines se trouvaient aux prises avec des ouragans dévastateurs.

Il se secoua. Avait-il bien vu? Il ne rêvait pas? S'agissait-il vraiment de son ex? En lui l'impression de se trouver au bord d'un précipice.

Préoccupé, Pilsen se trémoussa sur son siège. Son cerveau de flic tournait à plein régime. Les maisons de retraite ne seraient que des bordels de luxe à la fine pointe du progrès pour vieux riches survitaminés? Pas nouveau comme trouvaille pour faire de l'argent. Les vieilles recettes éprouvées et modernisées étaient encore ce qui se faisait de mieux pour amasser du fric à la pelle car l'avidité était reine du monde.

Tonia Veloza, employée par La Cité des Anges, maison de retraite seulement à la portée d'individus pourvus d'un bas de laine bien fourni, avait été fauchée par un chauffard. Le proprio lui avait décrit une jeune femme jolie, très sexy, mais sérieuse, tranquille. On aurait pu s'attendre à voir défiler dans le coin une flopée de mâles en rut. Au contraire, seulement le boulot dodo au programme de la jeune femme.

Le côté sexuel devait donc s'épancher ailleurs, se dit Pilsen. À moins qu'elle soit du genre frigide à ne pas y toucher. Mais, d'après le compte en banque de la victime vérifié par son coéquipier, la jeune beauté devait être rémunérée pour autre chose qu'une simple fonction d'aide médicale. Le compte en question était trop bien garni pour une fille de son âge et sans beaucoup de diplômes.

La maison de retraite n'était pas unique. Il en existait d'autres. Il en avait dressé une liste puis enquêtait sur des possibles odeurs pas nettes. Il avait aussi demandé à des confrères canadiens de Vancouver et environs de jeter un coup d'œil sur les mêmes genres d'établissements. Mais rien encore. Tous les «commerces» vérifiés se trouvaient être irréprochables au point de vue légal. Impossible aussi de parler de prostitution. Les jeunes hommes et femmes vérifiés, bien rémunérés par leurs employeurs, remplissaient scrupuleusement leurs déclarations d'impôts. Filles et garçons vivaient à l'extérieur de leur lieu de travail. De bons employés généreusement récompensés pour leur dévouement à la compagnie. Et pas de syndicat pour pourrir l'atmosphère! La plupart des jeunes gens étaient officiellement aides-soignants et ne faisaient partie d'aucune association.

Il avait rencontré une des jeunes femmes.

– Ces hommes sont très gentils, lui avait-elle déclaré, ont une large expérience de la vie et font tout pour se montrer agréables. Ce sont des gens aisés qui veulent profiter au maximum du temps qui leur reste à vivre. Et nous sommes là pour les aider, leur servir de partenaires au golf, la promenade, les soirées dansantes...

Mais quand Pilsen avait essayé d'aborder la possibilité de relations sexuelles avec les retraités, la jeune femme avait souri et haussé les

Mona se redressa, resta un moment assise sur le lit, regarda autour d'elle. Cette chambre... Les souvenirs affluèrent dans son esprit, sa main se porta à sa bouche, un gémissement lui échappa. Fiona? Son amie avait-elle pu s'échapper?

Posant ses pieds à terre, une grimace de douleur déforma son visage. Sa cheville... Sans cette chute malencontreuse, elles auraient pu échapper à leurs poursuivants. C'étaient qui, ces gens? Et l'homme s'étant interposé pour leur permettre de fuir?

Elle baissa le regard sur sa cheville malade, vit le bandage serré, hochla la tête, se redressa prudemment. La douleur était supportable. Avancant avec précautions, elle se dirigea vers la salle de bains, entra, s'approcha du miroir, se tourna légèrement de côté, porta la main à l'endroit où la balle l'avait touchée. L'épaule était encore un peu douloureuse et elle s'attendit à voir du sang. Mais non. Juste une maigre tache maculait son chemisier. Elle fit glisser le léger tissu. Un simple pansement standard recouvrait l'endroit de la blessure. La jeune femme secoua la tête d'incompréhension. Une balle aurait fait plus de dégâts, son épaule serait bandée.

Elle avait vu le salaud viser son amie avec son pistolet, s'était interposée entre Fiona et le tireur. Le choc à l'épaule, la faiblesse, la chute. Juste le temps de crier à Fiona de foutre le camp avant de s'évanouir. Elle souleva le pansement. Un petit rond rouge foncé entouré d'un rond bleuâtre un peu plus grand. Une grosse piqûre... La marque d'une fléchette anesthésiante.

Ces gens les voulaient vivantes. Sa peur pour Fiona diminua, son amie devait être encore en vie, avait peut-être pu s'échapper. Sans la chute, elles auraient pu rejoindre la Porsche et foutre le camp. D'après Elias, elle pilotait son bolide en championne.

Tristesse douleur. Eli était mort, assassiné. Elle se retrouvait prisonnière dans un luxueux appartement inconnu.

Quittant la salle de bain par la seconde porte tout en avançant prudemment, elle se retrouva dans un immense et luxueux salon. Tapis de soie, grands meubles confortables, livres, télévision, système de son. Pas tellement différent de chez elle. Elle aurait pu tomber plus mal et se retrouver au fond d'une cave.

Tout en frissonnant, elle se dirigea vers la porte d'entrée dont elle tourna la poignée. Fermée. C'était bien une prison. Faisant demi-tour, elle se dirigea vers un fauteuil et s'y recroquevilla, soudain écrasée de fatigue. Se releva aussitôt, se dirigea vers la chambre, regarda plus attentivement autour d'elle. Une pièce de bonnes dimensions, un

grand lit, des meubles élégants et confortables. Des portes miroirs sur la droite. Elle s'avança, fit glisser. Pyjamas, chemises de nuit, robe de chambre, sous-vêtements sexy... Elle regarda la taille : ses dimensions...

La peur se fit plus présente. Que voulaient-ils faire d'elle? Une poule de luxe? Une prostituée de haut vol? Elle retourna à la salle de bains, regarda autour. Bain podium et tourbillon, magnifique douche vitrée, serviettes et sorties de bain, produits de beauté, parfums... Elle passa ces derniers en revue, figea. Les mêmes produits et marques dans sa propre salle de bains. Ces gens n'avaient pas l'intention de la tuer, semblaient avoir des idées bien précises à son sujet, trop précises! Serrant les mâchoires, la colère remplaçant la peur, elle sortit par la seconde porte. Un court couloir, la salle à dîner, de nouveau le salon. Lentement, elle se dirigea vers le fauteuil qu'elle venait de quitter, s'y effondra.

Ne pouvant rester en place, elle se releva, se dirigea vers une autre porte entrouverte. La cuisine. Le frigo. Une soudaine envie d'un verre de lait. Tendant la main, elle ouvrit. Du lait, des jus, des biscuits... Des biscuits brisures de chocolat au frais... Elle se mordit la lèvre. Ces gens connaissaient tout d'elle, ses manies, ses habitudes, sa taille, ses produits de beauté préférés, ses goûts. Se rendre compte de ce que tout cela sous-entendait comme énorme indiscrétion de la part de ses de géôliers lui coupa toute envie, des biscuits comme du reste. Lentement, comme écrasée par un rouleau compresseur, elle s'en retourna au salon et se laissa de nouveau choir dans le fauteuil.

Pas pour longtemps. De nouveau debout, elle se saisit d'une chaise, la traîna vers la porte d'entrée et la glissa sous la poignée. Se sentant un peu plus en sécurité, elle retourna s'asseoir.

Les heures commencèrent leur lente agonie devant son désir de rester éveillée. Puis la fatigue se fit sentir, et la faim. Elle se leva, se dirigea vers la cuisine, se servit un verre de lait, prit la boîte de biscuits en haussant les épaules, retourna de nouveau au salon, posa le verre de lait sur la table basse, se pelotonna confortablement dans les coussins de la causeuse et plongea la main dans la boîte de biscuits. Prisonnière, oui, mais affamée. Elle avala plusieurs biscuits à la suite et but son lait. Après ça, haussant les épaules, elle se dirigea vers la chambre à coucher, souleva l'édredon, s'étendit sur le lit toute habillée, rabattit l'édredon sur elle et s'endormit.

Lorsqu'elle se réveilla vers dix heures du matin, un plateau de petit déjeuner se trouvait sur une table mobile à côté de son lit. Et, comble de l'élégance, une rose d'un jaune rosé, magnifique, s'épanouissait dans un joli vase de cristal. Elle sourit. Ces fleurs, les plus belles qu'on puisse trouver à son avis, étaient ses préférées. Elle hocha la tête, contente. C'était bien. Puis se reprit. Non! C'était pas bien! Ces salauds

l'avaient enlevée et la gardaient prisonnière. Elle eut envie de tout balayer mais se retint. On ne lui voulait pas de mal pour la privilégier d'un tel traitement. L'image d'un harem effleura un instant son esprit, des dizaines de jeunes femmes pépientes et voilées sous le regard d'un affreux et gras eunuque se profilant entre deux piliers, le cimenterre sous l'énorme ceinture de soie.

L'image cinéma l'avait refroidie mais l'odeur du pain chaud et autres bonnes choses de son déjeuner la ramenèrent vers la vie et ses besoins. Elle tendit la main vers le plat tout en haussant de nouveau les épaules. Reprendre des forces était la chose à faire.

Rassasiée, elle regarda plus attentivement autour d'elle. L'appartement était encore plus luxueux en plein jour. Elle s'arrêta, interdite, au milieu du salon. La chaise bloquait toujours la porte d'entrée. Par où était passé le porteur du petit déjeuner? Soudain la peur pour son amie lui fit oublier son état de prisonnière choyée. Si au moins Fiona avait pu leur échapper. Ces gens les poursuivaient pour avoir été fouiller le Méridin et trouvé la disquette laissée par Elias...

Son visage se crispa un moment sous la souffrance puis son esprit revint à la disquette. Elle glissa la main dans sa poche. Vide. Et l'écrin? Elle retourna dans la chambre à coucher, fouilla sous l'édredon, trouva l'écrin. Mais pas de disque! Elle l'aperçut sur la table de chevet et un soupir lui échappa. Le disque avait dû glisser de sa poche et quelqu'un, celui ou celle qui avait apporté le petit déjeuner, avait dû le ramasser et le poser sur la table de chevet. Mais alors... Si leur enlèvement n'avait rien à voir avec leur équipée sur le Méridin, ils voulaient quoi ces gens? Et que contenait le disque? Pas d'ordinateur dans l'appartement donc pas moyen de savoir. L'écrin. Elle desserra les doigts, regarda un moment la petite boîte, resserra de nouveau les doigts dessus, se dirigea vers le salon et le fauteuil.

Confortablement assise, elle souleva le couvercle. Une exclamation de surprise lui échappa. Une alliance en diamants et une bague aussi en diamants. Elias croyait vraiment à leurs retrouvailles, pensait guérir et être en mesure de l'épouser. Les larmes affluèrent à ses paupières puis glissèrent silencieusement sur ses joues, alimentant une tristesse infinie. Mais quand ces larmes se tariraient, elles seraient remplacées par une colère et une haine capables de renverser tous les obstacles. Elle allait sortir de cette cage dorée puis poursuivre à mort les salauds responsables de la mort d'Eli.

Pel se leva, se dirigea vers la cuisine pour un petit déjeuner rapide. Toujours rien sur Fiona ou Roméo. Il désespérait de revoir ses amis vivants.

CNN. Le crash de Force One et l'état de santé du Président faisaient toujours les manchettes. Accident ou un attentat déguisé? La boîte noire n'avait pas encore craché ses secrets et les intervenants parlaient pour ne rien dire, mettant de l'avant hypothèses sur hypothèses. D'après les pilotes des chasseurs, le lourd appareil avait soudain dévié de sa ligne de vol et piqué vers le sol, restant muet à leurs appels. Un vrai miracle si le Président ait pu survivre.

Arrington... La milliardaire disparue n'avait pas refait surface. Malgré les efforts déployés par un FBI talonné par les relations de la vieille dame, avant le crash présidentiel car depuis la priorité des limiers du gouvernement allait à la résolution du problème posé par le terrible accident, le mystère subsistait. La riche et vieille lady n'avait fait acte de présence dans aucune de ses résidences connues à travers le monde.

Quant à son ex... Avait-il rêvé? Comment aurait-elle pu? Il secoua la tête. Il avait dû faire erreur. Les sosies existent. Mais à ce point identique à l'original dans le cas de son ex? En proie à ses pensées, il se dirigea vers la table de la cuisine, prit son cellulaire et tenta de joindre Gerry.

Le téléphone de la propriété le fit sursauter. Cinq sonneries et deux autres quelques instants plus tard. Une heure pour vider les lieux. Il éteignit la télévision, ramassa les restes traînant dans la cuisine, lava sa tasse, l'essuya et la remit avec les autres, noua et sortit le sac-poubelle, le remplaça par un neuf. Alla ranger le salon et ensuite la chambre. Son costume de rechange se trouvait sous une hausse plastique dans le penderie et personne n'y ferait attention, ni à la valise dans laquelle il venait de remettre ses affaires de toilette. Tout lui semblant en ordre, il ramassa le sac poubelle et se dirigea vers le garage.

*

L'ami de Benny les attendait à Port Angeles. Il leur indiqua dans quelle file attendre et alla reprendre sa place. À leur passage, le collègue fit les vérifications d'usage et tamponna les passeports. Suivie de Lew et *Dix-sept*, Sarah se dirigea aussitôt vers la Jeep déjà fouillée, reprit le volant, s'avança lentement vers le quai d'embarquement. Une petite demi-heure à patienter avant le départ.

Saanich. Ils passèrent la douane. Sarah savait comment se rendre à l'adresse du marchand d'armes fournie par le faussaire. Les autres étaient après eux et tôt ou tard ils seraient retracés. Sans armes, ils seraient des proies faciles

Deux heures après, équipés de deux automatiques, d'un Uzi, d'une carabine et de munitions, ils reprirent la route, arrivèrent au chalet en fin d'après-midi, fatigués et affamés. Le trajet en lacets avait été on ne peut plus stressant avec ses pentes abruptes, tournants en épingle et ponts étroits sur des gouffres à donner le vertige. Pas le genre de route familière aux citadins.

Ils trouvèrent le chalet confortable, le frigo plein –la personne chargée de l'entretien le réapprovisionnait d'aliments frais chaque semaine–, des boîtes de conserves de toutes sortes étaient stockées dans le garde-manger puis des bouteilles d'eau, vin et liqueurs garnissaient le bar. Ils se restaurèrent, s'installèrent confortablement pour la nuit.

Le lendemain, leur réveil fut accompagné du bruissements des feuilles des arbres et du pépiement des oiseaux.

Levée la première, Sarah sortit sur le balcon donnant sur le lac. La nature était magnifique dans cette partie de l'île et son père en avait été émerveillé. Il s'était porté acquéreur de ce coin de paradis, l'avait retapé et lui en avait envoyé l'acte de propriété établi au nom d'une compagnie bidon. Son père, en bricoleur averti, avait fait de la petite propriété presque en ruine une résidence vraiment confortable.

Le condo de Fiona. Pel s'arrêta devant une photo récente accrochée sur un mur du salon. Un sourire lumineux, un regard pétillant de joie de vivre. Il serra les poings d'impuissance. Les autres étaient bel et bien passés, avaient tout ratissé en ne laissant aucune trace visible de leur passage. L'histoire du disque dur n'était qu'un piège pour l'attirer et tenter de lui percer un trou dans le crâne?

Il secoua la tête. De quelle façon Fiona aurait pu lui laisser un message? Il fouilla encore, s'assit devant le vieil ordinateur, repassa en revue tous les dossiers archivés : des recherches pour ses romans, des dossiers sur des découvertes pouvant lui être utiles pour étoffer ses histoires puisque la haute technologie envahissait tout, et les copies archivées de ses romans. Une dizaine déjà écrits et dont la plupart avaient été publiés. Dans un dossier à part, des titres accrocheurs suivis de quelques phrases résumant des idées sur des romans à venir. Le résumé sur la feuille imprimée devait être le tout dernier mais il n'en trouva pas trace sur le vieil ordinateur. Et rien remarqué à ce sujet sur le nouveau avant de permettre au petit malfrat d'emporter le disque dur. Il fit un dernier tour d'horizon, enregistra sur une clé USB tous les dossiers –pressé de suivre le petit mariolle Florin, il avait négligé ce détail–, et quitta le condo.

Il remonta lentement la rue, observant de loin la propriété. Pas de voitures devant l'entrée principale ni devant les garages, Josselin et ses visiteurs en avaient fini. Rassuré, il s'engagea dans l'allée, activa la télécommande de la porte du garage, rentra. Le lourd panneau de métal redescendit silencieusement derrière lui. Il sortit de la voiture, prit son sac d'épicerie, composa le code de la porte de séparation, traversa la salle familiale et alla ranger les aliments dans le frigo du bar. Cela fait, il se dirigea vers le divan, s'y laissa choir.

Il avait joint Pilsen. Ce dernier s'était informé un peu partout pour Fiona, sans succès. Il avait aussi tenté de parler à l'enquêteur en charge de Pacifique sanglant mais n'avait pu le joindre. Quant à Gerry, noir complet là aussi. Son ami était mort ou en fuite. Dans ce dernier cas, le petit mariolle ne ferait surface que lorsqu'il l'aurait décidé et Pel ne pouvait qu'attendre. Il pesta contre lui-même. Quel genre de détective était-il? Où était passé le brillant Pel Malta à qui rien ne résistait? Là, il tournait bêtement en rond, arpentant inutilement l'intérieur d'un labyrinthe inextricable sans trouver l'ombre d'une sortie possible. Ça ne tournait pas rond dans sa tête. Et toujours une sourde migraine l'agaçait.

Après avoir vérifié et rebranché le système d'alarme extérieur, système qui se coupait automatiquement avec le déclenchement de l'ouverture de la porte de garage par la télécommande, il alla se coucher.

Aux petites heures du matin, le cauchemar s'acharnant sur ses nuits revint le hanter. Il se réveilla, s'assit sur le lit. Même totalement éveillé, il continuait d'entendre la voix fantôme. Il secoua la tête, se frappa sur les cuisses, regarda autour de lui. Des cauchemars éveillés plus vrais que nature? Il ne dormait pas, certain de ça.

Il se mit debout, se rendit à la salle de bain, éclaira, se regarda dans le miroir, se gifla des deux mains, se mit ensuite carrément la tête sous le robinet d'eau froide. Malgré le traitement choc, la voix poursuivait ses appels à l'aide et des images flashaient un instant quelque part à l'intérieur de sa caboche, disparaissaient, revenaient. Ou il se trouvait englué dans un cauchemar nouvelle version et pas moyen d'en sortir, ou il était bien réveillé et sa tête servait de récepteur à des images et sons venant d'ailleurs.

Avance technologique considérable! Un frisson le secoua. Il leva la main, son doigt chercha la petite blessure sur son crâne. Rien. La trépanation par les salauds et leur fichu casque extraterrestre avait peut-être bien réussi malgré le radiologue ami de Raynal avançant une opération non terminée. Les fils de pute, d'une façon ou d'une autre, lui avaient certainement fourré une saleté dans le crâne. Il n'était plus lui-même, sûr de ça! Sans parler des migraines à répétition. Il retourna se coucher.

*

Fiona se réveilla, le soleil entrait à flots dans sa chambre. Pendant un moment, elle fut désorientée. Puis les souvenirs l'assaillirent, prirent le dessus, et avec eux la peur pour elle et pour son amie Mona.

Leur sortie aventureuse s'était mal terminée.

Elle sauta en bas du lit, s'avança vers la fenêtre de gauche, tira les rideaux. Un paysage magnifique, des montagnes au loin, la campagne... Non, pas la campagne. Le pourtour de la propriété dégagé et gazonné s'habillait de nombreux arbres fruitiers. Mais au-delà rien que du boisé, la forêt à perte de vue. Endroit totalement inconnu.

Où pouvait-elle bien se trouver? Avec l'hélico, ils avaient dû parcourir une bonne distance. Dans quelle direction? Sa montre n'était plus à son poignet. L'avaient-ils prise ou l'avait-elle perdue pendant la fuite? Elle haussa les épaules. Une simple Timex tout à fait ordinaire.

D'après son estimation, plus ou moins trois heures s'étaient écoulées entre leur équipée sur le Méridin, la poursuite et son arrivée dans cette cellule de prison, cellule douillette mais cellule tout de

même. Elle revécut de nouveau sa fuite. Mona... La tristesse et le découragement fondirent sur elle. Son amie était-elle encore en vie?

Les yeux pleins de larmes, elle serra les poings, s'avança vers la triple fenêtre, ouvrit celle de droite. Là aussi une moustiquaire. Pourquoi une moustiquaire puisque la vitre épaisse encastrée dans la maçonnerie ne laissait chemin libre ni aux moustiques ni à quoi que ce soit d'autre? Aucun courant d'air. Pourtant... Elle défit la moustiquaire. Tendit la main, s'attendant à rencontrer la surface froide et lisse du verre. Rien, le vide. La veille, ouvrant celle de gauche, la barrière transparente était bien là. Elle regarda de plus près. Une glissière. La vitre rentrait dans le mur. Elle pencha la tête vers l'extérieur. L'arrière de la propriété, jugea-t-elle. Un garde. Il leva les yeux vers elle, lui fit signe de la main. Possibilité de fuite zéro de ce côté. La bâtisse devait être grande car la partie visible des murs faisait bien une vingtaine de mètres puis elle se trouvait au troisième étage. Elle regarda vers le haut. Le toit. Cela la fit penser à un genre de manoir ou un monastère perdu en pleine nature.

Elle retourna s'asseoir, se concentra, se forçant à revivre ses souvenirs pas à pas à partir du moment où, sortis de la ville, ils l'avaient fait descendre du véhicule les yeux bandés.

Pel porta de nouveau le doigt à l'endroit estimé du soi-disant début de trépanation. *Nada, nothing, niente*. Il était retourné chez Raynal pour être sûr. Le petit trou avait été ni plus ni moins escamoté. Impossible, s'était exclamé son ami. Bien sûr, les blessures guérissent, le petit vide dans le cuir chevelu allait guérir puis celui dans l'os allait être à la longue colmaté... Mais pas aussi vite! Pas en moins de vingt-quatre heures! Il aurait dû en rester quelque chose, une petite marque, une cicatrice. La nouvelle radio ne montrait absolument rien, tout était parfaitement normal comme s'il n'y avait jamais eu la moindre effraction sur sa boîte crânienne.

*

Ils étaient installés depuis à peine vingt-quatre heures lorsque le cri de Lew les prit par surprise. Chacun à leur tour, ils surveillaient sur le moniteur les images transmises par les caméras disposées le long du chemin menant au chalet.

Les tueurs de l'organisation avaient fait dans le rapide. Mais comment avaient-ils pu les retracer aussi vite? Sarah frémît puis regarda ses enfants, une expression de volonté farouche sur le visage. Pas question qu'il leur arrive quoi que ce soit. Avec une froide détermination, elle se saisit de la carabine et alla se poster derrière la fenêtre.

Thompson fit signe à Rollin d'arrêter. Les abords du chalet avaient été déboisés. Ils allaient se être à découvert. Ils descendirent. Comme décidé, Rollin et Draft allèrent se poster derrière les arbres, l'un à droite et l'autre à gauche. Puis Thompson fit signe à Duk de prendre les devants. Il était tôt. Se croyant en sûreté, leurs *clients* devaient encore dormir. Ils allaient atteindre le chalet, entrer, liquider chercheuse et cobayes et repartir aussitôt. Du travail vite fait bien fait. Ils s'élancèrent.

Deux coups de feu rapprochés retentirent dans la fraîcheur du matin, provoquant une envolée d'oiseaux dans les arbres. Les deux tueurs roulèrent dans l'herbe. Rollin lâcha une rafale en direction de la fenêtre tout en fonçant vers le côté gauche du chalet. S'il atteignait la remise, il aurait une chance de forcer l'arrière. Draft, voyant Rollin s'élancer, épaula. Rollin, à mi-chemin, s'abattit à son tour en écartant les bras avant que Sarah ait pu tirer. Une balle dans le dos. Qui avait tiré? De l'aide?

De son poste, en terrain légèrement surélevé, Draft regarda en direction de son comparse. Atteint en dessous de l'omoplate, Rollin bougeait encore. Il visa de nouveau et tira pour abrégé les souffrances de son «ami», s'éloigna ensuite sous les arbres pour réfléchir à la meilleure façon d'en finir avec les fuyards. Il se devait de terminer avant l'arrivée des renforts.

Rollin avait eu un drôle de regard accompagné d'un sourire, à son avis plutôt un ricanement, en sortant du véhicule. Il avait dû entendre son conciliabule avec Thompson.

Tout en se déplaçant pour trouver un poste lui permettant de surveiller les sorties possibles du chalet, Draft repensa à ce qui s'était passé plus tôt sur la route.

Au bout de vingt minutes sur le chemin étroit et sinueux de l'intérieur de l'île avec ses montées et descentes abruptes, le vertige devenant incontrôlable, il avait dû s'arrêter et avouer son infirmité à Thompson, car pour lui c'était bien une infirmité. Son chef l'avait regardé, surpris:

– Quoi?

– Je ne peux pas continuer, avait-il avoué à voix basse, j'ai le vertige.

– Tu as quoi?

– Vertige! Je perds mes moyens sur les hauteurs ou aux abords d'un précipice... Quelqu'un doit prendre ma place ou nous allons nous retrouver au fond d'un de ces ravins.

Thompson l'avait regardé comme s'il voyait un extraterrestre. Il s'était bien rendu compte de la conduite hésitante de son homme de main mais avait mis cette façon de faire sur la difficulté de la route et le brouillard rendant leur avance encore plus difficile. Draft le dur, Draft le tueur, Draft le champion du volant avait le vertige. Pour avouer pareille infirmité, son psychopathe homme de main avait presque dû mouiller son pantalon. Il n'allait pas l'oublier et exploiterait la situation en cas de besoin. Bon à savoir. Il s'adressa à un des deux hommes assis à l'arrière.

– Rollin, tu remplaces Draft au volant.

Rollin n'avait rien compris du conciliabule entre Draft et Thompson. N'aimant pas spécialement se faire conduire, il avait pris la place de Draft. Ce dernier s'était assis à l'arrière, fermé les yeux et fait semblant de dormir. Rollin, bien que s'en tirant mieux que son complice, ne risquait pas de les faire arrêter pour excès de vitesse.

Surprenant, ce coin perdu de la Colombie Britannique.

*

Agrippé au gouvernail avec la force du désespoir, il n'avait pour tout

horizon qu'une mer déchaînée projetant sur eux vagues gigantesques et hurlements sans fin. L'huile vidée par-dessus bord pour tenter de créer un peu de calme autour du vaisseau l'avait été en pure perte. Mais pas question de sombrer, pas question de céder, pas question de mourir alors qu'il se savait si près d'atteindre aux rivages tant espérés... Six semaines s'étaient écoulées depuis l'adieu à la terre ferme. Et depuis juste de l'eau, une mer sans début ni fin, un désert de froid, de faim et d'infamies car face à la révolte il avait dû donner la mort. Bientôt plus d'eau potable, plus de nourriture, plus de rien. Impossible de faire marche arrière car le point de non-retour avait été atteint et dépassé. Tous, du moins ceux ayant survécu à la violence des éléments et aux atrocités de la mutinerie, étaient exténués, vidés de leurs forces, aux portes de la mort. Mais le Maltais en lui se refusait à céder. Il devait réussir. La terre était ronde et il devait nécessairement accoster quelque part. L'Ordre... Les calculs du maître s'étaient avérés erronés.

Malta ouvrit les yeux, regarda autour de lui, secoua la tête. Il se leva et prit la direction de la cuisine, se prépara du café, activa la télécommande de la télévision, syntonisa CNN, écouta. Rien de nouveau. Le monde s'était comme pétrifié et lui pataugeait à vive allure dans des rêves imbéciles et visions cauchemardesques. Il éteignit la télé, rangea la cuisine et ensuite la chambre, s'habilla, regarda autour de lui si rien ne traînait, Josselin aurait pu avoir à visiter pendant son absence, et quitta la propriété.

Un violent flash dans sa tête véhiculant images et sons l'avait obligé à s'arrêter précipitamment sur le bord de la route. Les mains accrochées au volant, il frissonna longuement. Même si réveillé, – était-il vraiment réveillé –, il subissait une autre forme de cauchemar. C'était quoi?

Une automobile passa. Le déplacement d'air fit tanguer son véhicule. Quelques secondes, et un camion à son tour le fit balloter longuement à l'image d'une coquille de noix sur l'eau.

La circulation s'était intensifiée et il ferait mieux de repartir avant qu'un crétin de chauffard lui rentre dedans. Serrant les dents, il tourna la clé de contact. Le moteur ronronna. Il coupa ses feux d'urgence, mit son clignotant, attendit la voie libre et repartit. Exécuter ces simples manœuvres le sortit pour un moment du monde fou s'agitant sous son crâne.

Ça ne tournait pas rond, il n'était plus lui, un étranger avait pris la place du Pel Malta connu. C'était dément. La maladie? La folie? Il avait tout examiné, tout soupesé mais ne comprenait rien à rien. Que lui arrivait-il? Par moments du vide remplissait sa tête. Il en prenait conscience seulement après-coup par l'absence de souvenir des minutes écoulées. Puis ce vide se faisait plein et crachait des insanités,

des événements inconnus et violents jamais vécus. Une autre vie, la vie de quelqu'un d'autre.

Devant son incapacité à percer le mystère de ces plongées dans le passé différent, des bouffées de chaleur l'envahissaient, suivies par des visions de nuages sombres fonçant sur lui en charognards affamés.

Il jura de nouveau, parla pour lui-même et le son de sa voix le choqua. Un moment de panique s'ouvrit en gouffre devant ses pas. Pas normale, cette voix, il ne la reconnaissait pas, c'était la voix d'un inconnu jamais rencontré. Pas la sienne en tout cas. Il serra fortement ses mains sur le volant. Un sentiment danger. La voix lui intima l'ordre de s'arrêter. Étonné, il ralentit tout en mettant son clignotant, immobilisa de nouveau son véhicule sur le bas-côté. À peine avait-il mis le frein à main et les feux d'urgence que cela arriva. Un éclair éblouissant dans sa tête. Un haut-le-cœur le lança vers l'avant. De nouveau la mer en furie autour de lui, vagues et hurlements. Il jura mentalement tout en s'agrippant au volant comme à une bouée de sauvetage. Une merde cosmique lui tombait dessus sans crier gare et rien ne pouvait être fait pour l'éviter... *Il ne devait pas l'éviter.* Cette soudaine pensée venant d'ailleurs et non pas de lui, certain de ça, le plongea encore plus profondément dans l'inconnu, bouche ouverte et douleur plein la tête.

Sans crier gare, l'œil du typhon et le calme, la douleur presque disparue. Il relâcha ses muscles et ouvrit les yeux, se redressa et regarda autour de lui, tentant de s'accrocher aux choses connues, au volant, au capot de son véhicule, à l'asphalte de la route. Dans sa tête les images s'étaient modifiées, l'écran affichait maintenant des paysages, une route, des sous-bois, un lac.

Complètement insensé.

Du sang sur sa hanche. Sarah examina sa blessure et secoua la tête, l'étonnement lui faisant oublier la douleur. La balle n'avait fait que traverser les chairs mais par un étrange hasard l'avait atteinte exactement à l'endroit d'une blessure intervenue quatre ans auparavant. Décidément, se dit-elle, cette hanche semblait bien plus exposée au dangers que les autres parties de son anatomie. Ça lui ferait une cicatrice au lieu de deux, juste un peu plus grosse et pas trop grave comme blessure. Mais pourquoi tout ce sang? Elle examina plus attentivement la plaie, ne put déceler le responsable de cette perte qui lui paraissait anormale. Soudain elle figea. Un minuscule corps étranger accroché aux chairs. Un soupçon effleura son esprit, la fit frémir. Avec les précautions prises, les salauds n'auraient pas dû être aussi vite sur leurs traces.

Les sbires de l'Organisation s'étaient amenés comme ours attirés par du miel. Mais les ours, eux, avaient leur exceptionnel odorat pour les diriger. Donc les salauds avaient aussi leur renifleur de piste. Cette propriété léguée par son père était restée au nom d'une compagnie n'ayant aucun lien avec elle, et l'Organisation ne pouvait être au courant de son existence. Juste une fois, onze ans auparavant, elle était venue pour une semaine de vacances avec son mari et son fils.

Si elle était porteuse d'une balise, les salauds avaient alors la partie belle.

Elle demanda à Lew de lui apporter la trousse de premiers soins et sa trousse de toilette. De cette dernière elle tira la pince à épiler et se saisit délicatement du minuscule objet. Posant de la main gauche une compresse sur la blessure, vraiment trop de sang suintait de la blessure, elle porta la pince à épiler et l'objet à la lumière. Retenant sa respiration, elle examina attentivement la petite plaquette ensanglantée. Une balise. Et dans ses chairs depuis quatre ans. La blessure à la hanche datait de cette époque.

Cette chose avait dirigé leurs poursuivants droit sur eux. Il était essentiel de revoir ses plans, les modifier en fonction de cette découverte.

Elle jura, cherchant du regard un objet pour écraser la chose, se saisit du fusil avec l'intention d'écrabouiller le traître bidule sous la crosse, arrêta son geste au dernier moment. S'ils avaient fait ça avec elle, ses enfants avaient dû bénéficier du même traitement. Et les hommes dehors aussi. Le maître des loups suivait meute et proies à la trace, devait avoir dans ses archives tous ses déplacements pour les quatre dernières années. Le bidule, elle savait comment le neutraliser,

pourrait avoir son utilité le temps venu.

Revenant à sa blessure d'où le sang continuait de suinter trop abondamment, elle se fit un pansement compressif. Cela fait, elle se tourna vers Lew et *Dix-sept*, leur demanda de se déshabiller en leur expliquant pourquoi. Peu d'espoir pourtant de trouver des traces révélatrices car depuis deux ans les autres étaient capables, grâce à ses recherches et découvertes, d'effacer toutes cicatrices sans laisser la moindre trace visible. Sa blessure à la hanche datait de quatre ans.

Lew et *Dix-sept* se rhabillèrent. Aucune cicatrice. S'étaient-ils blessés sans qu'elle soit mise au courant? Avaient-ils subis une opération quelconque ces deux dernières années? Les deux jeunes gens secouèrent négativement la tête. Puis Lew, après un moment d'hésitation, approuva, se posant la main sur la tête. On lui avait fait une sorte de piqure sur le crâne. *Dix-sept* hocha la tête à son tour.

Ils sont marqués, se dit Sarah. Elle reprit le fusil et retourna à la fenêtre. Le dernier tueur se cachait, prêt à leur tomber dessus s'ils faisaient mine de sortir. Et d'autres salauds allaient forcément se pointer pour prêter main-forte à celui guettant dehors. Affaiblie, même si aidée de Lew et *Dix-sept*, elle ne serait pas en mesure de soutenir une attaque. Fallait trouver une solution, et vite.

Lew s'approcha de Sarah, lui murmura quelque chose. Elle le regarda, étonnée, mais pas trop en se remémorant les images scanner. Puis les nanos, le travail de reconstruction terminé, devaient continuer leur travail de construction tout court, augmentant la puissance du cerveau du petit.

Elle prit une décision, renforça le pansement sur sa blessure en s'entourant la taille d'une longue écharpe, se leva, prit le fusil et fit signe à Lew. Ce dernier ouvrit la fenêtre donnant sur le côté nord, l'enjamba, se retrouva à l'extérieur. Le bandit se trouvait à l'opposé, caché derrière un arbre, de façon à surveiller la porte de devant et l'angle de sortie arrière. Aucune fuite n'était possible côté nord.

Dix-sept s'approcha de Sarah par derrière, la souleva sans effort et la tendit à Lew. Ce dernier la reçut et la posa doucement sur le sol. Puis la chercheuse et le jeune homme s'éloignèrent en direction de l'orée de la forêt, veillant à garder la masse du chalet entre eux et le bandit, Lew sachant à chaque instant la position du tueur.

Draft observait le chalet et ses environs tout en réfléchissant. Si ses proies tentaient de fuir avec leur véhicule, le piège était prêt. Un petit geste, et boum! Puis si fuir en forêt leur passait par la tête, mais cette Sarah était trop brillante pour lui faciliter ainsi la tâche, ça ne lui prendrait, dès qu'il aurait mis la main sur le découvreur se trouvant actuellement dans la poche de Thompson, pas plus de quinze minutes pour les rattraper et les liquider.

Impossible pour le moment d'approcher son complice mort ni

tenter quoi que ce soit sans se faire trouer la peau. La scientifique maniait la carabine en vraie professionnelle.

Il devait pourtant trouver vite un moyen de les déloger.

Les enfumer? Il aurait dû attendre pour liquider Rollin, utiliser son comparse... Il pencha la tête à droite et à gauche. L'occasion était trop belle et il l'avait saisie au bond, puis n'avait aucun besoin de cet imbécile pour mettre le feu à la baraque et faire sortir la chercheuse et les deux zozos d'attardés mentaux. Il les voyait déjà toussant et crachant jaillir de leur tanière enfumée. Trois cartons, comme à la foire. La mission serait complétée avec succès avant l'arrivée des renforts.

Sarah, agrippée à la ceinture de Lew, suivait lentement. Les jeunes gens, avec tous les sports pratiqués à longueur d'année, pouvaient rivaliser avec les meilleurs. Les traitements subis comptaient aussi pour une bonne part dans cette vitalité hors du commun.

Au bout de quelques minutes de marche silencieuse, Lew s'arrêta, leva la main, montra du doigt la silhouette assise à près de cinquante mètres en contrebas.

C'était lui ou eux, se dit Sarah. Elle s'agenouilla, se tassa contre le tronc d'un frêne proche, épaula, visa et tira. Draft sursauta puis s'écroula. Mais il n'était pas mort. Il se mit à ramper pour se mettre à l'abri. Sarah visa de nouveau, appuya sur la détente. Draft eut un sursaut sous l'impact et s'immobilisa. S'il n'était pas mort, il ne devait guère valoir mieux. Elle fit signe à Lew en montrant le chalet. Il fallait fuir, quitter cet endroit devenu malsain. Rejoindre un asile sûr en évitant de laisser des traces.

Le saignement de la blessure avait affaibli Sarah. Elle trébucha et faillit tomber. Lew la souleva et l'emporta.

De retour au chalet, et après un léger repos, Sarah demanda à Lew d'aller déshabiller jusqu'à la taille les deux hommes morts devant le chalet et de lui rapporter les vêtements. Lew revenu, Sarah arracha les doublures des vestes, mit à nu un tissu de rembourrage à la texture étrangement brillante, s'activa ensuite sur le dos doublé des chemisettes, en découpa deux ronds de 30 centimètres de diamètre, posa ces ronds de tissu sur le tissu de rembourrage des vestes et les découpa à leur tour. Elle demanda à Lew sa casquette et à *Dix-sept* son bonnet. Prenant soin de bien placer les côtés tissus vers l'extérieur, elle fixa les formes découpées à l'intérieur des couvre-chefs respectifs. Ces tissus spéciaux isolants super efficaces permettaient aux bandits de déambuler avec des armes dans leur dos sans que le moindre système de détection ne réagisse. Ils s'avéraient tout aussi efficaces pour bloquer les ondes des émetteurs. Elle tendit un morceau de tissu isolant à *Dix-sept*, lui demanda de ramasser le minuscule émetteur sur

le plancher, de l'entourer du tissu et de le mettre dans son sac.

Les deux jeunes gens incapables de conduire, Sarah prit le volant. La route, pleine de lacets, flirtait dangereusement avec les précipices.

Une conduite intérieure noire les croisa trente minutes plus tard, un genre de véhicule incongru sur ces routes, les gens du coin se déplaçant pour la plupart en camion quatre roues motrices. Déjà les renforts? se demanda Sarah. Si les calottes remplissaient leur rôle, la Jeep, elle, ne pouvait guère passer inaperçue. Les sbires de l'Organisation devaient maintenant en avoir signalement et numéro d'immatriculation. La conduite intérieure ralentit, s'arrêta. Les salauds allaient faire demi-tour et se lancer à leur poursuite.

Sarah s'assura un peu d'avance. Tout en surveillant ses arrières dans le rétroviseur, elle eut soudain conscience de l'endroit en approche. Le tronçon de route se matérialisa sur son écran intérieur. Une possibilité de se débarrasser de leurs poursuivants? Un peu étonnée, comment avait-elle pu se souvenir de cette partie de route aussi clairement?, elle se tourna vers Lew. Ce dernier eut un petit sourire encourageant. Sarah fit non de la tête. Le jeune homme sourit encore et lui toucha le bras tout en approuvant. De plus en plus étrange. Ce n'était pas elle qui se souvenait mais Lew. Et l'idée, bien que dangereuse, pouvait s'avérer une solution possible. Elle approuva. Ils n'avaient guère le choix. Ils devaient tout tenter pour se débarrasser de leurs poursuivants.

Une centaine de mètres plus loin, un sentier venait rejoindre la route juste avant un tournant. Le précipice. Elle regarda de nouveau Lew. Ce dernier lui sourit, encourageant.

Sarah arrêta la Jeep, enclencha la marche arrière et recula le véhicule sous les frondaisons, fit descendre Lew et *Dix-sept* en leur montrant les fourrés. Les autres allaient devoir ralentir pour négocier le tournant en épingle. Elle devrait faire vite, percuter l'automobile juste avant le garde-fou de protection. D'allure vétuste, ce dernier pouvait néanmoins retarder le mouvement et permettre aux bandits d'éviter la chute. Sarah attendit anxieusement. Son désespéré avait une maigre chance de réussir. Le risque était grand de plonger à la suite de leurs poursuivants. Mais si elle ne tentait rien, les tueurs finiraient par les coincer, les pousser dans un ravin ou les arroser de balles.

Les autres arrivaient. Le bruit du moteur de la Jeep au ralenti serait couvert par celui du moteur de l'automobile. Elle attendit jusqu'au dernier moment, démarra en visant l'avant du véhicule. Elle devait l'atteindre avant qu'il n'arrive à hauteur du garde-fou.

Lancée à fond de train, la Jeep percuta violemment l'aile gauche avant du véhicule, poussa pour le faire dévier de sa trajectoire. Le chauffeur, surpris par l'attaque intempestive, s'accrocha au volant,

tendant de redresser malgré la violente poussée exercée par la Jeep. Le début du garde-fou. C'était maintenant ou jamais. Sarah écrasa l'accélérateur puis presque immédiatement appuya de toutes ses forces sur la pédale de freinage. Le véhicule des bandits percuta le bout acier et bois, resta un moment en suspens dans le temps. Son arrière dériva ensuite vers la droite, s'inclina, glissa comme au ralenti vers le vide, bascula.

Le devant de la Jeep avait frappé la partie avant du garde-fou, et se dernier fléchissait. Sarah sentit la partie arrière de la Jeep dériver à son tour vers la droite, la pression sur le garde-fou diminuait. Le pare-chocs avant resta accroché et le véhicule s'immobilisa à quelques centimètres du bord du gouffre.

Déjà Lew accourrait avec une grosse pierre pour bloquer la roue. Ensuite, se saisissant du câble du treuil avant, il le déroula en courant et alla le fixer à un arbre de l'autre côté de la route. Sarah le regarda, n'en croyant pas ses yeux. Où le garçon avait pu voir une action de ce genre et savoir quoi faire dans pareil cas, réagir aussi vite?

Remettant à plus tard toute réflexion, elle mit le treuil en marche et tira la Jeep au milieu du chemin. Et tandis que Lew allait détacher le câble, Sarah descendit du véhicule, s'approcha en titubant du précipice. *Dix-sept* accourut aussitôt pour la soutenir. Vivants ou morts, les salauds n'étaient pas près de sortir du trou, se dit Sarah. Un gémissement lui échappa. Elle baissa les yeux sur sa hanche et le pansement imbibé de sang. Aidée par *Dix-sept*, elle remonta dans la Jeep, gara le véhicule en marche arrière dans le sentier, changea son pansement, comprimant le tout au maximum. Seule à pouvoir conduire, elle devait continuer.

Après un léger repos, elle démarra et reprit la direction de la route 19. Cette dernière longeait la côte du détroit de Géorgie séparant l'île de Vancouver du continent. Tout en conduisant, elle expliqua à Lew et *Dix-sept* ce qu'elle entendait faire. Les deux jeunes approuvèrent, enlevèrent casquette et bonnet pendant quelques minutes, les remirent, attendirent quelques minutes et l'ôtèrent de nouveau. En répétant l'opération jusqu'à la route 19 puis en direction de Victoria, ceux d'en face allaient penser les émetteurs près de lâcher et dirigeraient les tueurs en conséquence.

Ils furent bientôt sur la route longeant la côte. Après quelques kilomètres de parcourus en direction de la capitale de la Colombie Britannique, Sarah demanda aux jeunes gens de remettre casquette et bonnet, fit demi-tour et prit la direction de Nanaimo. Sans mouchards pour les guider, et sachant qu'ils avaient pris la direction de Victoria, leurs poursuivants, elle l'espérait de tout son cœur, allaient surveiller traversiers et aéroports vers Port Angeles, Seattle ou Vancouver.

Intrigué, se demandant où ceux d'en face voulaient en venir avec ce tripatouillage de cerveau par leur avance technologique extraterrestre, Pel fit demi-tour et reprit la direction de la propriété. Pas question d'aller où que ce soit dans de telles conditions. La porte de garage refermée, il se dirigea vers le bureau, prit un crayon et des feuilles de papier dans le bac de l'ordinateur, s'assit, en attente. En attente de quoi? Il secoua la tête. À fou, fou et demi. C'était lui tout craché, ça. Et comme si le but des soi-disant folies dans sa tête avait été atteint, les images s'immobilisèrent, s'affermirent. Il voyait maintenant un paysage, une étendue d'eau, des arbres, une route. L'intérieur de son crâne, allez savoir comment, servait d'écran à un projecteur affichant des images les unes à la suite les unes des autres. Il se mit à dessiner et accoucha d'une dizaine de dessins de paysages, sous-bois, routes tortueuses et ravins.

Il se gratta la tempe puis le front. Ces lieux représentés, réels ou imaginaires? Pourquoi ne pas simplement lui envoyer un petit mot, une carte postale ou une adresse? Mike devrait pouvoir l'aider. Il savait que la CIA possédait des logiciels de recherche capables, à l'aide d'images satellites en mémoire, de localiser des endroits correspondant à des photos ou détails représentatifs. Ces dessins accouchés par un amateur dans son genre étaient-ils représentatifs? Ces images dans sa tête devaient avoir une réalité physique puis quelqu'un faisait l'effort de les lui envoyer dans un but bien précis. Un lien avec son enquête, avec Fiona? Pourquoi sinon?

Il regarda sa montre. Son ami devait être au boulot. Il composa le numéro.

– Salut Mike. J'ai encore besoin de ton aide.

– Si c'est dans mes cordes, ce sera avec plaisir. As-tu des nouvelles de ton amie?

– Toujours rien... J'ai là tout un paquet d'informations géographiques et aucun nom. Vous avez, si je ne me trompe, un programme de reconnaissance basé sur la cartographie par satellite. Non?

– Oui, quelque chose comme ça. Mais tu possèdes quoi comme informations?

– Des dessins de paysages.

– Par un peintre? Tu sais que les artistes ont tendance à modifier ce qu'ils voient et rendre dans ce cas la recherche d'un site extrêmement difficile sinon impossible. Avec des photos, un bon pourcentage de réussite est envisageable. L'œil de la caméra restitue

ce qu'il voit sans déformer. L'œil humain voit et emmagasine dans ce qui fait la mémoire. Non pas en bloc mais dispersant les informations un peu partout.

Les neurones, synapses et Cie, quand on les sollicite, ne restituent pas exactement ce que l'œil a vu mais recomposent les dites images avec certaines modifications, un genre de pollution, de détérioration de l'information produite par d'autres images aussi emmagasinées car les souvenirs se relient les uns aux autres. Cette recomposition ne donne qu'une approximation, une interprétation de l'image initiale... Excuse-moi de te donner ces précisions, c'est juste pour préciser que le résultat est loin d'être garanti. Déjà avec des photos c'est pas de la tarte car souvent prises du sol.

– C'est moi l'auteur.

– Toi? D'après quoi?

– Des images dans ma tête.

– Chouette... Mon cher Pel, tu ne cesseras jamais de m'étonner, continua Mike après un moment de silence. Des dessins... Bon! Envoie-moi tout ça par fax. Laisse-moi deux heures.

Pel se dirigea vers le bureau avec ses dessins. Il y avait un fax à côté de l'ordinateur. Il envoya les dessins au numéro fourni par son ami. Cela fait, il se mit à tourner en rond. La source d'images dans sa tête s'étant tarie, emportant la migraine par la même occasion, il se mit à décortiquer tout ce qu'il savait sur son enquête. Pas des tas. Il n'avait guère avancé dans ses recherches, des butoirs bloquant ses efforts pour y voir clair. Il pouvait juste être certain d'une chose: les événements viraient vers une dimension par trop importante.

Mal dans sa peau, il alla s'étendre sur le divan, ferma les yeux. Ne trouvant ni position confortable ni repos, il se releva, se rendit dans la cuisine, se prépara un casse-croûte tout en surveillant la pendule murale. Bientôt le temps de rappeler Mike. Il se leva, tourna un moment en rond, tapa du pied. N'y tenant plus, il composa le numéro de son ami.

– Bureau de Mike Target.

– Bonjour. Mike, S.V.P., de la part de Pel Malta.

– Désolé, monsieur Malta. Mike a dû s'absenter pour une urgence. Il vous fait dire que la recherche n'a rien donné.

Il remercia. Il rappellerait Mike plus tard.

Ramassant sa veste, Pel se dirigea vers le garage, sortit de la propriété, prit la direction du centre-ville sans trop savoir vers quoi aller.

Éblouissement et douleur.

Inquiet, il s'arrêta sur le côté de la route. L'émission d'images reprenait. Une route, des précipices puis, ô bonheur, un panneau avec un nom étrange écrit dessus, le nom d'un patelin à coup sûr :

Cowichan Youbou. Jamais entendu parler. Une consonance indienne? Possible. Il devait trouver une bibliothèque ou une librairie. Il écrivit le nom sur son calepin et redémarra. Un centre commercial pas loi. Il devait trouver une librairie.

Quelques minutes plus tard, un Mail apparut sur sa gauche. La route devant lui étant dégagée, il tourna en direction des stationnements, immobilisa son véhicule, en descendit, se dirigea vers l'entrée.

Le kiosque d'informations. Une librairie à E16. Il la trouva sur le graphique et en prit la direction. Il passa l'entrée, se dirigea vers le département des livres de géographie. Un jeune homme derrière son comptoir leva la tête vers lui, le sourire engageant. Il semblait serviable et dégourdi. Pel s'avança vers le vendeur, lui posa sa question plutôt que de perdre son temps à chercher.

– Quel État?

– Aucune idée.

Le vendeur se tourna vers son ordinateur, fit sa recherche, se tourna vers Malta.

– Il existe une ville, un lac et une rivière qui portent le nom de la première partie. C'est au Canada, sur l'île de Vancouver. Quant à Youbou, c'est le nom d'un petit patelin sur le bord du lac.

Le vendeur se leva et se dirigea vers les cartes géographiques, en prit une, la déplia, chercha le nom dans l'index, trouva les coordonnées et pointa le doigt sur la carte.

– Les voilà. Cowichan. North Cowichan, Lake Cowichan, Youbou, Cowichan River... Vous avez le choix.

Malta se retrouva dehors la carte à la main. Le Canada et l'île de Vancouver. Cowichan et Cie, cela représentait tout de même un territoire assez vaste. Mais Youbou correspondait à un petit patelin. Une fois arrivé là, il verrait.

Direction l'aéroport.

Trente minutes plus tard, il volait en direction de Victoria. Arrivé dans la capitale de la Colombie Britannique, il loua un véhicule et prit sans attendre la route 19 en direction de Nanaimo, atteignit Duncan et tourna vers Lake Cowichan.

Une bonne demi-heure encore d'une conduite prudente sur une route faite pour les chèvres. Soudain un jeune homme à côté d'un panneau indiquant Garde forestier. Il ralentit, s'arrêta. Ce jeune homme semblait attendre quelqu'un. Lui?

Examinant le jeune individu, une vague de tristesse le submergea. De nouveau la voix murmurait dans sa tête. «Il faut l'aider, il faut l'aider». Il haussa les sourcils. Alors là... Ces mystères de possession l'étonnaient de moins en moins. Il fit signe au jeune homme d'approcher tout en ouvrant la portière. Ce dernier hocha la tête,

s'approcha, monta à côté de Pel, referma la portière et indiqua le sentier signalé par le panneau *Garde forestier*. Pel démarra.

La femme était couchée sur une civière, semblait mal en point. Une jeune fille se trouvait à son côté. Ne sachant quoi faire pour l'aider, elle lui tenait la main. Pel alla vers la blessée. *Dix-sept* se leva et s'écarta pour lui laisser la place. Surpris, Pel la regarda, voulut lui poser des questions. Attiré par un gémissement, il remit toute demande à plus tard, s'agenouilla devant la civière non sans jeter un dernier regard à la jeune fille.

Se concentrant sur la blessée, il souleva délicatement le pansement ensanglanté. Blessure par balle et grosse perte de sang s'il se basait sur la pâleur du visage. Sans des soins au plus vite, elle ne tiendrait plus bien longtemps. Refaire le pansement en comprimant la blessure au maximum.

Il se dirigea vers la salle de bain pour se laver les main. Ensuite direction la lingerie. Il trouva un drap propre, revint vers la blessée tout en déchirant des longues bandes de tissu, posa des compresses sur la blessure et entoura la taille de la femme d'un cocon serré. Le sang devrait s'arrêter de couler.

La femme lui était inconnue ainsi que le jeune homme lui ayant servi de guide. Quant à la jeune fille... L'étrange ressemblance lui avait asséné un choc.

Il se releva, se tourna vers le jeune homme. Ce dernier disait s'appeler Lew. Lew Comment? Il avait dit juste Lew, n'avait pas d'autre nom. Mais à l'école on l'appelait *Quinze*. Lui et la jeune fille s'étaient rapprochés, se tenaient l'un près de l'autre comme deux amoureux.

– Bon. Expliquez-moi tout. Avant de conduire cette femme dans un hôpital, il indiqua la blessée, ce serait mieux que je sois au courant de ce qui vous arrive. Elle a besoin de soins urgents et il s'agit là d'une blessure par balle. Donc certaines personnes ne vous veulent pas du bien et l'hôpital n'est peut-être pas l'endroit idéal dans ce cas. Devant qui êtes-vous en fuite? Demanda-t-il en se tournant tour à tour vers Lew et la jeune fille.

Lew lui raconta leur épopée à partir de leur fuite en hélico. C'était pas très clair pour Malta. Il trouvait les jeunes gens bizarres, comme déconnectés de la vie normale. Avaient-ils fait partie d'une secte ou subi un lavage de cerveau?

Un gémissement. La blessée reprenait conscience. Pel se pencha, demanda de l'eau. La jeune fille se dirigea aussitôt vers la cuisine et revint avec un verre. Sarah fit non de la tête et fixa Malta avec attention. Elle savait qui il était, l'avait vu quelques années auparavant.

– Vous êtes Pel Malta, le détective... Je me souviens de vous et de

l'affaire Boccis. Je ne sais pas qui vous envoie, mais vous êtes le bienvenu. Nous avons besoin de quelqu'un comme vous... Cet enculé de Boccis... Une sale bête puante. Et maintenant le très honorable Sénateur Gabriel Boccis...

L'hélico se mit en position à cinquante de mètres au-dessus du chalet, couvrant les bruits de la forêt avec la rumeur assourdissante de son puissant moteur et le flop flop obsédant de ses pales. À vingt mètres de la bâtisse, le corps de Rollin s'embrasa, ensuite le corps de Thompson suivi par celui de Duk et celui de Draft se trouvant sous les arbres. Les quatre cadavres se consumèrent avec violence. Mais, fait étrange, les langues de feu ne semblaient avoir aucun effet au-delà de quelques centimètres des corps. Les végétaux auraient dû, vu la violence des flammes, roussir et s'enflammer. À peine si ces derniers noircissaient, comme si les flammes ne dégageaient que peu ou pas de chaleur.

Sa mission accomplie, la machine volante vira de bord et s'éloigna, laissant derrière elle un silence de mort.

Malta avait violemment réagi en entendant le nom du responsable de tous ses maux.

– Boccis? Vous connaissez ce salaud? Qui êtes-vous? Et que vous est-il arrivé?

– C'est long et compliqué...

Il leva la main, faisant signe d'attendre. Un bruit sourd. Il connaissait. Un hélico approchait, fut au-dessus du chalet. Il se redressa et se dirigea vers la fenêtre, l'arme à la main. Bons ou pas bons? Une explosion étouffée lui fit tourner la tête vers l'arrière. Sur la table de la petite cuisine, le sac contenant les affaires de Sarah flambait. Lew, tout en poussant *Dix-sept* vers le sol avait plongé vers l'arme posée sur la chaise non loin de la blessée.

L'hélico s'éloigna.

– Que diable...

Tout en surveillant le dehors, Pel regarda le sac brûler. Il revit l'ordinateur en feu, la tête coupée de Fiona, les taches sanglantes. Ses mâchoires se serrèrent. Il regarda de nouveau vers l'extérieur. Pas de danger apparent. L'oiseau de malheur était loin. Fallait faire vite. Il fit signe à Lew de surveiller le dehors et se dirigea vers la blessée.

– Que s'est-il passé? questionna-t-il en montrant la table.

– Dans mon sac, un engin trouvé dans cette blessure à la hanche. Il y a quatre ans, une blessure à ce même endroit lors d'un accident. Les responsables de l'organisation pour laquelle je travaillais en ont profité pour y insérer un mouchard. Cette saloperie vient d'exploser.

Malta porta la main à sa tête et jura.

– Bordel...

Sarah le regarda curieusement, voulut parler. Pel l'arrêta.

– Ce n'est pas le moment de s'éterniser ici. Il faut que je vous emmène dans un hôpital au plus vite. Votre blessure n'était pas grave à l'origine mais vous avez perdu trop de sang. Si on traîne, vous êtes fichue. Je veux juste savoir qui vous êtes et à quoi je dois m'attendre de ceux qui sont après vous.

Sarah secoua de la tête.

– Pas un hôpital. Ils ont des complices partout. Mon nom est Marie Curcell...

Elle vit le sursaut de Malta et leva la main pour arrêter toute question.

–... Recrutée il y a dix ans par une organisation de recherche et développement. Expériences très avancées... Nous avons dû fuir car ils allaient nous tuer. Leur hélico est venu juste faire disparaître les cadavres de leurs hommes et le mien car ils me pensent morte aussi. Ces jeunes gens sont aussi marqués mais leur signal est neutralisé par un tissu spécial dans leur bonnet.

La chercheuse fit une pause. Elle se sentait épuisée. Puis reprit.

– Vous avez eu un geste... Porté la main à votre tête... Pourquoi?

Pel raconta l'épisode du casque. Marie le regarda pensivement. Une chance sur deux qu'il puisse être localisé à tout moment.

–...Pas un hôpital. Ils seraient aussitôt au courant. Ces gens ont des complices partout... Il faut sauver ces deux enfants...

Et Marie Curcell leva légèrement le bras en direction des jeunes gens. Le bras retomba. Elle avait de nouveau perdu connaissance.

Tout se tenait. Le merdier aussi important qu'il se l'imaginait et plus encore. Marie Curcell... Alors là! Un marionnettiste faisant dans le Machiavel tirait les ficelles, sûr et certain! Puis le sac à merde Gabriel Boccis se trouvait maintenant être sénateur.

Bon. Chaque chose en son temps. Pour commencer, et au plus vite, il fallait trouver un médecin pour cette femme. Sans soins, il ne lui restait que quelques heures à vivre. À qui pouvait-il faire confiance? Raynal? Il téléphona, pensant que son ami pourrait au moins lui recommander quelqu'un pas trop loin. Ils étaient à des centaines de kilomètres de Seattle, perdus en pleine forêt.

Il jura. Son ami s'était absenté pour la journée. Injoignable. Son esprit se fixa sur Ménie Sanders. Son mari était médecin. Il appela Ménie.

– Madame Sanders? Pel Malta. J'ai besoin d'un médecin au plus vite. Question de vie ou de mort. Impossible d'appeler n'importe qui ni aller dans un hôpital...

– Vous êtes blessé?

La voix s'était faite anxieuse.

– Non. Une autre personne. Et cette personne touche de très près

mon enquête. Je ne peux pas vous en dire plus pour le moment mais c'est important de la garder en vie. Pensez-vous que votre mari accepterait de nous aider?

– Elaine...

– Il est très possible que votre fille soit encore vivante et cette personne peut nous mener à elle.

– Je le joins. Nous sommes séparés. Mais si cela doit aider pour notre fille, il acceptera. Où êtes-vous?

– Canada. Île de Vancouver. Il pourra emprunter un hélico. Je connais le propriétaire de l'entreprise et m'arrangerai avec lui pour les frais. Vous avez un cellulaire?

– Oui,

– Donnez-moi le numéro. Allez à l'héliport de Seattle et demandez Bruno Vechte. Dites-lui que vous venez de ma part, remettez-lui votre cellulaire pour que je puisse le contacter. Vous, vous ne venez pas. Juste votre mari et le pilote car nous aurons besoin de toute la place disponible. Dites à votre mari qu'il s'agit d'une blessure par balle et qu'il s'équipe en conséquence. La blessure n'est pas grave, mais la personne en question a perdu beaucoup trop de sang et une transfusion immédiate sera nécessaire. La victime se trouve actuellement inconsciente.

– D'accord.

Deux heures plus tard, l'hélico avec Sanders à son bord se retrouvait en plein ciel au-dessus de l'île de Vancouver. Pel appela le cellulaire de Ménie Sanders. Une autre voix que celle de Bruno répondit.

– Où est Bruno? demanda Pel.

– Pouvait pas. C'est Steve. Nous nous sommes rencontrés chez Bruno, Monsieur Malta. Il m'a dit de vous obéir comme à lui-même. Ça va?

Il n'avait pas le choix. Il devait lui faire confiance.

– OK. Faudra pas perdre de temps. Deviens invisible en neutralisant transpondeur, émetteur et compagnie. Des méchants nous guettent. Dirige-toi vers Lake Cowichan, un petit patelin au bord du lac côté nord. Ensuite je te dirigerai. Dans combien de temps?

– Plus ou moins dix minutes.

– Bon. Je te rappelle dans dix minutes.

L'hélico se posa dans la petite clairière non loin. Sanders en descendit et se dirigea en courant vers le chalet. Malta attendait devant le refuge du garde forestier. Ils se firent signe de la tête mais n'échangèrent aucun mot. Pel précéda Sanders à l'intérieur, lui montra la blessée allongée sur la civière. Sanders se mit aussitôt à l'œuvre. Le

mari de Ménie fit tout ce qu'il put pour Marie Curcell, la mit sous transfusion puis se tourna vers Pel.

– Il était temps. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Elle doit être opérée au plus vite et soutenue artificiellement car trop faible. Je connais une clinique privée où cela peut se faire. Le chirurgien me doit un énorme service et fera le nécessaire pour la sauver.

– Vous ne pouvez pas opérer vous-même?

– Non. Je ne peux pas faire plus, elle est trop faible.

Ménie m'a parlé d'une possibilité de retrouver notre fille. Vrai?

Malta montra la blessée.

– Elle sait. Si elle meurt, le mystère deviendra insoluble.

– Alors il faut partir tout de suite. Le temps presse.

– Oui. Allez-y. Vous partez seul avec la blessée. Moi, je dois rester ici. Nous allons la porter à l'hélico.

Sanders fut surpris de la réponse, voulut questionner, changea d'avis et se pencha vers la civière. Ensemble, transportant la blessée, ils se dirigèrent vers l'aéronef.

Malta regarda l'engin s'élever vers le ciel. Quelque chose l'avait mis mal à l'aise face à Sanders. Sûr et certain cet homme avait quelque chose à cacher, c'était évident pour lui. Mais Marie Curcell devait être sauvée. Il avait échangé un regard avec Steve. Bruno devait avoir une confiance totale dans le jeune homme. Quant à Ménie, elle allait attendre son mari à l'héliport et l'accompagner à la clinique.

Marie Curcell, il l'espérait, allait s'en tirer et certaines zones d'ombre pourraient cracher leurs secrets.

Une fois arrivé à la clinique et la blessée prise en charge par les infirmiers, Sanders, prétextant l'aide à apporter au chirurgien, prit aussitôt la direction des salles d'opération. Hors de vue de sa femme, il emprunta le couloir vers l'aile ouest où il lui serait possible de logger un appel sans témoins et par téléphone public. Arrivé près d'un appareil, il décrocha, resta un long moment immobile, le combiné près de son oreille.

«Veuillez raccrocher et composer de nouveau... Veuillez raccrocher...»

Il raccrocha et attendit, toujours indécis. Décrocha de nouveau. La tonalité retentit dans son oreille. Il devait le faire, lui criait une voix dans sa tête, c'était sa seule chance de récupérer sa vie. Il attendit encore un moment puis composa le numéro, mit les pièces de monnaie, obtint la communication, donna le nom de Marie Curcell, l'adresse de la clinique et ajouta:

– Elle est blessée. Se trouve actuellement en salle d'opération. Vous pourrez la cueillir aux soins intensifs d'ici une heure.

Il raccrocha, ferma les yeux tout en songeant aux photos compromettantes reçues une semaine auparavant. Ces documents rendus publics, il perdrait tout, se retrouverait en prison pour des années.

Les autres furent là en moins de quarante-cinq minutes, déguisés en médecins, infirmiers et agents du gouvernement. L'opération sur Sarah venait à peine de se terminer. Le groupe prit en charge la malade malgré les protestations du chirurgien. Leur chef prit ce dernier à part. Des terroristes voulaient récupérer la malade à tout prix, morte ou vive, et la vie de cette femme représentait une valeur inestimable pour la sécurité du Pays. Ils avaient tous pouvoirs. Lui, ferait mieux de la boucler, n'avait rien vu, rien entendu puis aucun indice ne devait subsister du passage de cette femme dans la clinique. Tout cela sonnait comme une menace non voilée et le chirurgien s'inclina. Le groupe emmena Marie Curcell. Sanders se joignit à eux, laissant sa femme dans la salle d'attente.

Ne voyant pas son mari revenir, Ménie alla aux nouvelles, apprit avec étonnement que Sanders et la blessée avaient été emmenés. Elle trouva le chirurgien.

– Emmenés? Où? Par qui?

– Sécurité. Gouvernement. J'ai vérifié leurs papiers. Ils avaient le droit.

– Sécurité? Gouvernement?

Le chirurgien approuva d'un mouvement de tête. Sanders lui avait joué un sale tour en lui amenant cette blessée. Il jura tout en envoyant son ex collègue au diable! Sa dette maintenant acquittée, il ne devait plus rien à ce tordu. Prétextant une autre urgence, il prit la direction des salles d'opérations, laissant sur place une Ménie médusée.

Que s'était-il passé? Comment ces gens avaient-ils pu savoir aussi vite que cette femme se trouvait dans cette clinique? Son mari? Le chirurgien? Pourquoi James les avait accompagnés sans la faire prévenir, la laissant dans la salle d'attente, ignorante de tout? Avait-il été emmené de force?

Elle courut après le chirurgien, l'agrippa par le bras et lui posa la question.

– Non. Votre mari est venu vers la blessée en leur compagnie et semblait connaître ces gens. Puis il est reparti avec eux, de son plein gré.

Ménie, atterrée, laissa aller le chirurgien.

Ces gens n'avaient certainement rien à voir avec une quelconque sécurité gouvernementale, son mari n'avait aucun lien avec les autorités, Police, FBI, CIA, NSA ou quoi que ce soit d'autre. Ce n'était pas son genre. Plutôt le contraire. La trahison venait de lui. Elle serra les poings, désespérée et en colère. D'après Malta, cette femme savait où se trouvait sa petite Élane. Elle devait avertir Pel de ce désastre. Sans cette femme, avait dit Pel, aucune chance de retrouver sa fille. Pel. Elle pensait à lui de plus en plus comme à un ami sur qui on pouvait compter. Mais comment le joindre?

Quittant la clinique privée, elle prit un taxi et retourna à l'héliport. Ce Bruno Vechte saurait quoi faire. Un individu brillant et marginal. Puis, elle l'avait vu à son regard, prêt à tout pour aider ses amis. Le genre de personne qu'il est préférable d'avoir de son côté et non comme ennemi.

Marie Curcell partie, Malta rappela les jeunes gens et tenta d'obtenir d'autres explications de Lew. Mais les propos de ce dernier, bien que précis, sonnaient étrangement à ses oreilles. Le jeune homme s'exprimait comme un enfant au vocabulaire restreint. Malta était sidéré. Retardé mental? Certainement pas. Lew décrivait un étrange endroit isolé dans la nature, entouré de champs et de boisés. Des montagnes au loin.

Une école? Un orphelinat? Un centre spécial de formation loin des regards indiscrets? Et, bien sûr, des choses à cacher?

Du trafic d'organes à grande échelle? Des jeunes gens gardés en bonne santé pour pouvoir vendre ensuite leurs organes à la demande, à gros prix? Non. Trop facile. Un genre d'élevage humain, oui, mais

certainement autre chose de beaucoup plus gros, de l'impensable, de l'inédit, de l'inattendu. Malta frissonna. L'horreur allait s'amplifiant. À quoi devait-il s'attendre?

Treize... Neuf... Dix-sept... Vingt-deux... Juste des numéros, comme en prison, puis élevés comme des pur-sang. Quel destin insensé attendait ces jeunes gens? Et pourquoi les entraîner comme futurs champions olympiques? Leurs occupations dans cette école, d'après Lew, se résumaient surtout à pratiquer des sports, tous les sports. À quoi étaient destinés ces jeunes athlètes aux corps magnifiquement développés mais à l'esprit si peu enrichi?

Dix-sept avait une ressemblance certaine avec la photo de l'enfant de huit ans dans le dossier. Mais *Dix-sept* ne connaissait plus rien de son passé. Ses souvenirs d'avant l'école avaient été effacés. Idem pour Lew. Les deux jeunes gens se souvenaient de leur vie récente, de leurs activités, des autres élèves.

D'après Marie Curcell, ses protégés étaient en danger. Leur tour allait bientôt arriver. Leur tour pour quoi? La femme s'était évanouie avant de pouvoir en dire plus. Il allait mettre les jeunes en sûreté et, cela fait, rejoindre au plus vite la chercheuse. Un espoir pointait à l'horizon. Marie Curcell se trouvait en plein centre du drame et avait certainement des choses à lui apprendre. Peut-être aussi sur Fiona. Lew et *Dix-sept* ne savaient rien à propos de son amie, jamais ils n'avaient entendu prononcer son nom ni celui de Roméo.

Il fit signe aux jeunes gens de le suivre, les fit monter dans la voiture. Il savait où ils seraient en sécurité, un endroit sûr où il pourrait les laisser seuls pour quelques jours.

Tandis que les jeunes gens attendaient patiemment, il fit ses appels pour organiser leur sortie en douce du Canada.

Bruno lui apprit pour Marie Curcell. Sanders les avait trahis. Bruno avait aussitôt fait sa petite enquête. Ces gens n'avaient rien à voir avec une quelconque organisation gouvernementale.

Comment Sanders avait su qui appeler?

Marie Curcell aurait pu lui ouvrir les portes du mystère et elle disparaissait à nouveau de la circulation.

Il secoua la tête, se gratta le menton tout en réprimant une envie folle de jurer comme un charretier. Une fois au refuge, ses protégés ne pourraient pas rester seuls. Il avait donc demandé à Ménie de le rejoindre en lui précisant où et quand.

Leur sortie du Canada organisé, il se mit au volant et prit la direction de Victoria, tentant de réfléchir à la suite des événements. Il allait avoir besoin d'aide. Ses mystérieux adversaires étaient par trop puissants et semblaient en mesure de contrer toutes tentatives les visant.

Un panneau annonçait Saanich. Il tourna en direction de la route

17 nord, la quitta pour rejoindre Cordoba Bay et le lieu de rendez-vous près de Cormorant Point. Benito ne devait pas être loin avec son engin.

L'ancien marine les attendait assis sur une vieille caisse non loin de son superbe trimaran, une bête racée de dix-huit mètres de long ne demandant qu'à fendre les flots.

Pel Malta siffla d'admiration. Il savait que Benito s'était acheté un nouveau jouet mais il ne s'attendait pas à ça. Tous ses gains réalisés au Nasdaq avaient dû y passer.

– Merde alors! Je demande pas combien ce joujou t'a coûté!

– Et tu fais bien! Comme le dit si bien ton ami Adam, l'argent c'est fait pour circuler, sinon à quoi servirait-il?

– Tu as trouvé là tout un maître à penser. Je savais par Ernesto que tu te débrouillais bien, mais pas à ce point! Tu m'étonnes, vraiment!

Ils montèrent à bord. Benito installa les jeunes gens dans sa cabine et remonta sur le pont. Il était arrivé quelques minutes auparavant de son patelin, Argyle, San Juan Island, et était pressé de repartir pour leur faire traverser le détroit de Haro jusqu'à False Bay. Son frère José les y attendait pour les conduire à Friday Harbor. Lui, continuerait sur sa lancée, contournerait le cap et rentrerait à Argyle avant la nuit.

Pel s'approcha de Benito pour le remercier.

– Pas de quoi, amigo. Tu en as fait bien plus pour moi. Je te suis encore bien redevable. Mon frère vous conduira à Friday Harbor. Si tout fonctionne comme prévu, Bruno prendra le relais jusqu'à Anacortes. Un véhicule a été loué et vous y attend. J'ai averti Simon. Il s'est porté volontaire. Tu te souviens de lui?

– Je ne suis pas près de l'oublier, le petit salaud.

– Il t'a sauvé la mise!

– Mais il a failli me châtrer! Il aurait pu me rattraper par autre chose, non? Pendant plusieurs semaines...

Benito s'esclaffa.

– Je ne crois pas. Tu étais en piteux état. Il a jugé de la partie la plus résistante chez un coureur de jupon et réagi en conséquence. Il t'a fait mal?

Pel fit mine de le boxer puis prit Benito dans ses bras et le serra sur son cœur. Des amis. Des vrais!

– He! Arrête ça. Tu te rends compte de ce que penserait Simon s'il nous voyait? Cette fois il serrerait si fort qu'il te faudrait un an pour récupérer. Tu sais ce qu'il pense des nénettes. Faut pas oublier qu'il vient du Lac St-Jean, au Québec. Et dans ce coin, d'après ses dires, ils ne les aiment pas, *pantoute*.

– Je le pensais encore à Kelowna, avec sa Gertrude.

– Non. Il est allé s'installer à Anacortes. La mère de Gertrude est décédée et leur a laissé un commerce. Je lui ai dit de se tenir prêt car

tu risquais d'avoir besoin d'un autre coup de main pour te sortir du trou. Il a paru très content. Mais il a dit que cette fois il utiliserait sa main droite car la gauche a des problèmes d'arthrite.

Bon! Fini les plaisanteries! Voilà le numéro où le joindre. Ensuite, à partir de là, à toi de jouer. Il faut y aller. Tu largues les amarres et je lance les moteurs.

Pel approuva, se dirigea vers les bittes d'amarrage. Benito lança les moteurs. Dix minutes plus tard, ils se retrouvaient en plein détroit. La Grand-voile et Solent hissés, le 18 mètres fendait les flots à toute allure en direction de False Bay.

– Tout un jouet! murmura Pel en venant s'installer à côté de Benito.

– 18,38 mètres de long, en Carbone Nomex Epoxy, ce bijou déplace 6.4 tonnes. Un tirant d'eau dérive basse de 1,44 mètres. À dérive haute, le tirant d'eau passe à 5 mètres, et ça prend ça avec les vagues en pleine mer. Mat basculant de 28,34 mètres de haut, ajouta Benito en montrant la flèche dans le ciel, 8,5 mètres de longueur de bôme. Grand-voile, Solent et Geenaker réunis, plus de 500 mètres carrés. De quoi accrocher un paquet de vent et nous faire fendre les flots à plus de trente nœuds. Basse vitesse en voiture je te l'accorde. Mais, sur cet engin, atteindre et dépasser cette vitesse devient tout un sport.

– Va pas nous faire chavirer, tu sais que je n'aime pas la flotte...

– No problemo, amigo. La mer est calme. Tu te tiens prêt, je vais lâcher le Geenaker et te montrer, même par temps calme, ce que ce joujou a dans le ventre.

Grâce à Bruno, ce dernier avait assuré lui-même le service, tout s'était passé comme prévu jusqu'à Anacortes. Ensuite la 20 direction est, Burlington et la North Cascades Hwy jusqu'à Marblemount. Les Malta y possédaient un chalet et une mine désaffectée, propriété acquise par le grand père au temps de la ruée vers l'or. De l'or, le grand-père en avait trouvé peu, assez toutefois pour libérer la propriété de toute redevance vis-à-vis de la banque, rembourser les amis qui lui avaient avancé l'argent de l'aventure et s'amasser un petit coussin pour ses vieux jours. Son père ensuite avait constitué un fonds pour payer les taxes et l'entretien de la propriété, se disant que le petit Pel déciderait par lui-même plus tard s'il voulait la garder ou pas.

Malta hocha la tête. Il avait pensé vendre chalet et terrain après son divorce, était allé jusqu'à la propriété avec l'intention de la confier à un agent immobilier du coin mais n'avait pu s'y résoudre. Il y était venu souvent avec son père et Anna, avait gardé des souvenirs heureux de leurs randonnées dans le Park des Cascades proche et leurs soirées devant la cheminée. Anna n'avait pas remplacé pour Pel le souvenir de sa mère morte mais avait, par sa douceur et sa gentillesse, su conquérir sa place dans le cœur de l'enfant. Pel l'avait beaucoup aimée. Anna avait été une adorable seconde maman rendant père et fils heureux. Quand son père s'était éteint, emporté par un cancer dix ans auparavant à l'âge de soixante ans, Anna était retournée vivre au chalet et s'était laissée mourir de chagrin.

Malgré son besoin pressant d'argent suite à l'affaire UMUS, il s'était refusé à vendre l'héritage de ses parents. Et ne pourrait jamais s'y résoudre.

Il se souvenait de sa mère, jeune et belle. Comment était-elle morte? Jamais son père n'avait voulu en parler. Un jour, il devait avoir huit ans, son père était rentré seul à la maison.

– Maman n'est pas avec toi? avait-il demandé.

– Non. Elle ne reviendra pas.

– Pourquoi?

– Elle est morte, avait-il répliqué des larmes plein les yeux.

C'est tout ce qu'il avait pu tirer de lui. Quelques mois après, Anna était venue s'installer avec eux.

Anna et Ménie. Quelque chose de particulier émanait des deux femmes. Anna aurait aimé Ménie et Ménie aurait aimé Anna, sûr et certain. Son regard survola le paysage, la rivière, les arbres, le ciel ennuagé. Ils n'étaient plus loin du chalet maintenant. Encore dix minutes tout au plus.

Il regarda dans le rétroviseur. *Dix-sept* dormait. Lew regardait le paysage. Il installerait les deux jeunes gens dans le refuge aménagé à l'intérieur de la mine. Les dizaines de mètres de terre, de roche et de minerais serviraient de couche isolante supplémentaire contre les découvreurs dont avait parlé Marie. Lui et Simon monteraient la garde à tour de rôle dans la maison.

Demain, il irait chercher Ménie.

*

Eureka, Californie.

Il était tard. Personne dans le coin. Aucun garde.

Andreas Circosis se glissa derrière un camion à l'enseigne d'Andalux stationné sur le côté de la bâtisse juste devant l'entrée des garages. Pilsen était venu le questionner au sujet d'une enquête irrésolue de l'année précédente, un échec lui pesant encore sur le cœur. Le petit Belge avait touché un point sensible. C'était le pourquoi de sa présence devant cette bâtisse, en pleine nuit.

Il s'était dit, voyant le collègue de Seattle entrer dans son bureau, que voilà une vraie belle tête de Flamand! Déjà le nom l'avait mis sur la voie. Un nom de bière. Puis son visage lui avait rappelé un copain connu en Belgique, à Herstal, une petite ville industrielle près de Liège. Mario Janssens. Le pauvre se tapait deux heures de train tous les jours pour venir travailler à l'usine d'armes où il avait lui-même trouvé un emploi en attendant de recevoir son visa pour les États.

Un soupir s'arracha de la gigantesque poitrine de Circosis car son retour en arrière lui avait rappelé, en même temps que le visage de Mario Janssens, d'autres souvenirs imprégnés de tristesse. Il se secoua, revenant à Pilsen. Derrière le regard brillant de son collègue, c'était visible au premier coup d'œil, de la matière grise fonctionnait à plein régime. Et lorsque ce dernier avait posé des questions sur le dossier Pelvati, un dossier dont il avait eu à s'occuper seize mois auparavant, des engrenages s'étaient emballés dans sa propre cervelle. Comment n'avait-il pas fait de lui-même le rapprochement? Tellement vexé qu'il en avait rougi. Un comble! Sa fierté en avait pris un coup. La similitude entre les deux cas était par trop flagrante, visible tel un nez à la Cyrano sur un visage de belle femme. Le dossier Pelvati avait été un échec pour lui, et ça l'avait profondément affecté.

Pilsen lui avait posé beaucoup de questions, avait essayé d'en savoir plus en furetant à droite et à gauche. Et Pilsen était mort, renversé par un taxi. À première vue, un malheureux accident. Vraiment un accident? D'après les témoins, le taxi avait freiné à mort pour tenter d'éviter Pilsen. Presque en même temps un gros camion aux freins défectueux était arrivé à pleine vitesse de l'arrière,

propulsant avec violence le taxi vers l'avant et le pauvre Pilsen, cela presque en face du poste. Pilsen venait le voir, devait avoir mis la main sur quelque chose. Mais rien trouvé sur lui, aucun document.

Seize mois auparavant, dans ce même dossier Pelvati, deux présumés témoins s'étaient fait écraser à leur tour avant qu'il ne puisse les interroger. Par après son chef lui avait retiré l'enquête pour la mettre sur les tablettes, prétextant un manque de personnel et des affaires plus urgentes. C'est vrai qu'ils étaient débordés à cette époque, puis le maire réclamait à cors et à cris des résultats sur deux autres enquêtes servant mieux ses projets de carrière. L'affaire Pelvati n'intéressait aucune grosse tête et on pouvait la larguer sans danger de se faire taper sur les doigts.

Circosis s'avança jusqu'à la porte de service. Il savait comment faire pour entrer. Zev lui avait procuré la carte magnétique puis le code d'entrée et celui du système de sécurité. Comment s'était-il débrouillé pour mettre la main sur le sésame électronique? Il aurait dû insister pour savoir. Mais trop pressé de se retrouver sur les lieux et trouver des preuves, ces gens avaient tué Pilsen car ce dernier avait dû trouver ou approcher de trop près le pot aux roses, il avait laissé courir. La similitude entre le dossier Pelvati, irrésolu et remisé sur les tablettes de l'oubli, et Pacifique sanglant était on ne peut plus flagrante. Et cette fois aussi l'enquête leur échappait, le FBI prenant la relève.

La femme de Pelvati était décédée suite à un tragique accident intervenu non loin de leur magnifique demeure. Quelques jours plus tard, Pelvati disparaissait. Bien qu'il ne puisse être accusé de la mort tragique de sa femme, Pelvati avait un alibi béton pour l'heure où l'accident s'était produit, sa disparition si peu de temps après laissait à penser. Aussi la soudaine presque mise en faillite de la compagnie la semaine suivante, Or, d'après Pilsen, Pelvati était revenu dans le circuit sous un faux nom, à la tête d'une compagnie sortie de l'ombre par la mise sur le marché de systèmes de haute technologie plus efficaces mais similaires à ceux mis de l'avant par Pelvati Tech Inc. Partie de rien, Andalux Technologies avait le vent dans les voiles et se taillait la part du lion dans le domaine très spécialisé de l'adaptation de matériaux d'avant-garde aux machineries de précision.

Il en avait parlé à son chef. Le visage de ce dernier s'était aussitôt fermé en porte de prison. Pas question de rouvrir l'enquête sur le cas Pelvati. Cette affaire était enterrée et il ne voulait plus en entendre parler. Circosis avait insisté. Le lendemain, son patron l'avait appelé pour lui signifier que le FBI s'occuperait dorénavant de Pacifique sanglant.

Pourquoi le FBI tout à coup? Plus curieux encore, personne n'était venu le voir, comme si tout son travail d'enquête n'avait aucun intérêt

pour eux. Il avait alors décidé de passer outre et continuer ses recherches, estimant le devoir à Pilsen. Voilà pourquoi il se trouvait devant cette bâtisse industrielle appartenant à la déjà riche et prospère Andalux Technologies, à une heure où il aurait dû être dans son lit. Il avait dit à Thorpe et Milan qu'on laissait tomber au profit du FBI. Ses collègues avaient acquiescé, pas particulièrement déçus, mais l'avaient regardé de façon bizarre. Puis Thorpe, connaissant bien son partenaire, l'avait fixé et dit :

– Pourquoi courir après les ennuis? Laisse tomber. Nous avons assez de boulot comme ça.

Il était tard et ils avaient tous du sommeil à rattraper. Thorpe avait rangé les dossiers, décroché sa veste et quitté le bureau. Circosis avait haussé les épaules. Il n'était pas de cet avis. Il voulait trouver le fin mot de l'énigme. Pilsen avait ouvert la trappe sur un nid de serpents, et lui voulait vérifier les bruits et rumeurs se faufilant sournoisement dans sa tête. S'il se trompait, il laisserait tomber aussitôt. Dans le cas contraire, il ferait tout pour avoir la peau de ces salauds, FBI ou pas.

Il glissa la carte dans le lecteur, composa le code. La porte s'ouvrit. Mais à peine était-il à l'intérieur que l'alarme se déclencha. Piège! lui cria son cerveau. Il avait été trahi. Le petit tordu de Zev s'était foutu de lui. Il revit l'expression du génial mais handicapé youpin, son petit sourire crispé lorsqu'il lui avait demandé comment il avait pu se procurer la carte et les codes. Il s'en rendait compte maintenant, c'était clair dans sa tête, le trou-du-cul avait la trouille. La sale morve de frisotté l'avait vendu! Il allait lui en faire baver, handicapé ou pas!

Il ressortit du bâtiment comme un diable de sa boîte, courut vers sa voiture. Trop tard. Quelqu'un entre lui et le véhicule. Il leva son arme. Mais déjà une balle lui traversait la gorge et une autre le frappait en plein cœur.

Burlington. Ménie descendit de l'avion, se dirigea vers la sortie de l'aéroport. Des taxis en attente. Elle monta dans le premier, donna l'adresse au chauffeur.

Non loin, un vieux Bronco gris foncé s'ébranla à son tour et prit la même direction.

Le taxi s'arrêta devant un bâtiment situé à la sortie de la ville. Ménie en descendit, se dirigea vers la grande entrée vitrée sans se retourner, pénétra dans la bâtisse avec l'assurance d'une employée de longue date. Sans hésiter, elle prit à droite, s'engagea dans un couloir traversant la bâtisse sur toute sa longueur, trouva la porte de sortie et se retrouva dans un stationnement destiné aux employés. Le Bronco gris foncé s'y trouvait.

Elle reconnut l'homme au volant, se dirigea vers le véhicule, en fit le tour, y monta. Pel démarra aussitôt.

Une fois sur la route et personne derrière eux, il la regarda, lui sourit mais garda le silence.

Quelques kilomètres. Ils s'arrêtèrent devant un motel. À peine dans la chambre, il la conduisit vers la salle de bain, ouvrit les robinets et lui ordonna, parlant presque dans son oreille.

– Déshabillez-vous et passez-moi vos vêtements. Tous vos vêtements sans exception.

Elle le regarda, surprise, ne sachant quoi penser de la demande intempestive.

– Me déshabiller?

– Oui. Enlevez tout. Vous me les passez ensuite.

– Tout?

– Absolument.

Pensive, elle arrêta les robinets. Pel sortit de la salle de bains.

Quelques minutes plus tard, un bras nu se glissa au travers de la porte entrebâillée avec un paquet de vêtements. Pel aperçut le dos de Ménie dans le miroir. Elle avait gardé sa petite culotte. Rien de très sexy, une petite culotte toute simple en coton, sans les dentelles et fioritures de celles utilisées par son ex, et même Fiona.

– La petite culotte aussi... Désolé, ajouta-t-il d'un air contrit en articulait juste les lèvres. Il le faut!

Il la vit rougir. La porte se referma complètement, se rouvrit quelques secondes plus tard.

Enroulée dans une serviette de bain qui ne cachait pas grand-chose, les serviettes du motel n'étaient pas de grand format, elle lui tendit sa petite culotte et alla s'asseoir sur le lit, troublée, le regardant

fouiller ses vêtements millimètre par millimètre puis les posant à côté. Lorsqu'il en vint à la petite culotte, elle se sentit de nouveau rougir.

L'air soucieux, ayant tout examiné avec attention, Pel lui tendit la minuscule pièce de vêtement. Elle la prit, ramassa les autres vêtements et se dirigea vers la salle de bain. La porte se referma, mais se rouvrit presque aussitôt. Ménie sortit, se dirigea vers Malta, mit ses bras autour du cou de ce dernier et se leva sur la pointe de pieds pour l'embrasser sur le coin des lèvres. Ce faisant, la serviette se défit et Ménie se retrouva nue dans les bras de Pel.

Il sentit le contact des seins sur sa poitrine, admira la douceur des épaules, caressa le dos. Puis, lentement, avec douceur, il l'écarta de lui. Elle était magnifique, presque aussi grande que lui, un visage inoubliable, des épaules larges et musclées de sportive, des petits seins fermes et agressifs, un ventre plat, des longues jambes au galbe parfait. On aurait dit une jeune femme de vingt ans dans tout l'éclat de sa beauté mais avec quelque chose de plus. Nue, elle ressemblait encore plus à *Dix-sept*, avec ce même air intelligent et réservé dans le regard. Pel fut cette fois totalement conquis. Mais déjà il avait perdu la guerre lors de leur première rencontre.

Il la serra de nouveau dans ses bras, l'embrassa avec une infinie douceur sur la joue. Entourant les épaules nues de son bras, il la dirigea vers la salle de bain et les vêtements en lui murmurant :

– Rhabilles-toi. Nous devons partir au plus vite. Nous sommes en danger. Il nous faut quitter cet endroit sans tarder. D'après mes estimations, nous n'avons qu'une légère avance. Et il nous faut à tout prix semer nos poursuivants avant d'atteindre le refuge.

Elle baissa les yeux, hocha la tête et pénétra dans la salle de bain. Elle en ressortit quelques instants après, habillée, un sourire un peu crispé sur les lèvres. Pel lui prit la main, lui sourit pour la rassurer, la serra un moment contre lui pour lui faire bien comprendre que son refus n'en était pas un et était juste dicté par la précarité du moment. Faisant un pas en arrière, il prit un sac plastique sur le lit, en sortit un gilet pare-balles et l'aida à l'enfiler.

Marie Curcell se trouvait de nouveau au pouvoir des autres. James Sanders les avait trahis. Pourquoi? Ménie n'avait aucune réponse. Séparés, elle et son mari se voyaient peu, se parlaient encore moins.

Pel sortit du motel, inspecta les alentours. Ne relevant rien de suspect, il entraîna Ménie vers le Bronco.

Deux heures de route et ils seraient en sécurité à Marblemount, se dit Pel tout en glissant à la dérobée un regard vers sa compagne. Elle avait bouclé sa ceinture de sécurité et se tenait droite et pensive, les mains sur les genoux, le front plissé et le regard perdu vers l'avant. Pel lui toucha la main. Ménie se tourna vers lui. Il lui sourit. Tout allait bien se passer.

Loin en avant sur la route qu'ils allaient emprunter, parquée à l'entrée d'un sentier sur le bord de la 20 non loin de la sortie de Sterling, une vieille Ford de couleur sombre attendait.

Plusieurs kilomètres plus tard, Pel lança un autre regard vers le rétroviseur. Aussi loin qu'il pouvait voir, la route était vide, aucun signe suspect à l'arrière. S'était-il inquiété à tort?

– Nous sommes suivis?

– Rien en vue. Ne t'inquiète pas, j'ai pris mes précautions, ajouta-t-il pour la rassurer.

Après une heure et demie d'un trajet monotone, ils dépassèrent Concrete, suivirent un moment le cours de la Skagit River. Bientôt Rockport.

Pel soupira. Il adorait cette contrée. Et de n'avoir pu se résoudre à la vente de la propriété de son grand-père le comblait d'aise. Il aimerait que ses enfants, s'il en avait un jour, puissent connaître et aimer ce coin de pays autant que lui-même, comme avait dû l'aimer son grand-père, son père et Anna. Il ne se souvenait pas si sa mère avait aimé ce coin de pays. Son père, s'il adorait raconter tout sur son grand père, évitait le plus souvent de parler de sa femme.

Il se tourna vers Ménie absorbée dans la contemplation du dehors et se demanda si elle pouvait encore avoir des enfants. Pourquoi pas? Les temps avaient changé. C'était plus comme avant. Elle n'avait que trente-huit ans. Trente-huit ans... Sa propre mère en avait vingt-deux ou vingt-trois à sa naissance. Il secoua un peu la tête puis tendit la main et la posa sur l'épaule de Ménie. C'était donc ça aimer quelqu'un? Oui. Sûr et certain qu'il aimait cette femme. Il en avait aimé des dizaines, c'est vrai, mais c'était pas la même chose, il le sentait. Cette fois, c'était différent.

Ménie se retourna, lui sourit, posa sa propre main sur celle de Pel, inclina sa joue. Il sentit le doux et double contact sur ses doigts. Oui. Il avait trouvé sa compagne.

Sortant un moment de cet instant douceur, il jeta un autre coup d'œil au rétroviseur. Un frisson le parcourut. Le danger redouté se rapprochait sous la forme d'un véhicule sombre et menaçant avalant la route avec avidité. Pendant un instant, il fut tenté d'accélérer pour leur fausser compagnie. Mais ça ne réglerait pas le problème.

Serrant les mâchoires, il examina longuement l'image dans le rétroviseur. Le même modèle que lorsque les salauds s'en étaient pris à son crâne. Ces gens avaient des préférences marquées pour certaines marques et couleurs. Et celui qui grandissait en arrière ne faisait pas exception à la règle. S'il s'agissait bien des malfrats, difficile d'en douter, ils avaient donc été localisés comme prévu et cela malgré toutes les précautions prises. Comment? Rien dans les vêtements de

Ménie, il les avait examinés avec une extrême attention, et personne n'avait pu approcher le Bronco pour le piéger. Quant à lui, il s'était nettoyyé de fond en comble et mis des vêtements neufs. Alors comment? Avance technologique considérable! Ça voulait tout dire. Il se frotta le crâne et jura. Les saletés de crotales derrière tout ça semblaient avoir trop de moyens à leur disposition, le bras long, la main lourde et bien peu de scrupules.

Leurs poursuivants s'étaient rapprochés à une centaine de mètres et continuaient de gruger la distance. Qu'allaient-ils faire? Les attaquer à l'arme lourde? Puis se trouvait où le clan ami? Pas grande circulation sur ce tronçon de la Higway à pareille heure et à plusieurs kilomètres encore de Rockport. Les hommes en noir à leurs trousses avaient bien choisi l'endroit et le moment.

Il vérifia si la ceinture de Ménie était bien bouclée, lui posa ensuite la main sur la tête pour qu'elle s'enfonce davantage dans son siège. À peine quelques secondes d'attente et le choc à l'arrière du vieux Bronco l'écrasa dans son siège. La corrida commençait. Les bandits avaient choisi de les envoyer dans le décor plutôt que de les flinguer. C'était une bonne chose. Moins risqué qu'une flopée de balles malgré les vitres renforcées.

Pel examina l'intérieur du noir véhicule. Trois silhouettes, trois hommes certainement armés jusqu'aux dents. De nouveau un violent choc à l'arrière. Il accéléra. Mais le puissant véhicule ne tarda pas à combler la distance. Le vieux Bronco n'avait aucune chance sur cette route droite et lisse. C'était une question de temps. Le quatrième coup de butoir fit se répercuter le choc dans tout le squelette de Pel. Ménie laissa échapper un petit cri. Les salauds, sûrs de leur supériorité, avaient le sourire, s'amusaient. Ils allaient remonter bientôt le Bronco pour l'envoyer dans le décor, achèveraient ensuite le travail de quelques pruneaux bien placés.

Le gros camion se portait lentement à hauteur de leur véhicule. Pel lança un regard dans le rétroviseur, vit ce qu'il voulait voir, mit toute la gomme. Le Bronco prit les bandits par surprise et réussit à gagner une vingtaine de mètres.

Simon, au volant de sa vieille Ford trafiquée, remontait vers le 4x4 qu'il suivait de très loin depuis Concrete. Arrivé à bonne distance, il lâcha une bordée sur l'arrière du véhicule des bandits avec son gros calibre caché dans l'aile gauche de sa guimbarde qui n'en était pas une. Une explosion souleva l'arrière du lourd véhicule. Il zigzagua un moment les fesses en l'air, s'engagea dans un tonneau et plongea vers le bas-côté pour aller s'écraser contre une masse rocheuse plusieurs mètres plus bas.

Simon freina, stoppa non loin, descendit dans le fossé. Le véhicule des bandits avait été pas mal endommagé par le projectile explosif

puis le plongeon et le choc contre la masse rocheuse avaient fait le reste. Son arme équipée d'un silencieux à bout de bras, prêt à décharger les foudres de l'enfer au moindre mouvement hostile, il s'approcha assez près pour tout voir l'intérieur du tas de ferraille. Les trois étaient sonnés et ensanglantés. Il examina chaque visage, hocha la tête. Rien de bon à attendre de ces zigotos. L'odeur d'essence assez forte l'incita à accélérer le mouvement, son arme s'inclina et cracha ses pruneaux avec précision. Cela fait, se reculant de plusieurs mètres, le Québécois sortit un briquet de sa poche, en fit jaillir la flamme et le lança en dessous du moteur tout en prenant ses jambes à son cou. L'essence crachée par la canalisation arrachée s'embrasa aussitôt, les flammes atteignirent le réservoir. L'explosion.

Pel regardait son ami remonter vers lui. Simon n'avait guère changé, ou si peu, le visage à peine alourdi, ainsi que la silhouette. Mais pas trop. Juste un air plus respectable, moins efflanqué que dans ses souvenirs. Puis un début de calvitie. Mais malgré tous ces petits indices témoignant du passage du temps poussant les adultes d'aujourd'hui vers les jeunes de hier, comme le proclamait ironiquement son grand-père, le petit mariolle semblait toujours aussi efficace, Québécois ou pas. Il l'avait vu descendre de son bolide et courir vers le véhicule des bandits. Encore bien agile malgré les années. Simon la Terreur ne semblait pas avoir lésiné sur l'entraînement.

Il lui tendit la main pour l'aider à passer le talus et lui dit:

- Tu aurais pu arriver un peu plus tôt.
- Tu es un grand garçon et je voulais voir comment tu allais t'en sortir. Tu t'es guère amélioré, on dirait.
- Merci quand même.
- Pas de quoi. Viens ici que je t'embrasse. Tu m'as manqué.
- Toi aussi.
- À propos, reprit Simon en mettant fin à leurs effusions, écartant Pel tout en le tenant toujours par les épaules, des faces de coriaces là en bas, une belle brochette de tordus. J'en ai reconnu un.
- Qui?
- Di Stefano.
- Salaud un jour, salaud toujours. Il a continué sur sa lancée.
- Cette fois il en est mort. Le diable sera en bonne compagnie.
- Tant pis pour lui, le diable je veux dire. Bon. Il faut y aller, vaut mieux ne pas s'attarder dans le coin. Les présentations à plus tard, ajouta Pel en montrant Ménie devant la portière du vieux Bronco.

Simon approuva et se dirigea aussitôt vers son véhicule tandis que Pel rejoignait Ménie, reprenait le volant du Bronco tout en se demandant comment les salauds avaient pu les repérer aussi vite. Mais il connaissait la réponse.

Vingt minutes plus tard, sans personne sur leurs traces, ils atteignirent Marblemount et le chalet.

Devant la porte, Pel présenta Simon à Ménie. Puis ils entrèrent. Le chalet était vide. Les deux jeunes, suivant les ordres de Pel, étaient restés cachés dans le refuge au fond de la mine.

Pel s'approcha de la fenêtre et fit signe à Ménie de le rejoindre. Il devait la préparer au choc.

– Ménie?

– Oui.

– Quelque chose à vous dire.

– Je vous écoute.

– Cette grosse butte, là...

– C'est quoi?

– L'entrée d'une ancienne mine. Mon grand-père l'avait rouverte du temps de la ruée vers l'or.

– Et il en a trouvé?

– Assez pour vivre.

– Et?

– Deux jeunes gens y sont actuellement cachés.

– Élane?

La main de Ménie Sanders serra fortement le bras de Pel.

– Peut-être. On ne peut être certain. Élane était jeune. Dix années peuvent changer énormément un enfant de cet âge. Puis ils n'ont aucun souvenir de leur enfance, ne se souviennent pas de leur vie d'avant ni même d'avoir été enlevés. Leurs souvenirs commencent dans une étrange école où ils ont vécu depuis. Ils n'ont rien connu d'autre.

– Je veux la voir. Je la reconnaîtrai. Je saurai si c'est elle.

– Bien. Je vais les chercher.

Pel fit signe à Simon, sortit de la maison, se dirigea vers l'entrée de la mine. Ménie attendait devant la fenêtre, les yeux rivés sur la butte et le trou noir s'enfonçant sous la terre, en silence, en apparence calme, mais subissant un véritable ouragan à l'intérieur. Élane. Dix ans qu'elle attendait ce moment, dix ans qu'elle souffrait l'enfer avec l'espoir de retrouver un jour sa petite fille.

Pel avait atteint l'entrée de la mine. Il disparut dans le trou sombre pour réapparaître quelques minutes après suivi de deux silhouettes juvéniles marchant l'une à côté de l'autre.

Ménie retint sa respiration tout en regardant venir vers la maison la jeune fille habillée d'un pantalon, d'un léger blouson bleu ciel et la tête recouverte d'un bonnet. Ses mains de mère tremblaient et son visage se faisait de plus en plus pâle. Simon la surveillait du regard. Accrochée nerveusement au rebord de la fenêtre, elle allait se sentir mal. Pel et les jeunes gens disparus de sa vue, Ménie se tourna

avidement vers la porte. Cette dernière s'ouvrit, Pel et les jeunes gens entrèrent, Simon referma. Pel prit une *Dix-sept* hésitante par la main, la conduisit lentement vers Ménie.

– Elaine, ma petite Elaine, murmura Ménie sans vraiment y croire tout en ouvrant les bras, il s'agissait bien de sa fille, pas d'erreur possible même si l'enfant s'était changée en une jeune femme magnifique. C'était bien sa petite fille disparue.

– Elaine...

Dix-sept ne pouvait se souvenir, pourtant quelque chose, un instinct prenant racine au plus profond d'elle-même, la poussait vers cette femme au beau visage couvert de larmes mais au regard resplendissant de joie. L'envie de se réfugier dans les bras tendus vers elle se faisait de plus en plus forte. Elle avança d'un pas, hésita, s'arrêta, se retourna vers Lew. Ce dernier hocha légèrement la tête. *Dix-sept* sourit. Son ami savait. Elle tendit les bras vers l'avant et se réfugia dans les bras de sa mère. Mais cette hésitation et le regard du jeune homme n'avaient pas échappé à Ménie. Et tout en serrant sa fille sur son cœur, son regard chercha celui de l'ami de sa fille. Un léger frisson la parcourut. Quelque chose d'étrange, comme un fluide insaisissable, venait pendant un moment de s'établir entre eux. Oubliant l'étrange sensation, elle retourna à sa joie, voulut enlever le bonnet coiffant sa fille pour mieux apprécier son visage. *Dix-sept* l'en empêcha. Un peu surprise du geste, Ménie regarda vers le jeune homme qui lui aussi gardait son bonnet bien enfoncé sur le front. Ce dernier secoua négativement la tête. Ménie se tourna vers Pel. Malta s'approcha.

– Ils doivent garder leur bonnet. Ils portent une micro puce dans leur crâne. Ces bonnets isolants empêchent les salauds après nous de capter les signaux émis par ces engins et ainsi nous localiser. Ménie...

Elle se tourna vers lui.

– Je ne peux pas rester, je dois repartir au plus vite, rejoindre Seattle. Il me faut trouver de l'aide pour défaire le piège dans lequel nous sommes englués et trouver le moyen de détruire ces gens. Puis retrouver Marie Curcell. Elle peut nous donner les clés de la porte menant à cette organisation. C'est eux ou nous. Ces gens vivants, il ne faut pas se faire d'illusions, nous serons toujours en danger. Et il me faut aussi retrouver mon amie Fiona.

– Fais attention, murmura-t-elle en lui posant la main sur le bras.

Elle le suivit vers la porte d'entrée. Il lui caressa l'épaule et se dirigea vers la vieille Ford gris foncé. Simon l'attendait tout en s'affairant encore sur le véhicule, un petit sourire sur les lèvres.

Les quelques minutes depuis sa sortie lui avaient suffi pour décharger tout un arsenal, de quoi tenir un siège si cela s'avérait nécessaire. Mais il avait gardé le meilleur pour la fin. Pel près de lui, il

démonta l'aile avant, décrocha le lance-roquettes avec lequel il avait fait sauter le véhicule des bandits, le posa par terre puis remit l'aile en place. Se tourna vers Malta.

– Je peux en avoir besoin si les concombres en noir s'amènent. Toi, comme je te connais, tu serais incapable de t'en servir, ou alors tu te ferais ni plus ni moins exploser avec. Je t'ai laissé autre chose. Viens, je te montre. C'est pas sorcier pour l'utiliser, un enfant en serait capable. Même toi tu y arriveras si tu fais le moindrement attention à mes explications.

Prenant Pel par le bras, Simon le conduisit du côté droit et lui montra le joujou planqué sous l'autre aile avant. Puis lui montra les contrôles à l'intérieur.

– Ma parole, s'exclama Pel, tu te prends pour James Bond!

– Bah! Faut bien que je m'occupe. Ça me fait du bien de bricoler. Puis, quand je bricole, Gertrude me fout la paix. La seule chose qui m'intéresse vraiment, tu en sais quelque chose, ce sont les armes. Et j'ai été aux anges lorsque Benito m'a appelé et annoncé que tu faisais face à des méchants et t'allais avoir besoin d'un coup de main. Je me suis dit que c'était le moment ou jamais de sortir ma *minoune*. Il tapota le capot de la Ford. Elle a l'air d'un vieux tas de ferraille à l'extérieur, mais sous le capot tout est presque neuf, avec non pas un tigre dans le moteur mais plusieurs. Douceur sur la pédale donc, elle prend vite les nerfs. Je te la confie.

– J'aurais pu prendre le Bronco...

– Tu seras plus en sécurité avec celle-ci. Puis ils ne la connaissent pas. Avec tous les gadgets numériques disponibles actuellement, les textes, images et sons se déplacent vite.

Pel posa la main sur l'épaule de Simon. Ce dernier hocha la tête, écourta les adieux, ramassa son artillerie et se dirigea vers la porte du chalet. Pel ouvrit la portière et s'installa au volant, lança le moteur. Simon avait dit vrai. Un ronronnement de fauve prêt à bondir se fit entendre. Un dernier regard vers Ménie sur le pas de la porte, il enclencha la vitesse et descendit vers la barrière. Celle-ci s'ouvrit et se referma derrière lui. Trente mètres sur le chemin recouvert de gravier et il fut sur Ranger Station, tourna à droite et descendit vers la 20, s'engagea sur la Highway direction Burlington tout en caressant du regard la Skagit River. Le temps était légèrement brumeux et la route vide de tout véhicule. Haut dans le ciel, un faucon chasseur tournoyait.

Il devait s'éloigner de cet endroit. Avec les bonnets isolants, les jeunes gens étaient indécélables. Lui, par contre, comportait un risque. Les autres se poseraient sûrs et certains des questions sur sa venue à Marblemount. De repartir aussitôt pourrait les inciter à le croire venu prendre un objet quelconque. À la longue, ils seraient localisés. Mais

cette petite avance sur les hommes en noir lui permettrait de faire ce qu'il avait à faire.

Seattle.

Il appela Pilsen sur son cellulaire. Le poste de police répondit.

– Mon nom est Malta, Pel Malta. Je voudrais parler à l'inspecteur Pilsen.

– Je vous passe le Capitaine.

Quelque chose de grave était arrivé à Pilsen.

– Capitaine Edmond...

– Malta, Capitaine. Je voulais parler à Pilsen. Que se passe-t-il?

– Pilsen est mort. Écrasé par une voiture. Pouvez-vous passer me voir? J'aimerais pouvoir trouver le fin mot de cette histoire. Les gens d'Eureka parlent d'un accident. C'est difficile à avaler.

– Romero n'était pas avec lui?

– Non. Pilsen était allé seul rencontrer l'enquêteur responsable de Pacifique sanglant. Il devait avoir autre chose en tête. Nous disposions de toutes les informations sur cette enquête...

– Je passe vous voir. Je serai chez vous dans un quart d'heure.

Il connaissait Edmond. C'était un bon flic. Des relations l'avaient aidé pour son poste de capitaine. Ses hommes l'aimaient bien, et lui faisait tout son possible pour se montrer à la hauteur. Edmond n'était pas assez puissant pour l'aider contre le monstre déployant ses tentacules à l'arrière des événements, mieux valait le laisser en dehors de tout ça.

Un quart d'heure plus tard, il entra dans le bureau. Le visage du Capitaine Edmond était tiré par la fatigue et la colère d'avoir perdu un autre homme. C'était le troisième en deux ans sans compter Roméo Astings toujours introuvable.

Edmond fit signe à Malta de s'asseoir, demanda à la secrétaire de lui trouver Tommy Romero et de le lui envoyer séance tenante. Se tourna ensuite vers son visiteur.

– Dites-moi tout. Si Pilsen n'est pas mort par accident, il a donc été assassiné. Et ça, je ne peux pas l'accepter.

– J'en sais peu, Capitaine. Mon amie Fiona a disparu. Je la cherche. Pilsen a avancé une possible liaison entre cette disparition et son enquête sur le meurtre de Tonia Veloza et le gang aux organes...

Quelques minutes après, rattrapé de justesse, Romero fit son entrée, avec lui aussi un visage de circonstance. Fatigue, colère et désir de vengeance habillaient ses traits. Il s'assit tout en lançant un regard à Malta. Ce dernier eut un petit mouvement de négation de la

tête. Il n'avait parlé au capitaine que de ce que Pilsen avait décidé de dire si un pépin arrivait.

Le capitaine s'adressa à son homme.

– Si Pilsen a été assassiné, je veux les coupables, Tommy. À n'importe quel prix. Tu as carte blanche.

Quinze minutes après, Malta sortit de la bâtisse, se dirigea vers le véhicule de Simon, se mit au volant et alla le stationner parmi les voitures de patrouille. Pendant ce temps Romero avait rejoint son véhicule et sortait du stationnement. Pel le rejoignit. Ensemble, ils prirent la direction de l'aéroport.

Eureka.

Ils se rendirent au poste de police, demandèrent à parler à Circosis mais furent aussitôt dirigés vers le bureau du capitaine. Romero et Malta se regardèrent. Cela n'augurait rien de bon.

Dans la cinquantaine, grand et gros, le visage fermé, le capitaine Foster leur fit signe de s'asseoir.

– Mon nom est Tommy Romero. Je suis détective à Seattle, se présenta Romero tout en montrant sa plaque. Nous sommes venus parler à l'inspecteur Circosis.

– L'inspecteur Circosis est mort. Il a été tué.

Romero se tourna vers Malta. Bien que déjà préparés à un coup de ce genre par le fait d'avoir été dirigés vers le Capitaine, cette annonce avait de quoi les ébranler.

– Mort? Comment est-ce arrivé?

– Nous ne savons toujours pas. Il a été retrouvé dans un conteneur à déchets avec deux balles dans le corps.

– Alors nous faisons certainement face à un double meurtre. L'inspecteur Pilsen, venu rencontrer l'inspecteur Circosis, a aussi trouvé la mort.

– L'inspecteur Pilsen?

– Mon partenaire. Il s'est fait écraser devant votre poste par un taxi.

– Oui... C'était un accident. Il y a des témoins. Le taxi a freiné en catastrophe, s'est arrêté à temps. Mais le camion à l'arrière n'a pu s'immobiliser et a projeté le taxi sur votre partenaire. Aucun doute possible. Un tragique et bête accident.

Le capitaine avait l'air convaincu de ce qu'il avançait. Tommy, sceptique, voulut insister. Pel le retint du regard. Il demanda à son tour au capitaine:

– Nous aimerions parler au partenaire de Circosis. C'est possible?

– Oui. Bien sûr. C'est Thorpe. L'agent de garde doit savoir où il se trouve.

– Merci, capitaine. Nous sommes vraiment désolés. L'inspecteur

Circosis était sur l'enquête Pacifique sanglant, qui s'en occupe maintenant?

– Le FBI. Le dossier est clos pour nous.

Pel approuva d'un mouvement de tête, remercia.

Ils sortirent du bureau et se dirigèrent vers l'agent de garde à qui ils demandèrent où trouver le partenaire de Circosis. Ce dernier leur indiqua un grand escogriffe se préparant à quitter le bureau, appela le policier, lui montra les visiteurs.

Pel et Romero se dirigèrent vers l'inspecteur Adel Thorpe. Ce dernier les regarda s'approcher. Les présentations faites et le sujet de leur présence avancé, Thorpe secoua la tête, montra la sortie en leur faisant signe de le suivre. Dans les stationnements, il montra son véhicule et dit :

– Nous allons chez-moi, on sera mieux pour parler.

Thorpe en avait gros sur le cœur. La fatigue et un certain découragement l'avaient poussé à accepter sans discuter l'ordre de son chef de laisser tomber l'enquête Pacifique sanglant au bénéfice du FBI. Circosis, lui, avait dû s'entêter et continuer.

– Vous pensez qu'il y a un rapport entre la mort de Circosis et votre enquête sur Pacifique sanglant? demanda Malta une fois tous les trois attablés devant un café.

– Franchement, je ne sais pas. Mais je ne vois pas d'où ça pourrait venir d'autre. Circo a été tué de deux balles, une dans la gorge et l'autre en plein cœur. Son corps a été retrouvé dans une décharge en banlieue, à l'opposé du parc industriel...

– Parc industriel? questionna Malta. Circosis y avait à faire?

Thorpe approuva.

– Andalux Technologies s'y trouve. Circo enquêtait dessus. Il soupçonnait un lien avec Pacifique sanglant.

– Andalux Technologies? questionna Romero alors que Pel restait silencieux.

– Suite à la venue de votre collègue Pilsen, continua Thorpe, le cas de Pelvati Technologies est remonté à la surface. Circo s'en était occupé il y a un an et demi. Par la suite, devenu son partenaire, j'ai entendu parler du cas Pelvati, une enquête non résolue. Le maire exigeant des résultats sur d'autres cas servant mieux sa réélection, Circo avait dû abandonner le dossier, en avait gardé un souvenir d'échec. Il y a quelques jours, Pilsen est venu lui poser des questions, mettant le doigt sur certaines similitudes entre Pacifique sanglant et le cas Pelvati.

– De quel genre? questionna Malta.

Thorpe hocha la tête, fit une pause puis reprit.

– Il y a seize mois, Erco Pelvati, président de Pelvati Technologies, était porté disparu quelques jours après l'assassinat de sa femme et

une semaine avant que l'on s'aperçoive que l'entreprise filait vers la faillite. Autre fait surprenant, Pilsen a avancé qu'Andalux Technologies et Pelvati Technologies étaient en fait la même compagnie, avec les mêmes produits, mais drôlement plus performants.

– Si elle était presque en faillite il y a seize mois, elle a dû être rachetée, les nouveaux propriétaires ont changé le nom de la compagnie et relancé le tout, avança Pel.

Thorpe le regarda un moment, sortit deux photos de la poche intérieure de sa veste et les fit glisser vers Malta et Romero.

– Dès l'annonce de sa mort, j'ai fait main basse sur la plupart des documents dans les tiroirs de Circo.

Pel les prit, les examina. Un juron lui échappa.

– Bordel de merde!

– On a d'abord pensé qu'il s'agissait d'un fils de Pelvati portant un autre nom, reprit Thorpe. Une vingtaine d'années semble séparer le Erco Pelvati disparu et l'Alex Rondeau présidant aux destinées d'Andalux Technologies...

– Cet Alex Rondeau lui ressemble pas mal, murmura Romero. Bien plus qu'un air de famille.

– Oui, bien plus qu'un air de famille, renchérit Malta, et vingt ans de moins sinon plus.

Thorpe se leva et se dirigea vers l'ordinateur qu'il alluma et connecta à Internet, entra l'adresse du site Web de la compagnie et fit signe à Malta. Ce dernier se leva, Thorpe lui céda sa place. Pel parcourut le texte de présentation d'Andalux, une compagnie se voulant à l'avant-garde.

«Contrôle digital de la matière, Algorithmes de mouvement, auto réparation, informatique de contrôle... »

Pelvati Technologies s'occupait, d'après les notes de Circosis, d'instruments et d'appareils médicaux. Microscopes électroniques, imagerie magnétique... Un peu trop abscons, songea Pel. Faudrait qu'il demande l'avis d'un spécialiste pour faire la liaison entre les recherches et produits de Pelvati et les recherches et produits d'Andalux. Mais peu de doutes à avoir. Ces gens devaient être liés, d'une façon ou d'un autre, aux hommes en noir. Dans le cas contraire Pilsen et Circosis seraient encore de ce monde. Puis il y avait cet Alex Rondeau, un immigrant français arrivé au pays six mois après la disparition de Pelvati. Et Mendhelson, dont il n'avait pas parlé, lequel ressemblait à Mendel de façon étonnante mais avec à son tour vingt à trente ans de moins, à la tête lui aussi d'une compagnie technologique d'avant-garde.

Seattle.

Deux magnifiques bâtisses non loin du port.

Du large balcon du penthouse côté mer, au douzième étage de la tour de droite, une vue magnifique. Mais l'homme en bras de chemise, debout, bras tendus et mains accrochées à la main courante, n'était pas en mesure d'en profiter. Il regardait sans voir, distrait, le regard perdu sur la ville. Il était de taille moyenne, svelte, les cheveux bruns légèrement bouclés, la quarantaine avancée, type méditerranéen distingué. Il s'appelait Amelio Giuliani. Son métier, informaticien de haut niveau.

Une bouffée d'air frais lui caressa le visage. Il baissa les yeux vers la rue. Un homme en costume sombre faisait les cent pas à l'entrée de la seconde bâtisse. Les deux tours appartenaient à la Compagnie. Amelio y restait lorsqu'il venait à Seattle. Il était sorti sur le balcon pour tenter, par la fraîcheur de l'air matinal, de calmer la bourrasque en furie dans son esprit. Sarah avait été reprise. Il avait été l'instigateur de son malheur en la recommandant, dix ans auparavant, pour conduire leurs recherches. Ils avaient besoin de quelqu'un de superbement intelligent avec les connaissances de base en chimie moléculaire, l'esprit libre de toute entrave et capable de passer au travers de l'énorme défi auquel ils faisaient face.

Ses mains se crispèrent sur le métal de la main courante couronnant le muret de protection. Comment aurait-il pu prévoir l'affreuse tragédie intervenue ensuite? Il portait depuis sa croix de douleur car il aimait Marie, l'aimait depuis leurs premières années d'université mais n'avait jamais eu le courage de lui avouer son amour. Il avait eu sa chance et ne l'avait pas saisie. Puis Drew, venant d'une autre université, était entré dans la vie de son amie et lui avait fait un pas en arrière. Que le monde aurait été différent et moins en danger s'il avait eu, quinze ans auparavant, le courage de lui avouer ses sentiments. Drew était quelqu'un de bien, sympathique, intelligent, s'était avéré bon père et bon mari. Jamais il n'aurait souhaité sa mort ni la mort de l'enfant. Le drame avait déchiré Marie. En partie responsable des tragiques événements, il avait souffert avec elle.

En secret, sans qu'elle le sache, il avait tout fait pour lui faciliter la vie, l'aider à surmonter son chagrin, à accepter l'inacceptable, ou du moins à le mettre de côté, l'enfouir sous le travail de recherche, une recherche passionnante qui avait fini par porter ses fruits. En vrai petit génie, Marie avait réussi. Et pendant toutes ces années il s'était tenu près d'elle, l'avait eue presque pour lui seul, même si jamais elle

n'avait su combien il l'aimait.

Ses doigts se crispèrent sur le métal avec plus de violence. L'affreuse nouvelle lui avait été transmise très tôt dans la matinée. Vendue par Sanders, Marie avait été reprise.

Deux ans auparavant, il avait entraperçu le danger. Marie avait en partie compris son rôle dans l'organisation sans se douter de l'horreur tapis derrière. Lui avait compris dix ans auparavant, lorsqu'ils avaient organisé cet affreux accident pour forcer la jeune femme à travailler pour eux car Marie avait refusé le poste. Les salauds avaient tué le mari et l'enfant. Et comble de l'horreur, grâce à un nouveau produit facilitant le contrôle du sujet et la mise en situation, avaient poussé la jeune femme à égorger le chauffard. Ils étaient ensuite accourus pour la sauver.

Ses patrons l'avaient mis au courant du plan pour obliger Marie à accepter leur offre. Il devait y participer, être présent dans l'automobile et accompagner Marie. Horrifié, il avait refusé. Mais le canon de l'automatique sur la tempe l'avait obligé à céder. Avec lui ou sans lui, le plan allait être appliqué.

Deux ans auparavant, il l'avait sentie s'éloigner, se murer dans le silence en sa présence, l'éviter de plus en plus. Elle avait dû se douter, comprendre. Il s'était tenu à l'écart. Par la suite, la sachant en danger, Marie avait trouvé ce que l'on attendait d'elle et devenait du bois mort, il avait décidé de l'aider à fuir. La jeune femme, de plus en plus consciente de sa contribution au mal, allait se révolter, voudrait les dénoncer, aider à les détruire. Il la connaissait bien, sa Sarah. Sarah... Il préférait la voir sous ce nom, Marie le faisait trop penser au passé, à Drew, au petit garçon.

Il avait vu Sarah se prendre d'affection pour Lew. Une idée avait alors germé dans son esprit. Il avait aidé le jeune homme, permis à Sarah de s'occuper de lui et tout fait pour qu'elle comprenne que seule la fuite pouvait la sauver. Elle avait réussi à fuir en emmenant ses deux protégés. Hélas...

Ayant pris sa décision, il tourna le dos au magnifique panorama matinal et rentra. Voler au secours de Sarah était la seule chose encore importante pour lui. La Compagnie ne connaissait pas la pitié, juste l'efficacité. Il allait se mettre en danger en allant plaider pour son amie, demander aux patrons de l'épargner. Mais peu lui importait. Sarah ne devait pas mourir, pas elle.

Il quitta son appartement, descendit au garage, monta dans sa Mercedes et se retrouva bientôt sur l'Interstate 90 en direction de l'est. Une demi-heure pour rejoindre la «Villa», ensuite un hélico le conduirait à la «Ferme». Sarah était en route pour y être réduite à jamais au silence.

L'hélico apparut dans la beauté du ciel telle une chose incongrue. Amelio jeta un regard vers le bas. Le magnifique paysage s'offrant en beauté vierge à ses yeux le remplit d'une infinie tristesse. Sur la gauche, par-dessus les arbres du boisé fuyant tel une marée vers le lointain, les montagnes aux pics enneigés tranchaient sur le bleu du ciel. Loin vers la droite, remplissant le paysage, encore du boisé, les méandres d'une rivière et une route cicatrice claire et sèche jouant à cache-cache. Puis droit devant, en haut d'une légère surélévation de terrain, plus que centenaire et épousant harmonieusement le terrain environnant, la bâtisse et ses annexes. Ancien monastère reconverti en grande école style réputé collège ou lycée anglais à la riche clientèle, le singulier édifice chauffait ses pierres au soleil tout en étalant aux alentours les atouts de luxe destinés à satisfaire ses pensionnaires huppés : des pistes de course, un terrain de golf, des allées cavalières, une piscine de grandes dimensions, des petits voiliers et skifs sur le bord du lac, des terrains de jeux... Tout à la gloire du corps.

Dracca Inc. Propriété privée, annonçait une plaque en bronze fixée sur une des deux colonnes de pierre soutenant l'imposante grille fermant le bout de l'allée de plusieurs centaines de mètres. En dessous de la plaque, sur un écriteau en bois, tracés en caractères rouges et gras bien visibles, des mots d'avertissement:

«Entrée strictement interdite sans autorisation.»

Mais pour accéder à cet endroit déjà fallait parcourir un chemin de terre battue de plusieurs kilomètres à partir d'une route gouvernementale menant vers nulle part.

Un coin de paradis, songea Giuliani, un coin de paradis où s'organisaient mort et vie... Et une future puissance pratiquement invincible!

Au début, il avait été emballé, survolté par toutes les possibilités de progrès en ce domaine d'avant-garde. Ensuite, après la terrible tragédie dont Marie avait été victime, même si le but à atteindre seul importait et représentait un objectif extraordinaire, il avait commencé à déchanter. Le cerveau derrière leurs agissements était un cerveau malade.

Au cours des siècles, des monstres aux aspirations insensées avaient ensanglanté le monde dans le seul but d'assouvir leurs ambitions. Mais cette fois c'était pire, bien pire. Puis ce mégalomane invisible –toutes les instructions reçues par les trois Administrateurs, trois génies de l'organisation totalement gagnés à la cause de leur maître à tous, arrivaient par circuits électroniques hautement sophistiqués, rendant toute localisation de l'émetteur impossible–, allait, par sa machiavélique intelligence ne s'embarrassant de rien ni de personne, mettre le monde à genoux car nombre de ceux susceptibles de se dresser en travers de son chemin se trouvaient déjà

sous contrôle ou avaient été éliminés. Quant aux autres obstacles pouvant s'interposer, ils seraient tous balayés d'un simple claquement de doigts.

Marie était trop importante pour lui. Il avait parlé à Driscoll, lui faisant promettre d'attendre, de ne rien faire avant son arrivée. Faisant maintenant partie du comité directeur, il avait un certain pouvoir de décision et voulait intercéder en faveur de sa géniale amie. Marie avait ouvert la voie de la réussite et méritait de survivre. Il devait la soustraire à son tragique sort.

L'hélico se posa.

Amelio en descendit, se dirigea en courant vers l'imposante bâtisse carrée située à une centaine de mètres du bâtiment principal. En attente de ses trente deniers, Sanders se tenait devant l'entrée. Il se tourna vers Amelio. Ce dernier lui passa devant sans un regard, prit la direction des labos de Driscoll. Le neurochirurgien se leva en le voyant arriver, la mine coupable. Amelio sentit comme un froid dans le dos et une immense douleur dans le ventre. Il arrivait trop tard. Ils ne l'avaient pas attendu!

Une envie folle de sauter à la gorge de Driscoll et l'étrangler séance tenante le poussa vers l'avant. Le neurochirurgien eut un mouvement de recul devant la rage de l'informaticien en chef. Amelio s'immobilisa, ferma les yeux. Le calme revint peu à peu sur son visage. Driscoll avait dû recevoir des ordres venant de plus haut. Jamais il ne se serait permis une telle initiative. Qui alors? Il ouvrit les yeux et fusilla le savant tout en demandant d'une voix presque inaudible.

– Où est-elle?

– Chambre 12... Désolé, Amelio. C'était un ordre des Trois.

– Relayé par qui?

– Mendhelson.

Au nom de son ami, il sursauta. Puis hocha la tête. Task. Pourquoi cette hâte?

– Tu l'as averti de ma requête de ne rien faire avant mon arrivée?

– Oui. Mais l'ordre des Trois, d'après Task, disait opération immédiate! Je n'ai pu que m'exécuter. Mais...

Amelio secoua la tête, ne voulant plus rien entendre, et se dirigea vers les chambres, suivi par un Driscoll abattu.

Sarah était assise devant la fenêtre, l'air calme, un semblant de sourire sur les lèvres. Amelio s'approcha, lui prit les mains, les serra entre les siennes. Sarah lui sourit. Amelio sursauta. Comme un brin de conscience dans le regard de son amie. Il aurait juré qu'elle l'avait reconnu. Alors il y avait un espoir de la rendre à la vie, tout n'était pas complètement perdu. Il se tourna vers Driscoll et ce dernier baissa le regard tout en hochant imperceptiblement la tête. Amelio lui fut reconnaissant de son effort. Tout n'était donc pas perdu. Si l'ordre

venait vraiment des Administrateurs, le neurochirurgien risquait ni plus ni moins sa tête. Driscoll, n'approuvant pas la décision de faire subir une telle chose à Sarah, avait transgressé l'ordre reçu.

Il leva la main et effleura la joue de son amie.

– Au revoir ma Sarah, je reviendrai.

Il se retourna vers Driscoll.

– Merci. Je n'oublierai pas ton geste. Occupe-toi bien d'elle.

Driscoll approuva, Giuliani pouvait compter sur lui. Et tandis que le neurochirurgien s'asseyait près de Sarah, Amelio prit la direction de l'entrée de la bâtisse. Sanders attendait assis sur les marches.

– Vous venez avec moi! aboya-t-il sans autre forme de politesse. Il passa rapidement près de l'ex-mari de Ménie et se dirigea vers l'hélico.

Sanders suivit sans discuter. Amelio était directeur en contact direct avec les patrons. Il devait se trouver là pour lui accorder la récompense promise pour la récupération de la chercheuse.

L'Hélico s'éleva prestement dans le ciel et disparut en direction des montagnes. Dix minutes après, jailli du ventre de l'aéronef, un corps hurlant et gesticulant plongea vers le sol pour aller s'écraser sur les rochers des centaines de mètres plus bas. Un père capable de vendre sa fille pour se tirer lui-même du pétrin ne méritait aucune pitié.

L'hélico fit demi-tour et prit la direction de Seattle.

Ils sortirent de l'aéroport, se dirigèrent vers les stationnements. Non loin de leur véhicule, Pel sentit soudain la morsure dans le cou, chancela. Des formes étranges lui tournèrent autour le temps d'une fraction de seconde. Bras écartés, il s'affala, inconscient. Romero, la fléchette plantée dans l'épaule, réagissant plus vite, eut le temps de se retourner, sortir son arme et tirer. Un des trois hommes s'effondra. Mais sonné par le puissant soporifique, le policier n'eut pas la force d'appuyer de nouveau sur la détente et fut prestement plaqué au sol par les deux autres. La camionnette s'approcha, le chauffeur sortit, ouvrit les portes arrière, alla chercher leur collègue blessé et le fit monter à l'avant tandis que les deux autres embarquaient Pel et Romero dans le véhicule. Les deux bandits et leurs prises entassés à l'arrière, la camionnette se dirigea vers la sortie des stationnements. Un garde de sécurité, alerté par le coup de feu, arrivait en courant.

Pel sortit du cirage. Le plancher métal de la camionnette rebondissait sous son corps ankylosé. Mains et chevilles entravées, il se retourna, arriva à se redresser et appuyer le dos contre la paroi, se contorsionna à la recherche d'une position plus confortable tout en se remémorant les événements. Il dirigea ses mains vers l'impact de la fléchette. C'était douloureux.

Le grand détective s'était encore fait avoir.

Lentement, il ferma les yeux puis les rouvrit, regarda autour de lui, cherchant Romero dans la presque pénombre. L'arrière du véhicule se trouvait séparé de l'avant par une paroi de métal où s'insérait une simple petite lucarne. En haut de celle-ci, un œil de caméra. Sa prison miniature se trouvait à peine éclairée par les deux vitres minuscules et poussiéreuses des portières arrière.

Romero n'était pas avec lui. Il était seul, poignets et chevilles entravés par du ruban adhésif. Une grimace déforma ses traits : le cinéma avait beaucoup fait pour les fabricants de ruban à conduits. Pas un instant les manufacturiers, en mettant leur produit au point, n'avaient dû songer à leur utilisation en tant que menottes et baillons.

Il ouvrit la bouche et soupira. Les salauds n'avaient pas jugé bon de le museler d'un morceau de cette saleté. Donc cris et hurlements n'ameuteraient personne. Avait-il envie de crier? Bof! Inutile de se fatiguer. Il regarda le ruban entravant ses poignets. Dégueulasse mais pas plus difficile que des menottes. S'en défaire? Il allait y penser. Tournant le regard vers les portes arrières, il haussa les épaules. Certainement cadénassées.

Il se tassa un peu plus contre la paroi et revint à ses menottes ruban. Ça ne le tentait pas de mordre dans cette cochonnerie. Alors juste pour le confort? Il approcha ses poignets de sa bouche, fit la grimace et les laissa retomber sur ses genoux. Effort inutile. Il leva le regard vers les deux petites lucarnes. Un paysage ciel et arbres rendu fantomatique par la saleté des vitres défilait en étoile filante. Ils étaient en pleine nature, sur une route forestière envahie de nids de poule certifiés conformes par la douleur de ses fesses et l'élancement spasmodique dans le haut de sa cuisse.

Il se contorsionna de nouveau pour une position plus confortable. Pas d'amélioration. Paix, mon Pel, plus longtemps à souffrir. Devant lui, façon de parler, devaient se tenir des membres de la même famille de salauds déjà rencontrés. Puis, en professionnels accomplis, ses geôliers avaient dû le piquer avec juste ce qu'il fallait de drogue pour qu'il roupille tout le long du trajet et soit en état de marcher le moment voulu. Donc, s'il ne se foutait pas le doigt dans l'œil par ses déductions inspirées des enseignements de leur maître à tous le grand Sherlock l'angliche, ils devaient approcher de leur destination. Tant mieux. L'envie d'aller au petit coin se faisait pressante.

Comme si les méchants zozos avaient eu vent de ses pensées et se refusaient à aggraver ses complexes quant à ses dons de grand détective, la camionnette ralentit, le roulement se fit plus doux sur un chemin en meilleur état et dénué de nids de poules. Des crissemments. Ce n'était plus de la terre battue mais du gravier. Il avait vu juste. Le véhicule ralentit encore, s'arrêta. Il se tint prêt. Il allait pouvoir aller au petit coin.

Les portes arrière du véhicule s'ouvrirent et la face de gorille entraperçue en tournant la tête lorsque la fléchette l'avait atteint au cou s'encadra entre les montants des portes. Pas souriant pour un sou, le mec.

Fuyant le regard de Pel, le saisissant par la peau du dos, le gorille l'extirpa du véhicule et l'aida à se tenir debout tout en désentravant les chevilles de son prisonnier d'un coup de canif géant, Cela fait, il lui fit signe d'avancer. Pel lui tendit les poignets. Le gorille ne réagit pas, répéta son geste d'avancer. Oubliant le malfrat, Pel haussa les épaules et respira un bon coup. De l'air frais. Le haut d'une colline. Ils étaient en pleine nature, entourés de boisé. Où? Dieu seul le savait si on faisait abstraction de ce salaud armoire à glace et de son complice déjà devant la porte de leur château, un chalet préconstruit en cèdre.

Tout en claudicant en handicapé, pressé par son garde du corps guère genre pétri de patience, il regarda vers le ciel. Pas d'hélico. Décidément ses anges gardiens faisaient la grève. Cette fois, il était bel et bien au pouvoir des hommes en noirs.

Amelio regarda ce qu'il avait créé et trouva que c'était bien. Il appuya sur «Enter». Son puissant ordinateur ferait le reste. Boccis voulait s'emparer de Pel Malta et il n'allait pas laisser cette malfaisante créature atteindre ses objectifs.

Cet étrange détective semblait rayonner sur plusieurs lignes d'existence. Des obscurs secrets et forces en action se mouvaient en arrière de cet individu hors du commun. Il ne savait comment, il ne savait pourquoi, mais cela était. Cet homme était détenteur d'un important pouvoir. Et lui, Amelio Giuliani, fils d'Onofrio Giuliani et Rosella Montepiano, avait reçu ordre de l'aider, ordre qu'il ne pouvait ni désirait ignorer compte tenu de sa provenance.

Pensif, le savant laissa son esprit errer sur les étranges et mystérieux secrets servant de trame invisible à la vie sur terre, façonnant à notre insu et malgré nous notre cheminement vers le futur. Hélas certains parmi les hommes percent parfois une infime partie de ces mystères et tentent en les utilisant à leur profit de modifier ce qui ne peut être modifié sous peine de châtiments apocalyptiques. Le cerveau derrière les trois administrateurs avait ouvert une brèche dans le mur invisible de ce monde insaisissable recelant d'innombrables boîtes de Pandore et s'apprêtait à juguler toute la planète grâce aux secrets découverts. Et lui devait et pouvait, grâce aux dons et secrets du Pel Malta en question, découvrir le mystérieux et insaisissable C., leur dirigeant occulte. Avoir mutilé Sarah était pour lui la goutte faisant déborder le vase.

Il avait longtemps cru avoir un allié en Task, mais ce n'était plus aussi évident. Son ami aussi voulait au début détruire C., mais avait été contaminé. Non pas par le virus de la puissance, mais par celui de la vie éternelle.

Task, son meilleur ami, le seul vrai ami jamais connu, devait disparaître, car Task vivant la porte resterait ouverte sur ce monde infernal mis en branle par le génie fou invisible. Son ami et Sarah, deux des êtres les plus chers à son cœur, étaient les clés de voûte de la réussite de l'Organisation. Le grand patron et ses rêves de puissance morts et enterrés, quelqu'un d'autre prendrait la suite, voudrait continuer cette ignominie et pourrait y parvenir par les connaissances dans la tête de Task. C'était regrettable au plus haut point. Tuer son ami s'imposait en nécessité prioritaire avant d'anéantir l'Organisation au complet.

Amelio serra les poings. Il détenait, par sa spécialité, une des rares possibilités de mettre fin à cette avancée du mal. Et tous ceux qui avaient adhéré au plan en devenant les instruments esclaves inconditionnels de C. allaient devoir mourir.

Il regarda l'écran, suivit la progression du plan mis en branle. Les

ajouts programmes allaient, imperceptiblement mais définitivement, altérer le fonctionnement des *sub-robots* surveillants dans les corps de tous les opérés. Et de surveillants amis pour une presque éternelle jeunesse, les infimes machines allaient se muer en destructeurs sans pitié. Ouvrant son ventre, le cheval de Troie allait expulser ses millions de mercenaires. Dix ans qu'il travaillait à l'élaboration de ce plan de secours. La voix de son vieux professeur retentit dans sa tête. *«Toujours garder le contrôle. Il faut établir une base de retraite et être à même de tout arrêter lorsque vous avancez vers l'inconnu, ses merveilles mais aussi ses horreurs.»*

Et l'horreur était là. Depuis dix ans, il poursuivait en parallèle deux objectifs, le premier pour répondre aux exigences de l'Organisation et le second pour tout détruire le moment venu. Et ce moment était arrivé.

Actuellement seuls les opérés des deux dernières années, porteurs de *sub-robots* avec ordinateur intégré, étaient accessibles. Pour les autres, tous les autres, aucun moyen encore de les atteindre à distance. Autre problème à résoudre, le *programmeur* actuel n'avait qu'une portée restreinte, insuffisante pour atteindre les personnages influents puissamment protégés. Quant à leur machiavélique maître invisible communiquant avec les Trois par Internet, téléphone ou autre, il allait devoir découvrir où il se terrait et sous quelle forme, et le faire disparaître de la surface de la terre. Cette bête immonde, ce génie malade devait être détruit, la planète, leur planète, devait être libérée de cette malédiction.

Deux jours qu'il se trouvait dans ce chalet. Les deux zozos, adoucis par le calme paradisiaque de ce coin de pays, détendus, parfois même souriants, avaient moult prévenances pour sa petite personne, l'emmenaient en promenade dans les environs, sous-bois et chemins forestiers, les mains entravées par des menottes et tenu en laisse en toutou de luxe.

Bordel de merde, ils me font prendre l'air pour que je garde la forme. On me veut beau et en santé. Et cela le fit penser aux jeunes gens, Lew, *Dix-sept* et les autres. Un frisson le parcourut.

Il avait bien essayé de faire parler les deux malfrats, mais rien à en tirer. Il avait pourtant appris des choses. Ces hommes étaient des mercenaires, des anciens marines ou autres militaires, des bagarreurs ayant mal tourné ou trop spécialisés dans la guerre pour réintégrer une vie normale. Il pensa à Simon et aux trois individus que son ami avait, avec son efficacité habituelle, liquidés sur la 20 non loin de Rockport. Le non regretté Di Stefano en faisait partie. Et qui s'assemble se ressemble, clamait le proverbe. Donc, souriants ou pas, ses prévenants anges gardiens, recevant l'ordre de se débarrasser de lui, ne feraient ni une ni deux. La balle en plein front s'ensuivrait. *Addio, amico.*

Ils étaient sortis pour leur promenade journalière depuis quelques minutes à peine lorsque l'un des deux hommes porta les mains à sa tête, tomba à genoux et percuta le sol du nez tout en laissant échapper un lamentable gémissement. L'autre concombre, voyant son acolyte s'effondrer, donc atteint par un pruneau, sauta sur Pel, le poussa à l'abri d'un arbre mort tout en balayant les environs de son arme, entre adrénaline et effarement.

Malta, après l'effondrement du premier zouave, s'attendit à une giclée de balles et se tint coi. Mais rien n'intervint, ni sifflement de balle ni mouvement intempestif. Soudain un affreux borborygme derrière lui. Mis à part le bruit dégoûtant, juste la brise dans les feuilles des arbres et quelques cris d'oiseaux trop loin pour avoir été effarouchés par leur remue-ménage.

Il se retourna vers son ange gardien. Ce dernier croassait bizarrement tout en se redressant. Le concombre allait se faire flinguer vite fait, se dit Malta. Il voulut le retenir. L'individu s'écarta, porta la main gauche à sa tête. La main droite, lâchant l'arme, suivit le mouvement. Pel vit le visage de l'individu se déformer dans une souffrance sans nom, les yeux lui sortir presque des orbites. Pendant un moment, l'impression en lui que le garde voulait séparer son crâne

en deux pour en libérer le mal. Il eut un mouvement de recul devant l'abominable souffrance défigurant la face du bandit. Ses mains menottées se portèrent vers sa tête, ressentant par empathie la douleur faisant rage derrière le regard de l'individu. Dans une dernière grimace de masque épouvante à la japonaise, la tête éclata, aspergeant les alentours de matière grise.

Le corps du malfrat, relevé sous le jaillissement de douleur, tomba à genoux, prieur apocalyptique à la tête en bouillie, et chuta face contre terre.

Pétrifié devant l'incompréhensible, dos au tronc d'arbre et le trouillomètre à zéro, Pel s'interrogeait sur les secondes passées pour tenter de prévoir le futur en approche.

Une ombre sortit du sous-bois. Il la vit s'avancer vers le chalet, un étrange objet prolongeait son bras telle une excroissance douteuse. Pas une arme conventionnelle, non, plutôt un genre de télécommande.

À la pensée arme, il tendit les mains vers l'automatique du bandit se trouvant sur le sol à un mètre de lui et braqua l'individu. Qui étaient ces nouveaux arrivants? Venaient-ils pour finir le travail? La réponse arriva aussitôt.

Tout en marchant vers le chalet et suivi à quelques pas d'un deuxième larron, l'individu l'interpella.

– Restez où vous êtes, Monsieur Malta, il ne vous sera fait aucun mal. Nous avons juste certaines choses à vérifier à l'intérieur du chalet. Ensuite nous partirons et vous serez libre de vous en aller.

Bon, songea Pel en lâchant un soupir, la comédie continue. On dirait que l'hypothèse des deux clans est toujours valable. Il se releva, s'écarta un peu plus du massacre, s'assit et attendit, tenant l'arme de ses deux mains.

Quelques minutes plus tard, les inconnus ressortis du chalet, il entendit un bruit de moteur se perdre dans les bois.

Il se leva, baissa le regard vers son gardien à la tête en charpie, fit la grimace. Pas du tout envie d'aller fouiller cette chose. L'autre peut-être? Il fit quelques pas en direction du second gardien tout en songeant à son sauvetage par Pilsen, ensuite par l'hélico faisant exploser la tire des malfrats. Et encore ensuite sauvé par le faux Fréjus. C'étaient qui les deux zigotos à la télécommande?

Il se baissa sur le cadavre. La tête du second gardien aussi avait éclaté. Toute la partie arrière avait été arrachée et se trouvait éparpillée sur l'herbe. Beurk! Il allait finir par vomir, sûr et certain. Il tendit les mains, fouilla rapidement les poches de l'individu. Rien. Il se redressa, fit marche arrière, s'approcha du deuxième macchabée tout en se détournant de ce qui avait été une tête humaine. Pas beau à voir, bien pire que l'autre. Tout le crâne avait éclaté, on aurait dit un pop-corn géant farci de matière grise en guise de beurre. Sûr et

certain, il ne toucherait plus au popcorn.

Le visage crispé par les rumeurs et poussées à l'intérieur de son corps, poussées cherchant à prendre le large puis jaillir en vomissures, il fouilla le second individu. Toujours rien. Peut-être au chalet. Ou dans la camionnette.

Il se redressa, resta un moment à regarder les têtes éclatées puis s'en éloigna avec soulagement, se disant que mêmes des bêtes sauvages trouveraient le spectacle peu appétissant. C'était pas l'œuvre de balles, ça. Plutôt une charge explosive placée à l'intérieur du crâne. La cervelle avait fusé de l'intérieur vers l'extérieur, éclaboussant tout. Il frissonna. Ce pourrait-il que le même genre de gadget se trouvât dans sa tête, prêt à la faire exploser lorsque l'ordre en serait donné et que personne ne serait plus intéressé à lui sauver la mise? Une bien importante question à résoudre, docteur Watson. Quant à moi, si je tiens à ma petite personne, et c'est le cas, va falloir faire mieux.

Dix minutes après, s'étant libéré des menottes à l'aide des clefs restées sur la table, et n'ayant rien trouvé d'intéressant à l'intérieur du chalet ni aucun indice pouvant l'éclairer sur l'endroit où il se trouvait, il descendit la colline au volant du véhicule des bandits.

À mi-chemin de rejoindre la route se profilant plus bas entre les arbres, il freina. Sa main gauche se dirigea vers sa tempe. Il pensa aussitôt au popcorn, lâcha un juron. Le moment était venu pour lui? Sa tête allait exploser et sa cervelle jaillir en geyser?

La douleur intense fusait en courtes décharges. Il eut envie de crier, ne le fit pas, serra les dents. Peu à peu la douleur se calma et un soupir s'échappa enfin de ses lèvres. Il n'allait pas se changer en popcorn, sinon pourquoi les deux autres loustics seraient venus le libérer? Logique. Il se remémora alors Cowichan, la migraine avant les images. La même sensation. La peur se changeant en curiosité, il attendit la suite, les yeux fermés, changé à nouveau en terminal d'ordinateur.

Le visage d'un vieil homme s'afficha sur son écran intérieur. Il l'identifia aussitôt. Le sénateur Gibson. Pourquoi lui? Un personnage influent auquel il avait rendu un énorme service par le passé. Lui demander de l'aide? C'est pour ça qu'on lui envoyait sa photo? Houlà! Il allait dans l'avenir pouvoir se passer de fax et même, qui sait, se brancher à une imprimante les deux doigts dans le nez. Il se souvenait enfant rêvant de devenir mutant, et cette pensée lui rappela les propos de l'écrivain Henry Miller – à ne pas confondre avec le dramaturge, écrivain et essayiste Arthur Miller et mari temporaire de Marilyn Monroe, mais l'auteur du Tropic du Cancer, Tropic du Capricorne, Nexus, Plexus, Sexus et autres...–, dans une entrevue à la télévision et suggérant aux téléspectateurs de faire bien attention à ce qu'ils voulaient devenir. Un jour ou l'autre, avait avancé en souriant le

petit mariolle, cela risquait de se concrétiser.

C'était arrivé pour lui, il était devenu un putain de mutant, un fax ambulante sans nul besoin de cartouche d'encre ni de papier! Bel effort pour soulager l'environnement de l'empoisonnement et du déboisement à mort!

Tout en secouant la tête d'incompréhension, il redémarra. Vingt minutes pour rejoindre la route entrevue. Retrouvant l'asphalte, il s'arrêta, regarda autour de lui. Un vrai désert. C'était quoi ce coin de pays? Aucune idée de la distance parcourue pendant son inconscience. Une chose était pourtant certaine, il n'était jamais passé par là. À gauche ou à droite? Il prit à droite, faisant confiance à son intuition, ou à sa chance. Un poteau indicateur finirait par le renseigner sur sa position.

Plusieurs minutes plus tard, un panneau se profila droit devant. Il sursauta. Wilbur. Si ses souvenirs étaient encore valables, vu que de l'étrange très étrange s'activait dans son crâne et foutait en l'air le brillant détective de jadis, le changeant en super crétin se faisant avoir à tout bout de champ, ce petit patelin devait se trouver à une centaine de kilomètres de Spokane et à plus ou moins trois cents bornes de Seattle. Se trouvait-il à l'est ou à l'ouest? Pas âme qui vive dans le coin pour le renseigner. Rien que des arbres. Et pas de GPS dans la camionnette. Il lui restait donc à franchir les quelques kilomètres indiqués par le panneau, atteindre Wilbur et être fixé sur sa position sur la carte. Trois kilomètres plus loin, apparut un autre panneau indicateur. Spokane. Cela se précisait. Il s'éloignait. Décidément, intuition et chance n'étaient plus de son côté. Il n'avait rien à faire à Spokane. Il fit demi-tour et repartit vers l'ouest et Seattle.

Quatre heures plus tard.

Quelques kilomètres seulement le séparaient encore de la demeure de Gibson. Il regarda l'heure sur le tableau de bord et se dit qu'une visite était encore possible. Allait-il téléphoner avant de passer? Autant prévenir. Il continua sur sa lancée, finit par trouver une cabine téléphonique, s'arrêta, composa le numéro de la résidence de Gibson. La sécurité répondit. Étonné, il se présenta, demanda à parler au sénateur. Réponse brève et sèche. Impossible actuellement. Veuillez rappeler plus tard.

Quelque chose n'allait pas. La sécurité ne répondait pas habituellement au téléphone. C'était le travail de Georges, le majordome. Il reprit la route. Quelques minutes plus tard, apparurent au loin et derrière les arbres des parties du toit vert. Il connaissait la propriété pour avoir déjà reconduit le sénateur chez lui après l'avoir tiré d'une embarrassante situation – il lui avait en fait sauvé la mise et sa carrière politique par la même occasion–, et d'être revenu le voir à

plusieurs reprises par la suite dans le cadre de ses fonctions professionnelles.

La belle demeure se profila derrière les arbres. Il s'engagea dans l'allée, s'avança en direction de l'entrée, ralentit. Des ambulanciers sortaient par la grande porte maintenue ouverte par le majordome, poussant devant eux une civière qu'il soulevèrent pour descendre les marches du perron et rejoindre l'ambulance. Malade et civière à bord, le lourd véhicule démarra, déborda une Mercedes noire garée sur le côté et fila vers la sortie. Les deux hommes de la sécurité à l'emploi de Gibson se dirigèrent vers la Mercedes, montèrent à bord. Le véhicule s'élança aussitôt à la suite de l'ambulance.

Sur le perron, une silhouette gracile. Pel la reconnut. Virgine, l'amie du sénateur. Il descendit de la camionnette et se dirigea vers elle.

– Madame Pitfield, que se passe-t-il?

– Monsieur Malta! Quel bonheur de vous voir. Le sénateur s'est trouvé mal. Ils le conduisent à l'hôpital.

– Quel hôpital?

– Ils n'ont rien voulu nous dire. Ni voulu que je les accompagne. Je ne comprends pas et suis affreusement inquiète. J'allais dire à Durrel d'appeler les autorités car tout ceci me semble louche. Pouvez-vous faire quelque chose?

– Il s'est passé quoi exactement?

– Nous étions en train de dîner lorsque le sénateur a eu un malaise. Georges est allé aussitôt téléphoner au docteur Duval. Le carillon de l'entrée s'est fait entendre presque aussitôt. La porte ouverte par la sécurité, des ambulanciers sont entrés, nous ont écartés sans un mot, posé un genre de casque sur la tête du sénateur, l'ont soulevé, couché sur la civière puis sont partis en bousculant Georges. Impossible de savoir qui ils étaient et où ils avaient l'intention de conduire le sénateur.

– Un casque? Quel genre de casque? Casque moto?

– Non. Mou, en tissu ou en peau, du genre que portaient les aviateurs au début du siècle dernier.

– Je vais tenter de les suivre. Avertissez immédiatement les autorités. Puis-je emprunter votre auto?

– Oui, bien sûr. Les clés sont dessus.

Malta dévala les marches, se dirigea vers la Jaguar, s'engouffra dans le bolide, fit gronder le puissant moteur et s'élança à la poursuite des kidnappeurs.

Ils étaient partis vers la gauche. Il n'y avait pas d'hôpital dans cette direction. Et les agents de sécurité de Gibson étaient de mèche. Où conduisaient-ils le sénateur? Il s'engagea dans la longue ligne droite, aperçut aussitôt les lumières de l'ambulance et de la Mercedes au loin.

Il accéléra pour les rejoindre.

À quelques centaines de mètres des deux véhicules, il crut en deviner la destination. Certainement l'héliport. Un hélico justement allait se poser. Coïncidence? Il décrocha le téléphone de la Jaguar et composa le numéro de Bruno.

Judith lui répondit.

– Judith, c'est Pel Malta. Bruno, s'il te plaît.

– Le voilà qui entre. Je te le passe!

– Pel? Encore des ennuis?

– Pour ne pas changer. Une ambulance se dirige vers toi. Certainement pour embarquer son malade sur un appareil. Puis un hélico semble vouloir se poser. Un des tiens?

– Non. Un appareil de compagnie. Une demande urgente de ravitaillement. On vient de leur donner le OK pour l'atterrissage. Un camion-citerne se tient prêt.

– Essaie de savoir qui ils sont. Je devrais être là dans quelques minutes.

Les autres s'étaient aperçus de la filature. La Mercedes ralentit, s'arrêta, se mettant de travers, barrant la route. Malta arrêta son bolide. Les deux gardes de sécurité de Gibson sortirent du véhicule, suivis aussitôt par un troisième individu. Ce dernier leva son arme, une giclée de balles fusa et les pneus avant de la jaguar explosèrent. Ensemble, ils s'avancèrent en direction de Pel venant de débouler de la portière ouverte. Comme aurait dit Simon, avec ce genre d'individu tu tires et poses les questions ensuite. Malta, à l'abri de la portière, tira. Pas de temps à perdre s'il voulait avoir une chance de rejoindre le sénateur. Un des gardes de Gibson s'écroula. Le second garde allait tirer mais le troisième individu l'en empêcha. Puis, s'adressant à Malta.

– Ne tirez pas. On ne vous veut pas de mal. Restez où vous êtes et laissez-nous partir. On n'a rien contre vous.

Tout ça s'était fait en quelques secondes. Malta se redressa légèrement, prêt à tirer. Soudain l'arme sauta de sa main. Malta la regarda virevolter, étonné, tout en secouant sa main douloureuse. Le choc avait été dur. Quelle précision! Et le salaud n'avait même pas visé. Il fixa du regard le tireur d'élite. Un autre Buffalo Bill, ou un Lucky Luke au tir infallible. Son arme se trouvait maintenant par terre et au moindre geste pour l'atteindre il serait flingué. Pourtant cet individu n'en voulait pas à sa vie sinon déjà il serait mort. Le bougre faisait alors partie du camp ami. Belle déduction. Et s'il se foutait le doigt dans l'œil? *Kaput*, le mec!

Il plongea aussitôt vers son arme mais déjà les deux hommes lui tombaient dessus et des coups rapides plurent comme sauterelles enragées. Il tenta de résister, inutilement. Les coups se succédaient sans interruption. Par terre, son dos rencontra l'arme. Il se retourna et

arriva à s'en saisir. Juste à temps. Le second garde de Gibson s'apprêtait à lui porter le coup assommoir et ainsi venger son partenaire. Il tira. L'homme s'écroula. Il dirigea l'arme vers l'autre attaquant. Inutile. Celui-ci, après quelques pas en arrière, s'était figé, se tenait le cou, le visage grimaçant, frère jumeau des hommes popcorn dans les bois près de Wilbur. Le triste sire tomba à genoux, resta un instant en équilibre instable pour s'écrouler ensuite face contre terre. Malta fit du regard un tour d'horizon, cherchant un bras télécommande. Personne.

Sidé, il secoua la tête. Ces gens tombaient comme des mouches en voulant s'attaquer à sa petite personne. Avait-il un don quelconque? Était-il possédé par une entité extraterrestre? Mais à plus tard l'introspection. Ne demandant pas son reste, il se leva précipitamment, se dirigea vers la Mercedes, la pensant vide. Les portières de celle-ci, fermées, refusèrent de s'ouvrir et de l'accepter comme passager. Donc quelqu'un encore à l'intérieur jouant l'effarouchée à l'abri des vitres fumées presque noires empêchant toute vision. Il jura. Leva son arme et tira. Vitres anti-balles. Pas le temps de niaiser. Il jura de nouveau et partit en courant en direction de l'héliport et les bureaux de Bruno.

Un bruissement lointain d'hélico lui fit lever la tête. Une machine montait vers le ciel. Celle des kidnappeurs? Il accéléra l'allure.

Pel Malta parti, la Mercedes s'éloigna.

Malta arriva enfin à l'héliport, haletant, à bout de souffle. Bruno l'attendait.

– Holà! T'es pas beau à voir! Puis à l'image des Français tu te présentes à la fin du bal. Faudrait apprendre à te grouiller un peu plus le cul, une fois serait pas coutume, non? Enfin, comme dirait Simon, les copains sont là pour te sauver la mise.

– Peuf! Pas facile avec tous ces gens qui veulent me rétamer vite fait et les autres qui me sauvent à la dernière minute... Les mariolles, partis où?

– Pas de panique. J'ai mes secrets et je ne les partagerai pas avec toi, t'es trop nul. Contente-toi de savoir que nous pouvons les suivre de loin et découvrir exactement où ils vont se poser. Allez, amène ta vieille carcasse.

Et Bruno se dirigea vers un appareil dont les pales tournaient au ralenti, un superbe Huey tout équipé camouflé en commercial.

Malta siffla.

– Merde alors! Comment tu fais pour avoir droit à de pareils joujoux? Malgré la peinture, c'est militaire, ça, non? Et flambant neuf en plus.

– C'était.

– Tu me fais penser à Adam. Toi, comme lui, vous avez dû trouver

la pierre philosophale et le moyen de changer le plomb en or.

– Tu ne crois pas si bien dire. Et, entre nous, la techno est sur le bon chemin. On produit du diamant artificiel plus beau que nature, et de l'or artificiel aussi. Pour les diamants, ils sont plus beaux et plus purs que ceux extraits des profondeurs de notre mère Terre. Un peu longs encore à produire mais déjà plus abordables que les naturels car les mecs dans le milieu du diamant font tous dans l'avidité avide. Et même les bijoutiers les plus expérimentés n'y voient que du feu. Le grand Manitou De Beers, pour faire face à cette nouvelle vague, a fait inventer par ses gens un processus sophistiqué pour distinguer les naturels des artificiels. Ils en sont même à signer chaque diamant pour l'authentifier. C'est tout dire!

Quant à la production de l'or, reprit Bruno après un moment, c'est trop cher encore à l'élaboration pour remplacer la bonne vieille méthode d'extraction et envoyer les mineurs au chômage. Bientôt pourtant. Quelques années encore à patienter car la révolution est en marche. Les pharmaceutiques appliquent depuis un bout de temps déjà le cheminement du grand œuvre pour la création de nouveaux médicaments. L'infiniment petit est en train de se faire museler puis atteler aux brancards de la production de masse. Ces maudits savants ont ouvert la boîte à Pandore et, si la planète n'est pas réduite à un affreux amas peuplé seulement de vie artificielle non comestible où l'humain n'aura plus sa place, ni d'ailleurs aucune autre forme de vie naturelle, s'ouvrira peut-être une ère de civilisation nouvelle à laquelle les écrivains de science-fiction n'auraient même pas osé songer.

Maintenant, pour les petits copains que tu tentes de suivre, pas de problème. Ne me demande pas comment un petit gadget bien pratique s'est glissé et collé dans un coin secret de leur carcasse. À ma demande, ce petit copain nous permettra de suivre l'oiseau de loin jusqu'à son nid. Content?

– Content. Je ne sais comment te remercier.

– Pas de quoi. Les amis, les vrais, sont là pour ça. Pas d'accord?

– Pleinement! Sûr et certain. Viens ici que je t'embrasse!

– Juste cette fois. Et parce que Simon ne se trouve pas dans les parages. On ne peut pas prévoir ses réactions, à celui-là.

– Un macho irréductible! Et le Lac St-Jean au Québec a bon dos.

Les deux amis se donnèrent l'accolade en s'esclaffant.

– À Simon!

Leurs effusions terminées, ils montèrent dans la machine volante. Le puissant Huey s'envola à la poursuite des kidnappeurs du sénateur Gibson.

Qui avait affiché l'image de Gibson sur son écran intérieur? Déjà il ne se posait plus la question du comment ni du pourquoi, avait accepté son état. Henry Miller avait raison. Il était ni plus ni moins devenu un putain de mutant.

Mais pourquoi l'enlèvement du politicien? Tout à coup le visage du vieil homme lui était apparu et il avait pensé trouver de l'aide auprès de lui. Le message devait avoir sa signification. Suivre le politicien? Le sénateur se trouvait être complice de ces gens? Le casque sur la tête... Lew et *Dix-sept* portaient un bonnet pour neutraliser le bidule émetteur inséré dans leur crâne, bidule susceptible de permettre aux autres de les retracer. Plus inquiétant encore, la caboche de ses gardiens s'était changée en pop-corn dégoûtant par la grâce d'un engin explosif intra-muros.

Le sénateur s'était tout à coup trouvé mal alors que les salauds déjà attendaient devant la porte. Ces derniers savaient donc que le vieil homme allait avoir un malaise, donc le dit malaise avait été provoqué et le sénateur avait lui aussi un bidule dans le crâne. Simple, mon cher Watson. Puis les kidnappeurs ne conduisaient pas le sénateur dans un hôpital mais certainement vers une clinique privée sous leur contrôle. Toute modestie mise à part, intervenait alors le grand détective amputé du cerveau et dirigé par le marionnettiste.

Vers où se dirigeaient-ils en suivant le signal du bidule caché sous l'hélico? La clinique école de Lew? Marie Curcell n'avait pas eu le temps de lui dire où se situait l'établissement. Lew avait décrit l'école avec précision mais n'avait pu lui en indiquer le lieu, n'en ayant pas la moindre idée. Leur cerveau trafiqué, vivant isolés au milieu d'un océan de verdure, ces jeunes gens n'avaient plus accès au monde réel.

Le sénateur était-il comme lui protégé ou était-il complice des autres? *«Ne tirez pas. On ne vous veut pas de mal. Restez où vous êtes et laissez-nous partir. On n'a rien contre vous...»*. Protégé serait le terme le plus approprié? Bof!

Gibson était sénateur. L'affreux Boccis avait à son tour accédé au sénat. Certainement pas pour la paie ou le prestige. Alors? Un coup tordu dans les grandes largeurs devait se préparer. D'autres hommes politiques étaient-ils mêlés au complot? Cela paraissait inévitable, et inquiétant. Ces gens à grosse tête avaient trop d'influence, trop de puissance et en voulaient toujours plus.

L'accident de Force One... Les bulletins sur la santé du Président faisaient dans le très laconique: *«Le Président Benton se remet lentement de ses blessures»*. Rien sur l'endroit où il se trouvait. Peur de renseigner

de possibles terroristes en divulguant son lieu de convalescence? Terroristes? C'était démentiel. Il se tourna vers Bruno. Son ami lui sourit.

– Où est soigné le Président?

Bruno fit la grimace.

– Secret bien gardé. À croire qu'il s'agissait bien d'un attentat et non d'un accident. Les boîtes ont révélé les premiers indices. Mais chose curieuse, le crash semble avoir eu un témoin au sol. L'individu dit s'être trouvé non loin du point d'impact et avoir vu Force One plonger et s'écraser. L'avion n'a pas explosé. La vitesse de descente était très réduite et les réservoirs vides. La quantité de kérosène aurait alors été calculé en conséquence et l'écrasement planifié de façon précise.

– Les réservoirs vidés en vol?

– Non. Les chasseurs d'escorte auraient détecté le sillage. À moins que ceux-ci soient aussi complices. Hautement improbable. L'avion n'explosant pas, il aurait été possible pour des individus sur place de récupérer... Quoi? D'après ce que j'en sais, rien ne semble manquer. Mais je n'ai pas accès à toutes les informations.

– Copier des documents secrets se trouvant à bord?

– C'est envisageable.

– Et ce témoin...

– L'homme en question dit être entré dans l'épave. Rien que des cadavres. Mais ne s'est pas attardé, a foutu le camp aussitôt.

– Pourquoi?

– Bien avant la chute de l'appareil, il avait aperçu un groupe motorisé semblant en attente quelques kilomètres plus bas du lieu de la tragédie. Il avait été étonné de cette présence. Après l'accident, il a fait la relation entre la chute de Force One et le groupe en attente. Méfiant, il s'est caché. Quelques minutes après, équipés en unité d'urgence, les secours étaient sur place. Il a déclaré avoir eu l'impression que ces gens connaissaient à l'avance le point de chute de l'appareil. S'il faisait face à une catastrophe planifiée, il ne faisait pas bon pour lui de traîner dans les parages. Il a foutu le camp. J'en aurais fait autant à sa place.

– Équipés en unité d'urgence?

– Oui. Personnel médical, civière et véhicule de transport. Un hélico s'est pointé presque aussitôt le groupe sur place.

Plus tard, le dit témoin a envoyé des messages par Internet à la Maison Blanche pour dire ce qu'il avait vu, précisant que le Président baignait dans son sang mais avait un genre de casque sur la tête. Il a utilisé un café Internet pour éviter d'être repéré.

Au mot casque, Pel sursauta.

– Un casque sur la tête? Quel genre?

– Il n’a pas précisé.

Bruno regarda son ami. Pel demanda encore.

– Et ces secours providentiels, c’étaient qui?

– Un groupe de géologues et d’ingénieurs forestiers faisant des relevés pour le compte d’une multinationale. Leur hélico a conduit le président dans une clinique privée proche. La Maison Blanche a été avertie et la sécurité est intervenue, a sécurisé la clinique et environs. Le président avait déjà été opéré, était couvert de bandages mais vivant, en état satisfaisant mais intransportable. Il a été transféré en lieu par après.

– Des géologues... Un service médical sur place...

– Un des leurs s’était cassé une jambe. D’où l’hélico. Et leur camp se trouvait non loin de l’endroit où l’avion s’est crashé.

– Bien des coïncidences! Une jambe cassée. Un hélico de secours médical. Et Force One plongeant soudainement vers le sol... Des terroristes à l’intérieur ?

– Comme pour le film avec Harrison Ford? C’est du cinéma. Pas du tout envisageable dans la réalité. Il aurait fallu toute une équipe pour maîtriser le personnel et prendre le contrôle de l’appareil. Il ne s’agit pas là d’un simple avion de ligne. Une quarantaine de personnes incluant les forces de sécurité se trouvaient à bord de Force One. On n’a retrouvé dans les décombres aucun cadavre inconnu, aucune trace d’ADN non répertorié. Puis impossible de quitter l’appareil sans se faire remarquer par l’escorte. Des chasseurs protègent constamment Force One en vol et ils n’ont rien remarqué de suspect. Les enquêteurs ont passé les débris et les traces de sang au peigne fin. Ils auraient trouvé des traces sinon des corps. Puis d’après les médecins légistes, la mort de la plupart des personnes à bord est intervenue lors du crash ou peu après. Deux hommes de la suite, gravement blessés et seuls encore en vie, ont été soignés par les secouristes. Ils sont décédés peu après.

Si l’équipe de pilotage avait sciemment crashé l’avion, cela expliquerait le vide des réservoirs. Contact normal avec l’escorte jusqu’au dernier moment, rien pouvant laisser supposer un possible problème mécanique ou autre.

– Un changement quelconque dans l’équipe habituelle?

– Aucun changement. Individus triés sur le volet, de bons américains, solides et patriotes, pas d’illuminés de terroristes.

– Pourtant un casque sur la tête du Président... Pourquoi? Tout cela est-il du domaine public? Les journaux? La télévision?

– Les médias ne sont au courant de rien. Top secret. Tu cries pas sur les toits.

– Comment t’es au courant?

– Je fais partie de la maison. Pas de mal à ça. Non?

– Cachottier. Bien des choses s'expliquent... Mais le merdier vient de devenir encore plus énorme.

Pel mit Bruno au courant de toute son aventure.

Une heure plus tard, Bruno posa sa machine et se tourna vers Pel.

– Ce patelin se trouve à une dizaine de kilomètres de ton objectif. Tu es armé?

Pel approuva de la tête.

– L'arme d'un de mes anges gardiens. Mais juste un chargeur de rechange.

– Le coffre à l'arrière. Équipe-toi comme tu l'entends. Tu auras aussi besoin de jumelles et d'autres gadgets. Il y a un Nikon avec téléobjectif. Les ornithologues affectionnent ce coin de pays et afficher cette profession te donnera un motif tout à fait plausible pour te promener dans la nature. Quant aux cartes de la région, c'est à côté. Attends, je vais te donner la bonne. Elles sont rangées par sections, c'est plus facile à manipuler.

Tu es sûr que tu ne veux pas que je t'accompagne?

– Certain. Je préfère y aller seul. En reconnaissance. Ce sera moins visible. Puis les ornithologues vont pas par deux, non?

– Tu marques un point. Puis c'est toi le spécialiste des coups fourrés. Nous, on est juste là pour te sauver la mise.

Bruno se dirigea vers le casier sous cadenas, ouvrit et sortit une carte métrique de la région.

– Voilà. Besoin d'argent? Une carte de crédit anonyme?

– J'ai tout ce qu'il faut. Merci.

Ils s'étaient posés à une dizaine de kilomètres du point probable d'atterrissage de l'hélico transportant Gibson pour éviter tout système de surveillance. Bruno lui marqua la position exacte sur la carte, montra ensuite une bâtisse à une centaine de mètres de leur lieu d'atterrissage.

– Ce motel fait partie des franchises regroupées sous la bannière contrôlée par notre ami Geoffrey. C'est pour cette raison que je t'ai déposé ici plutôt que l'autre patelin plus proche. Je dois avoir des cartes de Geoffrey quelque part. Sur sa simple présentation, le patron t'aidera à trouver un véhicule sans poser de questions. Maintenant à toi de jouer. Tu sais où me joindre en cas de besoin. D'accord?

– Oui.

– Bien. Dans ce cas, je vais rentrer discuter de tes confidences avec quelques amis en qui j'ai une entière confiance. Cette histoire de casque sur la tête ne me dit rien qui vaille.

Le Huey modifié et presque silencieux s'éleva dans le ciel tel un bourdon. Pel le suivit un moment du regard puis prit la direction du motel. Il était tard et la fatigue devenait lourde à porter. Au bureau du

motel, il loua une chambre pour plusieurs jours, montra la carte de Geffrey et fit part au préposé de ses besoins. Pas de problème. Ce dernier lui demanda de le suivre derrière le motel, lui montra un Ford Expédition de couleur grise et lui donna les clés.

Un resto non loin sur la rue principale du minuscule village. Pel s'y rendit, soupa tout en jetant un regard sur le résumé fourni par Bruno sur la propriété, identifiée, où devait maintenant se trouver Gibson. *Le Carseca Center*, un havre de paix à la portée des plus riches seulement. Il s'agissait d'un centre de remise en forme et chouchoutage pour vieilles bécanes multimillionnaires à plus de cinq mille dollars par jour. Songeur, il finit son souper et retourna au motel. Il avait besoin de dormir.

Le lendemain.

Il arrêta son véhicule sur le bord de la chaussée. De l'autre côté, un chemin en gravier large et bien entretenu aboutissait à une entrée style ranch protégé par une barrière. Sur une grande planche de bois entre les deux poteaux, le nom de la propriété en grandes lettres brûlées: **Carseca Center**. Puis, sur un panneau fixé au poteau de droite, en lettres noires:

**Propriété privée.
Entrée strictement interdite.**

Manquait juste le crâne de bovidé cornu pour couronner le tout et ainsi respecter l'image de la grande propriété d'élevage laissée dans les esprits par le septième art avec ses beaux et passionnants westerns, grandes prairies, séduisantes comédiennes et ténébreux acteurs portant large Stetson, revolvers nickel et bottes équipées d'éperons en or massif. M'enfin, Pel! C'est l'état de Washington, ici, pas le Texas!

Ce devait être l'entrée principale de la propriété. Le point relevé par Bruno sur la carte devait se trouver à plus ou moins deux kilomètres vers l'intérieur. Évitant de trop s'attarder, un garde pouvait se trouver posté dans les environs ou une caméra cachée espionner ses faits et gestes, il continua sa route. D'après la photo satellite crachée par l'imprimante du Huey, la clinique sanctuaire pour millionnaires s'étalait sur flanc de colline à une centaine de mètres d'un petit lac. À droite du plan d'eau, une élévation pouvant convenir comme point d'observation. Il suivit la route, trouva ce qu'il cherchait et s'y engagea. Après une dizaine de minute d'une avance lente et difficile, le chemin devint si raide qu'il dut abandonner le camion. Une demi-heure plus tard, il était à pied d'œuvre.

Magnifique endroit. Il fit un tour d'horizon. Devant lui, s'il ne se trompait pas, Snow Peak et son sommet a plus de sept mille pieds d'altitude. En toile de fond, le moutonnement des Rocheuses Canadiennes envahissant les États tel un immense cortège de dromadaires géants. C'était beau, d'un calme limpide. La nature en paix semblait régner en maître partout. Il soupira d'aise, se secoua aussitôt après et revint à ses moutons. Le coin ne correspondait pas aux descriptions de Lew et *Dix-sept*, ce n'était donc pas leur école. Mais là en bas aussi, sous cette paix factice, à l'arrière de l'image féérique de ce putain de gros chalet suisse entouré de petites maisons posées comme pierres précieuses dans l'écrin de la nature, d'allées fleuries, de voiles colorées glissant sur l'eau limpide du petit lac –on

aurait dit une carte postale représentant un pays enchanté à la Walt Disney-, des salauds préparaient en douce leurs coups fourrés. Et il avait des comptes à régler! Il s'assit sur un rocher, saisit ses jumelles et passa tout en revue.

L'élégante et immense bâtisse avec ses balcons couverts de chaises longues s'intégrait parfaitement au paysage. Un ajout avait été édifié sur la droite, face au nord. L'annexe médicale? Une bonne douzaine de pavillons pour les invités dispersés tout autour et les facilités habituelles: tennis, piscine, jardins fleuris, allées cavalières s'enfonçant sous les arbres, golf, plage et voiliers au bord du petit lac. Un vrai coin de paradis, une propriété de rêve qui avait dû coûter un sacré paquet de millions. Et pour entretenir et garder cet endroit pour privilégiés, d'autres bâtiments devaient se trouver à courte distance sous les arbres: écuries, atelier de réparation, habitations pour le personnel...

Il suivit un moment du regard certains des pensionnaires faisant partie des plus nantis de la planète. Suivis de leurs caddies, des minuscules silhouettes arpentaient le terrain de golf. Sur les eaux miroitantes du petit lac, plusieurs petits voiliers aux voiles colorées dessinaient de lentes arabesques. Des promeneurs, dont certains en chaise roulante et la tête bandée, accompagnés de leur infirmière particulière, se mouvaient lentement au travers des allées fleuries, faisant songer aux tableaux impressionnistes du début du siècle dernier et représentant des beaux et des belles en promenade sur fond de nature. Chirurgie esthétique, cures d'amaigrissement, mise en forme et en santé...

Belle et officielle façade. Se tramait quoi en dessous de la chemise? Il suivit un moment de ses jumelles ces gens trop riches tentant de faire échec à la fuite du temps et à la vie moderne trépidante. Gibson devait se trouver dans une chambre, peut-être aux soins intensifs. À moins qu'il ne soit mort.

Une infirmière poussant un fauteuil roulant sur l'allée fleurie suivant le bord du petit lac attira son attention, l'intrigua. Il fit le point sur la sirène. Grande, un corps aux formes fluides et pleines ondulant langoureusement sous la tenue stricte de sa profession. Pas si stricte que ça. D'après ce qu'il voyait, pas le genre de nounou à assigner au service de patients cardiaques. Tout un corps de femme, et il s'y connaissait.

Arrivées près d'un coin repos avec banc s'avancant sur le plan d'eau, l'infirmière aida la patiente dont elle avait charge à se lever, lui faisant ensuite signe de marcher. Malta concentra son attention sur la momie. Plus petite que sa nounou, elle avait le visage et le cou bandés. Le corps était svelte. Pel hocha la tête. C'était dur de vieillir. Même pour un homme. Plus pour une femme encore jeune voyant ses

formes s'alourdir, son visage se plisser, sa beauté s'étioler. Se défaire de quelques années de trop, pourquoi pas? C'est humain de vouloir garder le plus longtemps possible son capital jeunesse.

La patiente momie fit quelques pas hésitants, guidée et soutenue par sa garde-malade. Puis cette dernière la lâcha, fit un pas de côté, encouragea la patiente à poursuivre. Pel sursauta, le revolver de l'étonnement sur la tempe. L'infirmière écartée, la femme momie libre maintenant de ses mouvements resta un moment immobile, hésitante, éclairée d'un rayon de soleil. Elle fit ensuite quelques pas, s'arrêta. Ce corps, cette posture élégante bien qu'un peu maladroite, naturellement cambrée, talons aiguilles ou pas... Il se secoua. Même taille, même corpulence. Fiona? Ce corps ressemblait à s'y méprendre à celui de Fiona. Il s'accrocha à ses jumelles, voulant croire son amie toujours vivante. C'est pour ça que le marionnettiste l'avait mis aux trousses de Gibson?

La femme momie tourna la tête dans sa direction. Avait-elle senti son regard? Le visage bandé ne lui fut d'aucun secours, de profil ou de face. Fiona opérée? Pourquoi? Pel lâcha un soupir. Ne pas se faire d'illusions. Malgré la taille, les formes, l'allure, cette démarche familière et sensuelle puis le sentiment en lui d'être près de Fiona, peu de chances qu'il puisse s'agir de son amie.

La femme momie avait repris son avance, glissant lentement ses doigts sur la main courante en fer forgé faisant le tour du point de vue, suivie de près par son chaperon. La démarche était un peu gauche, malgré tout empreinte de cette sensualité faisant partie de Fiona dans chacun de ses mouvements, chacun de ses gestes. Une opération? Quelle opération? Et pourquoi une opération? Il n'y avait rien à changer à la beauté de Fiona. Que lui avait-on fait subir? Après avoir parcouru une dizaine de pas et lâché la main courante, la femme revenait vers le fauteuil roulant, offrant son flanc gauche. Pel concentra les jumelles sur le haut du bras. Pensant déceler le tatouage en forme de papillon, il eut un coup au cœur. Mais l'image se trouvait presque entièrement cachée par le tissu du chemisier. Il pouvait s'agir d'une cicatrice quelconque, d'une tache de naissance, de n'importe quoi. Au même endroit? Il secoua la tête. Comment s'assurer qu'il s'agissait bien de Fiona? Il augmenta la résolution et glissa le long du corps. Remonta vers l'épaule, tenta de rejeter toute incertitude. C'était Fiona! Sinon pourquoi l'aurait-on dirigé vers Gibson? Le marionnettiste savait pour le sénateur, ce dernier allait être conduit au Centre, et voulait que Pel suive le mouvement. Sur les lieux, apparaissait soudain quelqu'un ressemblant étrangement à Fiona. Hasard ou manipulation? Il jura. Son amie était vivante. Qui cela pouvait être d'autre?

Il devait la sortir de là au plus vite. Comment? Ce ne serait pas

facile. Ce coin pour gros riches devait pulluler de gardes, gardes invisibles mais bien présents.

De plus en plus excité, il se mit à réfléchir à un plan tout en s'appliquant à une observation attentive. Des hommes armés certainement disséminés un peu partout sur le périmètre de la propriété ou faisant des rondes. La grande grille en fer forgé au bout de l'allée d'accès devait comporter un système d'alarme et être commandée électriquement du bâtiment principal. Partant des murets, une haute clôture métallique s'insinuait dans le boisé, faisait peut-être même le tour de la propriété au complet. Des caméras disposées aux endroits stratégiques et un poste de contrôle avec surveillance permanence.

Trouver la chambre de Fiona n'allait pas s'avérer bien compliqué, juste suivre malade et infirmière du regard puis voir ce qu'elles allaient réintégrer comme logement. Même avec ce temps magnifique, la malade et sa nounou ne resteraient certainement pas des heures dehors.

Il les suivit du regard, Fiona de nouveau assise dans le fauteuil roulant poussé par son infirmière. Elles atteignirent un petit pont, le traversèrent, obliquèrent vers la gauche pour emprunter une petite allée pavée remontant vers les pavillons. Les oubliant un moment, Pel dirigea ses jumelles vers l'entrée du bâtiment d'où l'infirmière et Fiona étaient sorties. Rien de spécial. Il revint à la silhouette sculpturale et le fauteuil roulant. Patiente et infirmière avaient encore changé de direction, se dirigeaient maintenant vers un des pavillons plus luxueux disposés du côté gauche de la propriété. Il sentit un malaise l'envahir. Et s'il se trompait? Non, il ne se trompait pas, c'était Fiona, sûr et certain. Sûr et certain? Il serra les poings. Il irait s'en assurer, rien de moins.

De l'autre côté, vers la droite, d'autres pavillons, plus nombreux et plus petits. Quelques patients se promenaient à visage découvert. Malta les examina un instant à la jumelle. Aucun visage connu. Ces gens pouvaient venir d'un peu partout, des autres États, du Canada, ou d'ailleurs.

Un vrombissement lui fit lever la tête vers le ciel. Un hélico. Le même qu'ils avaient pisté? Possible. L'engin descendit lentement vers une aire d'atterrissage à deux cents mètres de la propriété. D'une bâtisse non loin surgirent des gardes. Les quartiers de la sécurité? L'engin volant toucha le sol. Une voiturette électrique venant de la bâtisse principale se dirigeait vers l'aire d'atterrissage. Certainement un nouveau client ou cliente.

Les pales ayant cessé de brasser l'air, la porte de l'engin s'ouvrit. Une femme aux formes lourdes en descendit, respectueusement aidée par le récepteur paquet de service arrivé en catastrophe.

Pel revint à Fiona et l'infirmière. Elles se trouvaient non loin de l'entrée d'un pavillon. La sirène en blanc sortit une télécommande de sa poche, la dirigea vers la porte, puis poussa le fauteuil roulant sur la pente douce aménagée pour faciliter l'entrée et sortie des patients. Elles entrèrent. La porte se referma.

Délaissant les pavillons, il passa à l'observation attentive des allées et venues du personnel soignant et non soignant. Une bonne centaine de personnes sinon plus devaient travailler dans ce Centre au service de sa riche clientèle. Une véritable colonie de vacances.

L'aire d'atterrissage de l'hélico et alentours. Un tout-terrain s'enfonçait sous les arbres. Les logements du personnel, bâtiments d'entretien et écuries – il avait aperçu des allées cavalières– devaient se trouver par là.

Il revint aux pavillons. Il allait devoir entrer, vérifier s'il s'agissait bien de Fiona et, si c'était bien le cas, ressortir et fuir le feu aux fesses. Par où? Fiona, d'après ce qu'il avait vu, serait incapable de marcher, encore moins de courir. Fallait donc réduire le parcours au minimum et prévoir une évacuation rapide. Les gardes, en mercenaires entraînés, allaient réagir avec rapidité.

Deux heures après, son plan préliminaire établi et des dizaines de photos emmagasinées dans son Nikon numérique, il quitta son observatoire et redescendit vers son véhicule. Il avait besoin d'aide et de matériel, puis tout mettre au point avec Bruno, le stratège futé du groupe.

Rentré au motel, il battit le rappel. Gerry n'avait toujours pas refait surface. Jay et Bruno répondirent présent et ce dernier envoya aussitôt un hélico à l'île de San Juan chercher l'ancien marine passionné de voiliers.

Le Huey se posa près du chalet choisi comme base non loin du village. Benito et Jay en descendirent avec armes et bagages. L'engin reparti aussitôt emportant Bruno et Steve, ce dernier arrivé de son côté avec un Chevrolet Colorado.

– On a tenté de joindre Simon, sans succès, déclara Benito dès qu'ils furent à l'intérieur.

– Simon sert d'ange gardien aux deux jeunes gens en péril, répondit Pel. Mais nous sommes assez de trois pour faire ce qu'il y a à faire. Bruno nous attendra avec son engin dans une petite clairière se trouvant non loin du Centre et près de la route. Voilà comme j'ai l'intention de m'y prendre...

Le soleil était couché depuis un bon moment. Le ciel s'était fait plus dense, presque noir. Tout aux alentours affichait un air sombre.

Ils avaient laissé Jay en chemin.

– Ici, murmura Pel.

Tout en faisant clignoter sa lampe de poche vers le pare-brise, il arrêta le Ford Expedition. Le Chevrolet Colorado conduit par Benito une dizaine de mètres en avant s'arrêta au signal. Pel descendit. C'était l'endroit choisi pour attendre d'entrer en scène.

Benito avait un petit travail à exécuter de son côté. Chargé d'un lourd sac à dos, il s'enfonça sous les arbres. Tout se passa sans incidents et trente minutes plus tard l'ancien marine était de retour. Il hocha la tête à la question silencieuse de Pel. *No problemo*. Même sans essai, il savait que tout fonctionnerait à la perfection.

– Tu m'avertis et je lance la corrida. Trente secondes, murmura Benito.

– Compris.

– Je vais y aller. Jay devrait bientôt terminer de préparer le terrain. Une bonne recrue. Il semble être allé à bonne école.

– Oui. La plus dure. Fiona m'en a un peu parlé. Livré à lui-même très jeune, il en a vu des vertes et des pas mûres. Puis s'est retrouvé mis en esclavage par des malfrats. Un jour, après avoir empoisonné plusieurs de ses tortionnaires, il prit la fuite en emportant la tirelire. Pris en chasse, il a dû se battre pour rester en vie. Enfin un mafioso l'a pris sous son aile et le petit a pu respirer, en grande partie grâce à Fiona qui le considère comme un jeune frère.

Benito hocha la tête, fit un signe de la main et se dirigea silencieusement en direction du Chevrolet Colorado, rejoignit le véhicule, démarra et s'éloigna tous feux éteints en direction de la rive

nord du lac.

Pel se chargea d'un sac à dos et se dirigea silencieusement vers le chemin menant au Centre. La préparation de la première partie du tracé de fuite, plus quelques surprises à semer pour leurs poursuivants éventuels, relevait de sa responsabilité. Jay s'occupait du reste.

Son travail accompli, il reprit la direction du campement, se coucha et attendit patiemment.

Jay le rejoignit peu après.

Lentement la nuit se glissa vers les petites heures du matin.

Pel se leva, esquaissa quelques mouvements pour réchauffer ses muscles, s'équipa, fit signe à Jay et fila silencieusement vers la droite pour rejoindre le grillage s'enfonçant dans le boisé, atteignit l'endroit repéré, grimpa sur le grand arbre dont les ramifications débordaient largement la barrière, s'avança assez loin sur une des branches, fixa son câble et se laissa glisser de l'autre côté.

Il avait repéré toutes les caméras du coin, savait par où passer. Bruno lui avait procuré quelques gadgets pour brouiller les ondes du système d'alarme le temps d'atteindre le pavillon de Fiona et en ressortir avec son amie.

Il se glissa jusqu'au pavillon. Le passe fourni par Bruno lui permit d'ouvrir la porte. Il se glissa sans bruit à l'intérieur. Une veilleuse dispensait une lumière avare juste assez forte pour qu'il se dirige sans peine. Il trouva la chambre de Fiona. Dans la deuxième chambre, la forme couchée de l'infirmière attirée. Il se dirigea vers elle. Sous la nuisette presque transparente, le corps, magnifique. Il se pencha, posa la main sur la bouche pour l'empêcher de crier. Lui montra le revolver lorsqu'elle ouvrit ses grands yeux sombres.

Elle le regarda, étonnée de ce qui arrivait mais pas spécialement inquiète, se dit Pel. Puis la jeune femme baissa les paupières et se laissa faire. Pel hésita un moment devant l'attitude de l'infirmière, la neutralisa en lui attachant poignets et chevilles sans oublier le bâillon.

Elle aurait dû être effrayée, se dit-il en regardant la sombre silhouette lui tournant maintenant le dos, au moins un peu, non? Puis comme une impression de déjà vu! Secouant légèrement la tête, il se dirigea vers la porte tout en frôlant du regard les objets sur la table de chevet de l'infirmière : un réveil aux chiffres phosphorescents, des lunettes, une épinglette. Il se pencha, fit tourner le petit bout de plastique, le dirigeant vers la lumière avare provenant du couloir. Impossible de lire le nom dessus. Il la glissa dans sa poche, se retourna de nouveau vers le lit. L'infirmière s'était retournée et le fixait. Il en fut un moment troublé, voulut aller vers elle pour la questionner. Mais le temps pressait, pas le moment de faire la causette. Il sortit de la chambre.

Fiona dormait, le dos et la tête soutenus par des coussins. Il

s'approcha, toucha le bras, reconnut la douceur et la finesse du grain de la peau bronzée, remonta ensuite délicatement le tissu de la chemise de nuit. Le tatouage familial lui apparut en message céleste et le nœud dans sa poitrine commença à se défaire tandis qu'un soupir de soulagement s'échappait de ses poumons. C'était bien son amie, visage bandé ou pas. Mais le doute l'avait torturé de longues heures. Il l'appela doucement. La jeune femme ne bougea pas. Il la secoua avec douceur tout en murmurant à son oreille.

– Fiona, mon petit chou à la crème, c'est Pel. Réveille-toi!

Pas de réaction. Certainement droguée.

Il devait l'emmener. Il l'habilla sommairement, la souleva dans ses bras et l'emporta vers le fauteuil roulant. Ils devaient maintenant se sortir du piège. Du gâteau si tout marchait comme prévu, sinon... Il déposa le corps endormi sur le fauteuil roulant, saisit une écharpe en soie et s'en servit comme ceinture de sécurité pour son amie, desserra le frein de roue et fit rouler vers la porte. Il sortit, roula vers le sentier pavé tout en lançant le premier signal à l'intention de Benito. Il atteignit l'allée longeant le lac une trentaine de secondes plus tard, la suivit en direction du passage pratiqué dans le grillage non loin de la grande entrée. Jay y avait placé un ingénieux dérivateur de courant pour niaiser le système d'alarme avant de couper, le tout gardé en place à l'aide de quelques mailles non sectionnées.

Près du grillage, il envoya le second signal pour Benito, et le signal pour Jay. Aussitôt ce dernier sortit de sa cachette et s'avança silencieusement vers l'endroit de l'ouverture, tailla les mailles restantes et attendit. Pel s'arrêta au plus près de la clôture, défit l'écharpe retenant Fiona, prit son amie dans ses bras et se dirigea vers Jay. Ce dernier libéra complètement le passage pour permettre à Pel de passer avec son fardeau. Du bruit se fit entendre du côté de la bâtisse principale. Pel tourna la tête. Des infirmiers surgissaient de la grande entrée et prenaient visiblement la direction du pavillon de Fiona. Quelque chose n'avait pas dû fonctionner comme prévu. Bien que soigneusement ligotée, l'infirmière devait avoir trouvé moyen de sonner la charge. Sans hésiter, il passa de l'autre côté du grillage. Jay remit tout en place et le devança en direction du Ford Expédition, lui ouvrit la portière, alla se mettre au volant. Pel installa Fiona le plus confortablement possible sur la banquette et l'immobilisa avec la ceinture et des coussins. La portière à peine refermée, déjà Jay parcourait la cinquantaine de mètres les séparant du chemin du Centre, seule voie possible pour rejoindre la route.

Un moteur hors-bord manifesta soudain sa fureur. Des projecteurs inondèrent de clarté le lac et les alentours. Le bolide filait à toute allure sur les eaux sombres, attirant tous les regards. L'hélico décolla, prit la direction du plan d'eau. Son puissant projecteur se braqua

aussitôt sur le hors-bord. Couvert d'un toit de toile monté par Benito pour rendre invisible tout passager, le bateau déchirait les eaux calmes à toute allure. Arrivé au-dessus de l'embarcation, l'hélico changea presque aussitôt de direction, se dirigeant cette fois vers la sortie du Centre.

Sur la rive opposée, Benito jura comme un charretier, baissa le lance-roquettes devenu inutile. Le stratagème n'avait pas fonctionné. Pourquoi? Oubliant le hors-bord téléguidé au milieu du lac, il fonça vers le Chevrolet Colorado stationné non loin, y déposa le lance-roquettes, se mit au volant et fonça vers le lieu de rendez-vous. Il n'avait pu détruire l'hélico. Pel, l'ennemi volant à ses trousses, allait avoir besoin d'aide plus vite que prévu.

Le chef de la sécurité du Centre, en contact avec l'hélico, redirigea ses troupes. La patiente n'était pas dans le hors-bord.

Trois véhicules débouchèrent du boisé et filèrent en direction de l'entrée dont les larges grilles commandées électriquement s'ouvraient pour les laisser passer.

Le Ford Expédition filait à toute vitesse le long du chemin menant à la route gouvernementale. L'hélico, déjà sur les fuyards, les suivit un moment, réglant sa vitesse sur le véhicule. Jay le repéra et fit signe à Pel en montrant le ciel. Aussi vite? Il lâcha un soupir. L'hélico s'éloignait. Cachés par les branches d'arbres formant voûte, tous phares éteints, ils n'avaient pas été repérés.

Volant dans le ciel de nuit en prédateur, l'hélico ne cherchait plus sa proie. Celle-ci, déjà repérée, pouvait juste poursuivre sur sa lancée. Les petits mariolles seraient canalisés par le tracé menant du Centre à la route gouvernementale. L'individu assis à côté du pilote de l'engin volant cherchait autre chose car les kidnappeurs avaient dû prévoir une voie de fuite plus rapide, ce que lui aurait fait. Il fit signe au pilote de continuer tandis qu'il examinait le sol. Soudain l'éclaircie sur la droite, à quelques centaines de mètres à peine du chemin du Centre. Il fit signe au pilote de réduire la vitesse et s'approcher, d'aller se mettre à la verticale de la petite clairière.

Bruno, à quelques pas de son appareil moteurs au ralenti, entendit l'hélico arriver. Comprenant aussitôt que les autres là-haut se doutaient de sa présence, il piqua un sprint vers l'entrée du petit chemin où étaient déposés lance-roquettes et munitions, le tout destiné à Jay et Benito en cas de besoin. Ils avaient, d'après Simon, affaire à des pros, des combattants aguerris sortis comme eux du moule à soldats mais happés par le côté noir de la force.

Lorsque l'hélico ennemi se stabilisa au-dessus de son Bell Augusta 609, Bruno était prêt. Il mit le salaud en joue et lâcha le projectile. Un sifflement, quelques fractions de seconde. L'hélico explosa, projetant

ses débris un peu partout.

– En voilà un qui ne nous embêtera plus. Ce serait étonnant qu'ils en aient un second au Centre même, se murmura-t-il à lui-même. Et d'ici à ce que des renforts arrivent, nous serons loin.

Il posa le lance-roquettes et se tourna vers sa machine. Pel et son colis n'allaient pas tarder. Il figea. Les deux énormes hélices brassant l'air au ralenti s'étaient immobilisées. Il regarda le ciel. Des débris auraient atteint les moteurs? Dans ce cas ils auraient fait explosion, ne se seraient pas simplement et silencieusement arrêtés. Il courut vers sa machine, fit un tour rapide d'inspection. Aucune marque sur l'appareil. Il monta à bord. Une odeur pénétrante et désagréable lui arracha une grimace. Il bondit en arrière, jaillit de l'Augusta et s'éloigna d'une dizaine de pas. C'était quoi? Il attendit un moment, se décida à y retourner, se hissa à l'intérieur. L'odeur, toujours présente, s'était comme diluée, plus près maintenant d'une légère odeur de brûlé. L'hélico ennemi n'était resté que quelques secondes à la verticale de son engin. Aucun projectile ou émanation visible n'avait jailli de son ventre tandis qu'il le visait. Il fouilla les alentours au travers des verrières du cockpit. Calme partout. Il examina les instruments. Tout semblait normal, mais mort. Et pourtant... Non! Comme une légère déformation sur le tableau de bord, les commandes, les sièges. Il sortit de l'appareil, leva les yeux. Le fuselage semblait légèrement ondulé avec une texture étrange. Il jura.

C'était quoi? Une nouvelle arme? Il s'écarta du magnifique engin maintenant foutu. Des milliers de petits craquements stridents. Il recula en direction du sentier.

Un bruit de moteur. Jay arrivait avec Pel et Fiona. Il ramassa le lance-roquettes et les munitions, se dirigea en courant vers ses amis. Le voyant accourir vers eux, Jay immobilisa son véhicule. Bruno embarqua avec lance-roquettes et munitions. Aux questions muettes de Jay et Pel, Bruno secoua la tête. Puis annonça :

– Changement de programme.

Ça voulait tout dire.

Une explosion loin sur la droite. Benito? Bruno fit signe à Jay de ne pas s'en faire. Leur ami savait se défendre et celui qui l'aurait n'était pas encore né. Le Ford Expedition filait à fond de train. Soudain une deuxième explosion, derrière eux sur le chemin. Jay lança un cri de Sioux. Son premier piège avait fonctionné comme prévu et les autres, il était confiant, auraient autant de succès. Une troisième explosion, puis une quatrième. Trois poursuivants neutralisés. Trois charges sur cinq avaient réagi. Jay se tourna vers Bruno et sourit. Ce dernier lui retourna son sourire et cria par-dessus le rugissement du moteur entrant par les vitres baissées:

– Mon petit gars, je songe sérieusement à t'enrôler, qu'en dis-tu?

Jay leva le pouce tout en explorant les devants de la route puis fit signe à Bruno. Ils approchaient du lieu de rendez-vous. Benito ne devait pas être loin puis risquait d'avoir du monde à ses trousses.

Le point de rencontre. Il ralentit. Leur ami n'était pas encore arrivé. Initialement, Jay était censé faire la jonction avec Benito puis foutre le camp avec un seul véhicule, le Chevrolet Colorado, tandis que Pel, Bruno et Fiona auraient emprunté l'Augusta.

Les plans se trouvaient changés. Jay descendit, récupéra tout son barda. Pel prit la place au volant. Bruno regarda son ami, fit un signe de tête et descendit à son tour, lance-roquette et munitions sous les bras. Jay s'avança, ferma la portière. Un signe d'adieu. Le tout-terrain démarra. Pel allait continuer sa fuite pour rejoindre seul la route. Jay, Bruno et Benito allaient tout faire pour semer la pagaille chez l'adversaire et les retarder sinon les arrêter, qu'ils viennent de la route ou du ciel.

Un roulement au loin. Arrêtés à l'entrée du chemin par où devait arriver Benito, Bruno leva les yeux vers le ciel puis toucha l'épaule de son compagnon. montra le haut des arbres tout en faisant tourner son doigt en l'air. Hélicos. Deux. Jay n'entendait rien, juste le bruissement des feuilles. Il fit non de la tête. Bruno fit oui. Il connaissait ces machines jusqu'aux moindres détails, pouvait reconnaître leur murmure à des kilomètres.

Il montra de nouveau deux doigts. Jay écouta attentivement et enfin approuva. Il entendait lui aussi maintenant. Les salauds devaient avoir une autre base non loin. Peu de temps écoulé depuis l'alarme et déjà deux autres chasseurs volants à leur poursuite.

Bruno prépara son lance-roquettes. Les hélicos allaient les survoler à la verticale, fouillant la route à leur recherche. À pareille distance, et malgré les frondaisons ne laissant apparaître que des petits bouts de ciel, il n'allait pas les rater!

Le bruit des rotors amplifia, se fit assourdissant. La première forme frôla la cime des arbres. Bruno visa à travers une éclaircie, tira un premier projectile. En plein dans le mille! L'hélico menant la poursuite explosa. Et d'un! Il tenta d'armer et lancer un second projectile. Trop tard. L'autre hélico avait exécuté un crochet, se mettant hors portée, invisible loin derrière les arbres. Bruno jura. C'étaient pas des fonctionnaires, les gars là-haut. Le pilote avait des réflexes de combattant.

Jay lui tapa sur l'épaule. Benito arrivait. Le Colorado vint stopper près d'eux. Benito en sortit. Il avait entendu les explosions, Bruno était là, donc l'Augusta était inutilisable. Pel n'était pas là, donc parti avec le Ford et Fiona... Ou mort. Dans ce cas tout avait foiré. Il questionna Bruno du regard. Celui-ci fit signe que tout allait bien et qu'il fallait y aller.

Un gémissement. Pel ralentit, s'arrêta sur le bas-côté à l'abri des branches d'un grand arbre. Il se pencha vers son amie. Fiona était sortie des effets de la drogue. Elle fit signe qu'elle avait été opérée et qu'elle ne pouvait pas parler. Mais son regard, la seule chose visible au milieu des bandages, semblait inquiet. Puis elle ferma les yeux, semblant se rendormir.

Il repartit.

Un lointain bruit d'hélico lui parvint de la vitre baissée. Puis la voix de Bruno dans ses écouteurs.

– Deux méchants détruits. Un troisième te file le train. Benito nous a rejoints. On repart en poursuite.

Ses amis assuraient ses arrières mais Fiona n'était pas bien. Combien de temps allait-elle pouvoir soutenir cette cavalcade? Son amie était vivante, donc ces gens n'en voulaient pas à sa vie. Et lui, l'enlevant dans son état, la mettait en danger. Cette opération au visage, c'était quoi?

Il sonda le ciel par la vitre baissée. Le bruit de l'hélico s'amplifiait, devenait tonnerre. Une éclaircie dans le boisé lui permit de l'apercevoir, forme sombre et menaçante faisant du sur place. Il stoppa avant l'éclaircie. L'hélico repartit vers l'avant. Pel s'apprêtait à repartir lorsqu'il se rendit compte que l'hélico faisait demi-tour et revenait vers lui.

Il jura sourdement. Les salauds l'avaient repéré. Il fallait s'y attendre. Il était marqué. Et Fiona certainement aussi car l'hélico avait négligé le hors-bord pour se mettre à leur poursuite. L'aube approchait, le temps pressait. Il démarra en trombe et fila vers l'avant. Il devait trouver un médecin ou un hôpital au plus vite. La machine volante lui emboîta le pas. Il augmenta sa vitesse. La route ne devait plus être loin.

Fiona gémit plus fort. Pel freina, enclencha la marche arrière et parcourut une centaine de mètres à reculons. L'hélico, pris par surprise, continua sur sa lancée, vira et revint ensuite de l'arrière pour regagner le terrain perdu et se remettre à la verticale du Ford Expedition reparti à toute vitesse. L'homme assis à côté du pilote fit signe à ce dernier en donnant un coup de poing dans le vide et vers le bas tout en montrant deux doigts de la main gauche. Le pilote approuva. Une légère décharge allait dérégler le véhicule et ils auraient alors le temps de descendre, récupérer la patiente et faire la fête au crétin s'étant attaqué à plus fort que lui. Il régla son tir sur l'objectif, diminua la fréquence à deux dixièmes et déchargea.

Malta eut comme un sursaut, freina sur place tout en arrachant le casque émetteur-récepteur de sa tête. L'hélico et son flot d'ondes le dépassa. Fiona, retenue par les ceintures, resta plaquée sur le siège

mais fit entendre un gémissement de douleur. Pel se retourna, se pencha sur son amie. Il devait trouver de l'aide au plus vite. Contacter la police avec son cellulaire? Ce serait étonnant que les policiers du coin ne soient pas de connivence avec les salauds du Centre. Valait mieux ne pas compter sur eux et s'éloigner le plus possible pour trouver de l'aide, un médecin, une clinique. Les probabilités de tomber sur des complices diminueraient avec la distance.

Soudain la main de Fiona se tendit vers lui. Il la saisit, regarda la jeune femme, catastrophé. Elle semblait respirer avec difficulté. Un autre gémissement, la tête glissa sur le côté, la main se fit sans vie. Fiona s'était évanouie. Une bonne chose, se dit Pel, elle souffrira moins. Il repartit à fond de train tout en ramassant son émetteur récepteur pour avertir Bruno. Il le coiffa. L'émetteur, hors d'usage, ne fit entendre qu'un grésillement à peine audible. Il le jeta et se concentra sur la route. Le chemin recouvert de gravier allait prendre fin, le roulement sur l'asphalte serait plus doux et il pourrait aller plus vite.

L'entrée du domaine. Il passa, s'engagea sur le revêtement routier. À cet instant précis, un bruit violent d'explosion se fit entendre. Il parcourut une quinzaine de mètres, ralentit, sortit la tête du véhicule. Une colonne de fumée pas bien loin derrière eux. Un soupir de soulagement s'échappa de ses poumons. Le troisième oiseau de malheur avait été éliminé. Mais d'autres loups certainement en chasse et pas question de traîner dans les parages. Il devait trouver de l'aide pour Fiona. Il accéléra. Quelques kilomètres encore et apparut au loin le petit patelin et le Motel où il avait séjourné.

Deux minutes plus tard, il prit la sortie, parcourut le tronçon de route le séparant de la bâtisse et se dirigea vers le bureau de location. Il descendit, entra et questionna le réceptionniste, le même l'ayant accueilli deux jours auparavant, pour l'hôpital le plus près. Un médecin, au bout du village, fut la réponse. Il rejoignit son véhicule et fonda dans la direction indiquée. Apparut soudain un long bungalow. Devant, sur un poteau, l'enseigne MÉDECIN bien visible de la route. Il arrêta le véhicule devant l'entrée, descendit et alla frapper à la porte de la maison. Un homme dans la trentaine ouvrit presque aussitôt malgré l'heure matinale.

– Urgent! Malade grave!

Le jeune médecin réagit rapidement. Habitué des arrivées intempestives, il fit signe en montrant le garage modifié en cabinet. Malta alla chercher Fiona et revint avec la jeune femme dans ses bras. Le médecin, tout en s'écartant pour le laisser passer, observa d'un regard étonné la tête bandée jusqu'aux épaules. Il connaissait l'existence de la clinique pour riches à une bonne dizaine de kilomètres de là et ne douta pas un instant que les deux visiteurs lui

arrivaient en droite ligne de cet endroit pour privilégiés. Pourquoi? Il montra à Pel la table d'examen. Malta s'exécuta. Du sang imbibait les bandages du cou. Le médecin écarta Malta, se pencha sur la malade tout en prenant son pouls. Un moment d'immobilité et de silence. Il se redressa en secouant la tête, se tourna vers Pel. Trop tard.

– Elle est morte.

– Non!

Pel s'approcha de Fiona, prit les mains de la jeune femme dans les siennes. Que lui avait-on fait subir? Le cœur déchiré, il voulut défaire les bandelettes pour libérer le visage de son amie. Au même instant des voitures s'immobilisèrent bruyamment devant la maison. Malta se retourna. Des hommes armés. Il devait fuir. Il serra la main de Fiona en un dernier adieu.

La porte arrière. Il fonça. Une rafale d'arme automatique avec silencieux crachota derrière lui tandis qu'il sautait par-dessus la palissade séparant la propriété des terrains boisés à l'arrière. Un cri. Il était repéré. Les balles sifflèrent aussitôt autour de lui. Comment les salauds avaient pu arriver aussi vite sur lui? L'employé du motel. Le petit salaud n'avait pas montré de plaisir en le revoyant et l'avait illico vendu aux autres. L'individu se trouvait donc être complice. Il n'allait pas l'oublier! Sûr et certain les salauds avaient placé des gens à eux partout autour du Centre.

Le camion s'arrêta.

Benito sauta en bas de la caisse et reprit sa place dans la cabine. Jay redémarra.

– Pel? demanda Benito.

– Plus rien, répondit Bruno, le visage fermé, tout en explorant la route devant eux.

Les restes fumants de l'hélico non loin de la sortie du Centre. Mais aucune trace du Ford Expedition. Donc Pel était déjà sur la nationale et filait vers le point de ralliement.

– Tout va bien. Ils ont pu s'échapper, conclut Bruno. Point de ralliement catastrophe. Exécution!

Jay approuva tout en changeant de direction.

Nous l'avons frôlée bel et bien, la catastrophe, se dit encore Bruno.

Ils arrivèrent au point de ralliement une quinzaine de minutes plus tard. Personne. Bruno prit le volant du Colorado. Direction le motel de Pel à quelques kilomètres de là. Il se pouvait que leur ami y soit passé.

L'employé regarda le véhicule s'approcher. Voyant les deux individus à l'allure décidée en descendre et s'approcher au galop, une certaine peur l'envahit. Pas la tête de clients cherchant une chambre. Entrés, le plus grand lui posa sa question. Un instant panique vite réprimé le secoua. Mais la réaction de l'individu n'avait pas échappé à Bruno. Il fit signe à Benito. Ce dernier s'avança sur le côté pour ôter toute possibilité de fuite à l'employé. Bruno n'était pas du genre à plaisanter lorsque la vie de ses amis dépendait de lui. Il prit le petit salaud à la gorge, lui enfonça l'automatique dans les côtes et murmura, d'une voix basse à la violence contenue mais près de briser les diges:

– Tu craches le morceau, tout de suite, ou alors tu crèves!

Et il enfonça un peu plus fort l'arme dans les côtes de l'employé du motel. La peur de la mort défit le visage du triste sire, il se mit à trembler et déballa aussi sec son linge sale.

Bruno l'assomma. Prenant la relève, Benito le ligota, enferma l'individu dans un placard à l'arrière et rejoignit ses compagnons. Le camion prit la direction de la maison du médecin.

Le Ford Expédition se trouvait devant la porte d'entrée. La porte vitrée du garage modifié en clinique était grande ouverte. Ils s'approchèrent. Un homme dans la trentaine gisait derrière la table d'examen, mort.

Ils fouillèrent la maison. Pas trace de Pel ni de Fiona. Benito sortit,

se dirigea vers le Ford Expédition. Les clés se trouvaient sur le contact. Il se mit au volant et fit mine de vouloir démarrer le moteur. Méfiant, il arrêta son geste. Trop de salauds sur terre, surtout parmi ces gens-là. Il descendit, se coucha par terre et examina le dessous du véhicule. Rien. Il se releva, regarda le capot. Dangereux d'ouvrir. Il se pencha vers l'intérieur de l'habitacle. Les clés. Un démarreur à distance. Tendant la main, évitant d'exercer la moindre pression sur la clé, il détacha lentement le démarreur de l'anneau. Un soupir de soulagement s'échappa de ses poumons lorsqu'il eut la télécommande dans la main. Un risque idiot. Il se recula, haussa les épaules et s'éloigna suffisamment du véhicule. À l'abri derrière le mur, il actionna le démarreur. Une explosion retentissante suivie aussitôt d'une seconde. Toute la propriété fut ébranlée par le déplacement d'air et le choc de centaines de débris sur les murs.

Les salauds n'avaient pas lésiné sur l'explosif.

Bruno et Jay jaillirent en catastrophe du garage clinique et furent soulagés en voyant Benito venir vers eux de derrière le mur de la maison, montrant le démarreur à distance.

Pel avait atteint l'orée de la forêt. Un bruit d'explosion le fit se retourner. C'était quoi? Ses amis? Ça leur ressemblait assez. Mais pas le temps maintenant de se poser des questions. Les deux mariolles lancés à ses trousses, bien entraînés, la forme de chiens de chasse, avaient gagné du terrain.

Les balles passèrent en sifflant au-dessus de sa tête. Il courut encore une bonne centaine de mètres en se déchirant aux branches puis s'arrêta pour souffler. La partie était maintenant plus égale.

Bruno, Jay et Benito se trouvaient à l'arrière de la maison du médecin. Bruno, quittant ses deux compagnons, entra dans le garage aménagé en clinique tandis que Benito explorait le terrain en direction du ruisseau.

Si Pel avait demandé l'adresse du médecin à l'employé du motel, se dit Bruno, cela voulait dire que Fiona s'était trouvée mal, ou avait été blessée. Donc pas en état de se déplacer. Le Ford Expédition toujours devant la maison mais piégé. Et sur le côté de la bâtisse, une Jeep Cherokee. Certainement le véhicule du jeune docteur. Pel n'avait pu que filer vers la forêt.

Bruno s'approcha du cadavre en blouse blanche, vérifia son identité. Michaël Carruga. Le jeune médecin vivait seul. Bruno, en célibataire endurci, savait faire la distinction entre un logement d'homme seul et celui où une femme avait élu domicile. Enfin, pas toutes. Il en avait connu quelques unes pas très rigoureuses en ce qui

avait trait à l'ordre et à la propreté.

Il sortit rejoindre les autres.

– Que faisons-nous? demanda Jay, résumant la pensée des deux autres.

– Bonne question dont la réponse s'avère difficile, répondit Bruno. Pel est venu ici car Fiona a dû se trouver mal. À moins qu'elle n'ait été blessée. Le cadavre du médecin est encore chaud... Deux choses. Ou il a été repris, et Fiona avec lui, et le Ford Expédition piégé nous était destiné, ou il a dû fuir pour venir nous chercher au point de ralliement, laissant Fiona ici à la garde du médecin. Les autres sont arrivés, ont tué le Doc et emmené Fiona.

– Pel serait parti laissant Fiona? intervint Benito. Possible. Mais s'il voulait joindre le point de ralliement, il l'aurait fait avec le 4x4. Or le Ford Expédition attendait devant et n'a été piégé que par après. Le véhicule du médecin certainement aussi. Il serait parti à pied? Non. Pel n'a rien d'un marathonien. S'il court, c'est qu'il ne peut faire autrement. À mon avis, il a dû fuir devant les balles de ses poursuivants, ajouta-t-il tout en explorant le terrain derrière la maison.

– Bien dit, murmura Bruno. Comme toujours, tu as raison.

– Oui. Et cela suppose une mauvaise nouvelle. Fiona n'était pas en état de le suivre. D'où le médecin. Mais il se serait fait tuer plutôt que fuir en l'abandonnant aux mains des autres. Certain de ça. Fiona est certainement morte.

Les deux autres hochèrent la tête. Le raisonnement se tenait.

Benito leva la main puis montra le sol.

– Des traces. Ils sont partis par là. Plusieurs.

Et Benito montra l'autre côté du ruisseau et la pente montant vers la forêt. Rien ne bougeait. Tout était silencieux. Pas âme qui-vive. Soudain des claquements d'armes automatiques au loin.

– Par là! cria Benito en montrant la forêt vers la gauche.

Bruno approuva.

– Allons-y!

Ils se dirigèrent vers le Chevrolet Colorado. Bruno fit signe à Jay, lui montrant un petit pont au loin enjambant le ruisseau et la route montant vers la forêt.

– Tu passes par là et t'approches au max cette crête. Nous, on traverse le ruisseau et on monte tout droit. D'accord?

– D'accord.

Jay prit la route. Prêts à partir à leur tour, Bruno se tourna vers son ami.

– On peut pas laisser la Jeep. Un innocent va vouloir la mettre en marche et exploser avec.

– J'y vais.

Benito se dirigea vers la maison, en ressortit quelques instants après, se dirigea vers le véhicule avec un long chiffon dans les mains. Il défit le bouchon du réservoir, y inséra la mèche improvisée préalablement imbibée d'essence à briquet, laissa pendre le bout extérieur assez long pour se laisser le temps de déguerpir, l'enflamma et partit en courant rejoindre Bruno. Quelques secondes. Une double explosion réduisit la jeep en pièces détachées tandis que les deux amis dévalaient le terrain en pente.

Ils franchirent le ruisseau et entreprirent de remonter en direction des coups de feu. Jay, quant à lui, avait déjà rejoint le petit pont à un kilomètre de là.

Benito et Bruno escaladaient la pente à toute allure. Soudain des balles sifflèrent au-dessus de leurs têtes. Des tireurs embusqués en haut de la côte. Ils plongèrent à l'abri derrière des rochers. Benito fit signe à Bruno en montrant une petite ravine servant de sentier sur leur droite. Ce dernier comprit, approuva, s'apprêta à le couvrir. Benito était plutôt doué pour ce genre d'expédition et Bruno ne se faisait pas de souci. Il le vit disparaître en rampant, s'accrochant aux roches et racines sortant de terre. Quelques minutes de silence. Le tir des ploucs avait cessé. Ça n'allait plus être long. Benito devait être presque à pied d'œuvre.

Un sourire grimace sur les lèvres, il n'aimerait pas être à la place des malfrats, Bruno se leva, tira sur les bandits puis se recoucha aussitôt. Des dizaines de balles sifflèrent immédiatement au-dessus de sa tête. Il patienta quelques secondes, Le silence revint. Bruno hocha la tête, sortit de sa cachette et reprit sa progression sans attendre. Il avait tellement confiance dans l'habileté de Benito qu'il n'attendit même pas le OK de voie libre. De fait son ami l'attendait, impatient, faisant signe d'activer le mouvement. Ils n'avaient pas des heures devant eux. Bruno esquissa un geste de protestation et accéléra. Oui, quelques secondes de plus ou de moins pouvaient faire la différence pour la vie de Pel. Mais malgré les exercices physiques qu'il continuait de s'imposer quotidiennement, il n'était pas en aussi bonne forme que Benito. Ce dernier avait la forme d'un chat sauvage.

L'un derrière l'autre, ils disparurent sous les arbres.

Soudain Bruno pressa le pas, rejoignit son compagnon, lui toucha l'épaule. Benito s'immobilisa aussitôt, s'accroupit tout en faisant un tour d'horizon de son regard inquisiteur, se tourna vers son compagnon. Bruno montra le ciel sur leur gauche. Un bruissement tenu, un battement d'aile lointain. Puis la rumeur se précisa, se fit reconnaissable. Benito hocha la tête et montra la direction du doigt. Il entendait aussi. Le bruissement se fit bientôt roulement tonnerre et une forme sombre se précisa très haut à l'arrière des branches d'arbres,

à plus de cinq cents mètres de leur position. Bruno et Benito se déplacèrent vers la droite pour mieux apercevoir l'engin volant au travers d'une trouée dans la végétation. L'hélico, un AB 139 modifié, s'était immobilisé. Des câbles surgirent du ventre de l'appareil. Bruno jura sourdement. Des formes noires en araignées filant leur fil déjà glissaient vers le sol.

– On se grouille ou nous allons le perdre!

Ils s'élancèrent en courant en direction de l'endroit survolé par l'hélico. L'oiseau de malheur semblait avoir localisé sa proie et lâchait ses sbires.

Caché derrière un tronc de pin, Pel explorait ses arrières. Rien. Les deux loustics ne l'avaient pas suivi dans le bois. Une seconde explosion. Plusieurs minutes plus tard, la fusillade. Ses amis?

Soudain un bruit d'hélico attira son attention. Ces gens semblaient aussi bien équipés que l'Armée de l'Air ou la Marine.

Tournant la tête en direction du ciel et de la rumeur, il entrevit au travers des frondaisons le gros AB 139. L'engin volant s'approchait lentement dans la lumière brumeuse du matin. À moins de cent mètres de l'endroit où il se trouvait, l'hélico s'immobilisa. Il jura. Pouvait-il encore douter du but poursuivi par le gros rapace?

Le ventre de l'engin volant pissa soudain des câbles. Il connaissait la suite. Et lorsque les méchantes araignées armées pour la guerre s'y coulèrent comme gouttes d'eau empoisonnées, déjà il réfléchissait à toute allure à un moyen de s'en sortir. La donne venait de changer, radicalement. Cette fois, il était cuit et bien cuit. Il aurait pu se défaire des deux zozos mais n'avait aucune chance contre la dizaine de ploucs super équipés glissant vers le sol en vue de le coincer.

Pel se prépara à vendre chèrement sa vie. Surtout pas leur faire de cadeaux. À part des pruneaux, bien sûr. Mais qui sait, avec un peu de chance... Faut rester positif même dans la pire des situations.

Il regarda autour de lui. S'il se laissait encercler, il serait bel et bien foutu. Comment faire? Les salauds en face avaient un atout majeur, possédaient un avantage certain sur lui. L'hélico s'était immobilisé presque à sa verticale, indiquant sa position exacte à la nichée de tordus jaillis de ses flancs.

C'était le moment de jouer son Rambo. Mais c'était presque perdu d'avance face à une dizaine de méchants gus. Benito aurait pu s'en tirer. Ou Simon. Ces deux-là étaient de véritables artistes dans leur genre.

Une retraite prudente s'imposait dans son cas. Entre les commandos s'apprêtant à entreprendre leurs manœuvres d'encercllement et les deux ploucs à l'arrière, pas à hésiter.

Tout en jetant des regards furtifs en direction de l'hélico, il se glissa silencieusement sur ses traces, direction l'orée de la forêt. La machine volante, tel un gros bourdon butinant sa fleur, se déplaça à sa suite, annonçant la couleur aux araignées fils de pute lâchés à ses trousses. Il leva son arme vers le ciel puis l'abaissa. Inutile de gaspiller des balles. Le vilain cafard était bien trop haut. Il aurait un meilleur usage de ses munitions le moment venu. Soudain, comme si les gens de l'hélico avaient deviné son intention de les canarder, il vit l'engin volant s'élever plus haut dans le ciel tout en restant à la verticale de sa position. La rumeur machine ne fut plus qu'un filet d'eau marquant sa présence. Et à cette distance, jugea Pel, ça prendrait un missile sol air pour l'atteindre. Bon et mauvais. Il allait devoir devenir plus silencieux dans ses déplacements. Mais les autres, plus nombreux, seraient aussi plus détectables. Pas se faire d'illusions pourtant, ce n'étaient pas des amateurs.

Il se frotta la tête à l'endroit où la petite merde avait été introduite dans son crâne. Un casque isolant aurait bien fait son affaire. Il jura de nouveau sur sa stupidité et s'avança d'une dizaine de pas. L'orée de la forêt ne devait plus se trouver bien loin, quelques centaines de mètres tout au plus. Il s'arrêta derrière un tronc d'arbre pour explorer ses arrières. Une main se posa sur sa bouche et un bras aux muscles d'acier l'immobilisa.

– Tout doux, mon chaton. Simon avait raison, tu n'es pas fait pour le métier.

Bruno se dressa non loin et lui fit signe. Benito desserra son étreinte.

Pel lâcha un soupir. Il était en bonnes mains.

– Ils sont une dizaine, murmura Bruno en indiquant l'arrière d'un

mouvement de tête.

– Et lui me suit à la trace, déclara Pel en pointant du doigt vers le ciel et l'hélico. Je porte une balise.

– Tu peux t'en débarrasser?

Pel fit non.

– Les salauds m'ont incrusté un mouchard dans le crâne. Mais ceux d'en face ne savent pas que je viens de me changer en triplés. Nous avons au moins cet avantage-là.

– Maigre avantage en vérité mais avantage tout de même. J'ai vu les fils de pute glisser le long des câbles. Ce ne sont pas des amateurs. Nous faisons face à forte partie. Benito?

Benito, accroupi, explorait le sous-bois du regard. Bruno et Pel se regardèrent. Un paquet d'années en arrière. Et Benito ne semblait guère avoir changé, la même impression de fauve aux aguets et prêt à fondre sur sa proie se dégageait de lui. Puis le petit latino fit un signe de croix, se retourna vers ses compagnons, parla avec ses mains. Pel devait rester là, en appât. Tirer pour distraire. À Bruno, il indiqua la droite. Bruno approuva. Pas besoin d'un dessin. Ils se connaissaient l'un l'autre.

Benito se glissa un peu plus loin. Soudain on ne le vit plus, on ne l'entendit plus. Les oiseaux envolés, les petits animaux terrés, plus rien ne venait écornifler le silence de la forêt, n'était le mince vrombissement de l'hélico très haut dans le ciel et toujours à la verticale du signal émis par Pel.

Ce dernier se tenait derrière le tronc d'arbre, prêt à faire feu sur ses poursuivants dès qu'ils montreraient le bout du nez tout en se demandant si Benito et Bruno allaient lui en laisser l'occasion. Il connaissait bien ses deux lascars. S'il était encore en vie, pouvait exercer le métier de détective et profiter de la vie, bien que ces deux dernières années n'aient pas été des plus réussies, il le devait pour beaucoup à ses chers frères d'armes. Simon, Bruno, Benito et Tomassini. Hélas ce dernier s'était fait tuer bêtement dans un accident de voiture deux ans auparavant. La mort... Le visage de Pel se rembrunit, son regard se fit plus sombre face aux tristes et lointains souvenirs le tirant sournoisement en arrière dans le temps, vers d'autres dangereuses situations ayant marqué sa vie au fer rouge avec la mort d'êtres chers.

L'équilibre... La Faucheuse... Le prix à payer... Il grinça des dents, ses muscles se tendirent, un éclair traversa son corps. Fiona... Pilsen... Roméo... Il devait trouver le moyen de contrer le raz-de-marée maléfique ou d'autres amis, d'autres êtres chers allaient mourir.

Jay, voyant l'hélico pissant ses commandos, commença à s'inquiéter. Ses compagnons avaient beau être des durs à cuire, ceux arrivés du ciel avaient l'avantage du nombre. Il s'était approché le plus possible avec le Chevrolet Colorado. Se trouvait maintenant presque en haut de la côte et se dirigeait vers ses amis, le fusil à lunette à la main et l'automatique entre la ceinture de son pantalon et son dos. Il aurait dû prendre l'étui. Quelle idée stupide de sa part. Ce qui était bon pour le dos de Bruce Willis ne l'était pas pour le sien, surtout à grimper courbé comme en ce moment. Il l'enleva de cet endroit sensible et le glissa sous sa ceinture à l'avant. Inquiet, il s'arrêta et vérifia le cran d'arrêt tout en grimaçant. Il ne tenait pas à se retrouver tout à coup handicapé. Pas de cette façon.

Ses pensées volèrent vers Laura Cross. Il pensait de plus en plus souvent à la jeune fille de la plage et serait heureux de la revoir.

À part le bruit de l'hélico, Jay n'entendait plus rien. Il s'approcha le plus silencieusement qu'il put en se guidant sur l'oiseau de malheur. Il n'était pas un crack comme ses amis, mais avait néanmoins un certain savoir-faire, bien que son ancien territoire d'entraînement ait été plutôt constitué de ruelles merdiques, bars et quartiers mal famés.

S'étant approché au maximum de l'endroit survolé par l'hélico, il s'arrêta et se mit à examiner soigneusement les environs. Des mouvements dans les fourrés. Amis ou ennemis? Il se rapprocha un peu plus, se mit à l'affût.

Tendu à l'extrême, Pel attendait. Quelque chose allait se passer. Benito lui avait fait signe de tirer dès que ceux d'en face se montreraient. Il ne savait pas si les deux à sa poursuite avaient eu l'intention de le tuer en déclenchant leur feu d'artifice, mais les balles étaient toutes passées au-dessus de sa tête. Les zozos, dépassés, avaient demandé de l'aide et un commando aéroporté lui tombait dessus? Aussi vite? Sûr et certain ils le voulaient vivant car sa petite personne semblait avoir de l'importance.

Il fit un bond en avant, plongeant avec bruit derrière un autre tronc d'arbre. Tenter de distraire l'ennemi pour aider ses amis. Un mouvement non loin. Il lâcha quelques balles.

Benito surgit derrière un des hommes. Le cadavre se coucha sans bruit. Le latino se glissa un peu plus avant.

À trente mètres de là, Bruno terrassa un second adversaire, soutint le corps, le posa délicatement derrière un arbre. Il avait frappé fort, un

coup bien dosé. Le gus ne sortirait pas des vapes avant une bonne dizaine de minutes. Prudent, il lui ôta les lacets des chaussures, lui lia les mains derrière le dos et entrava ensuite les chevilles du mercenaire. Ils pourraient avoir besoin de certaines informations et fallait pas compter sur Benito pour ça. Le mercenaire immobilisé, il se remit en chasse. Soudain les claquements secs et répétés d'un automatique. Plusieurs balles sifflèrent dans les branches des arbres. Pel entra en action. Les commandos voulaient son ami vivant, l'avaient maintenant encerclé, le poussant à tirer, à épuiser ses munitions. Ils lui tomberaient ensuite dessus.

Un des assaillants se trouvait posté non loin en avant. Bruno s'approcha silencieusement, bondit sur l'intrus. Ce dernier se retourna vif comme l'éclair, prêt à tirer. Un coup de feu. La tête s'ensanglanta. La balle avait fait exploser tout le côté droit du crâne du mercenaire. Bruno se retourna, s'attendant à voir Benito le regarder de travers. Il avait cafouillé. Mais ce fut le visage souriant de Jay qu'il entrevit dans le feuillage.

Bruno agita la main en remerciement et lui fit signe de rester là. Puis s'apprêta à aller de l'avant. Trop tard. Des rafales retentirent, se continuèrent. Le bruit assourdissant se déplaçait tel un ouragan. Benito à l'œuvre! Bruno se tourna vers Jay et lui fit signe de s'abriter. Les balles sifflaient de partout. Une impression de fin de monde. Puis soudain le silence. Un dernier coup de feu. Benito sortit des fourrés, le regard fixe, un Uzi dans chaque main.

Pendant que Benito criait à Pel qu'il pouvait s'amener, Bruno se dirigea vers l'arrière et son prisonnier. Le mercenaire avait repris connaissance et le regardait approcher, adossé au tronc d'arbre, le visage sombre. Il s'était fait avoir. Et à regarder le mec s'amener de son pas tranquille l'arme à bout de bras, une seule chose pouvait en être déduite: les autres s'étaient fait avoir aussi. Puis le visage du type venant vers lui semblait porter sa condamnation, affichait clair et net: «Pas de prisonniers». Il allait y passer aussi.

Bruno s'arrêta en face de l'homme, tout en se demandant comment faire pour le changer en moulin à paroles, si du moins l'individu avait quelque chose à dire. Était-il un simple rouage juste payé pour tuer et se faire tuer? Mais même le dernier des pions pouvait avoir emmagasiné dans sa mémoire, sans le vouloir ni le savoir, des choses pouvant leur être utiles.

Un bruit derrière. Benito, Pel et Jay.

Le prisonnier tourna la tête vers les nouveaux arrivants et sursauta. Bruno se tourna pour suivre le regard du mercenaire. Benito. Le prisonnier connaissait Benito. Ce dernier avait marqué le pas en voyant le regard de l'homme braqué sur lui. Un vague sentiment de déjà-vu. Il s'approcha, ses neurones battant la fête. Devant l'individu à

terre, le souvenir fut là.

– T'ai vu avec Tomas, non?

Le prisonnier hocha la tête. Inutile de mentir ou se farcir d'illusions. Il savait maintenant qui étaient ces hommes et pourquoi son équipe n'avait pas fait long feu. Surtout ce Benito.

– C'était mon ami.

– Si t'étais son ami, que faisais-tu avec cette racaille?

– Faut bien bouffer. Et je ne sais pas faire autre chose. Alors...

Benito hocha la tête.

– Je peux comprendre ça.

Puis ajouta.

– Mon ami, et Benito montra Bruno, va te poser des questions. Tu dis tout ce que tu sais. C'est ta seule chance. Compris?

L'homme approuva et se tourna vers Bruno.

Bruno, Jay et Benito avaient aussitôt changé de vêtements avec les attaquants morts. Petersen, c'était le nom du prisonnier, avait contacté l'hélico inquiet du silence radio.

– Ici, Petersen. Gould, Pascalis et Turbine sont morts. Nous avons le paquet. Lorient, Moss et Smithson enterrent les corps. Nous dirigeons le colis vers le point de ramassage.

À peine embarqué sur la nationale, le chauffeur ramenant le corps de Fiona au Centre se mit à hurler. Une douleur atroce avait envahi sa tête, des centaines de poignards le perçaient de partout. Il lâcha le volant, porta les mains à son crâne tout en se déchirant lèvres et langue de ses dents.

Laissé à lui-même, le véhicule continua tout droit sur sa lancée, atteignit le tournant, buta sur le talus, sortit de la route et piqua du nez vers le fossé. Plusieurs mètres plus bas, il s'immobilisa à l'abri des herbes hautes, presque invisible de la route.

Le AB 139 amorça sa descente tout en dérivant vers l'orée de la forêt et alla se poser sur un plat à une vingtaine de pas des arbres.

Quatre hommes armés traînant leur prisonnier sortirent du sous-bois et se dirigèrent vers l'hélico, tête penchée pour faire face au vent généré par les pales tournant au ralenti. L'homme assis à côté du pilote les regarda s'approcher. Le paquet avait été récupéré et c'était là le plus important. Le Sénateur serait content.

Les quatre hommes traînant un Pel Malta les mains attachées derrière le dos montèrent à bord. Tout de suite après, un homme fut éjecté: le pilote. Puis la machine volante s'arracha du sol, s'éleva rapidement vers le ciel et fila en direction de Seattle. Bruno appela ses bureau

– Du nouveau, Judith?

– ...

– Quand?

– ...

– D'accord. Si tu as autre chose, contacte-moi sur cette fréquence.

L'hélico modifia sa direction.

Les autres se tournèrent vers Bruno. Ce dernier leur fit une grimace et dit.

– Simon a des problèmes. Judith lui a envoyé Steve avec deux de mes hommes en renfort. Ils devraient bientôt arriver à Marblemount. Nous y allons aussi.

Bruno se tourna vers Benito, parlant assez fort pour être aussi entendu par le prisonnier :

– Le crétin à la mallette doit certainement avoir quelques informations sur ses petits copains. Il parle ou tu l'éjecte en plein ciel. Vu?

– D'ac!

L'hélico s'élança en direction de Marblemount. Moins d'une heure de vol les séparait du chalet de Pel. Bruno tenta de contacter Simon. Après plusieurs essais, il se tourna vers un Pel effondré assis à côté, aux prises avec la certitude d'avoir causé la mort de Fiona.

– Simon ne répond pas.

Pel se tourna vers son ami, le regard absent, les traits ravagés par la culpabilité.

– Pas moyen de le joindre. Il ne répond pas, reprit Bruno.

Pel hocha la tête puis répondit.

– Il doit être dans la mine.

– Il peut tenir combien de temps?

– Connaissant Simon et la mine, autant qu'il le faudra.

– Bon. Je mets la gomme, murmura Bruno en jetant un autre coup d'œil à la jauge d'essence. Le port d'attache de la machine ne devait pas se situer à plus de cent kilomètres de là s'il s'en tenait à la consommation. Mais comment ce commando de mercenaires avait-il pu arriver si vite sur Pel? Les deux loustics neutralisés à l'orée de la forêt n'y étaient pour rien. Pel portait une balise et ces gens venaient de plus loin. Si Petersen ne pouvait éclaircir ce point, l'individu à la mallette devait en savoir pas mal plus. Benito le ferait parler. Mais, en attendant, avertir Steve de ne rien entreprendre, d'attendre leur arrivée. Steve, Duold et Freeman avaient fait leurs preuves. Mais les mercenaires en face n'étaient pas des enfants de chœur.

*

Un touriste, descendu dans le fossé poussé par un urgent besoin et à la recherche d'un petit coin discret, fit la macabre découverte. De l'endroit choisi pour se soulager, il vit l'aile d'un véhicule à moitié enfoncé dans la boue. Remontant son pantalon, le besoin pressant n'était plus aussi pressant, il s'approcha, jeta un regard à l'intérieur, fit aussitôt un pas en arrière face à l'horrible spectacle et fila sans attendre en direction de son VUS.

Averties, les autorités de la ville proche avaient envoyé une ambulance chercher les corps.

Le médecin légiste se détourna du cadavre de l'homme tout en se demandant quelle bête sauvage avait pu le mettre dans un tel état et se dirigea pensif et préoccupé vers celui de la femme au visage bandé. Il dénuda le corps avec lenteur, hésitant, ramené deux ans en arrière. Une jeune femme avait été trouvée dans presque les mêmes circonstances. Le visage avait subi d'étranges et horribles transformations. Une chirurgie ayant mal tourné, très mal tourné. Une vraie horreur.

Il n'avait pas eu le temps de l'examiner à fond. Son patron était intervenu aussitôt, recouvert le cadavre de la femme et annoncé que le FBI allait prendre la relève.

Il revint au cadavre. Avec un corps pareil, et si le visage ne collait pas avec le reste, il pouvait comprendre que la femme ait recouru à la chirurgie esthétique pour tout harmoniser. Il dénuda le cou, enleva les pansements autour du visage. Le choc lui fit faire un pas en arrière. Ce visage... Et presque plus de cicatrices. L'opération avait dû avoir lieu des mois auparavant. Impossible. Tout à fait impossible. Puis c'était quoi la cause du décès? À part une curieuse déchirure au-dessus de la clavicule, déchirure certainement récente, aucune blessure apparente.

Ça ne tournait pas rond. Chirurgie esthétique par des pros,

d'accord. De vrais champions au sommet de la profession et il aurait aimé faire partie de cette élite s'enrichissant à vitesse grand V. Hélas, pas pour lui. Il l'avait compris et accepté, devenant médecin légiste, charcutant les cadavres au lieu de rafistoler visages, seins et fesses des femmes à fric. Mais ça... Il secoua la tête. Que devait-il faire?

Quelques instants plus tard, sa décision prise, il recouvrit soigneusement corps et visage et se dirigea vers le téléphone mural pour appeler Pinguit, le sous-directeur. Conwell, le patron, s'était absenté pour plusieurs jours, un décès dans la famille. Pas le moment de l'embêter avec ça même si leur chef voulait être au courant de tout et avant tout le monde. C'était un bon gars, Conwell, mais ses décisions n'étaient pas toujours les bonnes, loin de là. Le boss finirait par s'attirer des ennuis en arrangeant les choses à sa façon plutôt que respecter lois et règlements. Quant à lui, pour avoir suivi sans relever les irrégularités par trop flagrantes de son supérieur, il aurait aussi à payer certains pots cassés.

Ce qu'il avait sous les yeux représentait un énorme danger. Il ne tenait pas à ce que ce soit simplement escamoté comme Conwell serait certainement porté à le faire. Il se dirigea vers son bureau et en revint avec un magazine qu'il posa près du cadavre.

Pinguit arriva séance tenante. C'était pas un génie. Plutôt le contraire. Un vrai fonctionnaire incapable de prendre une décision par lui-même. Mais, imbu de ses prérogatives en l'absence de son chef, il ferait ce qu'il allait lui suggérer de faire.

Le médecin précéda le sous-directeur jusqu'à la table supportant le corps de la femme, souleva la toile plastique pour découvrir visage et corps, fit un temps d'arrêt pour que le cerveau de Pinguit puisse bien assimiler la relation entre la photo du magazine et la victime, se tourna vers son supérieur. Ce dernier hocha la tête sans très bien comprendre ce qu'il voyait tout en soupçonnant quelque chose de pas net. Son regard s'attarda sur l'inscription faite en rouge par le légiste en bas de la photo:

Danger, appeler le FBI.

Pinguit se tourna vers médecin légiste. Ce dernier grimaça, fit avec son index mine de se tirer une balle dans la tête. Pinguit approuva et se dirigea vers le téléphone. Revint près du médecin moins d'une minute après.

– Tu remets tout dans le sac. Le FBI arrive. Ils se débrouilleront avec cette chose.

Marblemount.

Les deux véhicules de couleur noire faisaient face à l'entrée de la mine. L'homme debout à côté du Cadillac Escalade leva la tête vers la machine volante en approche. Un des leurs, pas de confusion possible. Il n'avait pourtant pas demandé de renfort.

Il songeait à faire exploser la mine et ainsi enterrer ses proies. Mais comment faire dans ce cas pour apporter au boss la preuve de la mort des deux jeunes? Envoyer l'hélico chercher du gaz, en inonder le trou à rat et ainsi liquider ses proies sans coup férir?

L'hélico s'était immobilisé à une centaine de mètres dans le ciel à leur droite. Il leur fit signe de descendre et de les rejoindre. L'engin perdit lentement de l'altitude et vint se poser non loin. Petersen sortit le premier, suivi par plusieurs hommes.

La suite des événements le prit complètement au dépourvu. Petersen et son groupe les braquèrent de leurs armes. Deux de ses hommes voulurent réagir et tombèrent sous les balles de ces nouveaux arrivants. Les autres se le tinrent pour dit. Lui aussi écarta la main de son colt. L'homme commandant le groupe, Petersen avait fait un pas en arrière, hocha la tête avec un petit sourire carnassier.

Les hommes de l'organisation neutralisés, les nouveaux arrivés se dirigèrent vers l'entrée de la mine, Pel et Bruno en tête.

– Simon? Tu peux sortir, cria Bruno, nous sommes venus te sauver la mise! Pel est avec moi.

Une voix surgit en arrière de l'entrée de la mine, amortie par la distance mais bien reconnaissable.

– Qui me dit que c'est bien vous? C'est pas votre genre d'arriver au bon moment, à toi ou à Pel.

– Bon! D'accord! Benito est là aussi! Tu me crois maintenant?

– Benito?

– Salut, sale québécois. Tu peux sortir de ton trou, tes petits copains de jeu sont neutralisés.

– Si c'est toi qui le dis...

Simon apparut, son artillerie à la main, prêt à déchaîner les feux de l'enfer, encore un peu méfiant malgré le mot de passe de Benito: «Sale québécois.» Voyant ses amis, il accourut vers eux. Soudain son arme se tourna vers Petersen.

– Du calme, Simon. Il est avec nous.

– Je le connais!

– Il a fait amende honorable.

– Bon. Dans ce cas...

Il se tourna vers l'entrée de la mine.

– Tout va bien, vous pouvez sortir.

Ménie sortit de l'ombre, suivie de *Dix-sept* et Lew. La voyant arriver, Pel sentit comme un remue-ménage dans son corps et sa tête. Il allait s'avancer vers elle lorsque Jay s'arracha du groupe et s'élança vers Ménie. Ils s'embrassèrent. Pel, étonné au plus haut point, s'approcha à son tour.

– Vous vous connaissez?

– Oui. Ménie s'occupe d'enfants abandonnés. Nous nous sommes rencontrés à plusieurs occasions. Elle fait en quelque sorte partie de la famille.

Se détachant de Jay, Ménie se tourna vers Pel, s'approcha et lui posa un baiser sur la joue alors que Bruno murmurait à Simon à côté de lui:

– Un coureur de jupons reste un coureur de jupons. Et il est doué, le petit.

– Pas cette fois, Bruno. À mon avis Pel est cuit et bien cuit. Je les ai vus ensemble. Puis regarde sa tête. Je ne l'ai jamais vu comme ça, notre Pel, même pas quand il s'est fait avoir par ma salope de compatriote. Une vraie mégère, celle-là, entre nous soit dit.

Tard dans la soirée. Ils avaient soupé et se reposaient. Benito assurait son tour de garde avec Petersen. Ménie, Lew, Elaine et Jay se trouvaient en grande conversation. Pel discutait avec Simon. Bruno, près de la fenêtre, se trouvait en contact avec ses bureaux. Il avait renvoyé Steve et les deux autres. Les mercenaires, enfermés dans le hangar, pourraient foutre le camp le lendemain en emportant leurs morts.

Bruno se tourna vers Malta, le cellulaire à la main.

– Un collègue de ton ami Mike désire te parler.

Pel saisit le cellulaire.

– Monsieur Malta? Jordin Malka. Je suis un collègue de Mike Targett. Nous avons ici quelque chose de bizarre et cela nous pose un problème. Vous devriez passer nous voir.

– De quoi s'agit-il?

– Pas au téléphone. Venez!

– Demain dans la matinée. Pas avant. Je suis dans la nature.

– Appelez-moi dès que vous serez à Seattle. Je vous donne mon numéro.

Pel nota le numéro et rendit l'appareil à Bruno.

Seattle, le lendemain.

Que lui voulait ce Jordin Malka? Il avait essayé de joindre Mike mais ce dernier était en mission. En attendant d'appeler et rencontrer

l'agent, il devait savoir pour Romero. Pendant les quelques fractions de secondes avant de chuter dans les vapes, il avait tourné la tête et vu Romero faire face aux assaillants, sortir son arme et faire feu.

Équilibre. Il frissonna. La Faucheuse rodait, marquait ses proies, décidait qui devait mourir et qui devait survivre,

Fiona était morte, Pilsen était mort, Roméo certainement aussi. D'après Bruno toujours au courant de tout, son jeune policier d'ami n'avait toujours pas été localisé. Tout en espérant encore un miracle, il ne se faisait guère d'illusions. Quant à Romero, fort possible qu'il ait lui aussi trouvé la mort après avoir tué ou blessé un des kidnappeurs. Ces gens n'étaient pas des tendres et donner la mort était loin de leur occasionner des états d'âme.

Les événements des derniers jours l'avaient complètement coupé de tout contact avec la guilde policière. En proie à des sentiments entre culpabilité et découragement, il pénétra dans le poste pour demander des nouvelles de Romero. On le dirigea aussitôt vers le Capitaine Edmond. Une grimace déforma ses traits. Cela n'augurait rien de bon. S'attendant au pire, tout en espérant le jeune policier en vie, il se dirigea vers le bureau du fond. La porte était ouverte et Edmond lui fit signe d'entrer.

– Bonjour Capitaine. Romero?

– Ça peut aller, il a eu de la chance, juste un peu amoché par la chute. Il s'est réveillé sur le bord de l'autoroute. D'après le médecin, les salauds l'ont balancé du véhicule en marche et l'asphalte c'est pas ce qui se fait de mieux comme coussin d'amortissement. Quelques semaines de repos et il sera comme neuf. Quant à vous, que vous est-il arrivé? On vous a cherché, sans succès. Nous vous avons cru mort. Je suis content de vous revoir. Vous pouvez m'en dire plus à propos de toute cette histoire?

– Romero en savait autant que moi sinon plus. Rien appris de plus à propos de mes kidnappeurs. J'ai été emmené loin d'ici, dans un chalet perdu dans les bois à une cinquantaine de kilomètres de Spokane. Puis sont arrivés deux individus. Je ne sais comment, ils ont fait exploser la tête de mes gardes, disparaissant tout de suite après. J'ai pu me libérer et rejoindre Seattle.

– Avez-vous retrouvé notre amie Fiona?

La voix de Pel s'assombrit.

– Oui. Elle est morte.

– Désolé.

Pendant quelques secondes, un silence plana sur le bureau, un silence lourd.

– Roméo?

Le capitaine Edmond secoua la tête, puis ajouta d'une voix où couvait un certain découragement tout en considérant la pile de

dossiers sur son bureau.

– Rien de nouveau. Aucune trace de lui ni de la jeune femme.

Il releva le regard vers Malta.

– À propos, nous avons mis la main sur Gerry Posseltt. Il était venu aux nouvelles à ton sujet. Nous l'avons retenu car il est recherché pour plusieurs délits mineurs.

– Gerry? En prison? C'est un ami, Capitaine. Il fait de la recherche pour moi. Et pour Pilsen aussi. Il est plus utile que nuisible. Si nécessaire, je payerai ses amendes.

– Bon. Ça va. Tu peux le récupérer. Demande à l'agent de garde.

– Merci, Capitaine.

Pel se dirigea vers son ami.

– Gerry?

– Pel! Où étais-tu passé? Ça fait un bout que j'essaie de te joindre. J'ai ce que tu m'as demandé. Au plus près. Mais je commençais à me faire pas mal de mouron. Et pour toi et pour Fiona. Dédé est mort.

– Dédé?

– Oui Dédé, le hacker. Je t'en ai déjà parlé. Où est Fiona?

– Elle est morte, Gerry. Les salauds l'avaient opérée. J'ai réussi à la libérer mais elle morte pendant notre fuite.

– Morte... Ho, bordel. Opérée de quoi?

– Je ne sais pas. Elle avait tout le visage bandé ne laissant qu'un petit trou pour la bouche et deux fentes pour les yeux. Je n'ai pas eu le temps de défaire les bandages pour voir ce que les salauds lui avaient fait subir.

– Si elle avait le visage bandé, comment tu sais qu'il s'agissait de Fiona? Elle t'a parlé?

– Non. Mais...

– Alors réponds à ma question: Comment tu sais qu'il s'agissait de Fiona?

– Je connais son corps, ses mains, ses bras, son tatouage à l'épaule, ses yeux. Qui voulais-tu que ce soit? Il n'y a pas deux femmes comme elle, Gerry. Et je ne vois pas où tu veux en venir!

– Son tatouage sur l'épaule et ses yeux...

– Tu accouches ou quoi?

– Je t'expliquerai. Fiona est bien morte. Et je sais de quels salauds tu veux parler.

– Comment peux-tu savoir?

– Par moi-même et par Dédé. Fiona, d'après ce que j'ai pu comprendre des griffonnages de mon ami sur le rabat d'une enveloppe qu'il m'a fait parvenir avec une disquette à l'intérieur, lui avait demandé de faire une recherche sur Barrage International. Dédé a percé le code et pénétré le site privé. Site que j'ai pénétré à mon tour

mais pas aussi loin que mon ami. Ce que nous y avons trouvé défie tout entendement. Une vraie bombe extraterrestre.

– Barrage International... Bon. Tu me raconteras tout ça plus tard. Je dois rencontrer un type du FBI. Ils ont retrouvé Arrington, la milliardaire, et l'agent veut me voir. Tu viens avec moi avant que le

Capitaine Edmond change d'avis et te remette en taule.

Ils arrivèrent à la morgue où les attendait l'ami de Mike, Jordin Malka. L'agent les avait précédés et poireautait à l'entrée. Il s'avança vers Pel, lui tendit la main et se présenta.

– Monsieur Malta? Jordin Malka. Mike avait placé une demande d'informations sur votre amie Fiona Tarelli en nous envoyant certains renseignements, nous demandant de l'informer si nous apprenions quelque chose. Le cas s'est présenté. Je l'ai appelé pour lui faire part de notre découverte. Étant en mission, il m'a demandé de vous contacter à travers monsieur Vechte. Nous faisons face à quelque chose de véritablement surprenant. Et c'est là un euphémisme. Suivez-moi, s'il vous plaît.

L'agent se dirigea vers les locaux de la morgue, y pénétra, fit signe au médecin légiste. Celui-ci opina du chef et les précéda dans la salle, alla vers le mur à tiroirs, appuya sur une touche de commande d'ouverture. Une porte s'ouvrit, une plaque métallique supportant un bloc de forme rectangulaire recouvert d'un drap, s'avança lentement dans la pièce en faisant entendre un ronronnement de moteur électrique. L'adjoint du légiste s'approcha, tira le drap recouvrant le bloc. Une cage de verre. Un corps nu à l'intérieur. Un corps de déesse. Malta s'approcha. Un choc violent le fit tituber. Pendant un instant il faillit se trouver mal. Gerry s'était approché de son ami, épaule contre épaule. Il soutint Pel par le bras. Devant leurs yeux, l'horreur.

Le visage ravagé par la douleur, Malta se tourna vers son ami. Gerry se rapprocha, les mâchoires serrées et des larmes plein les yeux. L'agent du FBI attendait en retrait. Il avait des ordres. Lorsque Malta se détourna enfin du corps, il lui tendit une carte de visite tout en disant:

– Mike se trouve à ce numéro et aimerait vous parler.

Pel hocha la tête mais ne dit mot. Une horreur sans nom l'écrasait de toutes parts. Au bout d'un long moment, n'en pouvant plus, il prit d'un pas rapide et sans un regard en arrière, la direction de la sortie.

Ils se trouvaient réunis chez Malta.

Jay se leva et marcha vers la fenêtre, déchiré, douleur et colère. Fiona était comme une sœur aînée et il l'adorait. Un désir de vengeance irréprensible l'avait envahi, établissait ses bases dans son cerveau. Il était revenu des années en arrière. Son père avait été assassiné, sa mère rendue folle par les tortures subies, lui mis en esclavage et obligé de trimer pour des fils de putes de la pire espèce. Quelques mois après, il avait trouvé moyen d'empoisonner deux de ses tortionnaires, presque étranglé un troisième avec sa propre ceinture et réussi à s'enfuir avec un paquet de fric trouvé dans le coffre. La bande l'avait alors poursuivi pendant des semaines avant que Don Antonio, informé du drame, mette fin à cette chasse à l'homme.

Don Antonio...

Le mafioso lui avait dit à lui et à Fiona: *«Si vous avez besoin d'aide, faites le moi savoir. Je serai toujours là pour vous épauler.»* Il allait contacter son *padrino*, lui apprendre ce que ces monstres dégénérés avaient fait subir à Fiona. Demander son aide pour trouver et faire crever dans la pire des douleurs ces horribles cafards. Ces gens ne méritaient aucune pitié.

Sans un mot, il se dirigea vers la porte et quitta l'appartement. Gerry et Pel lui emboîtèrent aussitôt le pas. Ménie et les jeunes gens étaient en sécurité avec Benito et Simon sur l'île de San Juan.

L'homme de Don Antonio écouta Jay. Son visage blêmit, ses mâchoires durcirent. Son patron n'allait pas aimer ça. L'affection de son chef pour la belle Fiona était connue de tous. Il se dirigea vers le téléphone, composa le numéro de Rizzotto, le garde du corps attitré de Don Antonio, lui expliqua ce que le jeune Jay lui avait révélé.

Au bout d'une minute de palabres, l'homme de Don Antonio passa le téléphone à Jay. Son *padrino* désirait lui parler.

– Oui, Don Antonio. C'est horrible. Ça mérite vengeance...

–...

– Bien. Nous arrivons.

Jay rendit le téléphone à Bernardino. Ce dernier le prit, écouta, raccrocha et fit signe à Jay et aux deux autres de le suivre.

Ils se trouvaient dans une grande propriété privée non loin de High Valley, petit patelin à moins de trente kilomètres au sud-est de Seattle. À l'arrière de l'imposante bâtisse résidentielle, cachée dans un boisé où proliféraient cèdres, pins et érables, une longue construction en bois et métal.

Bernardino leur fit signe de le suivre. Il se dirigea vers la camionnette ayant amené les trois visiteurs. Tous à bord, il montra du geste le boisé au chauffeur.

Devant la porte de la bâtisse, Bernardino actionna la sonnette. Un homme en arme lui ouvrit. Ils entrèrent. Un immense hangar. En plein centre, un Super Puma. À l'autre bout du hangar, des locaux éclairés. Des hommes se préparaient. Bernardino fit signe de rallier l'hélico tandis que lui-même se dirigeait vers les locaux du fond. Quelques minutes plus tard, six hommes en sortirent, s'avancèrent en direction du Super Puma, montèrent à bord avec armes et bagages. Le toit de la bâtisse déjà s'ouvrait. L'hélico s'arracha du sol, s'engouffra dans l'ouverture du toit et se retrouva bientôt en plein ciel.

Driscoll relut le message pour la troisième fois. Ça ne pouvait aller plus mal. Amelio Giuliani, reconnaissant envers le chirurgien d'avoir laissé une chance à Sarah, l'avertissait du danger imminent, lui conseillait de fuir.

Pâle mais décidé, pas de temps à perdre car le commando spécial pouvait intervenir à tout moment, Driscoll se dirigea vers le coffre, remplit son attaché-case avec ses possessions les plus précieuses et se dirigea vers la chambre de Sarah. Les mercenaires ne feraient pas de quartier, tueraient froidement tous les dirigeants pouvant détenir des informations préjudiciables pour l'Organisation. Lui et Sarah faisaient partie du nombre.

Il entra dans la chambre. La chercheuse était assise devant la fenêtre. Il la prit par le bras et, tout en lui parlant doucement, l'entraîna vers le vestiaire, lui fit enfiler une veste.

– Monsieur?

Driscoll sursauta, se retourna vers l'infirmière qui venait s'occuper de la chercheuse. Le chirurgien la fixa un moment puis dit.

– C'est fini. Filez tant qu'il est temps. Je m'occupe de Sarah.

L'infirmière, depuis quelques heures des bruits inquiétants couraient sur leur employeur, ne se le fit pas répéter et disparut aussitôt.

Le chirurgien prit Sarah par le bras, l'entraîna vers la sortie. L'agitation allait grandissant dans les couloirs envahis par infirmières et techniciens. À l'extérieur, il prit la direction des stationnements. Les cadres importants étaient seuls à avoir le droit de quitter la propriété par leurs propres moyens, de faire usage d'un véhicule. Tous les autres étaient déplacés par hélico. Arrivés à sa Jeep, il fit monter Sarah, se mit au volant, s'éloigna vers l'orée de la forêt, s'engagea sur un chemin sous les arbres. Jugeant être assez loin, les bâtiments du Centre toujours en vue, il arrêta le véhicule, se tourna vers la jeune femme.

– Reste là. Je reviens dans quelques minutes.

Sarah lui sourit. Ne s'attendant pas à autre chose comme réponse, Driscoll rebroussa chemin, rejoignit un point lui permettant une vue dégagée sur le centre, se dissimula derrière un gros buisson et attendit. Des petits groupes en discussion animée devant la bâtisse. D'autres se hâtaient en direction de la route. Quelques minutes encore. Trois hélicos apparurent dans le ciel, descendirent à l'unisson, se posèrent à quelques dizaines de mètres de la bâtisse. Les quelques indécis encore dans les environs filèrent sans demander leur reste.

Les machines à l'arrêt, des hommes armés en surgirent. De curieux

contenants peints en rouge sur le dos, ils se dirigèrent vers l'entrée. Ignorant quelques retardataires membres du personnel d'entretien saisis d'étonnement et de peur, ils pénétrèrent dans la bâtisse.

Moins de dix minutes et les mercenaires en ressortaient, remontaient dans les hélicos aux pales toujours en mouvement. Les machines s'élevèrent aussitôt vers le ciel. Le dernier hélico toujours à la verticale du site, plusieurs puissantes explosions ébranlèrent les murs du bâtiment médical, les vitres des fenêtres volèrent en éclats et de ces mêmes fenêtres jaillirent flammes et fumée. Le tout devint aussitôt un immense brasier.

Les hélicos disparus, Driscoll attendit encore quelques minutes puis retourna vers Sarah, monta dans le véhicule et entreprit de sortir du sous-bois en marche arrière, le sentier étant trop étroit pour lui permettre de manœuvrer. Certains membres du personnel, sortis de sous les arbres au départ des hélicos, regardaient la bâtisse en flammes. Comprenant que leur engagement avait pris fin, ils disparurent les uns après les autres.

Les jeunes gens du Centre s'étaient rassemblés devant l'entrée de leur école et regardaient l'incendie, fascinés, se demandant ce qui arrivait. Gardiens et personnel quittaient les lieux les uns après les autres.

Driscoll s'approcha du groupe. Tous les regards se tournèrent vers lui. Il descendit rapidement de la Jeep car le temps pressait, fit descendre la chercheuse. Tenant Sarah par la main, il s'approcha des jeunes gens, demanda à l'un d'entre eux d'aller chercher une chaise. Le jeune homme revint au bout de quelques minutes avec le siège demandé. Driscoll fit asseoir Sarah, retourna vers le véhicule, écrivit un message sur une feuille de papier, revint vers le groupe, glissa le message dans la poche de la veste de la chercheuse tout en le laissant dépasser. Cela fait, il se tourna vers les jeunes gens.

– Vous allez attendre ici. Des personnes viendront pour s'occuper de vous. D'accord?

Les jeunes gens approuvèrent. Le neurochirurgien rejoignit son véhicule sans plus attendre, se mit au volant et fila vers la sortie de la propriété. Il devait mettre le plus de distance possible entre lui et cet endroit.

Le Super Puma emportant Pel, Gerry et Jay dévorait le ciel à vitesse maximale. Apparut bientôt en point de mire la silhouette de son jumeau emportant Don Antonio. Le contact fait, les deux engins continuèrent à l'unisson en direction de la clinique secrète dont Oberson, le chirurgien s'étant occupé de Don Antonio au Carseca Center après son opération, connaissait plus ou moins l'emplacement. Une heure plus tard, alors que le chirurgien commençait à désespérer de retrouver l'endroit exact où devait se situer les bâtiments, apparut sur la droite une colonne de fumée. Un incendie devait faire rage.

Oberson se tourna vers Don Antonio.

– C'était dans ce coin, Don Antonio. Aucune autre construction à des kilomètres à la ronde. Cette fumée, il ne peut s'agir d'un feu de forêt vu le temps pluvieux de ces derniers jours, doit certainement provenir du Centre.

– Bien. Allons voir. Il montra au pilote la direction de la fumée.

Les hélicos firent un détour et, vent arrière, s'approchèrent du foyer d'incendie.

– Nous y sommes, déclara le chirurgien en montrant une immense bâtisse dont la construction devait dater du siècle dernier. En contrebas de cette dernière, à une centaine de mètres, un bâtiment de facture plus récente flambait. Oberson la montra du doigt.

– La clinique.

Don Antonio fit signe au pilote de descendre.

Ils se posèrent loin du brasier. Les hommes sortirent et entourèrent l'appareil. Personne près de la bâtisse en feu. Le chef mafioso se tourna vers Oberson. Ce dernier, se détournant de l'incendie, répondit à la question muette.

– C'était dans cette bâtisse. J'étais venu pour une urgence. Entre chercheurs, personnel médical et sécurité, un centaine de personnes. Ils ont dû fuir en apprenant pour Peace Medical Center.

– Et là? C'est quoi?

– L'école, ajouta le chirurgien en se tournant vers le vieux monastère devant lequel des jeunes gens s'étaient regroupés. Don Antonio jeta un dernier regard aux ruines en flammes et se dirigea vers les jeunes gens.

Le Super Puma emportant Pel s'était posé peu après celui de Don Antonio, mais plus près de l'école. Bien avant que l'hélico ne touche terre, Pel avait reconnu Marie Curcell dans la femme assise près des jeunes gens devant l'entrée du bâtiment. Ce devait être l'école dont avaient parlé Lew et *Dix-sept*. Il courut aussitôt vers le groupe de

jeunes gens, grimpa les marches, s'arrêta près de Marie Curcell. La scientifique paraissait complètement absente. Elle lui sourit lorsqu'il toucha sa main mais ne répondit pas à ses questions. Elle semblait guérie physiquement mais complètement absente.

Un papier dépassait de la poche de la veste de la chercheuse. Pel le prit. Quelques mots à l'intention d'un certain A. G. Message incompréhensible pour Malta. Il regarda Marie. Pas question de la laisser récupérer par les autorités car ces dernières ne tarderaient pas. Il devait emmener la chercheuse. Il se tourna vers Jay, le jeune homme s'était rapproché, lui demanda de conduire Marie à l'hélico. Puis Pel s'avança vers les jeunes gens.

Beaux, en bonne santé, à l'image de Lew et *Dix-sept*, excités et semblant considérer l'incendie comme un spectacle tout en se demandant qui étaient ces nouveaux arrivants, les regardant s'approcher sans montrer le moindre signe d'inquiétude. Pel fit signe aux hommes de Don Antonio, ces derniers avaient suivi le mouvement, de rester en arrière. *Dix-sept* et Lew devaient certainement venir de cet endroit. Il s'adressa au groupe.

– Je viens de la part de *Quinze* et *Dix-sept*. Nous sommes des amis. D'autres hélicos vont venir vous chercher et vous emmener ailleurs car vous ne pouvez plus rester ici. D'accord?

Les jeunes gens approuvèrent en silence tout en montrant des signes d'excitation.

– Ces jeunes gens...? questionna Don Antonio arrivé près de Pel.

Ce dernier approuva d'un hochement de tête.

– Plus rien à faire ici, murmura le mafioso. Nous partons.

– Je vais prévenir un ami au FBI pour qu'ils viennent ramasser ces jeunes gens, murmura Pel.

– D'accord. Mais à mon avis l'armée va rappliquer bien avant.

Les deux hélicos s'envolèrent. Pel regarda Marie Curcell. Les salauds lui avaient certainement trafiqué le cerveau.

Pel avait quitté Don Antonio, réintégré son condo et attendait. Devant l'école et Marie Curcell, un étrange message avait retenti dans sa tête: «Ramenez cette femme chez vous. Quelqu'un qui sait vous contactera.»

Maintenant il attendait que se manifeste l'individu censé savoir.

Marie se trouvait assise dans le salon en compagnie de la jeune intérimaire engagée pour l'aider et regardait en souriant vers le balcon. Elle semblait complètement absente de la vie réelle, n'avait pas proféré le moindre mot depuis qu'ils avaient quitté cette étrange école. Elle souriait chaque fois qu'un regard tentait de rencontrer le sien.

La sonnette de la porte retentit. Pel se dirigea vers l'interphone, décrocha. Une voix se fit entendre.

– Vous n'avez pas à craindre les gaz cette fois, Monsieur Malta. Je viens en ami. Mon nom est Amelio Giuliani et je suis un ami de Marie Curcell.

– Très bien. Montez.

Des légers coups sur la porte. Pel s'approcha, regarda par le judas. Un homme dans la quarantaine avancée se tenait à un mètre de la porte, bien visible, les mains levées, paumes en avant. Personne d'autre sur le palier. Pel, l'arme à la main, ouvrit et se recula pour laisser entrer son visiteur. Celui-ci à l'intérieur, il lui fit signe de ne pas bouger, referma la porte. Ensuite, poussant l'homme contre le mur, et toujours sous la menace de son automatique, il le fouilla. Pas d'armes. Il lui fit signe d'avancer vers le salon.

Amelio Giuliani se dirigea aussitôt vers Marie, s'agenouilla devant, lui parla avec douceur. Ensuite, se redressant, il s'avança vers Malta. Ce dernier l'observait, l'arme à la main.

– Cette arme n'est pas nécessaire, Monsieur Malta. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, j'aimerais m'asseoir. Les événements ne m'ont pas beaucoup épargné ces dernières heures. Et, si c'est pas trop demander, je prendrais bien un café si vous en avez, je me sens véritablement épuisé. Un petit remontant m'aiderait à tenir le coup...

L'individu regarda Malta avec un sourire fatigué, puis continua.

–...Si cela peut vous mettre plus à l'aise, je suis celui qui vous a engagé pour ce travail. Oui, votre client mystère, c'est bien moi.

Amelio Giuliani grimaça.

– Je regrette sincèrement, vu la tournure prise par les événements, d'être en partie responsable de vos malheurs. J'ai pourtant tout fait pour vous aider. Et je réprouve profondément ce qui est arrivé à votre

amie. Je n'y suis absolument pour rien. Ces gens sont des monstres mégalomanes assoiffés de puissance qui ne reculeront devant rien ni personne. Leur but est de contrôler la planète au complet, pas moins. Et, hélas, je dois le reconnaître, ils ont les moyens de mener à bien cette folle conquête déjà bien avancée.

Les mâchoires de Giuliani se crispèrent, ses poings se serrèrent. Il reprit.

– J'avais besoin de vous pour m'aider à les détruire. Oui, les détruire. C'était et c'est encore mon but.

– Pourquoi moi? Pourquoi pas la police, le FBI, la CIA ou un autre organisme gouvernemental aux gros moyens?

– Pour répondre à la deuxième partie de votre question, cette organisation a des complices partout, dans la plupart des corps policiers et organismes gouvernementaux à tous les échelons. Quant au pourquoi Pel Malta détective...

Giuliani secoua la tête, toujours profondément étonné de ce qu'il avait appris sur son vis-à-vis.

...C'est là une longue et étrange histoire qui remonte très loin dans le temps. Bien plus loin que vous ne pourriez jamais l'imaginer. C'est assez incroyable... J'en ai eu connaissance par un étrange concours de circonstances... et seulement après vous avoir engagé. Croyez-moi, cela devait en être ainsi. Quand les intérêts du monde humain sont en jeu, les décisions interviennent par l'effet de forces qui nous dépassent, forces au-dessus et au-delà de nous. En définitive ni vous ni moi n'avons décidé. Tout s'est organisé en fonction du but à atteindre. Le monde, cher monsieur Malta, est plein de mystères. Depuis la naissance de l'humanité, d'étranges courants sillonnent la planète, organisent son devenir et le devenir de la race humaine.

Pel regarda son visiteur, surpris sans être vraiment surpris. À fou, fou et demi. Les mots prononcés par ce dernier trouvaient écho dans sa tête. *«Chaque fois qu'il devenait important d'ouvrir une porte et réveiller la conscience du monde, l'Ordre intervenait...»* L'Ordre...

S'étant tu, Giuliani se tourna en direction de Marie Curcell, laissa sourdre un soupir puis reprit en s'adressant à Malta.

– Je n'avais pas connaissance de votre existence avant qu'un des dirigeants de l'Organisation jette son dévolu sur vous, signant votre arrêt de mort par la même occasion. S'il avait su et compris qui vous étiez réellement, il se serait bien gardé de vous créer le moindre ennui, même après votre ingérence dans sa vie car vous l'aviez ni plus ni moins mis au pied du mur. Moi, dans mon désir de combattre ces gens et vu la tournure prise par les événements, j'ai vu en vous la personne la mieux placée pour me prêter main forte. J'ai tout fait, dans la mesure de mes moyens, pour vous protéger de ce tordu de Gabriel Boccis. Cet individu est sorti de nulle part. D'après mon

enquête, il n'est pas ce qu'il paraît être. Il a emprunté son identité. Le vrai Gabriel Boccis est décédé de façon mystérieuse il y a plus de vingt ans.

Pel se sentait au bord du gouffre. Les propos de son mystérieux client sortant de l'anonymat avaient éveillé d'étranges similitudes avec ses pensées et visions puis les innombrables questions sans réponse s'étant posées à lui depuis des années. Il fit littéralement un bond en avant au nom de Boccis.

– Cette ordure est responsable de ce qui m'arrive?

– En grande partie. À plusieurs reprises, il a tenté de vous mettre la main dessus et j'ai pu contrecarrer ses desseins.

– Le gaz, la première fois, c'était vous?

– Non. Lui. Il voulait une prise de sang pour déterminer votre degré de compatibilité tout en vous injectant un petit gadget avec certains pouvoirs.

– Compatibilité? Gadget?

– Oui. Il avait des vues sur vous et pensait, en se servant de votre corps, avoir trouvé le moyen tout à fait approprié de vous faire payer les soucis de l'avoir presque démasqué. Suite à votre action, il a dû se faire oublier. Le grand patron, opposé à toute publicité, l'a retiré des premières lignes. Boccis savait à tout moment où vous trouver grâce à l'appareil inoculé. Et moi, modifiant sa programmation, je m'en suis servi pour vous avertir du danger.

– Et cette espèce de bête puante est maintenant sénateur...

– Oui. D'une obscure circonscription. Il fallait éviter toute publicité en attendant d'entrer en scène. Dans le plan initial, Boccis devait devenir vice-président pour prendre la place du Président Benton à la mort de ce dernier. Mais le scénario a été modifié et ils ont décidé de garder le Président au pouvoir. De quelle façon vont-ils procéder pour atteindre leurs objectifs, je l'ignore, tout se passe dans une autre sphère. Mais je puis vous garantir qu'ils ne vont pas abandonner. C., c'est ainsi que le grand patron se fait appeler, est plutôt du genre imaginaire tenace. Un vrai génie dans son genre.

Amelio Giuliani vida la tasse de café, resta songeur pendant un court moment puis leva le regard vers Pel et demanda.

– Qui vous a dit que Boccis avait été nommé sénateur?

– Marie Curcell. Mais vous, qui êtes-vous?

– Un chercheur pris au piège en même temps que Marie.

– Que lui a-t-on fait? demanda Pel en se tournant vers la chercheuse.

– Une partie de son cerveau a été débranché. Mais Driscoll, le neurochirurgien, lui a laissé une chance. Le cerveau de Marie, je l'espère de tout mon cœur, devrait pouvoir être réparé.

Pel sortit le message de sa poche et le tendit à Giuliani.

– C'était dans sa poche.

L'informaticien s'en saisit, lut et approuva d'un mouvement de tête. Driscoll avait bien fait les choses et Marie pourrait redevenir presque normale.

– Bien. Je ferai opérer Marie au plus vite. Mais j'ai encore besoin de votre aide pour détruire ce nid de serpents.

– Elle vous est acquise. Mais j'aimerais...

Giuliani l'arrêta.

– À plus tard questions et explications. Nous aurons tout le temps pour ça. Maintenant, et c'est urgent, voilà ce que nous allons faire.

*

Au même moment, Don Antonio réfléchissait aux derniers événements et pensait avoir deviné où devait se trouver le centre nerveux de la Compagnie.

Déjà au courant de certaines choses concernant cette société, le puzzle se complétait peu à peu dans sa tête. Le projet poursuivi par ces gens, des mégalomanes ne souhaitant pas moins que conquérir et diriger la planète, se précisait. Quelle idée folle! Faut être malade de seulement y songer. Lui, par contre, était diablement intéressé par la possibilité de récupérer quelques années supplémentaires sur sa vie et le paquet de milliards à gagner dans cette ruée vers l'or nouvelle façon, ruée qui allait s'avérer autrement plus folle et payante que celles du siècle dernier. L'Eldorado, le Klondike, l'or noir, l'or bleu et maintenant l'or vie.

Le cerveau malade derrière tout ça ne pouvait appartenir qu'à Onofrio Pavelli. Il le trouverait certainement sur son île.

Pel et Amelio arrivèrent sur l'île, déposés près de Charles Point par Benito et son trimaran. Tous les trois se dirigèrent vers la propriété de celui censé être le bras droit du chef de la Compagnie. Ils espéraient s'approcher assez près d'Onofrio Pavelli pour que l'émetteur d'Amelio puisse avoir de l'effet. Pour les gardes, pas de problème. Ils seraient réduits à l'impuissance aussitôt les premières ondes émises.

Le cottage avait été remis à neuf et agrandi. Mais rien d'extravagant. C'était néanmoins devenu une propriété confortable et lumineuse par l'ajout de fenêtres et plusieurs pièces supplémentaires au modèle original datant d'une bonne cinquantaine d'années. Une maison de campagne pour bourgeois bien nanti, une simple bâtisse n'attirant en rien les regards des curieux. Onofrio Pavelli, c'était évident, ne désirait pas attirer l'attention en projetant l'image d'un personnage richissime.

Ils s'approchèrent au plus près. Tout semblait silencieux. Amelio activa son émetteur. Pel, se souvenant du pop-corn au beurre gris, fit la grimace et s'attendit à du remue-ménage et des cris. Quelques secondes passèrent. Rien ne se produisit. Il regarda en direction d'Amelio. Celui-ci activa de nouveau son émetteur. Toujours rien.

Soudain un vieil homme se glissa hors de la maison avec un sac sur l'épaule, se dirigeant dans leur direction et le chemin descendant vers la plage. Ils l'interceptèrent. Pel s'empara du sac et le fouilla. De la nourriture. Il se tourna vers le vieux loup de mer. Aucun signe de peur sur ses traits burinés par les vents et la mer. L'insulaire les fixa, un éclair de curiosité dans le regard. Après quelques secondes, se doutant de ce que cherchaient les nouveaux arrivants, il leur dit :

– Ils ont quitté la propriété il y a une heure de ça, avec le feu aux fesses. Un hélico a emporté ce qui restait de personnel car aucun habitant de l'île n'était autorisé à travailler pour eux. Les autres sont descendus vers la crique et ont embarqué sur le voilier, un magnifique Schooner.... Plus personne à l'intérieur... Je taquinais le poisson là en bas, et je les ai vus foutre le camp aussi paniqués que si le Hollandais volant était à leurs trousses.

L'hélico parti, le voilier disparu derrière le promontoire, je suis venu me rendre compte. Les portes étaient grandes ouvertes et pas un chat à l'intérieur.

L'insulaire tendit la main vers le sac.

– Cette nourriture allait se gaspiller. Autant qu'elle me serve à moi, non?

– Ont-ils hissé les voiles? questionna Benito.

– Non. Ils sont partis au moteur. Je les ai regardés faire. À mon avis pas un seul vrai marin à bord. Étrange pour une bête aussi magnifique.

– Merci vieil homme. Le nom du voilier?

– Je ne suis pas un vieil homme, freluquet. Je n'ai que soixante-quinze ans. Quant au nom de ce pur-sang, j'ai pas pu voir. Mais il était magnifique. Noir et blanc.

– D'accord, capitaine. Je vous souhaite de devenir centenaire. Bonne journée. Et Merci.

– Pas de quoi.

Ils s'avancèrent, franchirent le seuil de la propriété désertée. Amelio les dirigea vers les sous-sols et un vaste laboratoire superbement équipé. Le vide complet là aussi. Pas tout à fait. Dans la dernière pièce, trois cadavres en tenue bleu-vert hôpital. Les victimes avaient été abattues d'une balle dans la tête. Onofrio Pavelli, celui qu'ils étaient venus piéger avec l'espoir de découvrir l'identité du monstre derrière toute cette horreur, s'était enfui. Ils remontèrent au rez-de-chaussée, se dirigèrent vers l'extérieur.

– Le voilier, il porte un nom Italien, *La Monaca*, déclara tout à coup Amelio.

– Je le connais! s'exclama à son tour Benito. Une magnifique bête marine. Mais savoir où elle se trouve maintenant, avec toutes les îles du détroit, c'est une autre paire de manches.

Soudain un bourdonnement dans le ciel. Ils levèrent les yeux. Des hélicos. Pel fit la grimace. Depuis qu'il était sur cette enquête, les hélicos, amis ou ennemis, en faisaient partie et apparaissaient à tout moment. C'étaient qui cette fois? Amis? Ennemis? Bruno?

Deux Super Pumas envahirent soudain le ciel. Pel en fut étonné. Don Antonio? Que venait faire le mafioso sur cette île?

Les deux appareils se posèrent non loin de la résidence. Une quinzaine d'hommes armés en sortirent et s'élancèrent pour encercler la bâtisse. Une attaque en règle. Autant tout arrêter immédiatement, se dit Pel. Il cria.

– Don Antonio! C'est Pel Malta. La résidence est vide. Pavelli a fui. Et nous avons besoin de vous. Je vais sortir. N'allez surtout pas me tirer dessus! D'accord?

Rizzotto regarda son patron. Ce dernier approuva.

– D'accord, cria le garde du corps.

Pel sortit et se dirigea vers l'hélico. Don Antonio en sortait.

– Il n'y a plus personne, Don Antonio. Mais vous pouvez nous aider à localiser le voilier grâce à vos engins. Pavelli doit se trouver à bord.

Et Pel lui expliqua pour *La Monaca*. Puis, précédant Don Antonio dont déjà les hommes de mains avaient rejoint la propriété, vérifié les occupants et ressortis pour faire signe à leur patron que tout semblait

normal, il présenta ses amis au vieil homme ami de Fiona. Benito, habitué de la mer, prit la parole.

– D'après le vieux pêcheur, ils sont partis vers l'ouest, le détroit de Haro. Trois directions possibles. Le Canada, dans lequel cas ils seraient près d'accoster. Vers Seattle ou vers le Pacifique par Juan de Fuca. Le Schooner doit se trouver encore dans le détroit.

– Il ressemble à quoi, ce voilier? Comment le reconnaître? Il doit y en avoir des tas sur la flotte, non? questionna Don Antonio.

– Pas comme celui-là. Il n'en existe que quatre presque semblables à travers le monde, déclara Benito. C'est un Schooner de vingt-huit mètres en tek et chêne, construit dans les années trente par Rotondo et Figli, une petite compagnie italienne installée jadis à Torre del Greco, près de Naples. L'entreprise familiale n'existe plus depuis au moins trois décennies mais leurs quatre derniers voiliers sillonnent encore les mers. Un de ceux-ci a fait les manchettes dernièrement: *Le Méridin*. Son propriétaire, Elias Findings, s'est noyé après avoir mis ses compagnies en presque faillite. Mais je serais étonné que le propriétaire de *La Monaca* n'ait pas des photos ou des modèles réduits de cette merveille. Je vais voir.

Benito s'élança vers l'intérieur de la propriété, en ressortit avec un modèle réduit du Schooner. Il le montra à Don Antonio et ses hommes.

– Pouvez pas vous tromper. Deux mats. Vingt-huit mètres. Blanc et noir. Il se peut qu'ils naviguent juste au moteur.

Un homme de Don Antonio, après avoir regardé en direction de son patron, s'approcha pour examiner le voilier de plus près.

– Vous vous y connaissez en voiliers? Demanda Benito à l'individu.

– Un peu.

– Je compte hisser toute la voile et un coup de main d'un gars expérimenté pourrait m'être utile.

Se tournant vers Pel puis vers Don Antonio.

– Un de vos hommes, s'il est familier de la voile, pourrait nous accompagner pour m'aider à manœuvrer, demanda Benito en considérant les nuages et le vent prenant de la force.

Don Antonio approuva, regarda ensuite vers celui s'étant avancé pour examiner le modèle réduit. Ce dernier se tourna vers les hommes en attente et cita un nom. Un jeune homme se détacha du groupe, s'avança vers Benito tandis que Don Antonio déjà se dirigeait vers les hélicos. Les deux Super Pumas s'élevèrent vers le ciel, prenant la direction du détroit. Benito avait pris les devants tout en discutant avec l'homme de Don Antonio. Amelio et Pel suivaient. Quelques minutes après, le trimaran fendait les flots à la poursuite du voilier d'Onofrio Pavelli.

La Monaca avait levé l'ancre depuis presque une heure, se dirigeant

vers l'ouest. Le vieux pêcheur avait dit sans voiles. Si poussé seulement par les moteurs, le Schooner n'avait pas dû parcourir plus de quinze milles, se dit Benito. Son trimaran, toutes voiles dehors et vent arrière, comme c'était le cas, pouvait faire le double.

Toutes voiles carguées et poussé seulement pas son moteur, Le voilier *La Monaca* fendait les flots en direction de la sortie du détroit de Haro, allait déborder Discovery Island lorsque le pilote du Super Puma l'aperçut. Il contacta aussitôt Don Antonio. Puis le trimaran. Benito, engagé lui aussi dans le détroit, il ne pensait pas que *La Monaca* ait rejoint le Canada ou poursuivi en direction du nord via le détroit de Georgie – pour aller où?–, lança un cri de sioux en recevant l'information. Grand-voile, Solent et Geenaker réunis, plus de 500 mètres carrés vent dedans, le trimaran volait presque sur les flots en direction du Pacifique.

– La voilà, notre nonne! cria soudain Benito.

Comme il s'en était douté, le voilier se dirigeait vers la haute mer par le détroit de Juan de Fuca, se trouvait à hauteur de Port Angeles. *La Monaca* avançait tranquillement, se traînant presque, utilisant la seule puissance de ses moteurs et même pas à haut régime, estima Benito.

Étrange, se dit-il. Lui, avec une bête marine pareille, aurait arrêté les moteurs, hissé toutes les voiles et foncé dans la joie.

Trente minutes, et ils furent à portée de voix. Le voilier semblait désert.

– Ça tourne pas rond, cria Benito à Pel pour couvrir le bruit des vagues et du vent, il semble abandonné. Un vrai bateau fantôme.

Un Super Puma arriva à la verticale du voilier. L'homme de Don Antonio était allé faire le plein de carburant et revenait sur sa proie. Plusieurs câbles surgirent du ventre de l'aéronef. Trois hommes armés glissèrent vers le pont du Schooner sans que personne ne se manifeste. Plusieurs minutes plus tard, les moteurs mis sur arrière toute, le voilier ralentit et mit en panne. L'ancre fila vers le fond. Le trimaran rejoignit le Schooner, accosta. Pel monta à bord avec Amelio et Benito. Un homme de Don Antonio dirigea Amelio et Pel vers l'entrepont tandis que Benito se dirigeait vers le carré.

Dans la cabine principale, un cadavre de femme nue et sans tête sur le tapis. Mais pas de sang autour. Puis la tête de la victime sur le lit, soutenue par l'oreiller, comme si on avait voulu qu'elle se repose, s'endorme dans la mort. Arrivé près du lit, Pel figea en croyant reconnaître le visage aux yeux fermés. Il se pencha pour mieux le détailler. Oui. C'était bien elle. Mona Deruel. Six mois auparavant, Fiona la lui avait présentée. Une jeune femme adorable qui comme lui avait dû faire face au divorce. Mais d'après Fiona la séparation avait

été conclue à l'amiable et la belle Mona, au contraire de lui, en était sortie riche et libre.

Se détournant de la tête de la jeune femme, il s'approcha d'Amelio agenouillé près de la victime sur le tapis, examina à son tour le corps décapité. Secouant la tête devant le triste spectacle, Amelio se releva, s'avança vers une chaise supportant des vêtements, prit une robe de chambre en tissus éponge, retourna vers le corps sans vie et se pencha pour le recouvrir.

– Non! murmura Pel.

Amelio tourna la tête vers Malta, se redressa, fit marche arrière et reposa la robe de chambre sur la chaise.

Pel leva le regard vers la tête sur l'oreiller, revint ensuite au corps reposant sur le tapis. Quelque chose s'agitait en lui, une idée voletant au gré du vent, un ruban coloré accroché au vide, une main sans bras s'agitant pour attirer son attention. Quelque chose...

Lentement, comme à regret, son esprit se refusant d'éclaircir le flou se posant comme dernier rempart à l'indéfinissable s'agitant dans son esprit, il sortit une petite caméra numérique de sa poche de poitrine et prit plusieurs photos de la morte. Alla ensuite prendre des photos de la tête.

Cela fait, il se tourna vers la chaise et les vêtements, s'en approcha, les examina longuement. Repliant lentement la minuscule caméra, il la glissa dans sa poche et se dirigea vers ce qui semblait être une armoire à vêtements, décrocha un peignoir en soie bleue, alla vers le cadavre, se pencha et recouvrit le magnifique corps. Se dirigeant ensuite vers le lit, il se saisit du drap et recouvrit en partie le visage de Mona Deruel sous le regard approuvateur de Giuliani.

Benito s'approcha.

– Le voilier était sur pilotage automatique. Il possède tout un système de guidage dans le très sophistiqué. Il a dû être déserté quelque part dans le détroit. Nous courions après un leurre depuis le début.

– Non. Pas un leurre, un enterrement, l'enterrement de cette jeune femme. Et il montra la tête de Mona Deruel reposant de son dernier sommeil tendrement appuyée sur le coussin en satin et dentelles, recouverte jusqu'au menton par le drap. Cette ordure d'Onofrio Pavelli veut que son voilier et sa charge macabre aille vers la haute mer pour y sombrer. Un genre d'enterrement à la Viking.

– Tu veux dire qu'il est piégé?

– Oui. Certain de ça.

– Comment peux-tu savoir?

– Cette jeune femme, une amie de Fiona, avait exprimé le désir, il y a un certain temps déjà, qu'elle aimerait à sa mort rejoindre le Wallala comme au temps de ses ancêtres Vikings. Ce voilier est son

vaisseau de feu.

– Je vais tenter de trouver la charge.

– Non. Tu ne trouveras pas à temps. Je le sens. C'est un risque inutile. Ce bateau est condamné. Il nous faut l'abandonner au plus vite. Puis l'esprit de cette jeune femme mérite de rejoindre le ciel de ses ancêtres selon son désir.

Benito regarda longuement son ami. Pel avait l'air ce qu'il y a de plus sérieux. Et son ami était souvent dans le vrai lorsqu'il faisait ce genre de déclaration. Il hocha la tête.

– Si tu le dis. Dommage. Il est magnifique. C'est triste de le voir disparaître.

Ils quittèrent le voilier. L'hélico, ayant récupéré ses hommes, s'était élevé mais restait à la verticale, tournant dans le ciel tel un faucon épiant sa proie.

Benito hissa les voiles et le trimaran fendit les flots. Derrière eux, *La Monaca* sembla tout à coup se réveiller. Tel un bateau fantôme manœuvré par des âmes en peine, les moteurs se remirent à fonctionner, l'eau à bouillonner sous la poupe et les voiles à se hisser. Les hélices tournaient maintenant à plein régime. La chaîne d'ancre, tendue à se rompre, soudain se détacha et fila vers le fond. Le voilier bondit vers l'avant, l'étrave pointant vers le large. Pel, près de Benito, regardait, en attente de ce qui allait se passer. Il toucha le bras de son ami, lui montra le voilier d'un signe de tête.

– *Madre de Dios!*

La Monaca, entourée de flammes, se dirigeait résolument vers le large pour y sombrer.

Seattle.

Le laboratoire secret d'Amelio se trouvait près de l'aéroport dans une bâtisse commerciale modifiée.

– Il nous faut découvrir qui est C., déclara Amelio tout en précédant Malta. Lui en liberté, le mal sera toujours présent et prêt à renaître. Il nous faut mettre un visage sur le personnage, le trouver et le détruire. Il doit bien y avoir trace de lui quelque part.

– Ça m'étonnerait qu'il ait laissé traîner sa photo.

– Peut-être dans mes propres banques de données, données encore plus secrètes que celles de la Compagnie. Qui sait?

– Alors allons-y voir. Il nous faut trouver cette créature malfaisante avant qu'elle n'enténébre notre Monde.

Ils se dirigeaient vers la partie ouest du bâtiment lorsque Malta se sentit soudain mal, tituba, s'accrocha au mur. Amelio se tourna vers lui, se douta aussitôt du problème. Il saisit Pel par le bras pour l'aider à marcher.

– Vite! Il faut te mettre à l'abri, te soustraire à des possibles ondes de reprogrammation. Ensuite, au plus rapide, extraire le bidule se trouvant dans ta tête.

Ils arrivèrent au labo. Amelio se dirigea vers une armoire, en sortit un couvre-chef fait de matière brillante, le posa sur la tête de Pel tout en l'entraînant vers le sous-sol.

Une porte métallique sur le mur du fond. Amelio glissa une carte dans la serrure magnétique, composa le code. La porte s'ouvrit. Ils entrèrent. Une grande pièce aux murs couverts d'appareils. Sur le côté droit, un genre de fauteuil incliné surmonté d'un casque extraterrestre qui le fit penser à celui utilisé par les malfrats pour lui faire un trou dans le crâne. Amelio referma la porte, enclencha plusieurs systèmes électroniques de brouillage.

– Voilà. Tu peux enlever ce protecteur, il n'est plus d'aucune utilité. Rien à craindre dans l'immédiat. Je vais en profiter pour contacter un neurochirurgien de mes amis. L'ordinateur fera le gros du travail mais un spécialiste du cerveau doit superviser pour pallier à une possible défaillance. Mon ami se trouve actuellement au Canada. Mais reliés par Internet haute vitesse, ce sera rapide et sans danger. En attendant, nous allons te préparer pour l'opération.

– Les jeunes gens? Ils risquent d'être atteints aussi?

– Plus maintenant. J'ai déjà fait le nécessaire à distance. Mais ce que vous avez dans la tête n'a rien à voir avec les balises de contrôle dont tous les jeunes étaient munis. Ils ne devaient recevoir le

concepteur, gadget super sophistiqué greffé dans votre crâne, que lorsqu'ils seraient choisis.

– Choisis?

– À plus tard les explications, murmura Amelio. Nous avons plus urgent à faire.

La préparation pour l'intervention commença. Amelio, suivant les indications s'affichant à l'écran, fit asseoir Pel dans l'étrange fauteuil, l'immobilisa avec les sangles prévues à cet effet, inclina le tout à quarante-cinq degrés et fit s'insérer l'étrange casque sur la tête de Pel. Souvenirs désagréables. Malta se sentit comme pris dans un étau, dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Il n'aimait pas ça. Le casque, ajusté, bloquait menton et cou. C'est à peine s'il pouvait lever et baisser les paupières.

La machine débuta ses analyses et vérifications.

– Ce que vous avez dans le crâne est extraordinairement avancé technologiquement, et dangereux, très dangereux car reprogrammable. Une merveille de complexité. En plus de toute une machinerie, il comporte un puissant ordinateur. Et ils peuvent en faire n'importe quoi, du poste émetteur récepteur à un puissant engin explosif.

– Il doit être minuscule...

– La taille n'a que peu d'importance. Et bien que plus petit qu'une tête d'épingle, cet implant représente une véritable usine de production.

– Mais comment peut-on me parler, m'envoyer des images?

– Des nano électrodes susceptibles d'envoyer et recevoir des audiogrammes – courbe représentant l'acuité auditive suivant la fréquence des sons– et vidéogrammes qui atteignent directement la rétine. Sons et images. Vous entendez et voyez. Les extraterrestres de la Bible devaient posséder cette technologie pour parler à Noé, Moïse, les sauvés de Sodome et Gomorrhe et autres anciens pénétrés de la parole Divine.

Cette chose peut aussi avoir un contrôle total sur votre personnalité. Il vous a été injecté pour vous préparer à l'opération en tant que régénérateur potentiel, lancer la multiplication des *nanopérateurs*. La production, stoppée maintenant par mes soins, avait débuté il y a plusieurs jours. Ils sont actuellement des dizaines de milliers dans votre corps.

Malta hocha la tête tout en frissonnant. Cette ignoble ordure qu'était Boccis voulait se le farcir. Saleté de cannibale! Mais alors...

Un visage apparut sur un écran. Une voix se fit entendre.

– Merci Amelio, ton message est arrivé juste à temps. Hélas, plusieurs de nos amis sont morts.

– Heureux de t'entendre, Marvin. J'ai cru un moment qu'ils

t'avaient eu. J'ai besoin de toi. Il me faut extraire un *concepteur* de la tête de Pel Malta dont je t'ai parlé et j'ai besoin de tes directives.

– Il est prêt?

– Oui. J'ai stoppé la prolifération.

– Bien. Le plus vite sera le mieux dans ce cas.

Le neurochirurgien entra dans le champ de la deuxième caméra et apparut sur l'écran en face de Pel. Il ne portait pas de masque. Pel le vit, lança un mugissement entre peur et rage. Amelio se retourna. Pel roulait furieusement des yeux tout en regardant l'écran. L'affreux Boccis s'apprêtait à l'opérer au cerveau. Puis derrière ce dernier, un sourire cruel sur les lèvres et le regard perfide, son ex, le nouveau premier ministre du Canada.

L'écran. Amelio reconnut Boccis, se douta de ce qui s'était passé. Il plongea littéralement vers la console de contrôle et arrêta l'opération juste à temps. Il libéra ensuite Malta du casque. Pel se redressa en se frottant rageusement le crâne. Le trépan avait commencé son travail et son cuir chevelu était à vif. Il se tourna vers l'écran, la rage au cœur. Mais l'affreux Boccis avait disparu. Dans le champ de la caméra, à l'extrême droite, un corps par terre, certainement le cadavre du neurochirurgien ami d'Amelio.

Un gémissement. Pel se retourna vers Giuliani. Le chercheur, tombé à genoux et le regard dirigé vers Malta, secoua la tête, les muscles de son visage se crispèrent, la bouche s'ouvrit comme pour parler. Mais rien ne franchit ses lèvres. Après un autre mouvement de la tête, sa main se dirigea laborieusement vers sa poche de poitrine, voulant y prendre quelque chose. Pensant à une crise cardiaque et le remède dans la poche, Malta se précipita. Mais avant qu'il atteigne le savant, ce dernier chuta face contre terre. Près du corps inerte, Pel se pencha, tendit la main vers le cou de l'informaticien. Pas de pulsation, rien. Il le retourna sur le dos. L'aspect du visage... Inutile de tenter une réanimation. Il ne s'agissait pas d'une crise cardiaque mais d'une exécution.

Pensif, se demandant comment les autres avaient pu atteindre l'informaticien puisque les systèmes de brouillages dont le labo était équipé les protégeait de toute atteinte extérieure, il tendit la main vers la poche de chemise que Giuliani avait essayé d'atteindre avant de mourir. Il en sortit en tout et pour tout un bristol format carte à jouer, le retourna. Un moment surpris par ce qu'il avait entre les mains, il secoua la tête et glissa le carton dans sa poche. Il verrait plus tard. Avant tout quitter cet endroit. Il devait, priorité incontournable, trouver de l'aide pour faire enlever la cochonnerie dans son crâne avant qu'un des salauds ou Boccis lui-même fasse du pop-corn au beurre avec sa cervelle.

Ramassant le casque de matière brillante, il se l'enfila sur la tête et

se dirigea vers la sortie. Passant devant une surface métallique réfléchissante, il sursauta, croyant voir Tintin au Tibet ou chez les Incas. Il grimaça. Un professeur Tournesol serait le bienvenu pour le débarrasser de la chose extraterrestre enfouie dans son crâne et lui sauver ainsi la mise.

Dehors, le cellulaire dans sa poche fit entendre sa sonnerie. Bruno.

– Ici Tintin. Dupond et Dupont?

– Quoi?

– Non. Rien. Je bats la campagne.

– Pour ne pas changer. Mauvaises nouvelles. Dis-moi où tu es, je viens te chercher.

– Près de l'aéroport. Des Moines Way Sud. Un espace libre non loin. Je vais m'y rendre.

– D'accord. Je te localise et passe te prendre... Simon et le frère de Benito sont morts, ainsi que les deux gardes. Ménie, Élane et Lew ont été enlevés. Une attaque en force et par surprise.

Estomaqué, son ami avait raccroché immédiatement sans donner d'autres explications, Pel se dirigea vers l'espace libre de l'autre côté de la route où Bruno pourrait atterrir, tout en se posant mille et une questions. Ménie enlevée, Simon mort... Du lointain une silhouette éthérée dérivait vers lui, le saisit dans ses bras pour le consoler. Anna et leurs instants de bonheur à Marblemount. Ne pas perdre espoir. Puis soudain le visage de sa mère imprégna son écran intérieur, un visage doux et triste, mais le regard plein de chaleur, plein d'une force communicative qui le pénétrait tête, corps et cœur, l'envahissait d'une énergie étrange, une force capable de renverser tous les obstacles.

Tu es fils de l'Ordre, criait la voix dans sa tête tandis que sa mère lui souriait tendant la main vers lui, vers sa poitrine. Là, articulèrent les lèvres. Il porta la main à l'endroit indiqué et sentit sous le tissu de la chemise la carte prise dans la poche d'Amelio. Il la sortit et la contempla. Une carte d'un jeu de tarots : La Papesse. Aucune marque ou tracé dessus ou à côté de la figurine, figurine d'une facture très belle et différente des cartes de tarots déjà vues. Le dessin d'un grand artiste à coup sûr. Il la retourna, cherchant un message quelconque à l'endos, un indice pour comprendre. Mais rien de visible. Il revint au tracé de la figurine. Quelque chose... L'ovale parfait du visage, le regard étrange... La Papesse semblait le regarder. Les yeux avaient été dessinés avec un léger strabisme. Ils regardaient vers la gauche et vers la droite tout en le fixant lui. Un regard doux et ferme. Cela le fit penser à sa mère, puis à Anna. Il secoua la tête.

Le geste de l'informaticien vers sa poche de poitrine... Rien d'autre à part la carte. Celle-ci devait donc avoir une signification, porter un message, comporter un indice, une direction à suivre pour atteindre et détruire C. puisque tel était l'objectif d'Amelio.

Il approuva silencieusement à ses déductions tout en regardant distraitemment les bâtisses l'entourant en palissades. Les hautes façades et toits s'enfonçaient dans le ciel rempli de nuages, le faisant se sentir minuscule et prisonnier perdu en plein désert. En lui l'impression d'être près d'une révélation. Sûr et certain quelque chose allait arriver.

Une rumeur familière le coupa de ses réflexions et lui fit lever la tête vers le ciel. Son ami Bruno. Il lâcha un soupir. L'hélico descendait lentement vers l'espace libre. Il activa le pas pour embarquer.

Un vrai massacre. Simon, les deux gardes et le frère de Benito avaient été hachés menu par des armes de gros calibre. Comment? En temps normal jamais Simon se serait laissé prendre par surprise. Car ils avaient bel et bien été pris par surprise. Bruno avait examiné les armes : pas une balle ne manquait, tous les chargeurs étaient pleins.

Quelque chose d'étrange s'est passé ici, songea encore Pel. Il leva la tête et croisa le regard de Bruno. Celui-ci, comprenant la question muette et se faisant les mêmes réflexions, approuva d'un mouvement de tête. Tous deux savaient de quoi Simon était capable et ce qu'ils voyaient ne lui ressemblait pas, même avec un paquet d'années de plus sur le dos. Pel s'approcha de Benito assis par terre près de son frère. L'ancien marine lâcha la main du mort, se releva. Dans son regard fixe s'affrontaient les démons distributeurs de mort. Debout, baissant le regard sur le corps de Ramon, il murmura d'une voix froide et définitive:

– Ils mourront tous, petit frère. Demain, dans une semaine, un mois, un an, ils mourront tous, j'y veillerai!

Se détournant brusquement, il quitta la propriété. Pel voulut le suivre. Bruno l'en dissuada du regard, montra les corps.

– Il nous faut trouver une piste. Je vais faire venir une équipe pour tout analyser.

*

Pensif, l'homme se pencha de sa forme massive vers le petit ruisseau traversant son domaine, observa les légers remous provoqués par le courant tout en hochant la tête. Des légers remous facilement contrôlables, rien d'autre. Pas de quoi s'inquiéter. Tout allait se passer comme prévu et l'objectif tant convoité serait bientôt atteint.

Ayant pris ses décisions, il se détourna du spectacle du courant agité de forces invisibles et se dirigea vers les garages. Il était du côté où s'organisait la puissance, pouvait maintenant presque tout contrôler. L'Ordre ne pourrait cette fois rien contre lui. Il allait avoir le dessus sur la Papesse. Le vieux Adaci serait cette fois impuissant. Son ennemi de toujours serait incapable de stopper sa progression vers

ses légitimes aspirations.

Rome, Italie.

Quelque part, une cloche tinta faiblement. Mais en ces lieux, il se trouvait dans la Chapelle Sixtine, ce son était on ne peut plus normal et le vieil homme n'y réagit pas. Le regard songeur et admiratif devant les magnifiques fresques qu'il ne se lassait jamais d'admirer, il hocha doucement la tête. Son ami Michelangelo avait été un chéri des dieux. Mais comment pouvait-on trouver dans une même créature humaine autant de qualités, de dons et talents enrobés d'autant de défauts, dont le caractère exécrationnel de ce grand artiste n'était certes pas le moindre? Mais quel homme, quel créateur. Buonarroti aurait mérité de survivre. En ces mêmes lieux, il lui avait fait une offre, lui avait fait partager l'impensable, le secret traîné depuis des siècles.

Pas effrayé, encore moins séduit, celui qu'il considérait comme un ami s'était esclaffé. Puis, au bout de quelques instants, Michelangelo lui avait répondu: *«L'immortalità, Santo Padre? Per che cosa? Questa sarà la mia immortalità!»*

Et il avait montré son œuvre presque terminée.

Oui, songea le vieil homme, Michelangelo avait raison. Son immortalité avait été assurée pour bien de générations passées et à venir. Un peu aussi grâce à lui, il osait le croire. Il avait contribué à cette immortalité en veillant le long des siècles sur les œuvres de ce génie, faisant restaurer régulièrement celles qui risquaient d'être détruites par l'usure du temps et mettant à l'abri des vandales les pièces maîtresses en marbre et bronze, ne les ressortant que lorsque tout danger semblait écarté.

Il sourit avec une certaine tendresse. Il lui devait bien ça à ce Buonarroti si détestable parfois mais qui baignait dans l'esprit divin chaque fois que ce grand artiste se retrouvait face à un bloc de marbre. Là, on le voyait littéralement jubiler. Il fronçait les sourcils, fermait les yeux comme une femme se préparant à l'amour, tendait les mains vers la pierre, s'arrêtait les paumes ouvertes, sans la toucher. Puis lentement approchait, laissait glisser ses doigts avec une infinie douceur sur le grain encore rude du bloc...

Lui regardait, fasciné.

Il se souvenait de ce jour où pour la première fois il vit l'artiste comme en extase devant le bloc de pierre noble, avec en lui presque l'impression d'être un voyeur, de pénétrer au plus profond de l'intimité de cet être étrange et extraordinaire qu'était Michelangelo, de toucher cette passion, ce feu, cet amour de la pierre résumant toute la vie de ce grand artiste. C'est ce jour-là qu'il entendit ces mots qui restèrent gravés dans sa mémoire: *«Donner vie au marbre, c'est renaître moi-même*

au monde à chaque seconde...»

Un créateur, un vrai. Ils se trouvaient dans l'atelier de l'artiste. Il était venu rendre visite à l'ami, un magnifique bloc de marbre de Carrare lui servant de sauf-conduit car Michelangelo lui en voulait de lui avoir forcé la main pour la Chapelle Sixtine.

Rosella avait ouvert à son arrivée, l'avait fait entrer. Michelangelo était arrivé quelques minutes après, ne se gênant pas pour le faire attendre. Bien peu des grands de ce monde auraient eu ce toupet. L'artiste était un des rares pouvant se le permettre. Michelangelo s'était incliné légèrement devant lui, moins que n'importe quel monarque, puis avait levé la tête en questionnant :

– *Santo Padre?*

Pas de révérence ni gestes superflus, faire des «*colifichets*» disait son secrétaire, comme en étaient prodiges les gens de cette époque envers les supérieurs. Cela voulait dire, dans la bouche de l'artiste : «*Que venez-vous faire chez moi? Que me voulez-vous encore? Allez-vous enfin me laisser travailler en paix?*»

– Paix, mon fils, lui avait-il répondu. Je suis venu en ami.

Michelangelo avait eu un léger sourire pour toute réponse. Il savait à quoi s'attendre. C'était un être brillant qui sentait les choses, les devinait. Il réagissait devant les êtres exactement comme il le faisait devant les pierres à sculpter. Il m'avait mis à nu et savait que j'avais une demande à lui faire.

Je fis un signe à ma suite tout en montrant la fenêtre à Michelangelo. Mais déjà il s'avançait vers le châssis. Il resta un moment immobile devant la vitre, eut soudain un sursaut, un cri lui échappa : «*Mascalzoni!*», et se dirigea en courant vers la porte sans s'occuper de son auguste visiteur. Il rentra plusieurs minutes après, en transpiration, pestant contre les maladroits qui avaient failli abîmer le précieux bloc de marbre.

Michelangelo avait certainement dû assumer une part de l'effort dans le transport de la matière divine dans son atelier. S'inclinant légèrement, il m'invita à y pénétrer. Le magnifique bloc trônait au milieu de la vaste pièce, sur un support en bois dur renforcé hissant le marbre à sculpter à hauteur convenable. Michelangelo s'approcha, tendit ses mains vers la pierre, comme transfiguré. C'était un marbre provenant d'une nouvelle et limitée carrière ouverte à Carrare dont le propriétaire n'avait pu tirer tout au plus qu'une centaine de blocs parfaits. Un diamant dans la montagne. La pierre possédait une texture magnifique, un grain si fin, une teinte si pâle et laiteuse... Cette matière deviendrait vivante sous les mains de Michelangelo, elle crierait sa vérité.

Il se souvenait de cet instant comme s'il y était encore. Il avait même observé sur le visage de Rosella, la jeune femme se tenait

respectueusement parmi les autres serviteurs, comme un éclair de jalousie de la maîtresse envers cette autre maîtresse qu'était son art pour l'homme qu'elle aimait. Puis elle avait tourné la tête vers lui. Des yeux magnifiques. Ce qu'il avait pu appréhender dans le regard profond de la jeune femme l'avait instantanément séduit. Intelligence et force.

Rosella... La jeune femme avait accepté son offre et pris le chemin de l'éternité.

Il leva de nouveau le regard vers la voûte et les magnifiques fresques. Comme l'artiste l'avait si bien dit, on le retrouvait dans cet endroit, plus que partout ailleurs, aussi immortel que lui-même. Plus peut-être, tout en ayant trouvé le repos éternel. Repos auquel des fois lui-même aspirait de tout son être quand le découragement le prenait face à la perfidie de certains humains lancés dans de machiavéliques courses à la puissance, tristes individus n'hésitant pas à sacrifier milliers de leurs semblables pour assouvir leurs immondes ambitions. Ou devant la stupidité d'autres détenteurs de pouvoir.

Le vieux professeur Adaci quitta lentement la chapelle Sixtine et prit le chemin de ses bureaux secrets. Rosella était inquiète et demandait son aide. Une immense et ardue tâche les attendait.

En chemin, la silhouette se redressa, rejetant peu à peu le poids des ans. La visite à son vieil ami lui avait fait du bien, il se sentait maintenant plein d'énergie.

Tout en activant le pas, il serra les poings. Le mal renaissait tel le Phénix de ses cendres alors qu'il pensait l'avoir détruit. Mais rien n'est jamais acquis, tout est toujours à refaire.

Secouant lentement la tête face à cette dualité représentant la force de l'humanité, mais faisant aussi bien souvent son malheur, il réintégra ses bureaux secrets en vue de préparer son départ. Tous les instants étaient porteurs de joies et de dangers, de réussites et de défaites. Son rôle était de veiller à ce que le mal ne prenne le dessus et ne les détruise tous. Déjà à plusieurs reprises dans le siècle passé leur Monde avait frôlé la catastrophe par l'entremise du renégat Pacetoni. D'abord avec la guerre 14-18 et la grippe espagnole. N'ayant pu atteindre ses buts par la force, le renégat avait tenté d'empoisonner la planète en faisant muter le virus. Ensuite par le groupe Thulé et la marionnette Hitler en leur faisant, à ce dernier et ses manipulateurs, découvrir certains secrets interdits. Les deux fois il avait pu intervenir à temps pour limiter les dégâts. Deux cents millions de morts...

Pacetoni... De nouveau le salaud s'était immiscé dans la vie de leur Monde et tentait de le contrôler en mettant à la portée de ses complices du moment ce qu'il avait pu appréhender des secrets de la vie. Il secoua la tête à ses pensées. Des jeunes et brillants savants avaient comblé les vides et donné au renégat la possibilité de réussir

dans ses projets de conquête.

Prêt à partir, il se dirigea lentement vers la porte. Son secrétaire et ami savait quoi faire en cas de besoin.

Seattle.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées. Les recherches pour retrouver Ménie, Élane et Lew piétinaient. Pel, frustré, découragé, se trouvait seul dans son condo.

Il tourna le regard vers la télé. Des enquêtes avaient été lancées dans les cliniques et maisons de retraite appartenant à Barrage International.

Le Président Benton, seul rescapé du crash de Force One, guéri de ses blessures avec une miraculeuse rapidité, allait reprendre officiellement ses fonctions de chef d'État et faire sa première apparition publique. Sa chaise roulante poussée par un préposé à la sécurité, le Président s'avavançait en direction de l'estrade, tenant la main d'une magnifique jeune femme.

Le petit groupe arrivé près du micro, la jeune femme fit un pas en arrière, à la place qu'aurait occupé la Première Dame décédée d'un cancer deux ans auparavant. Le Président Benton se tourna lentement pour parler à son conseiller. Le caméraman en profita pour faire un gros plan sur l'accompagnatrice. Pel sentit le froid l'envahir des pieds à la tête. Son regard s'appesantit sur le visage de la femme dont les traits, certainement modifiés par la chirurgie esthétique, n'étaient pas sans lui rappeler la poupée étrange entrevue chez le dentiste.

Il s'arracha avec difficulté à sa chaise, se dirigea vers son bureau pour y prendre les photos prises sur la Monaca, revint s'asseoir à la table, posa les photos à côté de lui. Songeur, il prit celle montrant le corps sans tête, la réexamina de nouveau longuement, la posa ensuite devant lui. Malgré ce qu'il avait vu, il n'arrivait pas à se faire à la folle idée subitement germée dans son cerveau. Les épaules, les seins, le ventre plat et musclé, la pose à plat sur le dos... L'infirmière de Fiona au Carseca Center. Les dents serrées, il fit glisser les autres photos vers lui.

La vérité sur l'identité de C. lui apparut instantanément : Pavel Canderol, le riche homme d'affaires dont Mona avait divorcé. D'après Amelio, l'ex-mari de l'amie de Fiona avait pendant quelques mois fait partie de l'Organisation, disparaissant ensuite sans laisser de traces.

Intriguée par certains faits et renseignements ne concordant pas avec ce qu'elle savait de son ex, Mona avait, par curiosité, engagé un détective pour faire la lumière. Comme pour Boccis, Pavel Canderol avait menti sur sa vie, n'était pas ce qu'il prétendait être, s'était lui aussi approprié l'identité d'un individu décédé une vingtaine d'années auparavant. Qui était-il vraiment?

S'il ne se trompait pas dans ses déductions... Ensuite la trop rapide et miraculeuse guérison présidentielle alors que tous les occupants de Force One étaient décédés... Aussi le fait relevé par l'individu s'étant trouvé par hasard sur le lieux du crash : le Président avait un casque sur la tête... Une ou plusieurs des hypothèses insensées tournant dans son ciboulot se devaient d'être dans le vrai. Laquelle s'approchait le plus de la réalité?

Dans tous les cas de figure leur pays se trouvait en danger. Gabriel Boccis, destiné à devenir vice-président, avait été remplacé par cette magnifique jeune femme ayant gagné les faveurs du Président. Contrôlant ce dernier par le secret de sa miraculeuse guérison, le hasard et la chance ne devaient être pour rien dans sa survie, et par les charmes de cette sirène, ces gens seraient capables d'influer sur les prises de décisions au plus haut niveau. Sans compter tous les autres personnages importants aussi sous leur contrôle. Et Boccis gardé en réserve pour quand viendrait le moment de se débarrasseraient de Benton...

Des mots de Sun Tse lui vinrent à l'esprit : *« Il est aussi du domaine de l'essence de l'art de la guerre que de jouer du clair comme de l'obscur, attaquer au grand jour et être vainqueur en silence... »* Leur pays faisait face à une organisation capable de tout.

Écartant les photos d'une main fébrile, Malta tira à lui la liste envoyée par son ami Mike Targett sur les élections intervenues à travers le monde pendant les douze derniers mois. Treize pays avaient été aux urnes. Les élus, une majorité de femmes jeunes et brillantes comme son ex.

Il tendit la main vers le téléphone pour contacter son ami Bruno et lui parler de la compagne du Président, puis de son ex, première ministre du Canada. Mais son geste figea avant d'atteindre l'appareil. Sa main se recroquevilla, se posa comme tordue et douloureuse sur le dessus du bureau. Il la regarda sans pouvoir faire le moindre geste, toute son énergie disparue. Dans sa tête, malgré le casque protecteur qui ne le quittait plus, neurologues et chirurgiens ne sachant comment lui retirer la saleté cadeau de Boccis, une image un peu floue mais encore assez nette pour être reconnaissable avait pris forme : une grande pièce sans fenêtres avec, au centre, Ménie et Elaine assises sur des chaises, les mains attachées derrière le dos et les jambes entravées. Derrière les deux femmes, un sourire sardonique sur les lèvres et secouant négativement la tête, le salaud dégénéré menaçait mère et fille d'une lame courbe et tranchante.

Son téléphone se mit à sonner. Il tenta de décrocher sans y parvenir. Le répondeur se mit en marche. La voix de Bruno.

« Benito a une piste. Je passe te prendre. »

Un soupir s'échappa des lèvres de Pel tandis qu'un regain d'énergie

l'envahissait. Sûr et certain, c'était pas fini et la curée allait bientôt commencer. Il serra les poings, attisant sa colère. Forçant ses muscles avec une lenteur laborieuse, il rajusta le casque protecteur sur son front. Se sentant aussitôt mieux, il se leva pour se préparer. Il devait mettre Bruno au courant de ses déductions.

Bruno et Pel descendirent de l'hélico. Benito les attendait devant l'entrée de la propriété héritée de ses parents. Sans un mot, Benito leur fit signe de le suivre à l'intérieur, les précéda jusqu'à la cour arrière et leur montra Petersen. Le mercenaire était assis sur la dernière marche menant au patio. En entendant le bruit des pas, il se leva et attendit.

Bruno regarda le mercenaire en silence. Cet homme était responsable de la mort de Simon, de la mort du frère de Benito et de l'enlèvement par l'organisation des jeunes gens et de Ménie. Il se tourna vers Pel. Le visage de ce dernier se trouvait figé dans le froid d'une congère millénaire soudain en ébullition. Des puits sans fond de son regard jaillissaient des lueurs s'entrecroisant en sarabande meurtrière. Puis les poings fermés étaient prêts à entrer en action pour leur œuvre de mort.

Bruno leva la main en signe de calme. Benito avait laissé la vie sauve au traître, une raison importante lui avait fait différer la mort du mercenaire. Il fixa de nouveau Petersen. Celui-ci hocha la tête tout en murmurant.

– Oui. Je vous ai trahis. Et je le regrette. Je ne reverrai plus mes fils. Ils m'ont fait croire qu'ils étaient encore vivants, que je pourrais le récupérer si je les aidais pour les deux jeunes gens.

Je n'ai pas tué vos amis directement mais c'est tout comme. Connaissant leur façon de procéder, j'aurais dû me douter qu'ils ne feraient pas dans la dentelle. J'ai appris par la suite la mort de mes fils. Alors je suis revenu. Ne me tuez pas tout de suite. Laissez-moi vous aider à détruire ces salauds. Ensuite vous ferez de moi ce qu'il vous plaira.

Bruno regarda en direction de Benito. Celui-ci approuva d'un imperceptible mouvement de tête. Le mercenaire semblait sincère.

– D'accord. Tu as la vie sauve pour le moment. Après on verra.

– C'est tout vu. Mes enfants sont morts. Je mourrai lorsqu'il vous plaira et de la façon qu'il vous plaira. Je veux juste, avant de crever, aider à détruire ces salopards et le fils de pute qui les dirige.

– Bien. Suis-moi. Nous allons nous asseoir à table et voir, suite à tes révélations, quelles sont les possibilités. Nous dresserons un plan d'attaque d'après tes renseignements. Mais au moindre mensonge... Ce ne sera pas une mort douce. Tu me comprends?

– Oui.

Marina Pellisson regarda l'écran. Le message était on ne peut plus clair. Elle était découverte et devait fuir au plus vite. Boccis avait commis une erreur impardonnable en s'attaquant à ce Pel Malta. Cet individu vu chez le dentiste aurait dû être éliminé sans délai. Elle avait senti le danger, un danger en attente, une arme en préparation. Mais Boccis s'était entêté, se pensant capable de garder Pel Malta sous contrôle puis le détruire en se servant de lui. Mais impossible de savoir pour quelle obscure et inavouable raison le maître lui avait accordé ce caprice, autre erreur impardonnable dont elle payait maintenant le prix. Tout se présentait comme prévu, le but presque atteint...

Pensive et préoccupée pour la suite des événements, elle initia une séquence sur son ordinateur portable, tapa *Enter*. Se tournant ensuite vers son garde du corps attendant près de la porte, elle lui dit :

– Nous partons, immédiatement.

Le directeur des Services secrets se présenta à la porte du Président. Il fut introduit aussitôt.

– Alors, Geoffrey?

– Elle a quitté la Maison Blanche quelques minutes avant que vous ne donniez l'ordre de l'arrêter. Elle a dû se douter de quelque chose ou avoir été avertie. Nous avons lancé à ses trousses nos meilleurs agents.

Une explosion soudaine fit trembler les murs de la bâtisse. Cela venait du côté des appartements réservé aux invités. Aussitôt les gardes du corps du Président envahirent la pièce.

Geoffrey Bulles, en contact avec ses hommes, leva la main.

– L'ordinateur portable de Marina Pellisson vient d'exploser, tuant un agent et en blessant deux autres.

Le Président hocha la tête, leva la main à son tour pour renvoyer ses gardes du corps. Puis s'adressa à son chef de la sécurité.

– Retrouvez-là.

– Oui, Monsieur le Président.

Pensif, le Président Benton se retira dans ses appartements, fit signe au personnel de le laisser. Il se rendit dans sa chambre, se déshabilla. Nu, il s'immobilisa devant le miroir. Un sourire effleura ses lèvres. Pas mal. Pas mal du tout. Sa femme aurait été contente de cette amélioration. Mais la prudence était de mise. Personne ne devait le voir de trop près avant un temps raisonnable maintenant que Marina avait dû fuir. Marina. Penser à son magnifique corps le fit frémir. Il tendit le bras vers sa robe de chambre et s'en couvrit.

Le groupe d'une douzaine d'hommes avançait prudemment sur le chemin accidenté. Dans la vallée, à plusieurs kilomètres, leur objectif : un imposant bâtiment rappelant à Pel celui où il avait pensé délivrer Fiona. Au souvenir de sa fuite du Carseca Center, il grinça des dents. Pouvoir mettre la main sur l'abominable Canderol et lui tordre le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ensuite passer à l'affreux Boccis...

Bruno, devant, leva la main. Le petit groupe s'arrêta. Benito et Petersen s'approchèrent aussitôt. Le mercenaire leur montra le sentier et la façon la plus sûre de s'approcher en évitant les systèmes de sécurité. Ceux-ci neutralisés, ils pourraient, par le petit chemin se faufilant entre arbres et buissons, parvenir à la porte dérobée à l'arrière de la propriété, point faible de tout le système et unique possibilité de pénétrer à l'intérieur des murs.

Ils reprirent leur avance. Une heure encore de tours et détours pour éviter les systèmes de sécurité et atteindre leur but, se dit Bruno. Ensuite, si Petersen ne leur avait pas menti, ce qui demeurerait une possibilité et il avait établi ses plans en conséquence, ils pourraient s'introduire dans la place.

Ils étaient à cinq cents mètres à peine de leur objectif, regroupés derrière une butte de terre surmontée de broussailles, en attente de la suite des événements annoncés par le mercenaire. Bruno examinait la bâtisse et les alentours avec ses jumelles. Soudain du mouvement à l'avant. Il fit signe à Benito, puis à Petersen. Ceux-ci s'approchèrent. Bruno tendit les jumelles à son ami. Benito observa la bâtisse un moment puis passa les jumelles à Petersen. Ce dernier observa, se tourna vers Bruno.

– Ils se préparent à partir comme prévu. C'est le groupe de Parricho. Douze hommes. Leur chef n'est pas encore là. Ils seront de retour dans deux ou trois heures max. Leur mission est de reconduire un personnage important amené il y a deux jours. Je n'en sais pas plus.

Il porta de nouveau les jumelles à ses yeux puis murmura.

– Voilà Parricho. Il accompagne la personne en question. Il doit s'agir d'un client important ou d'un cadre scientifique non accrédité fait mander pour résoudre des problèmes techniques. C'est déjà arrivé. Ils leur mettent une cagoule pour qu'ils ignorent l'endroit, sont amenés, font ce qu'ils ont à faire et sont reconduits de la même façon, sous escorte.

Pel s'était approché. Il prit les jumelles et regarda à son tour.

– Cette silhouette et cette démarche me font penser à quelqu'un...

L'image du sénateur Gibson s'était aussitôt affichée sur son écran intérieur. Le politicien n'avait pas été retrouvé au Carseca Center, était porté disparu. Aucune nouvelle de lui depuis.

Guidé par le chef du groupe, l'individu cagoulé mais non menotté se dirigeait vers la voiture de tête. La silhouette à la démarche lente et pesante pouvait très bien appartenir au sénateur. Le mercenaire lui ouvrit la portière du véhicule en attente, le fit monter tout en lui baissant la tête à la façon des policiers. Le politicien, s'il s'agissait bien de lui, ne semblait ni prisonnier ni ami de ces gens. Pourquoi une escorte pour le reconduire? Le convoi se mit en route, s'éloigna de la propriété.

Bruno s'adressa à Petersen.

– Combien d'autres hommes dans la bâtisse?

– Comme je vous l'ai dit, Parricho et ses hommes partis, il ne devrait en rester que trois : Potmans, Mercks et Guiseppa. Plus cette femme que vous nommez Marina Pellisson et son garde du corps, le chirurgien et son infirmière : la femme doit subir un traitement, j'ignore quoi, d'où sa présence dans cette propriété. Et l'individu que vous venez de voir pourrait avoir été amené en vue de ce traitement. Nous avons amené le chirurgien et son aide il y a trois jours. Ils s'occupent actuellement de la préparation de la femme pour une intervention s'étalant sur près d'une semaine. Elle n'est pas censée quitter ce endroit avant.

Pel se tourna vers Petersen.

– Un peu étrange de dégarnir la propriété de presque tous ses gardes juste pour reconduire un invité, non?

– Personne n'est au courant de cette cache. Des dispositifs empêchent toute approche. Sans moi, vous auriez déjà été détectés et abattus depuis longtemps. Parricho et ses hommes ne seront absents que quelques heures.

– Autre chose qui nous inciterait à croire tes dires? demanda encore Pel.

– La propriété est minée. Elle doit être détruite à la fin du mois, le 28.

– Une femme sur le pas de la porte, murmura Benito.

– C'est Marina Pellisson, murmura à son tour Pel, examinant toujours la propriété avec les jumelles.

Benito se tourna vers Petersen.

– Restent seulement trois mercenaires, c'est bien ça?

Ce dernier leva les mains.

– Je vous ai dit tout ce que je savais. Parricho et son groupe devaient aller chercher quelqu'un et ensuite le reconduire. Ce qu'ils font. Reste les trois hommes de troupe pour monter la garde. Si aucun

changements de dernière minute, c'est ce à quoi nous pouvons raisonnablement nous attendre. Un piège est peu probable. Mais on ne peut savoir. Faisons comme si la possibilité d'un traquenard existe.

Pel continuait d'observer Marina Pellisson sur le pas de la porte. Il augmenta la résolution au maximum. Sur le visage agrandi, bien qu'aux traits un peu flous, une expression de contrariété, de mauvaise humeur presque. Contrariée par le départ de l'individu cagoulé? Et s'il s'agissait du sénateur, pourquoi sa présence dans ces lieux? Complice? Déjà il avait, avec Bruno, suivi Gibson au Carseca Center. S'il s'agissait bien du Sénateur, ce dernier pouvait représenter un rouage important de toute cette conjuration en cours. Il fit signe à Bruno en lui montrant le convoi. Bruno approuva tout en montrant le ciel. Déjà il avait fait le nécessaire pour que le groupe soit suivi à la trace par les yeux perçants et infaillibles d'un satellite. Quant à la cavalerie, elle attendrait le signal pour intervenir.

Ils se remirent en route. Pas le moment d'abandonner, songea Bruno. Mais un peu trop facile tout de même. En cas de piège ou de résistance trop forte, ils étaient préparés à faire face. À la dérobée, il observa Petersen. Le mercenaire repentí ouvrait la marche avec Benito pour ange gardien. Au moindre signe de trahison, il ne donnerait pas cher de la vie de l'homme responsable de la mort de Simon et de Ramon.

La porte dérobée. Ils n'étaient plus qu'à quelques dizaines de mètres et aucun garde ne s'était manifesté. Les systèmes d'alarme avaient bien été court-circuités. Soudain la porte dérobée s'ouvrit et trois hommes en sortirent, s'éloignèrent silencieusement de la bâtisse. Benito fit signe de se mettre à couvert. Les rats quittaient le navire? Benito toucha le bras de Petersen. Celui-ci se retourna en secouant la tête puis murmura :

– Potmans, Mercks et Guiseppe. La femme est maintenant seule avec son garde du corps, le chirurgien et l'infirmière. Je n'y comprends plus rien. Ils se dirigent vers ce monticule, là-bas. Derrière se trouvent cachés des véhicules d'urgence.

Bruno s'adressa à Benito.

– Il faut intercepter ces trois guignols et voir ce qu'ils ont à dire.

Benito approuva. Ensuite, touchant le bras de Petersen et pointant en silence du doigt deux hommes du groupe de dix fourni par Don Antonio, il leur fit signe de le suivre. En silence, les quatre hommes disparurent dans les fourrés.

Quelques centaines de mètres plus loin, les mercenaires, préoccupés de s'éloigner de l'endroit puis d'atteindre les véhicules, surveillant surtout leurs arrières, tombèrent dans le piège. Benito eut vite neutralisé le premier des trois. Petersen en fit autant avec le sien mais l'homme de Don Antonio ne fut pas assez rapide et le paya de sa

vie, presque sectionné en deux par une rafale de pistolet mitrailleur. L'autre homme de Don Antonio intervint aussitôt pour régler le problème.

Bruno, entendant la rafale, donna aussitôt le signal d'assaut. Ils se dirigèrent en courant vers la porte restée ouverte, envahirent la propriété. Le plan dessiné par Petersen était précis et ils n'eurent aucune difficulté à trouver l'endroit où devait se tenir Marina Pellisson. Mais cette dernière, alarmée par les coups de feu puis voyant par les moniteurs de surveillance la troupe ennemie s'introduire dans la propriété, avait pris la fuite avec son garde du corps. Arrivés sur les lieux, Bruno et son groupe ne trouvèrent que les cadavres du chirurgien et de l'infirmière sur le sol du labo, morts tous les deux.

Des coups de feux à l'extérieur. La voix de Benito retentit dans l'oreille de Bruno.

– Je les vois. Ils sont deux. Ils se dirigent vers le hangar.

– Ne les laisse pas y pénétrer. Certainement un hélico. Plus personne ici. Je vous rejoins.

Une giclée de balles coupa la route aux fugitifs. Le garde du corps se retourna et fit feu en direction de Benito. Ce dernier fut obligé de se mettre à l'abri. Entretemps, se rendant compte que toute fuite était maintenant impossible en direction du hangar, Marina Pellisson avait changé de direction. Suivie et protégée par son homme de main, elle avait pris la direction du boisé se trouvant à une centaine de mètres. Tout en courant, Benito fit signe à Malta et Jay de prendre par la droite.

Marina Pellisson avait presque rejoint le boisé. Jay, plus rapide, l'avait débordée et lui coupait maintenant la route. Malta la rattrapa à son tour. Pellisson était acculée. Faisant face, elle s'avança vers Malta. Pel leva son arme. La créature le fixait d'un regard suppliant. C'était une belle femme, une magnifique créature. Marina Pellisson, alias Lena Delages, l'étrange jeune femme rencontrée dans les bureaux des dentistes Danfield et associés et ensuite dans le pavillon du Carseca Center. C'était bien elle. Un visage légèrement différent de son souvenir, plus beau et un corps magnifique dans toute sa plénitude.

Une fraction de seconde d'hésitation. Il revit la tête de Fiona sur l'écran d'ordinateur. Puis la cage de verre de la morgue. Sous la vitre transparente, la tête de la richissime madame Arrington, les traits du visage rajeunis par la chirurgie, chapeautait un corps de déesse dont le bras gauche portait en tatouage un adorable papillon multicolore... Son doigt se raidit sur la gâchette, prêt à donner la mort.

Le garde du corps de Pellisson, sortant de nulle part, intervint en déchaînant un feu d'enfer en direction de Jay. Le jeune homme fut atteint à l'épaule, chuta, son arme lui échappa. Par terre, il tenta

vainement de la récupérer. La rafale suivante balaya l'espace en direction de Pel. Une balle atteignit aussi ce dernier. Pel tomba. Tout n'avait duré qu'une fraction de seconde. Marina Pellisson en profita aussitôt pour s'esquiver. Mais Jay, agrippant enfin son arme, la mit en joue et tira. Marina Pellisson, atteinte en plein dos, leva les bras et chuta sur les genoux, s'affala face contre terre. Le garde du corps, négligeant Jay, s'approcha de sa maîtresse. La blessure était mortelle. Il n'hésita qu'une fraction de seconde, leva son arme, la déchargea en une longue rafale en direction de Jay et Malta. Lâchant ensuite le pistolet mitrailleur, il sortit un coutelas, trancha la tête de la jeune femme moribonde et s'enfuit avec son macabre trophée en direction d'un véhicule en attente. Jay tenta de se mettre debout pour le poursuivre. Trop faible, il chuta de nouveau. Le garde atteignit le véhicule, ouvrit la portière arrière. Une énorme glacière à la place du siège arrière. Il l'ouvrit, déposa la tête de sa patronne, referma la glacière et la portière arrière, tendit la main vers la portière avant.

Je vais le perdre, se dit Jay tentant de se relever. Trop faible, il s'étala de tout son long. Un moment le garde du corps se retourna vers lui dans l'intention de l'achever. Puis se dit qu'il avait mieux à faire. Avant tout mettre sa patronne en sûreté. Il s'assit au volant, lança le moteur. La conduite intérieure fit un bond en avant alors que Benito apparaissait devant et à gauche du véhicule. Une rafale atteignit le pare brise. Des vitres blindées. Une deuxième et longue rafale déchira alors portières et pneus. Le véhicule eut comme une hésitation, fit une embardée et alla s'écraser contre un arbre, prit feu.

Jay s'était relevé et approché en titubant de Benito. Le garde du corps les regardait de derrière sa vitre, ne faisant aucun geste pour fuir les flammes. Le risque d'explosion devenant imminent, Benito entraîna Jay loin du brasier. Quelques secondes encore et le réservoir explosa. Le véhicule ne fut plus qu'une torche. Un coup de feu retentit. Le garde du corps venait de mettre fin à ses souffrances et rejoindre sa maîtresse dans l'au-delà.

Petersen et deux des hommes de Don Antonio arrivèrent à leur tour. Benito demanda au mercenaire de monter la garde près du véhicule en flammes avec un des hommes de Don Antonio et fit signe à l'autre d'aller aider Malta toujours par terre. Puis, soutenant Jay, il prit la direction de la propriété. Le jeune homme et Pel avaient besoin de soins.

Ménie et Dix-Sept avaient été retrouvées saines et sauves. Mais Lew, séparé de ses compagnes en arrivant, restait introuvable.

Pel, sa blessure soignée et ayant récupéré suffisamment, se dirigea vers Bruno. Son ami se tourna vers lui, préoccupé. Trop facile. Benito les rejoignit, les mit au courant pour Marina Pellisson et son garde du corps. Ce dernier avait tranché la tête de sa patronne et tenté de fuir avec un véhicule en attente dans le boisé. Le dit véhicule était maintenant en feu. Il avait laissé sur place Petersen et un homme de Don Antonio.

Un coup de feu.

Bruno et Malta se regardèrent puis foncèrent derrière Benito parti en flèche en direction de la colonne de fumée montant du véhicule en flamme. Ils parvinrent sur les lieux. L'homme de Don Antonio était par terre, mort, la gorge tranchée. Petersen avait disparu. Ils examinèrent l'intérieur du véhicule encore fumant. Le garde du corps de Marina Pellisson n'était plus qu'un amas informe carbonisé. À l'arrière, la glacière, protégée du feu par un revêtement spécial, avait été ouverte. La tête de Marina Pellisson, alias Canderol, n'avait pas souffert des flammes mais une blessure par balle en plein front avait définitivement mis fin à sa vie. Pel resta un moment à contempler la tête du salaud tandis que Benito et Bruno fouillaient les environs à la recherche du mercenaire repent. Petersen resta introuvable. Ils reprirent la direction de la propriété. Les hélicos n'allaient pas tarder à arriver pour les emmener.

Les véhicules et le groupe accompagnant l'individu cagoulé, surveillé par satellite, se trouvaient à plusieurs dizaines de kilomètres de là. Bruno, en contact avec les agents, donna l'ordre de les intercepter. Quelques minutes après, c'était chose faite.

– Ici Delpan. À part le chauffeur, un ancien marine, le camion est vide. Dans la voiture, un autre mercenaire et un individu répondant au nom de Balachon. Nous avons vérifié son identité. Un petit fonctionnaire de la Maison Blanche s'étant fait porter malade. Aucune relation avec le sénateur Gibson sinon la corpulence.

– Merci, Delpan.

– OK. Terminé.

Bruno se tourna vers Malta et Benito venus aux nouvelles.

– Ça tourne pas rond. Parricho et ses hommes n'étaient plus dans le camion. Leur départ n'en était pas un. Ils se sont enfuis. Ou alors ils avaient ordre d'abandonner Marina Pellisson à son sort puis préparer un joyeux bal à notre intention. Le salaud Petersen est certainement

allé les rejoindre. Il nous a joué la comédie depuis le début et a fini le travail en mettant une balle dans la tête de Canderol.

– Ce qui veut dire? questionna Pel.

– Branle bas de combat, murmura Benito. Vérifiez vos armes. Et retour à la bâtisse.

– Non, murmura à son tour Bruno. D'après Petersen, la bâtisse est piégée et je ne pense pas qu'il ait menti. Ils sont alors en mesure de la faire exploser et nous avec. J'appelle la cavalerie pour savoir où ils sont rendus et s'ils arriveront à temps. En les attendant, nous allons nous mettre à l'abri derrière ces rochers.

De nombreuses silhouettes se dressèrent soudain derrière les masses rocheuses et ouvrirent le feu sur le petit commando. D'autres silhouettes du côté la bâtisse. Ils étaient encerclés. Les balles pleuvaient de partout. Un cri. Pel se retourna. Ménie, atteinte par un projectile, venait de s'écrouler. Pel fonça dans sa direction, s'agenouilla près de la blessée. Ménie le regarda, entre amour et peine. Au fond de ses yeux déjà les couleurs de l'au-delà. Pel avait trop souvent vu la mort pour s'illusionner d'un quelconque espoir. Des larmes affluèrent à ses paupières. Ménie était mourante. *Dix-sept* vint aussi s'agenouiller près de sa mère, lui prit la main, leva ensuite les yeux vers Malta. Ce dernier secoua légèrement la tête. Trop tard. Ils ne pouvaient plus rien pour elle. Les lèvres de Ménie bougèrent, son regard alla vers Malta puis dériva vers sa fille. Pel lui serra la main tout en approuvant d'un hochement de tête. Oui. Il la protégerait. Les yeux de Ménie se fermèrent. C'était fini. Après un moment à regarder le visage de l'être aimé, Pel se redressa, leva le regard vers la propriété. Ils étaient acculés. Des forces trop importantes barraient toutes les directions. Un piège mortel s'était refermé sur eux. Encerclés, ils ne pouvaient que vendre chèrement leur vie.

La fin? Non! Une voie vers la liberté devait exister. *Equilibre...* Ses amis allaient mourir. La jeune Élane allait mourir. Il ne pouvait le permettre, avait promis de la protéger. Une vibration dans sa poche de poitrine attira son attention et quelque chose changea en lui. Puis son regard, dirigé vers la bâtisse par une volonté autre que la sienne, se fixa sur un groupe se tenant sur le côté droit de la propriété.

Derrière des mercenaires commandés par Petersen, il aperçut Gibson. Soudain les choses s'éclaircirent dans son esprit. Gibson était le grand patron. Canderol n'était que le second et avait été sacrifié par les siens. Il fallait tuer Gibson. De quelle façon? La carte de tarots représentant la Papesse. Il glissa sa main vers sa poche de poitrine, saisit le bristol, l'examina. L'image de la Papesse le fixait, le regard encourageant. Puis elle vibra imperceptiblement dans sa main. C'était une arme. Puissante. Le visage de sa mère lui apparut. Ses lèvres bougèrent. Elle approuvait l'idée qui lentement germait dans le tête de

Pel. Gibson, alias Pacetoni, un renégat de la pire espèce et responsable de tous leurs maux, devait mourir une fois pour toutes. C'était la mission pour laquelle, lui, Pel Malta dans cette séquence du temps, avait été remis au monde. L'Ordre lui demandait de faire le sacrifice de sa vie pour le bien de tous. Le monde échapperait ainsi au désastre, ses amis seraient sauvés et la jeune Élane vivrait. *Équilibre...*

Pel vit ce qu'il avait à faire. Sa main se serra sur La Papesse. De grands pouvoirs parcouraient les nano circuits de la carte, pouvoirs en mesure de modifier et contrôler toutes les forces à sa portée. Il devait juste activer la séquence par son esprit. Il savait maintenant comment.

Le regard de sa mère se fit plus insistant. Ses lèvres bougèrent. La voix se fit entendre dans sa tête.

– *Va! Je suis avec toi. Faut sauver tes amis.*

Serrant la carte dans sa main, Pel se leva d'un bond et fonça en direction de la propriété et du groupe entourant Gibson. Tout en courant, il sentit soudain le froid intense l'entourer de toutes parts, le changeant en bloc de glace millénaire et affronter en bouclier infaillible les balles jaillissant des armes des mercenaires protégeant Gibson. Les projectiles fondaient droit vers lui puis déviaient au dernier moment. Il dépassa la ligne de défense des mercenaires pétrifiés, approcha Gibson. Derrière ce dernier apparut Boccis. Un hurlement de rage jaillit de la gorge de Pel, s'ensuivit un soudain éclair et une explosion. Gibson, Boccis et tous leurs hommes de main à proximité de la propriété furent anéantis.

Le temps que la poussière retombe devant l'ébahissement des attaqués et attaquants, les secours étaient là et les malfrats encerclés.

Il se réveilla dans une semi-obscurité. La lumière filtrant de derrière les tentures annonçait un jour ensoleillé et déjà bien avancé. La chambre, grande et de plafond haut, lui était inconnue. Pressé de savoir où il se trouvait, il se glissa vers le bord du lit, mit pieds à terre, se redressa et se dirigea vers la fenêtre la plus proche, tira les tentures. La lumière du jour envahit la pièce.

Une autre époque que la sienne étalait ses objets autour de lui : lit à baldaquin, cadres et tapis muraux, boiseries. Il se dirigea vers les autres tentures, les tira toutes. Une grande porte vitrée. Un balcon. Sur le mur de droite, un tableau attira son attention. Il s'approcha. Un froid le saisit, ses yeux s'agrandirent, effarés devant l'image sosie. Un Pel Malta tout craché, habillé en bourgeois d'époque avec broderies et colifichets lui faisait face. L'individu lui ressemblait tel un frère jumeau.

Après quelques instants, son étonnement diminué d'intensité, il prit conscience de n'être pas seul sur le portrait. À côté de lui, dans des robes élégantes, Ménie et *Dix-sept*. L'étonnement se changea en émerveillement. Il contemplait maintenant la peinture presque en extase. Comment? Que s'était-il passé? C'était quoi cet endroit? Il détacha enfin son regard du tableau et des visages, se tourna vers le balcon, avança vers la porte vitrée, l'ouvrit. L'extérieur lui était tout aussi inconnu. Mais en même temps une impression de familier s'en dégageait. Il lui semblait avoir en d'autres temps contemplé ces toits, les rues pavées bordant les canaux, les ponts de pierre unissant les rives.

Des canaux... Des ponts...

Cette Bâtisse loin devant, *il Palazzo Barbarigo*. Sur la droite, aiguillée par les rayons du soleil, la flèche d'une église... *Santa Maria della Salute*! La lagune... L'impression d'avoir fait un saut dans le temps, d'être dans un rêve ou un cauchemar se fit certitude, le tint figé les mains accrochées à la balustrade en pierre du balcon. Passé, présent, futur... Lentement ses mains desserrèrent leur prise. Son regard fit un nouveau tour d'horizon. Une senteur familière l'entourait, une douceur particulière remontait de sa mémoire et l'envahissait. Ce bâtiment se trouvant plusieurs centaines de mètres sur la droite et dont les toits aux tuiles rouges dépassaient les autres, il le reconnaissait. Plus loin encore, *il Palazzo Ducale* et *I Piombi*. Son visage se contracta. Des tristes souvenirs imprégnés à la fois de tristesse et rancœur remontaient vers lui et entravaient sa gorge d'amertume teintée de colère.

– È quello! Mettetelo in deposito!

...Le bruit des rats dans les galetas, et en compagnie de l'horloge de St-Marc qu'au son des heures il lui paraissait d'avoir dans sa chambre...

Une case mémoire s'était ouverte. Il avait été cet homme pendant un certain temps. Puis épousé ailleurs le visage et la vie d'autres individus car l'Ordre, œuvrant pour le bien de tous, avait besoin de lui pour agir.

Il frissonna. Sa Venise dans toute sa majesté. Il secoua la tête puis regarda de nouveau avec maintenant en lui une exaltation effaçant surprise et étonnement. La joie l'envahissait en vagues déferlantes: il était de retour. C'était son pays, c'était sa ville bien aimée.

Il s'habilla en un tournemain, rejoignit en courant la pièce de séjour, entra. Ne voyant personne, un moment la peur le saisit, lui fit craindre d'être mort et condamné au purgatoire. Puis aperçut venant du couloir et se dirigeant vers lui deux jeunes femmes se donnant le bras. Elles approchaient en papotant joyeusement. Il s'immobilisa, un sourire éclaira son visage. Donna Menia et sa fille Eleonora. L'apercevant, les deux femmes activèrent le pas pour le rejoindre, la joie du bonheur sur le visage. Sur son écran intérieur, une image se forma. Bruno, Benito et Jay, les armes à la main, regardaient dans sa direction. Ils étaient vivants. Ses amis étaient vivants. En arrière-plan, le visage de sa mère. Pel lui sourit. Rosella lui fit un signe d'adieu plein de tendresse. Puis ses femmes furent près de lui.

– Holà! S'exclama Donna Menia, comme tu es attifé. Va vite te changer. Ton costume bleu est posé sur le fauteuil. Fais vite ou nous allons être en retard.

Il lui prit les mains avec reconnaissance et posa un baiser sur sa joue. Puis tel un collégien heureux d'avoir gagné le cœur de la plus belle fille de la classe, il partit en courant vers les chambres du haut.

Quelques minutes plus tard, leur gondole se glissait adroitement entre les obstacles parsemant les eaux troubles en direction du Canal Grande. Son ami le Comte Bonneval donnait une réception et il avait hâte d'y être.